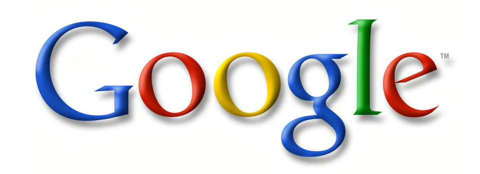
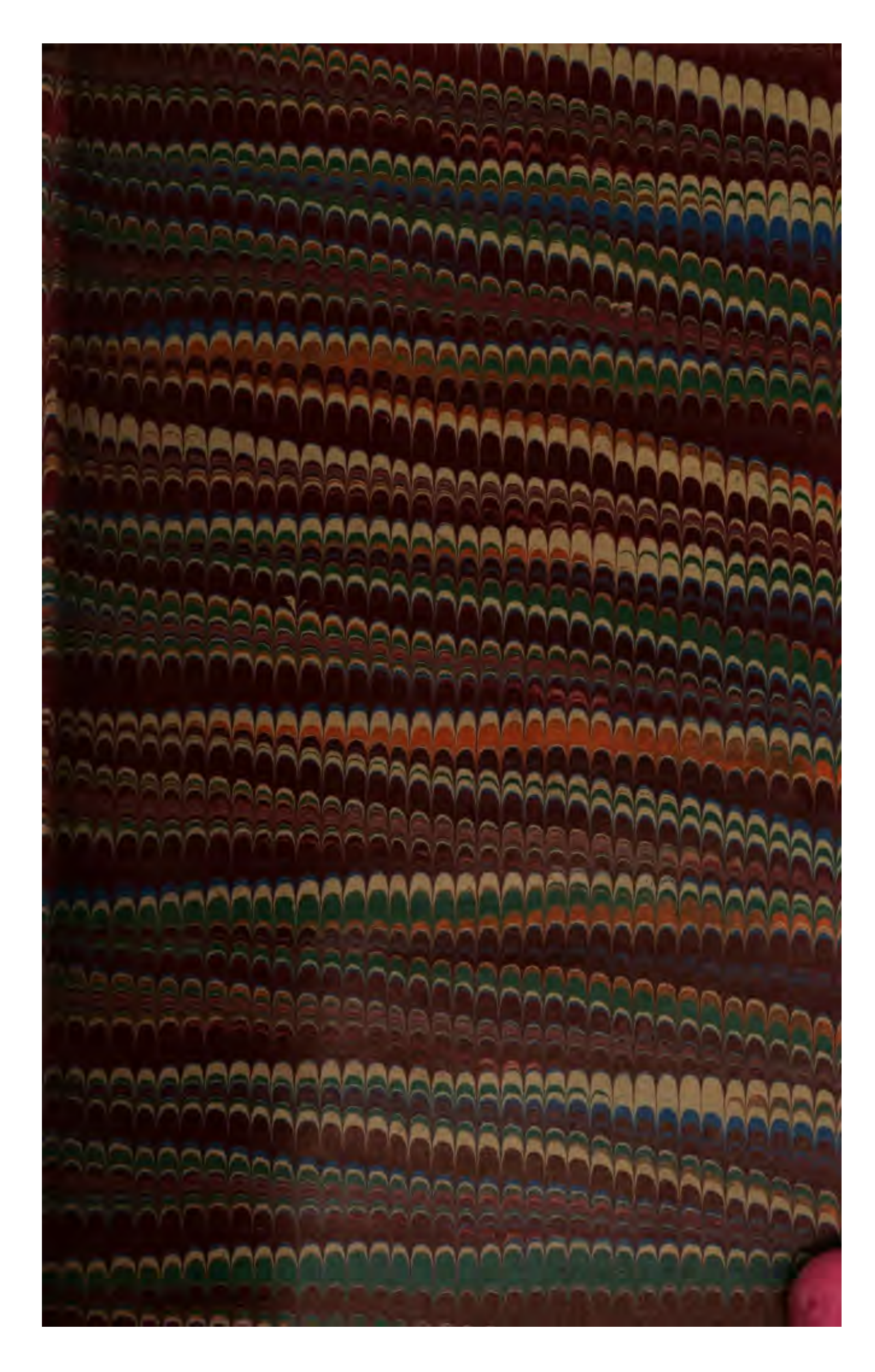



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
SOUVENIR DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

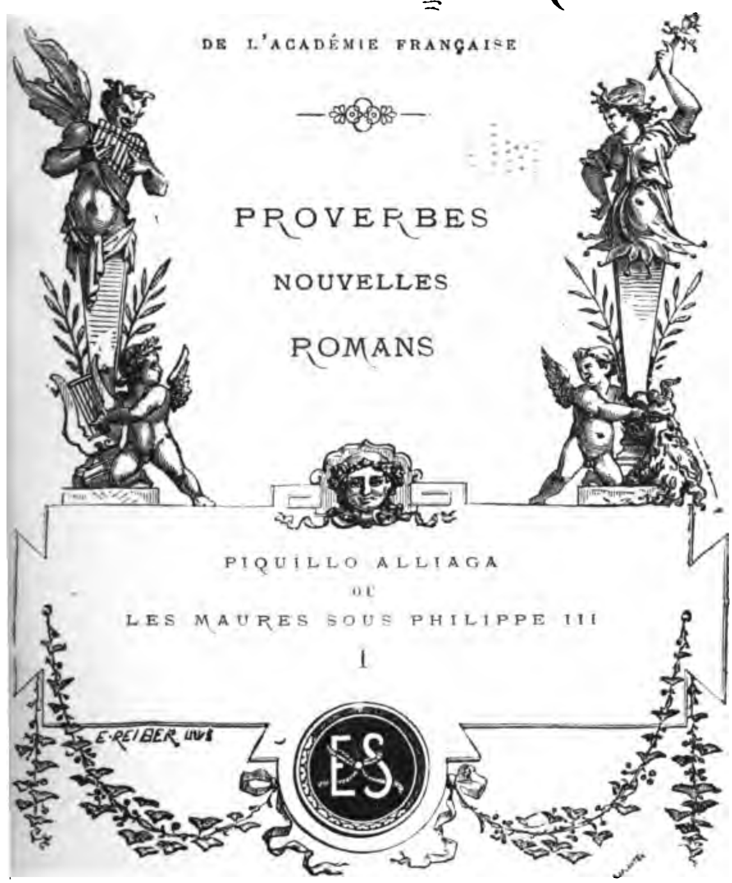
EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE



DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PROVERBES

NOUVELLES

ROMANS

PIQUILLO ALLIAGA

OU

LES MAURES SOUS PHILIPPE III

I

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1874

– 3.



Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques Rousseau. (Cl.) 88. 5-4.

PIQUILLO ALLIAGA

OU

LES MAURES SOUS PHILIPPE III

ROMAN

Siècle. — Mars-Septembre 1846.



PIQUILLO ALLIAGA

OU

LES MAURES SOUS PHILIPPE III

PREMIÈRE PARTIE

I

LES FUEROS DE NAVARRE.

C'était jour de marché à Pampelune ; la foule qui se rendait à la grande place s'était arrêtée devant une pancarte affichée à la porte de la *Gefatura*, l'hôtel du corrégidor. Les paysans, déposant les bannes de légumes et de fruits ou les barils d'huile et de beurre qu'ils portaient sur leurs épaules, contemplaient cette affiche avec une attention si longue et si soutenue, qu'on aurait pu croire qu'ils la relisaient pour la seconde ou la troisième fois, si quelqu'un de ces braves Navarrois eût pu être soupçonné de savoir lire; or, comme il y a dans la foule un aimant qui attire la foule, le flux devint bientôt si considérable, que le reflux s'étendit de l'autre côté de la rue des Dattiers, devant les carreaux de la boutique de Gongarello, le barbier, qui rasait alors une pratique, et que cette éclipse soudaine obligea de s'arrêter, attendu que le jour lui manquait.

Aben-Abou, connu dans le quartier sous le nom de Gongarello, était un petit homme brun, joyeux, goguenard, comme les barbiers ses confrères, et de plus, intelligent et industrieux, comme tous ceux de sa nation ; il était Maure d'origine, et son activité contrastait singulièrement avec l'apathie de ses graves voisins, pur sang espagnol, vieux chrétiens et descendants de Pélage ; aucun barbier de Pampelune n'avait plus de pratiques que lui ; aussi, tous les mois, était-il régulièrement dénoncé à l'inquisition par quelqu'un de ses confrères, pour crime de sédition, d'impiété ou de sorcellerie.

Gongarello, fendant la foule qui obstruait l'entrée de sa boutique, s'approcha, non sans peine, de la pancarte officielle, et, sans attendre qu'on l'en priât, se mit à lire, à haute voix, l'affiche rouge et noire qui décorait la porte du corrégidor ; elle était ainsi conçue :

« Fidèles bourgeois de Pampelune ! notre bien-aimé seigneur Philippe III, roi de toutes les Espagnes et des Indes, veut, à son avènement au trône, visiter les provinces basques et ses bonnes villes de Saragosse et de Pampelune : il fera ce soir, aux flambeaux, son entrée solennelle dans notre cité ; nous chargeons les corrégidors, alguazils et familiers du Saint-Office des dispositions à prendre dans chaque quartier pour le passage du cortége royal.

Signé : le gouverneur,

« Comte de Lemos. »

Et plus bas :

« Le carrosse de Sa Majesté, celui de Son Excellence le comte de Lerma, les voitures de la cour, précédés du régiment de l'Infante et suivis du régiment des gardes, entreront par la porte de Charles-Quint, et suivront la rue de la Taconera jusqu'au palais du vice-roi, où doit descendre Sa Majesté. Sur le passage du cortége, toutes les fenêtres seront illuminées, pavoisées, ornées de fleurs, ou porte-

ront les armes d'Espagne et celles du comte de Lerma, premier ministre. Nous n'avons pas besoin d'engager la fidèle et loyale population de Pampelune à laisser éclater les témoignages d'enthousiasme et de dévouement qu'elle renferme en son cœur pour son bien-aimé souverain.

« Les contrevenants seront signalés au Saint-Office par nous, Josué Calzado de las Talbas, corrégidor. »

A peine Gongarello achevait-il cette lecture, que le corrégidor apparut un instant au balcon de sa maison, et, levant en l'air son feutre qu'ornait une large plume noire, s'écria : Vive Philippe III ! vive le comte de Lerma, son glorieux ministre !

Comme un écho fidèle, la multitude répéta le même cri; quelques murmures partirent seulement d'un groupe qui se trouvait sous le balcon. Un homme grand et sec, qu'à sa moustache noire on eût pu prendre pour un ancien soldat de la vieille infanterie espagnole, et qui, dans le fait, n'était autre que Ginès Pérès de Hila, hôtelier au Soleil-d'Or, se mit à tousser d'un air d'autorité qui laissait entrevoir une nuance de mécontentement.

— Que nous recevions à Pampelune, dit-il, notre nouveau roi, la cour et surtout le comte de Lerma, dont la suite est, à ce qu'on prétend, plus nombreuse que celle de Sa Majesté, je le veux bien; le comte ne regarde pas à la dépense, ses gens tiennent à être bien servis, ils viendront dîner au Soleil-d'Or...

— Et commanderont quelques habits de gala pour les fêtes, ajouta maître Truxillo, le riche tailleur, qui venait d'arriver et de se mêler à la foule...

— Mais, continua Ginès Pérès de Hila en élevant la voix, à quoi bon ces deux régiments qu'on nous annonce, celui des gardes et celui de l'Infante ?

— Celui de l'Infante ! dit Truxillo en pâlissant.

— Précisément, reprit le barbier Gongarello, celui qui a déjà séjourné ici, l'année dernière, à telles enseignes que vous avez logé chez vous un brigadier de ce régiment, le

seigneur Fidalgo d'Estrèmos, que je rencontrais parfois donnant le bras à la senora Pepita Truxillo, votre femme.

— Fidalgo d'Estrèmos... balbutia le tailleur d'un air visiblement contrarié.

— Joli garçon, ma foi, que j'avais l'honneur de raser.

— Tout ce qu'il vous a dit n'était que mensonge ! s'écria le mari irrité.

— Il ne m'a rien dit, répondit tranquillement le barbier.

— Il n'en est pas moins vrai, reprit l'hôtelier en élevant encore plus la voix, que notre compère et voisin Truxillo a raison. Une foule d'inconvénients signalent toujours dans une grande ville le passage des troupes ; sans compter que ces soldats seront tous logés et nourris chez le bourgeois.

— C'est vrai, c'est vrai ! crièrent plusieurs marchands.

— Et ceux qui ont le malheur d'avoir de belles maisons, continua l'hôtelier, de vastes boutiques ou de spacieuses hôtelleries, seront accablés de billets de logement.

— Il faut pourtant bien, dit le barbier, que notre seigneur et maître, le nouveau roi, ait autour de lui des soldats pour le garder.

— Non, il ne le faut pas ! s'écria un homme aux larges épaules, à la barbe rousse et épaisse et à l'œil farouche, qui s'élança sur une borne, et, de cette tribune improvisée, domina l'assemblée ; non, il ne le faut pas ! la loi et nos droits s'y opposent.

— Il a raison ! dit l'hôtelier.

— Très-bien ! plus haut ! cria le tailleur.

Vingt ou trente conversations particulières qui se croisaient alors s'arrêtèrent tout à coup. Un profond silence se fit dans le groupe, gagna les groupes voisins, et chacun prêta une oreille attentive à l'orateur, qui poursuivit avec véhémence :

— Lorsque le défunt roi Philippe II, sous prétexte de poursuivre Antonio Pérès, est venu à main armée détruire les fueros d'Aragon, il n'avait qu'un regret, c'était de ne pouvoir traiter de même les fueros de Navarre ; et, ce que

n'a pas osé faire Philippe II, voilà son fils et successeur qui voudrait le tenter! mais vous ne le souffrirez pas, si vous êtes des Navarrois !

— Nous le sommes tous ! cria l'aubergiste.

— Tous ! hurla le tailleur.

— Tous ! répéta la foule, qui, sans comprendre encore de quoi il s'agissait, commençait déjà à s'émouvoir et à s'agiter.

— Que disent nos fueros * ? Que la ville se jugera et se gardera elle-même par ses propres citoyens, et qu'aucun étranger armé n'y pourra pénétrer ! c'est le texte.

— C'est la vérité ! cria l'aubergiste, qui ne l'avait jamais lu.

— C'est la vérité ! répéta de confiance le digne tailleur.

— Mais, hasarda le barbier à demi-voix, des soldats du roi ne sont pas des étrangers.

— Ce sont des Castillans ! répliqua l'orateur avec dédain ; eh ! qu'y a-t-il de commun entre le royaume de Castille et celui de Navarre ** ? Nous ne sommes pas comme le reste de l'Espagne ; nous n'avons jamais été conquis ; nous nous sommes donnés, à la condition que la Navarre conserverait les vieux fueros qu'elle possédait alors ***.

— C'est vrai ! c'est vrai ! cria-t-on de toutes parts.

— Et, plus forts, plus habiles que les Aragonais nos voisins, nous prendrons la devise qu'ils n'ont pas su défendre et nous dirons :

* Les fueros de Navarre, sans être aussi étendus que ceux d'Aragon, étaient garantis, comme ceux-ci, par une loi spéciale qui défendait à tout soldat étranger, c'est-à-dire à tout soldat Castillan, de mettre le pied sur le sol navarrais.

** Chaque province se regardait alors comme un État séparé. Cette tendance à l'isolement, qui n'est pas encore, même de nos jours, entièrement détruite en Espagne, s'opposera peut être longtemps encore à son unité politique.

*** Louis Viardot, *Études sur l'Espagne*, p. 102

« Le roi entrera dans nos murs sans autre garde que les bourgeois de Pampelune ! *sinon... non !* »

Ce n'était pas sans dessein que l'orateur faisait ainsi allusion à l'ancienne formule des Cortès aragonaises; il y avait toujours eu rivalité de priviléges entre l'Aragon et la Navarre; aussi des acclamations bruyantes et chaleureuses retentirent-elles dans la rue.

— Vive le capitaine Juan-Baptista Balseiro ! crièrent plusieurs personnes qui avaient l'air de le connaître, et qui, se précipitant dans la foule, augmentèrent encore le tumulte et le désordre.

Au bruit qui se faisait dans la rue, le corrégidor Josué Calzado parut de nouveau à son balcon, moins effrayé que satisfait d'une apparence d'émeute qui lui permettait de montrer son zèle, et surtout de haranguer le peuple. L'honorable corrégidor aimait à parler. Dans les provinces basques, où il était né, il avait fait autrefois partie des Cortès, n'avait pas perdu une seule occasion de prendre la parole, et son éloquence filandreuse et incessante n'avait pas peu contribué à allonger, d'une manière démesurée, la durée de chaque session. Maintenant, établi à Pampelune, dévoué au roi et aux ministres, il attendait impatiemment une place supérieure que le comte de Lerma lui faisait toujours espérer, sans avoir aucune envie de l'accorder à une fidélité complétement acquise, réservant cette faveur à un dévouement moins sûr et qu'on aurait besoin de consolider.

Mais si l'ancien orateur des Cortès aimait à s'entendre, il fut en ce moment cruellement désappointé; à peine eut-il réuni toutes les forces de ses poumons pour crier : *Fidèles Navarrois!* que sa voix fut couverte par les cris de : *A bas le corrégidor !*

— Vive le roi ! vive son glorieux ministre ! continua-t-il pour débuter par un raisonnement qu'il croyait sans réplique.

— A bas le comte de Lerma ! à bas le ministre !

— C'est ce que je voulais dire, mes chers concitoyens,

écoutez-moi ; ma seule devise est celle-ci : Vive notre glorieux monarque !

— A bas le roi, s'il attente à nos libertés !

— C'est ce que je voulais dire, mes compatriotes... daignez m'entendre... Vivent nos libertés !

L'assemblée tumultueuse l'interrompit de nouveau : chacun lui adressait des apostrophes ou des reproches, et le peuple, excité par Ginès et Truxillo, avait déjà arraché la proclamation, dont on foulait aux pieds les lambeaux.

Cependant la guerre commencée ne devait point s'arrêter là. Le corrégidor, placé sur son balcon, occupait une forte position, qui lui permettait de braver l'armée ennemie ; l'artillerie des injures qui se croisaient en tous les sens ne l'atteignait pas et l'inquiétait peu ; mais le voisinage du marché aux légumes fournit bientôt aux assaillants des projectiles autrement dangereux pour le corps de la place, et le corrégidor, regardant autour de lui avec inquiétude, avisait déjà aux moyens d'opérer la retraite la plus honorable et la moins désastreuse possible, lorsque cette voie de salut lui fut fermée. Le capitaine Juan-Baptista, en effet, qui avait toutes les allures et l'agilité d'un marin, venait de monter à l'assaut, en gravissant des pieds et des mains le long d'un des poteaux en bois qui soutenaient le balcon ; il parut derrière le corrégidor au moment où celui-ci se décidait à abandonner le champ de bataille, et l'enleva d'un bras vigoureux du balcon pour le précipiter dans la rue. Le peuple, qui ne s'attendait point à ce coup de théâtre, fit tout à coup silence comme pendant les scènes intéressantes, pour ne rien perdre du spectacle. Le corrégidor saisit ce moment pour s'écrier :

— Vous ne voulez pas m'entendre... je suis pour vous ! Habitants de Pampelune, je pense comme vous ! vivent nos fueros !

— Vive le corrégidor ! s'écria le peuple tout d'une voix.

— Oui, oui, il mourra pour défendre nos fueros, ajouta le capitaine... Et, sous prétexte de le présenter à la multitude, il le souleva en le serrant dans ses bras avec une telle vi-

gueur que Josué Calzado, suffoqué à moitié, n'eut que la force d'étendre le bras comme s'il prêtait serment.

Le peuple répéta avec admiration :

— Vive notre digne magistrat !

— Il va nous conduire lui-même chez le gouverneur, continua le capitaine, et portera la parole pour nous ; c'est lui qui vous le propose.

A ces mots, l'enthousiasme populaire ne connut plus de bornes. Le corrégidor, entraîné dans la rue par le capitaine Juan-Baptista, fut accueilli par les vivats redoublés de la multitude en délire. Avant qu'il eût pu ouvrir la bouche, il fut pressé, entouré, enlevé par mille bras et porté en triomphe. Une couronne de chêne fut placée sur son front encore souillé par la trace des derniers projectiles; et le cortége populaire, conduit par Ginès Pérès, du Soleil-d'Or, et maître Truxillo, le tailleur, se mit en marche pour le palais du gouverneur, traversant la promenade de la Taconera, déjà jonchée de feuillage et de fleurs, et où les drapeaux, pavoisés aux armes d'Espagne, se balançaient à chaque croisée pour saluer la royale entrée de Philippe III.

Quant au capitaine Juan-Baptista, il avait disparu, et le barbier Gongarello rentrait prudemment dans sa boutique, disant à voix basse à plusieurs de ses compatriotes qui l'interrogeaient sur les événements :

— Que le roi ou le peuple l'emporte, nous autres Maures, baptisés par force, nous ne gagnerons rien à la victoire, et peut-être payerons-nous les frais de la guerre; ainsi, croyez-moi, restez tranquilles, ne vous mêlez de rien !

Et Aben-Abou, dit Gongarello, reprenant son rasoir, se mit à raser deux de ses pratiques : un chétien et un juif qui l'attendaient.

Pendant que ces événements se passaient au centre de la ville, errait dans la rue Saint-Pacôme, petite ruelle étroite et tortueuse, un pauvre enfant de dix à douze ans à peu près ; je dis à peu près, car personne, pas même lui, n'aurait pu nous apprendre son âge. Sa figure pâle et amaigrie portait

les traces de la fièvre, et ses habits en lambeaux attestaient la plus profonde misère. Un air de douceur et de bonté se peignait sur tous ses traits, et un rayon d'intelligence brillait dans son œil noir presque éteint. Il marchait ou plutôt se traînait avec peine ; et son plus grand mal en ce moment, la maladie dont il se mourait, c'était la faim. Il venait de traverser deux ou trois rues qu'à son grand étonnement il avait trouvées presque désertes ; en effet, aux premières nouvelles de l'émeute, toute la population s'était portée, comme d'ordinaire, du côté du bruit et du désordre, les uns pour y prendre part, les autres, et c'était le plus grand nombre, pour voir.

Le pauvre enfant vit venir à lui un conseiller à l'audience de Castille qui hâtait le pas; il n'osa lui demander l'aumône, mais il tendit la main.

Le conseiller du roi ne regarda pas, et passa son chemin.

Un instant après apparut un hidalgo marchant lentement et enveloppé de son manteau. L'enfant ôta timidement son chapeau et salua ; l'hidalgo s'arrêta, et pour toute aumône lui rendit son salut.

Le jeune mendiant, tombant de faiblesse, s'appuya contre une porte, et il entendit une voix de femme qui lui donna un peu d'espoir :

— Pablo !... Pablo !... criait une mère, venez ici, votre soupe vous attend.

A ce mot, l'orphelin frappa vivement à la porte, comme s'il eût été invité... mais inutilement : la mère était trop occupée de son enfant, et ne l'entendit pas. Hélas ! se dit-il, moi je n'ai pas de mère qui m'appelle, je n'ai pas de repas qui m'attende !... et il continua à suivre une grande belle rue qui conduisait au bord de l'Arga, n'espérant plus rien des hommes sans doute, car ses yeux étaient levés vers le ciel. En ce moment le soleil, sortant d'un nuage, vint éclairer un côté de la rue ; l'enfant courut s'adosser contre la muraille, et pendant que ses membres chétifs se réchauffaient, une expression de joie mélancolique errait, en signe de recon-

naissance, sur ses lèvres décolorées; il souriait au soleil, le seul ami qui eût daigné lui sourire!

Puis, comme ses yeux fatigués et qui ne pouvaient supporter un éclat trop vif se reportaient vers la terre, il vit près de lui, au coin d'une borne, deux ou trois côtes de melon qu'on y avait jetées. Poussé par la faim qui le dévorait, il se baissa pour les ramasser et les porta avidement à sa bouche ; il aperçut alors un enfant à peu près de son âge, une espèce de bohémien, aussi déguenillé que lui, qui s'avançait en chantant.

— Tu es bien heureux d'être gai, lui dit-il, et de chanter.

— Je chante parce que j'ai faim, et n'ai pas de quoi manger !

A l'instant, sans proférer une parole, et par un mouvement généreux, notre petit mendiant tendit à son nouveau compagnon les côtes de melon qu'il venait de ramasser.

Le bohémien le regarda d'un air étonné et reconnaissant.

— Quoi ! tu n'as pas d'autre dîner que celui-là ?

— Bien heureux de l'avoir trouvé !... partageons.

Et les deux amis, s'asseyant au coin de la borne, commencèrent leur repas.

La salle à manger était vaste et spacieuse. C'était une rue en ce moment solitaire et qui ressemblait peu aux autres rues de Pampelune ; elle était propre, grâce à une fontaine dont les eaux roulaient près d'eux et leur offraient une boisson fraîche et limpide ; on voit que rien ne leur manquait. En face d'eux était une maison élégante, sur laquelle on lisait ces mots : *Truxillo, maître-tailleur.* Les deux convives, établis à leur aise sur le pavé, avaient la borne entre eux, et de plus étaient adossés contre les murs d'un fort bel hôtel : c'était celui du Soleil-d'Or, dont les croisées s'ouvraient au-dessus de leurs têtes.

A table la connaissance se fait vite, et le bohémien dit sur-le-champ à son amphitryon :

— Quel est ton nom ?

— Piquillo ! c'est ainsi qu'on m'appelait chez les moines où j'étais. Et toi, comment te nomme-t-on ?

— Pedralvi... Tes parents?

— Je n'en ai plus.

— Ni moi... As tu connu ton père?

— Jamais.

— C'est comme moi... Et ta mère?

— Ma mère, dit Piquillo, cherchant à rappeler ses souvenirs, devait être une grande dame. Il venait chez elle des seigneurs qui avaient de riches pourpoints et des plumes à leurs chapeaux ; elle habitait un bel appartement avec des tapisseries. Je vois encore sur une table un miroir avec lequel je jouais; il était doré et le tiroir de la table était toujours plein de dragées... Voilà tout ce que je me rappelle des soins et de la tendresse de ma mère ; et puis, un matin, je me suis réveillé seul à la porte d'un grand bâtiment qu'on appelait *un couvent;* on m'y a gardé... je ne saurais dire combien de temps... ensuite on m'a renvoyé en me disant : Cherche ta vie, paresseux ! J'avais faim... j'ai mendié... puis j'ai été malade... chacun me disait : Va-t'en, tu as la fièvre... cela se gagne ! tout le monde s'éloignait de moi.

Pedralvi lui tendit brusquement la main, que Piquillo serra avec reconnaissance.

— Et enfin, continua-t-il, je n'ai rien... je ne sais où aller... Voilà mon histoire.

— Moi, dit Pedralvi, je me rappelle ma mère... je la vois encore... elle était grande et forte, et me portait sur son dos. Un jour, nous venions de Grenade, nous descendions d'une montagne qu'on appelait les Alpujarras, et j'ignore comment cela s'était fait, mais des hommes en soutane noire s'étaient emparés de moi, malgré ses cris et les miens. Ils me jetaient de l'eau froide sur la tête, en proférant des mots barbares que je ne comprenais pas... et ma mère s'écriait : Il n'est pas chrétien... il ne le sera jamais... ni moi non plus!... et elle essayait, en me frottant le front, d'effacer ce qu'elle nommait une tache, une souillure..... et alors ils l'ont tuée!

— Tuée ! s'écria Piquillo avec effroi.

— Oui... en l'appelant hérétique et damnée.

— Hérétique! répéta l'enfant, qu'est-ce que c'est que cela?

— Je n'en sais rien... mais son sang coulait... je l'ai vu... et elle me disait en me le montrant : Pedralvi... mon fils, souviens-toi!... Puis, tout à coup, elle est devenue pâle... ses membres se sont raidis, et elle a cessé de parler. Ce qui a suivi... je ne me le rappelle pas. Je sais seulement que dans un bois j'ai rencontré des bohémiens, qui m'ont emmené avec eux : puis un jour ils ont été attaqués... encore par des hommes en noir qu'on appelait des alguazils. Chaque mère s'est enfuie emportant son enfant... Moi qui n'avais pas de mère, je suis resté... sur la grande route! Depuis ce temps je marche devant moi... je chante et je mendie... Voilà mon histoire.

Les deux orphelins, les deux amis se tendirent de nouveau la main en se disant : Mon frère! Et, en effet, dans leur teint basané, dans leurs yeux noirs et expressifs, dans la coupe de leurs traits, il y avait un air de parenté, de famille, ou du moins de race et de tribu.

— Maintenant, dit tristement Piquillo, en s'apercevant que la dernière côte de melon avait disparu, notre dîner est fini.

— Fini! répéta le bohémien, et j'ai faim.

— Moi aussi!

— Plus qu'auparavant, je crois! et pas d'espoir d'un second service.

— Peut-être, dit une douce voix qui partait d'en haut; et, à une fenêtre qui venait de s'ouvrir, apparut une jeune fille en costume mauresque. C'était une petite servante de l'hôtel du Soleil-d'Or, Juanita, qui leur dit : Tenez, mes enfants; et elle leur jeta un grand morceau de pain blanc avec les restes d'un déjeuner que venaient de faire deux jeunes étudiants de Saragosse arrivés de la veille à Pampelune pour assister à l'entrée du roi et de la cour.

Jamais banquet royal, jamais dîner de ministre ne vit des conviés plus joyeux, plus ravis, plus enivrés. Stimulé par ces mets fortifiants, leur appétit, qui n'avait été qu'en-

dormi, se réveilla jeune et vigoureux : tous les malheurs furent oubliés, et chacun, dans ce moment, n'eût pas troqué son sort contre celui du roi d'Espagne; mais la reconnais sance de l'estomac n'excluait pas chez eux celle du cœur, et de temps en temps, oubliant de manger, ils s'arrêtaient pour lever des yeux pleins de tendresse vers leur providence, vers la petite servante qui, restée à la croisée, jouissait avec bonheur de son ouvrage et de leur appétit. Ce riant tableau, que Pantoja de la Cruz, premier peintre de Philippe III, n'eût pas jugé indigne de ses pinceaux, fut tout à coup troublé par un cri que poussa la providence, je veux dire la servante navarroise, et auquel Piquillo répondit par un second cri, en se sentant vigoureusement secouer l'oreille. C'était le seigneur Ginès Pérès de Hila, le propriétaire du Soleil-d'Or, que Juanita avait signalé la première du haut de son observatoire, et que, tout entiers à leur appétit, nos deux épicuriens n'avaient pas entendu arriver.

— Ah! ah! c'est donc ainsi qu'on me vole! s'écria l'hôtelier d'une voix terrible, en lançant vers Juanita un regard menaçant dont l'effet fut perdu, car la pauvre servante avait déjà refermé la fenêtre. L'aubergiste furieux, tenant toujours d'une main l'oreille de Piquillo, voulut de l'autre ramasser les reliefs du festin; mais le petit bohémien, plus leste que lui, avait déjà fait une râfle générale des provisions restantes, les avait entassées à la hâte dans une espèce de bissac qu'il portait sur son dos et qui n'avait pas l'habitude d'être rempli... puis, jetant dans l'oreille de son compagnon ces mots prononcés rapidement et à voix basse : « A ce soir, derrière l'église Saint-Pacôme, » il disparut comme un éclair.

Piquillo eût bien voulu le suivre, mais l'une de ses oreilles était toujours en otage dans les mains du farouche hôtelier, et puis il lui semblait, par un sentiment instinctif de générosité et de justice, qu'il devait rester pour défendre leur bienfaitrice.

— Battez-moi, dit-il résolûment à son adversaire, car le

repas lui avait rendu ses forces, et la force lui avait rendu le courage. Battez-moi, si vous le voulez, mais ne grondez pas la jeune fille !

— Juanita ! s'écria l'aubergiste, c'est une petite friponne que je renverrai chez son oncle Gongarello, le barbier... J'avais consenti à la prendre pour rien ; mais je vois que, même à ce prix-là, elle me coûte cher, et que j'y perds encore ! Toute cette race de Maures ne vaut pas la corde qu'on emploie pour les pendre, ou le bois qu'on achète pour les brûler !

— Grâce pour elle ! reprit l'orphelin, et je vous servirai et je vous obéirai en tout.

— Soit, dit l'aubergiste, à qui il venait par hasard de naître une idée, — et c'était pour lui une bonne fortune si rare, qu'elle devait le disposer à l'indulgence, — soit, je te pardonnerai ainsi qu'à Juanita, et je te donnerai même un réal...

— Un réal ! fit Piquillo tout étonné et en ouvrant de grands yeux, est-ce de l'or ?

— A peu près ! c'est trente-quatre maravédis *.

— Trente-quatre maravédis !

Piquillo n'avait jamais possédé pareille somme.

— Que faut-il faire pour gagner ça ?

— Te promener, d'ici à ce soir, dans les rues de Pampelune, en criant : Vivent les fueros !

— Pas autre chose ? ce n'est pas difficile ; et j'aurai un réal ?

— Je te le payerai ici même... ce soir.

— Vous le jurez par Notre-Dame-del-Pilar ?

— Je te le jure, reprit l'aubergiste en ouvrant la main, et en lâchant son captif.

Piquillo ne sentit pas plus tôt son oreille libre, qu'il s'élança gaiement dans les rues qui s'ouvraient devant lui, et disparut en criant à tue-tête : Vivent les fueros !

* 26 centimes.





II

LE TRIOMPHE.

Dans une riche et antique maison de Pampelune, dont les fenêtres principales donnaient sur la Taconera, au fond d'un appartement, et assis dans un grand fauteuil gothique qui portait les armes de la maison d'Aguilar, un vieux soldat de Philippe II était plongé dans de sombres réflexions. Sur une table se trouvaient placés son chapeau, son épée et un parchemin scellé de trois cachets. Devant lui, et sans oser l'interroger, se tenait respectueusement un jeune et bel officier, que toutes les mères auraient envié pour fils, toutes les femmes pour cavalier. Dans ses yeux pleins de douceur, respirait l'insouciance de la jeunesse, dans toutes ses manières, la galanterie espagnole, et sur son front, la fierté castillane. Sa lèvre encore imberbe souriait d'impatience, pendant que sa main caressait avec satisfaction le pommeau de son épée. Voyant que le vieillard continuait à garder le silence, il hasarda enfin ces mots d'une voix timide :

— Irai-je avec vous en Irlande, mon oncle ?

— Non, répondit le vieux soldat.

— Et pourquoi ?

— Vous n'avez pas fait encore vos premières armes, Fernand ; je voudrais vous voir débuter par une victoire... et nous serons battus.

— Quand c'est vous qui commandez, vous don Juan d'Aguilar ! quand le roi vous donne six mille hommes de ses

meilleures troupes pour débarquer en Irlande, quand il veut signaler la première année de son règne par une glorieuse expédition !

— J'irai... j'irai ! Mais tout est arrangé pour que nous ne réussissions pas ! Entreprise mal combinée ! impolitique... inutile... Au lieu d'attaquer franchement Elisabeth et ses Anglais, pourquoi susciter des troubles et des séditions et se mettre aux ordres des Irlandais révoltés?... Ce n'est pas là ce qu'il fallait faire... Mais on méprise nos conseils; on ne nous écoute pas, nous, vieux soldats, qui savons faire la guerre, et qui avons servi sous don Juan d'Autriche. L'Espagne était grande et glorieuse alors !

— Et maintenant, mon oncle, dit le jeune homme avec fierté, elle n'a pas dégénéré !

— Oui, s'écria le vieillard en le regardant avec satisfaction, elle a encore des bras et des épées pour la défendre, mais c'en est fait de l'empire de Charles-Quint... c'en est fait de notre puissance ! Son déclin a commencé et ne s'arrêtera plus.

— Un nouveau règne peut lui rendre sa splendeur !

— Un nouveau règne !... murmura le vieux guerrier. Il poussa un profond soupir, et continuant à demi-voix : J'étais au lit de mort du roi Philippe II; celui-là se connaissait en hommes... et ce prince, qui avait appris la victoire de Lépante sans que son visage exprimât un mouvement de joie, ce prince, à qui plus tard la ruine entière de sa flotte n'avait pas arraché un regret... je l'ai vu pleurer... oui, pleurer devant moi, son vieux serviteur, sur l'avenir de la monarchie espagnole. Dieu, m'a-t-il dit, qui m'a fait la grâce de me donner tant d'États, ne m'a pas fait celle de me donner un héritier capable de les gouverner.

— Qu'importe ! s'il a un bon ministre, et l'on dit que le comte de Lerma a tant de talents...

Au geste d'impatience que fit son oncle, le jeune homme vit qu'il s'était avancé imprudemment.

— Le comte de Lerma, un bon ministre ! Où donc Gomez

de Sandoval y Royas, aujourd'hui comte de Lerma, aurait-il appris la science du gouvernement? Est-ce dans ses aventures de jeunesse?... dans les tours qu'il jouait à ses créanciers, qu'il avait l'art de payer sans bourse délier *?...

— Eh! mais, mon oncle, dit le jeune homme en souriant, c'est déjà là un secret qui n'est pas à dédaigner, et s'il peut l'employer contre les créanciers de l'État, cela rendra grand service à nos finances.

Mais don Juan ne l'écoutait pas, et poursuivait avec chaleur :

— Où aurait-il appris la politique? Est-ce dans les antichambres de l'infant où le feu roi l'avait placé, sous les ordres de la marchesana de Vaglio **, pour distraire et divertir l'héritier de la couronne? Voilà l'origine de sa faveur, de son mérite et de tous les talents qu'on lui suppose aujourd'hui. Aussi, le jour de la mort du vieux roi, tout a été fini pour nous, ses anciens conseillers; le comte de Lerma est devenu non pas ministre, mais souverain absolu de toutes les Espagnes!... Oui, poursuivit don Juan, dont l'indignation ne faisait qu'augmenter, c'était peu, pour le nouveau monarque, de prodiguer le titre de comte et de ministre à son favori; sa première ordonnance royale, ordonnance sans exemple dans l'histoire des monarchies, portait que la signature du comte de Lerma devait avoir autant de valeur que la sienne, à lui le roi!... à lui, descendant de Philippe II et de Charles-Quint! Et depuis un an, un Sandoval signe : « *Yo el Rey!* »

— Mon oncle, calmez-vous...

— Un roi d'Espagne descendre du trône et abdiquer l'empire!... Charles-Quint l'a fait pour son fils! mais non pour un de ses sujets... C'est une honte pour la noblesse du royaume! Je le pense, et je l'ai dit; aussi le favori me déteste.

* Relation de Khevenhiller.
** *Ibid.*

— Vous voyez cependant, dit le jeune homme en lui montrant du doigt le parchemin scellé des armes royales, qu'il vous donne le commandement de l'expédition d'Irlande.

— Oui, il aime mieux me voir en Irlande qu'à Pampelune! Pampelune lui semble encore trop près de Madrid et de la cour. Il a peur que je n'y revienne, et il m'en éloigne pour jamais.

— Eh bien, mon oncle, refusez !

— Refuser quand il y a des dangers!... J'irai, j'irai! je me ferai tuer... mais tu ne viendras pas avec moi... il n'y a là que des périls sans gloire... Martin Padilla, qui commande la flotte, est mon ennemi; Occampo, qu'ils m'ont donné pour lieutenant, est mon ennemi...

— Raison de plus pour que je sois près de vous.

— Et qui défendrait ma mémoire?... qui soutiendrait l'honneur de notre maison? qui protégerait Carmen, ma fille... que je laisserais orpheline?... Si jeune encore, elle n'aurait pour protectrice que sa tante, ma sœur, la comtesse d'Altamira, en qui j'ai peu de confiance! Tu sais, Fernand, mes projets sur mon enfant et sur toi... tu ne les trahiras pas... tu me le promets?

— Oui, mon oncle, je vous le jure, s'écria le noble jeune homme, en étendant sa main que le vieillard serra dans les siennes avec reconnaissance.

— Et puis, ajouta celui-ci en essuyant une larme qui roulait dans ses yeux; et puis, dans quelques années, lorsque ton âge te donnera entrée au conseil, car tu as le droit d'y siéger, tu es grand d'Espagne... tu es baron d'Albayda, premier baron du royaume de Valence... souviens-toi alors de ce que je te dis aujourd'hui. Défends notre faible monarque contre ses favoris et contre lui-même; fais respecter, en tout temps et contre tous, son autorité royale; le roi, quoi qu'il fasse, est notre seigneur, notre père! Où est le roi est la patrie, et bientôt la patrie sera en danger. Trop d'ennemis menacent l'Espagne.... trop de causes la poussent à sa ruine...

Comme il parlait ainsi, on entendit au dehors une rumeur lointaine et prolongée.

— Qu'est-ce? dit le vieillard en s'interrompant.

— Rien, mon oncle, ce sont les fêtes qui commencent. Le roi et son ministre font ce soir leur entrée dans Pampelune!

Le bruit augmentait peu à peu. Bientôt on distingua des vociférations, des menaces, et les cris prolongés de : Justice ! justice ! mort au comte de Lerma !

— Déjà ! dit froidement le vieillard. Vois donc ce que ce peut être.

Il n'avait, dans ce moment, qu'une crainte : c'est que le bruit du dehors ne réveillât son enfant chérie, Carmen, sa fille, qui alors faisait la sieste.

Fernand allait sortir pour obéir à son oncle ; mais au moment où il ouvrait la porte, entra vivement un homme dont les riches habits en désordre étaient, en plusieurs endroits, froissés et souillés. Son regard hautain respirait à la fois la crainte et la colère, et il cherchait à sourire pour déguiser son émotion, comme d'autres chantent pour cacher leur frayeur.

— Le comte de Lémos ! s'écria d'Aguilar avec étonnement.

— Le gouverneur de Pampelune ! dit Fernand avec respect.

Le comte de Lémos était beau-frère du comte de Lerma, qui l'avait nommé vice-roi de la Navarre, et c'était lui qui, dans ce moment, commandait dans la ville ; sa visite avait droit de surprendre d'Aguilar, qui, fort mal avec le ministre, n'était guère mieux avec sa famille. Lémos et d'Aguilar ne se voyaient pas d'ordinaire.

— Eh ! oui, c'est moi, mon cher, s'écria le comte avec un rire bruyant ; ils ont rencontré au milieu de la rue mon carrosse, qu'ils ont assailli de pierres... Il m'a bien fallu en descendre, et, poursuivi par eux jusqu'à la porte de votre hôtel...

— De qui me parlez-vous, monsieur le comte ? dit froidement d'Aguilar.

— Vous ne savez donc pas ce qui se passe?

— Nullement.

— Rien n'est plus divertissant... c'est une folie... un délire! Ils ont tous perdu la tête, jusqu'à ce Josué Calzado, le corrégidor... que je croyais un homme raisonnable et paisible... un homme à nous. Porté en triomphe sur les épaules du peuple... il est venu à mon hôtel, avec un bruit et des cris... La comtesse de Lémos en aura la migraine... sans compter qu'ils ont commencé par casser les vitres.

— Mais que veulent-ils?... s'écria d'Aguilar avec impatience.

— Ce qu'ils veulent?... des absurdités!... Empêcher le roi d'entrer dans Pampelune... Le roi qui, justement, vient d'arriver aux portes de la ville.

— Fermer les portes au roi d'Espagne! dit d'Aguilar avec indignation. J'espère, monsieur le comte, que vous avez pris des mesures vigoureuses.

— Certainement, j'ai envoyé sur-le-champ un exprès déguisé à mon beau-frère, le comte de Lerma... le premier ministre... Cela le regarde, c'est à lui de savoir ce qu'il a à faire.

— Mais vous, monsieur le comte?...

— Moi! que voulez-vous que je fasse?

— N'y a-t-il pas à Pampelune une citadelle que Philippe II a fait bâtir?

— Elle n'est pas seulement achevée... et pas un canon! pas un soldat!

— Dans une ville frontière! s'écria d'Aguilar en regardant Fernand. Que te disais-je? Voilà la prévoyance de ceux à qui on a confié l'Espagne. Pas de garnison!... pas un soldat!

— Fort heureusement! répondit Lémos avec impatience, puisqu'ils n'en veulent pas... puisque c'est là la seule cause de l'émeute... Ils ne veulent, pour l'entrée du roi, que des soldats qui ne soient pas militaires... de la garde bourgeoise.

— Et vous avez cédé ?

— Non pas ! Voyant qu'il était impossible de s'entendre avec eux, j'ai fait atteler mes chevaux à une voiture sans armoiries, et, sortant de l'hôtel par une porte de derrière... j'espérais rejoindre le comte de Lerma et les deux régiments qui l'accompagnent... et alors nous aurions vu !

— Vous, le gouverneur ! dit don Juan d'Aguilar avec surprise, vous, abandonner la ville !...

— Pour y rentrer... Mais je n'ai pas pu ; ils m'ont reconnu, poursuivi !... Par bonheur, j'ai pu me réfugier chez vous, et je vous demande mille pardons, mon cher d'Aguilar, d'entrer ainsi sans cérémonie et sans être attendu.

En ce moment le tumulte redoubla au dehors, et un valet de l'hôtel accourut, tout effrayé, dire que le peuple demandait à grands cris, et avec d'horribles menaces, qu'on en fît sortir le gouverneur.

Le comte de Lémos pâlit. Le jeune Fernand se rapprocha de lui, comme pour le protéger, et don Juan d'Aguilar, sans quitter son fauteuil, dit en souriant :

— Répondez-leur que je suis trop honoré de la visite de monsieur le comte pour vouloir l'abréger. Il restera dans l'hôtel d'Aguilar tant qu'il le voudra bien.

Puis, avec toute la majesté castillane, il ajouta :

— Quant aux gens qui sont devant ma porte, dites-leur qu'ils aient à se retirer.

Tel était le respect que don Juan d'Aguilar imposait à tous les siens, et la ponctualité avec laquelle on avait l'habitude de lui obéir, qu'il ne vint pas à son valet l'idée de faire la moindre réflexion; sans penser qu'il courait risque d'être mis en pièces par le peuple, il descendit pour remplir son message; mais cela ne lui fut pas possible, car, effrayés de voir la foule augmenter à chaque instant, les gens de l'hôtel avaient barricadé la grande porte; et, quoique don Juan d'Aguilar fût aimé et honoré de tous, ces mesures de défense avaient irrité la multitude, qui manifestait déjà des intentions hostiles.

Le malheureux corrégidor, chef malgré lui d'un mouvement qu'il ne pouvait arrêter, et d'une armée qui le faisait trembler de terreur, voulut vainement élever la voix. Au milieu du tumulte, on n'entendaït point ses cris, mais on voyait ses gestes, et le peuple, persuadé que son magistrat cherchait à l'encourager et à l'animer, s'écriait : Le corrégidor a raison... A l'assaut ! à l'assaut !... Vive le corrégidor !

Les pierres commençaient à voler, et les vitres à tomber en éclats. A ce bruit, Fernand s'élança dans l'appartement dont les croisées donnaient sur la place publique, et d'Aguilar, que la goutte empêchait de marcher aussi vite, se leva pour le suivre.

— Que faut-il faire? s'écria le comte de Lémos dans le plus grand trouble.

— Arrêter le corrégidor et deux ou trois des plus mutins, dit d'Aguilar, et le reste se dissipera. — Eh bien ! cria-t-il à son neveu, qui, appuyé sur une des croisées, regardait tranquillement la foule immense et furieuse qui environnait l'hôtel, eh bien ! Fernand, que dis-tu de cela ?

— Je dis, mon oncle, répondit froidement le jeune homme, que nous aurons bien du malheur si nous n'en prenons pas quelques-uns, car ils sont fort nombreux.

En ce moment on entendit au loin retentir ces cris :

— Mort au gouverneur !

Le comte de Lémos s'efforçait en vain de cacher son émotion; et, malgré le sourire d'emprunt qui contractait ses traits, la sueur coulait de son front. Le vieux soldat le regarda de travers et lui dit :

— Ne craignez rien, mon hôte, vous avez encore du temps devant vous !

— Et lequel ?

— Le temps que ma maison soit démolie ou brûlée, et que nous soyons tous tués, n'est-ce pas, Fernand ?

— Oui, mon oncle.

— Alors seulement on arrivera jusqu'à vous. Mais d'ici

là, le comte de Lerma, puisqu'il est prévenu, et qu'il a deux régiments, fera quelque démonstration énergique qui effraiera les rebelles.

— Vous croyez? dit Lémos d'un air de doute.

— Par saint-Jacques ! c'est impossible autrement. Fermer les portes de la ville au souverain!!! Après un pareil affront, il ne peut pas céder, on ne doit rien accorder à la révolte ; il y va de la majesté royale. C'est au commencement d'un règne qu'il faut montrer de la fermeté.

— Et si la rébellion se prolonge?

— Qu'importe?

— Mais nous, pendant ce temps?...

— Nous soutiendrons le siége... ici, dans cet hôtel, contre toute la population de Pampelune, s'il le faut! n'est-ce pas, mon neveu?

— Oui, mon oncle ! ce sera ma première campagne, et je suis ravi de la faire sous vos ordres.

Un nouveau bruit, plus fort, plus menaçant, retentit alors; c'était celui des poutres et des leviers à l'aide desquels on attaquait la porte principale. A l'idée d'un assaut à soutenir, le vieux don Juan d'Aguilar devint sublime; semblable au cheval de bataille qui hennit et relève la tête au son de la mousqueterie et du clairon, il s'élança d'un pas ferme; il avait oublié sa goutte, il avait retrouvé toute l'ardeur de sa jeunesse.

— A moi! cria-t-il à ses gens qui accouraient. Des armes, du fer, des pioches... tout ce qui vous tombera sous la main; démolissez-moi ces croisées!

— Que voulez-vous faire? dit le comte de Lémos.

— Jeter le premier étage de l'hôtel sur ceux qui assiégent le rez-de-chaussée.

— Bien, mon oncle, s'écria Fernand en se mettant à l'œuvre ; je vous comprends !

— Cela te servira! Je vais te montrer comment on défend une place de guerre...

— Quoi ! dit le comte de Lémos, surpris de tant de géné-

rosité, vous exposer ainsi pour moi... le parent et l'allié... d'une famille hostile... à la vôtre.

— Raison de plus... s'écria le vieillard; je ne livrerais jamais un ami qui serait venu me demander asile; à plus forte raison... un ennemi... parce qu'un ennemi, voyez-vous, c'est sacré.

Puis, il ajouta vivement :

— Prenez garde, monsieur le comte; ne restez pas devant cette croisée, c'est la plus exposée; mais nous allons bientôt faire taire cette artillerie de cailloux. Écoutez ici, vous autres !

Et rêvant ce que plus tard, et dans une position à peu près pareille, Charles XII réalisa à Bender, le vieux général voulait non-seulement repousser l'assaut, mais il méditait même de faire, avec son neveu et ses domestiques, une sortie sur les assiégeants; il avait lui-même, en peu de mots, expliqué son plan à son état-major rassemblé autour de lui, et ordonné d'ouvrir toutes les fenêtres pour examiner, des hauteurs, la position de l'ennemi; mais, à la grande surprise des assiégés, le calme avait succédé au tumulte : la rue était presque déserte, et à l'aide même de sa longue-vue, le général n'aperçut que l'arrière-garde, ou plutôt les traînards de l'armée assiégeante, qui avait fait volte-face et paraissait se diriger vers la porte Charles-Quint, celle par laquelle devait entrer le roi. Le comte de Lémos s'épuisait en conjectures, et d'Aguilar cherchait vainement quel hasard imprévu, quelle manœuvre stratégique ou quelle panique soudaine venait de lui dérober la victoire et de lui enlever ses combattants avant le combat.

Tout à coup on vit arriver du bout de la promenade un cavalier s'avançant au galop. D'une main il agitait un drapeau blanc, de l'autre il tenait une large lettre avec le sceau de l'État. Il s'arrêta devant l'hôtel d'Aguilar, et cria :

— Ouvrez, au nom du roi !

— A ce nom révéré, don Juan s'inclinant avec respect, fit signe d'ouvrir l'hôtel ou plutôt la forteresse qu'il avait

juré de défendre, et le cavalier s'élança dans la place. C'était un brigadier du régiment de l'infante, Fidalgo d'Estrèmos !

— On m'a assuré, dit-il, que monseigneur le gouverneur de Pampelune était dans cet hôtel.

— C'est moi, monsieur, dit le comte de Lémos en s'avançant.

— Une lettre du roi, monseigneur.

L'émissaire remit la lettre au comte qui se hâta de la décacheter ; et, pendant ce temps, don Juan interrogeait le brigadier.

— Où est le régiment dont tu fais partie ?

— Aux portes de la ville, avec le régiment des gardes wallonnes.

— A merveille !... Vous accompagnez le roi ?

— Oui, monseigneur, et M. le comte de Lerma.

— Et vous n'êtes pas disposés, je l'espère, à reculer devant les bourgeois ?

Pour toute réponse, le brigadier porta la main à la poignée de son sabre.

— Bien ! s'écria d'Aguilar, avec des braves gens tels que vous, il n'y a ni ville ni remparts qui puissent tenir ! — Eh bien ! dit-il au comte de Lémos, qui venait d'achever la lecture de la lettre, le comte de Lerma, votre beau-frère, a-t-il pris les dispositions nécessaires pour attaquer Pampelune, et pour y entrer de vive force ?

— Non, vraiment, répondit Lémos avec quelque hésitation... cela devient inutile.

— Ah ! je comprends, dit d'Aguilar en riant, les rebelles se sont déjà soumis; je vous le disais bien : avec un peu de fermeté... c'était immanquable ! cela ne pouvait durer

— Oui... balbutia Lémos en rougissant, je crois qu'à présent tout est terminé.

— Ont-ils donné des otages ?

— Non pas...

— Au fait, ajouta d'Aguilar, on n'en a pas besoin, pourvu

qu'ils demandent grâce... cela suffit. Ils ont donc imploré le pardon du roi ?

— Non, monsieur, dit Lémos, dans le plus grand embarras.

— Eh bien ! s'écria d'Aguilar avec impatience, qu'y a-t-il donc ?... et quelle nouvelle annonce-t-on à Votre Excellence ?

Pour toute réponse, le gouverneur de Pampelune tendit à d'Aguilar la lettre qu'il venait de recevoir, et dont voici le sens :

Le roi avait appris avec peine les légers désordres dont son arrivée avait été l'occasion, et, après en avoir délibéré en son conseil et pris l'avis de ses ministres, vu les priviléges accordés aux fidèles habitants de la Navarre par tous les rois ses prédécesseurs, Sa Majesté déclarait que sa volonté et son bon plaisir étaient de n'avoir à son entrée solennelle d'autre escorte que les bourgeois de Pampelune ; de plus, Sa Majesté daignait leur octroyer, pendant son séjour dans leur ville, l'honneur de garder seuls sa personne et son palais.

Cette ordonnance ne portait d'autre signature que celle-ci : « Pour le roi, notre seigneur et maître, le comte de Lerma, premier ministre. »

Il était évident, vu la promptitude avec laquelle cette décision venait d'être prise, qu'elle l'avait été, à l'instant, par le favori. Il était douteux que le roi eût été consulté. Plusieurs mémoires du temps portent qu'il n'en eut connaissance que le lendemain.

Pâle et frémissant d'indignation, don Juan d'Aguilar lut deux fois cet écrit qui allait montrer, aux yeux de tous, à quel degré de faiblesse et d'avilissement était déjà tombée la royauté. Sans proférer une parole, il remit l'ordonnance au gouverneur, qui, empressé de la faire exécuter, se hâta de quitter le toit hospitalier sous lequel il avait trouvé refuge et protection.

Le vieux gentilhomme, resté seul avec son neveu, le regarda quelque temps en silence.

— Eh bien ! que t'avais-je dit ? Avais-je tort de trembler pour l'Espagne et pour mon roi !

Craignant de laisser voir toute son émotion, il se précipita dans l'appartement de Carmen, sa fille. L'enfant, toute effrayée, lui tendit les bras.

— Je t'attendais, lui dit-elle ; je ne te voyais pas revenir, et ne voulais pas m'endormir avant ton retour, mon père !

— Tu avais peur !

— Oui, de ne pas t'embrasser !

D'Aguilar pressa contre son cœur sa fille bien-aimée. Le père fit oublier un instant à l'homme d'État ses sombres prévisions, la révolte, les fueros et même le comte de Lerma, son ennemi ; puis, déposant un dernier baiser sur le front de Carmen qui s'endormait, il se rendit au palais du gouverneur pour y attendre l'arrivée du roi.





III

LES SUITES D'UN TRIOMPHE.

La nouvelle de ces événements se répandit en un instant dans tous les quartiers de la ville. Les bourgeois de Pampelune, ceux mêmes qui étaient restés chez eux pendant l'action, se promenaient dans les rues avec un air de triomphe et de satisfaction.

Chacun était dans l'enchantement ; les lieux publics et les cafés regorgeaient de monde, et l'hôtel du Soleil-d'Or ne pouvait suffire à contenir les nombreuses pratiques qui arrivaient l'estomac à jeun : c'était l'heure du dîner, et rien ne donne de l'appétit comme une victoire. Ginès Pérès de Hila, qui n'était plus le même homme, avait changé son large feutre noir, son ton menaçant et ses airs séditieux contre un bonnet blanc, une mine affable et un sourire engageant. Le conspirateur avait fait place à l'hôtelier ; il était de l'opinion de tout le monde, ne repoussait personne, entassait vingt ou trente convives dans des salles de dix couverts, excitait le zèle de ses cuisiniers et de ses garçons : il avait même, en faveur de la circonstance, sursis généreusement à la punition de Juanita, dont il avait besoin en ce moment.

Déjà il calculait l'impôt à prélever sur une telle masse de consommateurs ; il s'était même établi au comptoir pour surveiller, avec l'œil du maître, la recette présumée, et empêcher qu'aucune fraude ne se glissât dans la perception. Tout à coup le brave corrégidor Josué Calzado de Las Talbas parut dans le vestibule ; il était suivi d'une douzaine de

bourgeois qui, portant le baudrier et la hallebarde, s'efforçaient de marcher dans un alignement quelconque, et d'obtenir cette précision si rare à rencontrer, même par hasard, dans toute espèce de garde civique.

— Honneur aux vainqueurs ! s'écria l'hôtelier.

— Honneur à vous ! répondit le corrégidor, à vous, qui, le premier, avez réclamé en faveur de nos fueros ! Oui, seigneurs cavaliers, poursuivit-il en s'adressant aux convives, sans lui, nos libertés sommeillaient, personne n'y pensait ; le roi serait entré tranquillement dans sa ville de Pampelune, escorté de deux régiments de cavalerie castillane et aux acclamations générales, si ce digne hôtelier ne nous avait rappelé à tous qu'à nous seuls appartenait le droit d'escorter et de garder notre monarque.

Tous les convives se levèrent et burent à la santé de Ginès Pérès de Hila, qui ôta son bonnet de coton et s'inclina sur son comptoir.

— Aussi, continua le corrégidor, nous lui devions une récompense, et ses concitoyens s'empressent de lui offrir le grade de sergent dans notre compagnie de hallebardiers ; nous venons le chercher pour la commander.

— Moi ! dit l'hôtelier en pâlissant.

— Vous-même, et il n'y a pas de temps à perdre !

— Mais c'est qu'en ce moment ma présence est nécessaire ici, dans ma maison.

— Elle l'est bien plus dans nos rangs.

— Mais les intérêts de mon commerce ?...

— Mais ceux de Pampelune !... Un patriote tel que vous !

— Certainement... Mais si tout autre pouvait me remplacer...

— Céder à un autre l'honneur d'exercer vos droits... ces droits que vous avez réclamés avec tant d'éloquence !

— Je le sais bien ! s'écria l'hôtelier en maudissant son éloquence et peut-être les fueros ; je voulais dire que je ne demanderais pas mieux, ou plutôt que je serais flatté de commander à mes concitoyens et de marcher à leur tête ;

mais je n'étais point préparé à un tel honneur, et je vous demande quelques jours pour songer à mon équipement.

— Nous vous l'apportons! Le voici!

On présenta à l'hôtelier consterné un large baudrier galonné et une hallebarde ornée d'une frange en argent. En vain le nouveau sergent essaya-t-il de balbutier encore quelques excuses; on l'eut bientôt, sans qu'il osât s'en défendre, arraché de son comptoir et affublé des insignes de son nouveau grade.

— Partons! partons! s'écrièrent les hallebardiers.

Et jamais Ginès Pérès n'eût désiré plus vivement rester dans ses foyers; car, en ce moment, les pratiques affluaient au comptoir pour payer, et le majordome du Soleil-d'Or, le seigneur Coëllo, adroit Asturien, dont la moralité n'avait jamais passé en proverbe, criait à son maître :

— Partez, partez, seigneur sergent, je me charge de tout!

C'était justement ce que craignait le malheureux hôtelier.

— Je reviens à l'instant!... je reviens! s'écria-t-il.

— Non, répondit le corrégidor, votre consigne est de parcourir ce quartier, et maintenant que la tranquillité est rétablie, de vous opposer à tout ce qui pourrait la troubler, d'interdire toute espèce de cris et de manifestations, n'importe dans quel sens, enfin de mettre sous bonne garde tout contrevenant.

— Très-bien! dit l'hôtelier qui avait hâte d'en finir; après cela, je reviendrai.

— Non, vous irez avec votre compagnie vous placer en ligne à la Taconera pour présenter la hallebarde au passage de Sa Majesté.

— Moi!... s'écria Ginès qui se modérait à peine.

— C'est à vous seul qu'appartient cet honneur... De là vous escorterez notre seigneur et maître le roi jusqu'en son palais... où vous avez le droit de monter la garde toute la nuit.

— Moi! répéta l'hôtelier avec désespoir.

— C'est un de nos privilèges, et nul ne peut nous les ra-

vir, vous l'avez dit. Partez, maintenant, je ne vous retiens plus.

— Partons! s'écrièrent les soldats, fiers d'avoir à leur tête un pareil chef; et le désolé sergent, maudissant des dignités qui lui coûtaient si cher, s'éloigna pour veiller à la sûreté des maisons de Pampelune, jetant un regard de regret et d'effroi sur la sienne qu'il laissait livrée au pillage.

Cependant, fidèle aux instructions qu'il avait reçues, et tenant, en honnête garçon, à gagner la récompense qui lui avait été promise, Piquillo s'était élancé, comme nous l'avons vu plus haut, dans les différentes rues qui s'offraient à ses regards et qui alors étaient presque désertes. Vivent les fueros! criait-il en conscience et de toute la force de ses poumons; vivent les fueros!... Personne ne lui disait le contraire! les uns n'osant se prononcer encore, les autres ayant une opinion opposée, et le plus grand nombre n'en ayant aucune. Seulement, deux ou trois petits garçons qui étaient pour le moment sans occupation et qui erraient dans la rue en amateurs, population facile à entraîner et qui suit volontiers le premier tambour ou le premier spectacle qui passe, deux ou trois petits garçons s'étaient joints à lui et étaient venus en aide à son gosier déjà fatigué. Leur cortége s'était bientôt grossi de tous les enfants qui se trouvaient sur leur route, et le jeune général continuait sa marche, sans que rien l'arrêtât, criant toujours : Vivent les fueros! lorsqu'au détour d'une rue, déboucha un autre corps d'armée à peu près de la même force et du même âge, mais non pas de la même opinion; ceux-ci criaient résolûment et à tue-tête : A bas les fueros! Entre des partis si différents, le combat paraissait inévitable; mais à la grande surprise des combattants, on vit tout à coup les deux généraux s'arrêter, se tendre la main et s'embrasser.

— C'est toi, Piquillo!

— Toi, Pedralvi!

— Que fais-tu là?

— Je crie.

— Et moi aussi !... Des gens qu'on disait appartenir au comte de Lémos distribuaient de l'argent pour crier : A bas les fueros ! J'ai touché pour ma part trois réaux, et je crie pour cette somme-là...

— Moi, dit Piquillo, d'un air modeste, on m'a seulement promis un réal !

— Il y a bien plus d'avantage avec l'autre ! s'écrièrent les soldats de Piquillo en passant sous les drapeaux opposés.

Et les deux armées combinées n'en firent plus qu'une, qui continua sa marche séditieuse aux cris mille fois répétés de :

— A bas les fueros !

Rien jusque-là ne leur avait fait concurrence dans leur promenade, et ils pouvaient se croire le monopole exclusif des rues de Pampelune ; mais tout à coup s'offrirent à eux de véritables soldats, avec un véritable sergent et de véritables hallebardes !

C'était, on l'a déjà deviné, le corps commandé par Ginès Pérès de Hila, qui s'avançait intrépidement sur eux sans se laisser intimider par le nombre.

Les coalisés s'arrêtèrent, et les deux chefs tinrent conseil.

— Bas les armes ! cria le sergent en s'avançant toujours : bas les armes !

Vu que les alliés n'en avaient pas, cette proposition n'avait pour eux rien de déshonorant ; mais ce qui commençait à les inquiéter et à jeter de l'indécision dans leurs mouvements, c'est que le sergent venait d'ordonner à ses troupes de croiser la hallebarde. Pour dérouter cette manœuvre, les deux généraux, bien sûrs de vaincre leur ennemi à la course, s'écrièrent :

— Sauve qui peut !

Le commandement fut à l'instant exécuté, et les coalisés faisant volte-face, s'élancèrent dans une rue qui était derrière eux ; par malheur cette prétendue rue n'en était pas une, elle n'en avait que l'apparence : c'était ce que de nos jours on appelle une impasse, et ce que nos pères nommaient franchement un cul-de-sac. Dans ce défilé étroit, où presque toute

l'armée alliée était venue s'engouffrer, la résistance était inutile ; il n'y avait plus rien à espérer... pas même une déroute... car la fuite devenant impossible, la victoire de Pérès était complète.

Il en usa avec plus de modération qu'on aurait pu le croire dans l'enivrement du triomphe; peut-être aussi l'embarras de garder tant de captifs contribua-t-il, autant que la clémence, au parti généreux qu'il adopta; il se contenta d'emmener prisonniers Piquillo et Pedralvi, et renvoya dans *leurs foyers respectifs* ceux qui en avaient. Quant à ceux qui n'en avaient pas, on les laissa libres sur parole... et sur le pavé du roi.

L'intention du sergent était de conduire lui-même en lieu sûr les deux jeunes chefs de l'insurrection ; mais le jour baissait, et déjà l'on entendait retentir par toute la ville le son des clairons et des tambours municipaux. Le roi se disposait à faire son entrée aux flambeaux, et il n'y avait pas de temps à perdre pour gagner la Taconera et se mettre en ligne avec sa compagnie! Pérès chargea donc deux de ses hommes d'armes de conduire les deux prisonniers chez lui à l'hôtellerie du Soleil-d'Or, de les enfermer dans une cave vide qu'il désigna spécialement à cet effet, et de revenir au plus vite le rejoindre à l'endroit où la compagnie devait se tenir pour le passage de Sa Majesté.

Chargés des instructions de leur chef, qu'ils promirent d'exécuter avec célérité et intelligence, les deux hommes d'armes improvisés partirent avec leurs prisonniers, dont ils répondaient corps pour corps.

Quant à nos deux héros, vaincus mais non découragés, ils marchaient en silence, échangeant seulement des regards qui voulaient dire : que faire? qu'allons-nous devenir? comment nous sauver? Et Piquillo, il faut lui rendre justice, ne pensait point à lui dans ce moment; il ne rêvait qu'aux moyens de délivrer son compagnon! Mais, quoiqu'il ne manquât ni de sagacité, ni d'esprit, ni d'audace, l'entreprise était presque impossible; leurs gardiens les avaient saisis, non pas

au collet, ce qui, vu l'état délabré de leurs vêtements, aurait offert peu de prise et surtout peu de sûreté; mais, grands, forts et vigoureux, ils tenaient serrés par le bras les deux jeunes enfants, dont l'un, faible et maladif, avait peine à suivre, avec ses petites jambes, les pas rapides de son guide. Cependant, et dans un endroit de la rue où le soleil avait changé la boue en poussière, Piquillo feignit de trébucher et tomba sur une main à terre; nous avons dit que de l'autre il était retenu par son gardien, qui le releva brutalement et avec une rude secousse; mais en touchant le sol, l'enfant avait ramassé une poignée de poussière, que sa main fermée serrait précieusement, et, au détour d'une rue, il la lança dans les yeux du hallebardier qui tenait Pedralvi, en criant : Sauve-toi, frère! Celui-ci ne se le fit pas dire deux fois et s'enfuit rapidement, en jetant sur son compagnon un regard de reconnaissance et de dévouement qui semblait lui dire : A bientôt!

Cette généreuse action valut au pauvre Piquillo une grêle de coups, non-seulement de son gardien, mais de celui de Pedralvi, qui, après s'être frotté les paupières, n'apercevant plus qu'un seul prisonnier, fit retomber sur lui toute la colère qu'il destinait à l'autre. Surveillé désormais par deux gardes au lieu d'un, aucune chance de salut ne pouvait plus s'offrir à Piquillo, et il arriva au Soleil-d'Or, où, conformément aux ordres du sergent, il fut écroué dans une cave dont les portes massives furent fermées sur lui à double serrure.

Les hallebardiers coururent rejoindre leur chef et lui faire part du succès de cette dernière expédition, en mettant, comme c'est l'usage dans toutes les relations de batailles perdues, l'échec qu'ils avaient essuyé sur le compte d'un hasard impossible à prévoir.

En ce moment, le cortége royal venait de franchir la porte de Charles-Quint, et entrait dans la ville de Pampelune au son des cloches, aux acclamations de la multitude, à la lueur des flambeaux qui entouraient les voitures et des feux qui étincelaient à toutes les croisées.

Des trompettes ouvraient la marche ; puis venait une partie de la cour, les dames en carrosses d'apparat, et les premiers seigneurs du royaume couverts de superbes habits et suivis de tous les gentilshommes de leurs maisons. Tous ces grands d'Espagne qui, autrefois, ne vivaient que dans les camps et sous les armes, infidèles à leur origine guerrière, ne menaient plus maintenant qu'une vie molle et fastueuse. Le ministre avait rappelé auprès du roi toutes les grandes familles que Philippe II avait reléguées dans leurs terres et dans leurs châteaux. Elles n'étaient rentrées à la cour que pour rivaliser entre elles de luxe et d'éclat ; afin de plaire au ministre et au roi, elles dépensaient en magnificences les revenus de leurs maisons ; conservant leur fierté, perdant leur indépendance, mais donnant à la cour de Philippe III un éclat factice jusqu'alors inconnu, mélange de faste et de cérémonial qui fit longtemps l'envie de toutes les cours de l'Europe et que ne surpassèrent même pas, depuis, les splendeurs de Louis XIV.

La foule saluait à leur passage les ducs de l'Infantado, de Médina-de-Rio-Seco, d'Escalona, d'Ossuna, puis les Médina-Sidonia et les Gusman, tous ces grands noms, autrefois soutiens de la monarchie, aujourd'hui ornements de la cour.

Paraissaient ensuite les rois d'armes ; puis venaient, ou plutôt auraient dû venir, les gardes espagnoles et wallonnes, qu'on avait remplacées ce jour-là par des ouvriers de Pampelune armés de piques ; puis le corps des bourgeois et notables commerçants, déguisés en hallebardiers, et salués par les cris frénétiques de la foule, composée de leurs parents, amis et concitoyens, qui les reconnaissaient, se les montraient du doigt et échangeaient avec eux des signes de tête et de main peu en harmonie avec la rigueur de la discipline militaire.

Derrière ce corps improvisé à la hâte s'avançaient des hérauts d'armes escortant le grand garde des sceaux.

Après celui-ci marchaient deux mules qui portaient, sous un baldaquin aux armes de Léon et de Castille, une sorte

d'estrade couverte d'une étoffe verte sur laquelle se trouvait une cassette de velours cramoisi qui renfermait le sceau du roi.

Quatre massiers portant leurs masses d'armes les suivaient; enfin paraissaient le carrosse du roi et celui du ministre, entourés de tous les dignitaires du royaume qui leur servaient de cortége; des alguazils et des familiers du Saint-Office fermaient la marche.

C'est dans cet ordre que Philippe III arriva au palais du vice-roi, où le gouverneur et les magistrats de Pampelune l'attendaient. Il répondit aux acclamations de la foule par un salut de la main affable et gracieux, mais d'un air distrait qui fit supposer qu'il était en proie à quelque préoccupation; il n'en avait cependant aucune. Vrais ou faux, les témoignages de joie ou de dévouement dont il était l'objet ne lui causaient ni peine ni plaisir. Tout jusqu'alors lui avait été indifférent, rien n'avait excité ses désirs, et la suite seule pouvait prouver si le fond de son caractère était une haute philosophie ou une extrême indolence.

Philippe III était de petite taille, bien fait; son visage était rond, agréable, blanc et vermeil; il avait les lèvres de sa famille. On lui avait appris à montrer une certaine dignité dans sa démarche; du reste son extérieur était sans prétention et ne déplaisait pas. On ne sait s'il connut jamais les causes de la mort de son frère don Carlos; mais ce nom seul répandait sur sa physionomie une teinte de mélancolie et de terreur, et le respect qu'il portait au terrible Philippe II, son père, ressemblait beaucoup à de l'effroi; aussi avait-il passé sa jeunesse dans une obéissance absolue et dans une complète oisiveté. Il était alors dans sa vingt-deuxième année, et le développement de ses forces physiques s'était fait avec tant de lenteur... que tout chez lui semblait en retard; il ne connaissait encore ni la vivacité de la jeunesse, ni ses espérances, ni ses passions.

En descendant de voiture, il s'appuya sur le bras de don Juan d'Aguilar, qui attendait au palais l'arrivée de son souve-

rain. Celui-ci voyant l'air triste du vieux soldat, lui demanda avec bonté s'il ne souffrait pas, ne pouvant supposer qu'aucune autre peine pût l'affecter en ce moment. Don Juan entendant le roi témoigner sa satisfaction au comte de Lémos, voulut hasarder quelques observations respectueuses sur l'état actuel des choses et sur la situation de Pampelune; Philippe l'écoutait avec un embarras et une gêne visibles où respirait, non le mécontentement, mais la crainte d'avoir à soutenir un entretien sérieux; aussi regardait-il autour de lui avec inquiétude, comme quelqu'un qui attend ou cherche du secours, et lorsqu'enfin il aperçut le comte de Lerma qui marchait derrière lui, il respira plus à l'aise, lui fit signe d'avancer, semblant l'engager à prendre part à la conversation. Mais, à la vue du ministre, don Juan d'Aguilar avait gardé le silence; le roi l'en remercia par un sourire, et se hâta de gagner ses appartements, fatigué qu'il était du voyage et de la chaleur de la journée. En traversant la longue galerie qui conduisait à sa chambre à coucher, il découvrit dans la foule amassée sur son passage un pauvre moine franciscain qui se haussait sur la pointe des pieds afin d'apercevoir le roi. Philippe quitta le comte de Lerma, le gouverneur et les courtisans qui l'entouraient, s'approcha du moine, s'inclina avec respect, et lui demanda sa bénédiction, que celui-ci lui donna en rougissant d'orgueil et de plaisir. Un murmure d'approbation accueillit cette nouvelle preuve de la piété du jeune monarque, et, après une journée si bien commencée et si bien finie, le roi des Espagnes et des Indes alla se livrer au sommeil.

Quant au comte de Lerma qui, en présence du roi, avait accueilli don Juan d'Aguilar avec la plus grande distinction et le sourire sur les lèvres, il reprit tout à coup son air impassible et une figure de marbre qui sembla se refléter sur celle du vieux gentilhomme : celui-ci salua d'un air glacé, et tous deux se séparèrent.

Deux heures après, tout le monde dormait dans le palais. Le ministre seul veillait pour savoir ce qui s'était passé dans

la journée ; pour en avoir une idée bien exacte, il avait voulu ne s'en rapporter qu'à lui-même et lisait avec la plus grande attention les rapports qu'on venait de lui adresser, rapports détaillés et des plus véridiques, car ils avaient tous été rédigés par des témoins oculaires.

On y parlait d'abord du rôle important qu'avait joué le corrégidor Josué Calzado de las Talbas, homme dangereux, par son caractère, par son crédit, par la haute influence qu'il exerçait sur le peuple, dont il était l'idole, et que, dans la journée même, il avait soulevé et apaisé à son gré.

Le ministre appuya sa tête dans ses mains, et après quelques instants de réflexion il murmura ces mots :

— C'est vrai, c'était un homme à ménager, que j'ai peut-être eu tort de faire attendre et de mécontenter ; il faut le gagner à tout prix et se l'attacher à jamais...

Et il écrivit sur ses tablettes : « Il y a une place de corrégidor-mayor vacante à Tolède... y nommer don Josué Calzado, en attendant mieux. »

Il poursuivit la lecture des rapports ; ils différaient, il est vrai, sur les causes de l'émeute, mais presque tous s'accordaient à dire que le premier moteur avait été un certain barbier, Aben-Abou, dit Gongarello, Maure d'origine, qui avait commenté à haute voix et avec des paroles injurieuses l'ordonnance de police affichée dans les rues et concernant l'entrée de Sa Majesté à Pampelune.

— Ah ! cela ne m'étonne pas, s'écria le ministre avec un air de satisfaction vaniteuse, je l'ai toujours dit ! C'est cette population mauresque qui fomente dans le royaume tous les troubles et toutes les séditions. Ce sont des ennemis qui habitent et possèdent nos plus belles provinces, et tant qu'ils n'en seront pas expulsés, il n'y aura pour l'Espagne ni repos, ni prospérité. Ce qu'aucun homme d'État n'a encore osé tenter, je le ferai, moi, don Sandoval y Royas... comte de Lerma.

Il s'arrêta, sourit orgueilleusement, et regardant autour de lui pour s'assurer qu'il était bien seul, il ajouta lentement et à voix basse : moi ! roi d'Espagne ! !

Puis, reprenant la suite des idées que ce mouvement d'orgueil et ce retour sur lui-même avaient un instant interrompue :

— Oui, se dit-il, c'est une entreprise qui demande de l'habileté... de l'audace... du temps... du temps surtout ! et j'en ai... oui, j'en ai, continua-t-il avec confiance, le roi est jeune, et nous régnerons longtemps !... J'y penserai, répéta-t-il plusieurs fois, j'y penserai, et en attendant...

Il s'arrêta et écrivit sur ses tablettes : « Faire payer aux Maures de la Navarre les frais de la révolte... en les frappant d'un nouvel impôt... que l'on pourra étendre plus tard aux Maures de Valence et de Grenade... Faire surveiller le barbier Aben-Abou, dit Gongarello, par l'inquisition, et, à la première occasion, le bannir de Pampelune et de la Navarre, peut-être mieux... si c'est possible, car il a des complices qui s'entendent et correspondent avec lui... la rapidité même de cette émeute le prouve évidemment. »

Alors, se levant et se promenant dans son cabinet, avec un air de contentement intérieur :

— Quel avantage pour un ministre, s'écria-t-il, de tout étudier, de tout compulser par lui-même... Ainsi, seulement, l'on est sûr de ne pas être trompé... et l'on peut, comme moi, tenir d'une main ferme les rênes de l'État.

Puis, jetant encore un coup d'œil sur les divers papiers qu'on lui avait remis, il vit une masse de plaintes adressées au corrégidor de Pampelune par des bourgeois de la ville, curieux inoffensifs, se trouvant dans l'émeute pour leur plaisir, et réclamant leurs bourses, leurs chapelets, leurs chaînes d'or, ou leurs manteaux qui avaient disparu à la faveur de la sédition : Détails de police qui ne me regardent point, dit le ministre en souriant; il poursuivit cependant et lut ce qui suit :

« On a remarqué dans la foule plusieurs gens de mau-
« vaise mine, agissant sur plusieurs points à la fois et ayant
« l'air de correspondre et de s'entendre avec un certain ca-
« pitaine nommé Juan-Baptista Balseiro, qui leur donnait des

« ordres... gaillard d'autant plus suspect qu'au moment le « plus chaud de la révolte, une entreprise audacieuse a « été tentée contre l'hôtel de Victoriano Caramba, trésorier « de la couronne pour la ville de Pampelune. On a vu un « homme, dont le signalement ressemble beaucoup à celui « du capitaine Juan-Baptista Balseiro, sortir par le jardin de « l'hôtel avec un de ses compagnons. Tous les deux portaient « la caisse de Victoriano Caramba, qui heureusement était « presque vide, grâce à la traite de cent mille ducats que, « l'avant-veille, Son Excellence le comte de Lerma avait « fait tirer sur lui. »

— C'est vrai, se dit le comte, pour des dépenses à faire à mon château de Lerma; sans moi cet argent eût été pris ! j'ai sauvé cela à l'État.

Et, tout en s'applaudissant de ses talents politiques et financiers, le premier ministre de la monarchie fit comme le roi des Espagnes et des Indes... il se livra au sommeil.

Pendant ce temps, on veillait à sa porte et à celle du roi; c'étaient les hallebardiers de Pampelune, militaires par hasard et bourgeois de leur état, qui n'osaient dire à quel point ils trouvaient désagréable l'honneur de se promener dans le palais du roi, l'arme sur l'épaule, durant toute une nuit, au lieu de la passer tranquillement chez eux et dans leur lit.

Maître Truxillo surtout, de faction dans la grande galerie, semblait supporter avec plus d'impatience que tout autre la faveur dont il jouissait.

— De quoi vous plaignez-vous? lui dit avec un accent goguenard une voix qui lui était bien connue; vous êtes dans l'exercice de vos droits.

— Quoi ! c'est vous ! s'écria le tailleur, vous, maître Gongarello, au palais !

— Moi-même, répondit le barbier avec résignation. Les honneurs sont venus m'atteindre malgré moi, et je les subis sans me plaindre.

— Vous, du moins, vous n'avez pas, comme moi, une

femme que des dangers peuvent menacer en votre absence; car je pense toujours à ma maison abandonnée !...

— N'est-ce que cela? répondit le malin barbier, rassurez-vous... vous avez des amis qui ne vous feront point l'injure d'aller loger ailleurs que chez vous !...

— Que voulez-vous dire?

— Que c'est le brigadier du régiment de l'infante, votre ancien hôte, Fidalgo d'Estrèmos, qui a apporté au gouverneur les ordres du roi...

Maître Truxillo poussa un cri d'effroi, et voulut s'élancer hors du palais; mais les portes en étaient fermées, et tous ses compagnons lui crièrent qu'on n'abandonnait point son poste quand il s'agissait de défendre les fueros et l'honneur du pays. Hélas! en fait d'honneur, Truxillo ne pensait qu'au sien, et il poussa un profond soupir.





IV

LE CAPITAINE JUAN-BAPTISTA BALSEIRO.

Maître Truxillo ne fut pas le seul qui passa une mauvaise nuit.

Piquillo était depuis plusieurs heures renfermé dans la chambre à coucher souterraine qu'on lui avait donnée à l'hôtellerie du Soleil-d'Or. L'hôtelier, retenu au palais par ses fonctions civiques, n'avait pu, à son grand regret, rentrer chez lui, et Coëllo, son majordome, maître en chef en son absence, décida qu'il était convenable de boire à la santé du patron et à sa nouvelle dignité. Il avait donc convié tous les gens de l'hôtel à manger les reliefs de la journée, ce qui paraissait assez juste. Après avoir donné à dîner à tout le monde, il est bien permis de penser à soi. Mais nul ne songeait au pauvre Piquillo, qui, bien des fois déjà, avait fait le tour de la cave où il était retenu comme prisonnier d'État. Aucune issue, rien qu'une porte cadenassée et verrouillée ; point d'autre jour que celui qui venait d'un soupirail étroit, fermé par un barreau de fer; enfin aucun meuble, si ce n'était deux vieux tonneaux, jadis pleins d'un assez bon vin de Benicarlo dont s'était servi alors l'hôtelier pour faire six ou sept pièces de xérès ou d'alicante.

Après avoir cherché à ébranler la porte qui résistait à ses efforts, crié vainement et appelé à son secours, Piquillo s'était assis sur une des futailles, et là, s'il faut le dire, tout son courage l'avait abandonné ; notre héros s'était mis à pleurer. Mais quel héros est sans faiblesse? et puis le nôtre

n'avait pas soupé, et son déjeuner du matin était depuis longtemps oublié, grâce à l'exercice et aux manœuvres militaires de la journée. Il pleurait donc, et de plus, quoiqu'il ne fût pas peureux de son naturel, l'obscurité où il se trouvait lui inspirait une terreur dont il ne pouvait se défendre. Tout à coup il entendit de grands cris, et crut sa dernière heure arrivée : c'étaient le majordome et les gens de la maison fort échauffés par la bonne chère et par le vin du patron.

Assis autour d'une grande table dans la plus belle salle de l'hôtel, ils se faisaient servir par Juanita, avec qui nous avons déjà fait connaissance, jeune fille d'une douzaine d'années, vive, accorte, et pas fière, commandée et grondée par tout le monde, et dans ce moment encore servante des serviteurs.

— Va nous chercher à la cuisine, lui cria le majordome d'un ton de maître, ces deux perdrix qui sont revenues intactes de la salle numéro neuf; les convives devaient être des amoureux, car ils ne mangeaient pas.

Le moindre amphitryon a ses flatteurs, et cette saillie du majordome excita un long murmure d'approbation... C'est ce bruit qui avait effrayé Piquillo ; il tressaillit, et prêtant une oreille attentive, il écoutait encore. Soudain un rayon de la lune vint, par l'étroite ouverture qui donnait sur la cour, éclairer son cachot, lumière soudaine qui fut un instant éclipsée par un corps étranger, lequel s'approcha doucement du soupirail, y resta un moment, puis s'enfuit rapidement... et une perdrix tomba, toute rôtie, aux pieds de Piquillo.

— Je vous jure, monsieur le majordome, disait un instant après dans la salle à manger une douce voix de jeune fille, je vous jure qu'il n'y en avait qu'une.

— C'est bien étonnant, dit Coëllo, j'en avais mis deux de côté... à moins que ces messieurs... et son œil défiant faisait le tour de la table ; mais parmi les garçons et marmitons du Soleil-d'Or aucun ne pouvait raisonnablement être

soupçonné d'un trait d'indélicatesse et d'égoïsme pareil.

Piquillo eut donc à souper comme il avait eu à déjeuner, par les soins de Juanita et aux frais de l'ennemi, chez lequel il se trouvait ainsi logé et nourri. Il l'eût volontiers dispensé du logement; et son esprit inventif se mit à en chercher les moyens. Le soupirail était bien étroit et un barreau de fer le rétrécissait encore de moitié; mais Piquillo était si maigre et si chétif, qu'il lui semblait pouvoir, sans beaucoup de peine, quoiqu'il eût soupé, passer par cette étroite ouverture; le difficile était d'y atteindre, mais un bon repas et l'amour de la liberté doublent les forces, et le prisonnier parvint, avec des efforts inouïs, à placer les deux feuillettes vides l'une sur l'autre. Il monta alors à l'escalade; et, non sans se meurtrir rudement, non sans se déchirer la figure, il vint à bout de passer, entre le barreau et le mur, sa tête, qui bientôt entraîna le reste du corps. Le prisonnier se trouva ainsi dans la cour de l'hôtel.

Piquillo, mendiant et vagabond, n'avait aucune idée de religion et de morale; il ne connaissait Dieu que par les jurons qu'il entendait chaque jour et où son nom se trouvait mêlé; cependant, malgré lui et sans savoir pourquoi, un instinct ou un besoin de reconnaissance le fit tomber à genoux. Quoique ses lèvres ne proférassent aucune parole, quoique son cœur n'adressât au ciel aucune action de grâce, ce fut là une prière, une prière ardente et pure, qui s'éleva sans doute jusqu'au trône de l'Éternel.

Le prisonnier était sorti de son cachot, mais non pas de l'hôtel, et la cour où il se trouvait était entourée de murailles si hautes qu'il ne pouvait espérer en atteindre le chaperon, et encore moins redescendre de l'autre côté dans la rue.

Piquillo, déconcerté et découragé, ne trouvait rien, n'inventait rien. Il était de nouveau tombé dans l'abattement, et calculait avec désespoir qu'il n'avait fait que changer de prison, et que personne désormais ne pouvait lui venir en aide. Il se trompait... son cœur lui avait fait deviner Dieu;

sa générosité lui avait donné un ami; et lui, qui le matin n'avait rien, venait d'acquérir en un jour deux trésors, deux consolations : la religion et l'amitié.

Il vit tout à coup apparaître au haut du mur une ombre, puis, un rayon de la lune sortant des nuages éclaira une tête brune qui regardait dans la cour avec attention et prudence... O bonheur!... c'était Pedralvi! Piquillo voulut crier; un geste de son ami lui fit signe de garder le silence, et un instant après le bohémien était à califourchon sur le mur, s'efforçant de tirer à lui une petite échelle longue et légère qui lui avait servi à gravir jusque-là. L'échelle enlevée, non sans peine, fut bientôt mise en travers du mur, puis descendue du côté de la cour, et Piquillo, après l'avoir assujettie, monta à son tour jusqu'au faîte du mur où Pedralvi l'attendait. Voici donc les deux amis l'un près de l'autre, face à face, et tous deux à cheval sur le chaperon, s'embrassant, se félicitant et s'interrogeant.

— C'est toi, Pedralvi, toi qui viens à mon secours!

— Eh bien! tu m'avais sauvé, je te sauve à mon tour.

— Et si je n'avais pas été par bonheur dans cette cour?

— Je t'aurais cherché ailleurs.

— Mais j'étais dans la cave.

— J'y serais descendu... Je te savais prisonnier dans l'hôtel, cela suffisait... et, n'importe comment, je t'aurais délivré.

— Et si on t'avait pris ou battu?

— Cela me regardait! Depuis le commencement de la nuit je suis là, dans la rue.

— A quoi faire?

— A rôder et à attendre...

— Quoi?

— Une occasion, et il en est arrivé une... cette échelle.

— Où l'as-tu trouvée?

— Ici en face, chez Truxillo le tailleur.

— Tu l'as été prendre?

— Non... elle est descendue toute seule par la fenêtre

d'un pavillon, et un instant après j'ai vu descendre, enveloppé d'un manteau...

— Un voleur?

— C'est possible... un jeune voleur... il était jeune; et une voix douce lui disait : Prenez garde... Alors j'ai crié tout haut : A la Sainte-Hermandad!... La fenêtre s'est vivement refermée, le cavalier a sauté à terre et s'est enfui... Moi, j'ai saisi l'échelle, et me voilà. Maintenant descendons, car quoique l'on soit bien ici, nous causerons encore mieux en bas et de l'autre côté.

Et les deux amis, réunissant leurs efforts, enlevèrent facilement l'échelle, qui était restée plantée dans la cour du Soleil-d'Or. Ils la laissèrent glisser dans la rue, et Pedralvi voulant absolument faire les honneurs de son escalier à Piquillo, le laissa descendre le premier.

En ce moment la lune disparaissait derrière un nuage épais. L'hôtel, le mur et la rue étaient rentrés dans une profonde obscurité, et Pedralvi, n'apercevant plus son ami, lui disait à voix basse :

— Descends avec précaution, car il y a une vingtaine de pieds au moins... Es-tu en bas? dis-le-moi.

— Oui, m'y voici!

Mais au moment où Pedralvi s'apprêtait à le suivre, une main vigoureuse renversa l'échelle, saisit fortement Piquillo, et on entendit une voix de basse-taille s'écrier :

— Aller sur nos brisées et nous faire concurrence!... D'où venez-vous ainsi, petit drôle?

Cette voix était celle du capitaine Juan-Baptista Balseiro, qui, dans la séance du matin sur la place publique, s'était prononcé avec tant d'énergie en faveur des fueros.

— Seigneur cavalier, s'écria Piquillo, seigneur cavalier, vous vous trompez! je ne suis pas un voleur!

— Et quand ce serait?

— Je vous jure que non; je ne fais pas un si vilain métier.

Et Piquillo sentit la main du capitaine serrer son bras comme dans un étau; la douleur lui arracha un cri.

— Laissez-moi !... Laissez-moi, si vous appartenez à la Sainte-Hermandad ou aux hallebardiers de la ville.

— Ni à l'une ni aux autres... Mais puisque tu sors de cette maison, tu pourras nous fournir des renseignements dont nous avons besoin.

— Je n'en ai pas à vous donner.

— N'importe, tu nous suivras.

— Je ne le peux pas... laissez-moi; j'ai un ami qui m'attend.

— Où ça ?

— Au haut de ce mur.

Et Pedralvi s'écria :

— Oui, seigneur cavalier ; ne lui faites pas de mal, et relevez l'échelle pour que je puisse descendre, sinon je crie au secours.

Un des hommes qui accompagnaient le capitaine porta la main à un pistolet qu'il avait à sa ceinture; Juan-Baptista l'arrêta en lui disant :

— Y penses-tu ? un pareil bruit à cette heure... et pourquoi ? De ces deux oiseaux de nuit, un seul me suffit et je l'emmène.

— A moi, au secours ! cria Piquillo.

— Au secours ! répéta Pedralvi, qui, de sa position élevée, se faisait encore mieux entendre.

— Au secours ! répétèrent le majordome, les garçons et marmitons du Soleil-d'Or, qui passaient la nuit à table, et qui se mirent aux fenêtres de l'hôtel, ou se précipitèrent dans la cour.

Mais, à ce bruit et à ce déploiement de forces inattendues, le capitaine et ses gens s'étaient éloignés, entraînant leur capture.

Juan-Baptista Balseiro, qui avait porté en sa vie beaucoup d'autres noms, avait une origine aussi peu connue que son existence : les uns le disaient Napolitain, d'autres Maure de naissance; il tenait peu à sa famille, qui le lui rendait bien; il ne s'était jamais inquiété de son pays et n'en préférait aucun, les ayant à peu près parcourus tous, et, pour des raisons à lui

connues, n'en ayant jamais rencontré un seul où il lui fût permis de résider! Depuis quelque temps il exploitait l'Espagne, et ce n'était pas sans motif que lui, qui avait beaucoup vu et beaucoup étudié, trouvait que de tous les gouvernements de l'Europe, le gouvernement espagnol était celui qui offrait alors le plus d'avantages et de sécurité aux gens de sa profession. La police y était peu gênante, le désordre partout, la surveillance nulle part; et Juan-Baptista, après une vie aussi agitée et aussi errante, s'était enfin décidé à se fixer dans ce beau pays, qui, d'ailleurs, s'il faut le dire, était presque le sien.

Le capitaine était en réalité d'origine portugaise ; il avait déjà quelques années, lorsque, sous le règne du feu roi Philippe II, le Portugal avait été réuni à l'Espagne, par la grâce de Dieu, les constitutions du royaume et une armée de trente mille hommes, commandée par le duc d'Albe.

Un des principaux seigneurs portugais, don Henrique, de la famille de Villaflor, vendu secrètement à Philippe II, avait puissamment contribué à cette conquête, et, en récompense de ses services antinationaux, le roi l'avait créé comte de Santarem. Or, quelques années auparavant, et vers l'époque de la Saint-Jean, le comte de Santarem, parcourant dans une partie de chasse la Sierra Dorso, l'une des plus belles montagnes de l'Alentéjo, fut arrêté par l'orage et la pluie, et forcé de se réfugier dans une méchante hôtellerie, la seule qui s'offrît à lui. Géronima, femme d'un contrebandier, alors absent, lui en fit les honneurs. Géronima était jeune, coquette, pas trop belle et même un peu rousse; mais en temps de pluie on n'est pas difficile : le gentilhomme portugais fut aimable et galant par désœuvrement; et, moins d'une année après, il était dans son château sur les bords du Tage, lorsqu'on lui annonça qu'une montagnarde venant de l'Alentéjo demandait à lui parler, et il vit paraître la femme du contrebandier, Géronima, portant dans ses bras un petit garçon gros et fort qui criait et mordait sa nourrice : c'était le capitaine dont nous traçons la biographie, nommé par sa

mère Juan-Baptista, en mémoire de la Saint-Jean, heureuse époque à laquelle remontait sa naissance.

Il paraît que cette époque rappelait des souvenirs moins agréables au comte de Santarem, qui lui-même était marié, car il tourna brusquement le dos à la Géronima, et lui fit donner, par son intendant, vingt-cinq ducats, avec défense formelle de jamais se présenter devant lui. Ce furent les seuls rapports qui existèrent jamais entre le capitaine et le noble auteur de ses jours.

Du reste, Juan-Baptista était grand, bien fait et ressemblait à son père, le gentilhomme, d'une manière effrayante pour l'honneur de son autre père le contrebandier Géronimo Balseiro; mais celui-ci, moins jaloux de sa femme que de sa gourde d'eau-de-vie et de sa carabine, ne s'inquiéta guère de la figure de l'enfant; il l'emmena avec lui dans la montagne aussitôt qu'il put marcher, et lui apprit, dès son plus jeune âge, à faire le coup de fusil, exercice dont Juan-Baptista s'acquittait à merveille. Bientôt se développèrent en lui, avec une facilité prodigieuse, une foule de mauvais penchants, provenant sans doute de ses deux natures réunies et combinées : le sang qui coulait dans ses veines et l'éducation qu'il avait reçue. D'abord il battit sa mère, la pauvre Géronima, qui depuis longtemps, était bien revenue de ses idées de grandeur et d'ambition, et qui, tous les jours, en voyant son fils, regrettait de s'être alliée à la noblesse ! Ensuite il vola son père, et s'enfuit de la maison paternelle et de l'Alentéjo, où il ne reparut jamais. C'est ainsi qu'il fit ses adieux à sa famille et à son pays.

Il serait difficile de le suivre dans la vie qu'il mena depuis, vie insouciante et joyeuse; car le capitaine aimait le vin, la bonne chère, les dames, toutes les jouissances de ce monde, et surtout les pistoles, doublons, lingots d'or et d'argent par qui on se les procure; vie aventureuse, composée de bons et de mauvais jours, incidentée d'alguazils, de juges, de tribunaux; ornée d'évolutions et de combats sur terre et sur mer; égayée de ruses et de tours d'adresse; par-

semée d'expéditions ingénieuses ou hardies dans les villes, dans les plaines, dans les montagnes. Une telle existence eût sans doute inspiré le livre le plus varié, le plus philosophique et le plus instructif de l'époque, si le capitaine eût songé, comme tant d'autres, à nous laisser ses mémoires; mais occupé chaque jour à en amasser les matériaux, il n'avait pas le temps de les écrire.

D'abord, et sous Philippe II, lors de la première révolte des Maures, au moment où le roi, l'inquisition et tout le clergé du royaume avaient posé en principe qu'il fallait les exterminer ou les convertir, le capitaine, jeune encore, avait spéculé sur sa conversion; et par une ruse adroite, que lui inspira sans doute saint Jean-Baptiste, son patron, il allait de province en province, se donnant pour un Arabe descendant des Maures de Grenade, pauvre infidèle, élevé dans l'idolâtrie, et dont les yeux ne demandaient qu'à s'ouvrir à la lumière ! Les curés, les évêques, les membres du saint-office, les grandes dames, dévotes et zélées catholiques, s'empressaient alors de l'instruire, en commençant au préalable par le loger, le vêtir et le nourrir dans leur palais; puis chacun se faisait un honneur et un devoir de tenir le néophyte sur les fonts baptismaux. Le capitaine comptait parmi ses parrains et marraines les plus grands seigneurs et les plus nobles dames du royaume. Enchanté d'une ruse si pieuse et si facile, qui lui réussissait si bien, il l'avait renouvelée sur tous les points les plus éloignés de l'Espagne; il avait poussé le baptême jusqu'à l'abus; et l'inquisition, étonnée de cet hérétique éternel, toujours converti et toujours renaissant, commençait à prendre des informations que le capitaine ne jugea pas à propos de lui donner : il gagna les montagnes, reprit le commerce paternel, celui de la contrebande, qu'il n'avait pas, comme on vient de le voir, cessé d'exercer! Il y a ici, dans son histoire, une lacune, un intervalle qu'on n'a jamais pu remplir, ce qu'on appelle dans l'histoire de tous les peuples les temps obscurs! Le capitaine disparut, sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu... ses ennemis

prétendirent l'avoir vu ramer pendant quelque temps à bord d'une galère ou caravelle catalane; mais le capitaine n'en convint jamais, et ce qu'il y eut de certain, au contraire, c'est que lui et ses compagnons se trouvèrent, on ne sait comment, maîtres absolus du bâtiment catalan, dont l'équipage était mort subitement du scorbut, du typhus... maladies auxquelles sont sujets les gens de mer. Ce qu'il y eut de prouvé, c'est que Juan-Baptista, qui, depuis ce jour, prit le titre de capitaine, se mit à courir la mer comme défenseur de la foi, poursuivant et pillant tous les navires de Tunis et d'Alger. Si parfois, parmi les barbaresques dont il s'empara, il se trouva quelques riches bâtiments marchands chrétiens, ce hasard malheureux ne put être attribué au capitaine; seulement, dans le doute, il prenait toujours, imitant ce pieux prélat qui, dans un massacre où l'on avait peine à distinguer les hérétiques, disait aux soldats : « Frappez toujours, Dieu reconnaîtra les siens! »

Toutefois, pour plusieurs faits de ce genre que des casuistes de l'amirauté avaient mal interprétés, le capitaine fut poursuivi par les vaisseaux du roi, comme pirate et écumeur de mer. Ne voulant pas s'amuser à discuter avec des gens qui ne répondaient que par deux ou trois cents bouches à feu, le capitaine renonça à la marine, vendit son bâtiment, garda son équipage qui lui était dévoué, et, rentrant dans la vie civile, s'établit pour le moment dans un endroit agreste et pittoresque, situé entre la Sierra d'Oca et la Sierra de Moncayo, chaînes de montagnes qui séparent la Navarre de la Vieille et de la Nouvelle-Castille. Une grande route les traverse, et tous ceux qui vont de Pampelune à Burgos ou à Madrid sont obligés de passer par la Sierra de Moncayo, dont l'aspect sauvage, les âpres rochers et les sombres forêts excitaient alors l'admiration des peintres et des voyageurs.

Ces avantages et d'autres encore avaient séduit le capitaine; il avait remarqué une hôtellerie de modeste apparence, fort bien située, isolée, solitaire, ombragée par un bois épais,

non loin de la grande route. Il acheta et paya comptant cette posada, à laquelle il fit tous les changements et embellissements qu'il jugea nécessaires. Il s'y établit hôtelier pour son plaisir : c'était l'état de sa mère, et il s'y entendait à merveille; ce qui ne l'empêchait pas de faire des excursions à vingt ou trente lieues à la ronde, en bourgeois, pour affaires de son commerce ou pour toute autre spéculation, et nous l'avons vu, le jour même de la mémorable insurrection que nous venons de décrire, jouer à Pampelune un rôle important dans l'affaire des fueros de Navarre.

C'était en ses mains que le pauvre Piquillo était tombé. Le voyant descendre la nuit, par escalade, d'une riche maison, le capitaine avait eu d'abord trop bonne opinion de lui; il l'avait pris pour quelque jeune confrère, pour un apprenti du moins. La candeur et la probité des réponses de Piquillo le détrompèrent bien vite : mais on pouvait le former; il était jeune, et Juan-Baptista savait par lui-même qu'en commençant de bonne heure, on arrive à tout! Le capitaine avait de la prévoyance; c'était un homme d'invention autant que d'action; il avait souvent pensé qu'un enfant adroit, intelligent, et dont l'âge éloignait toute défiance, pourrait rendre de grands services à la troupe qu'il avait l'honneur de commander, et Piquillo était à peu près ce qu'il lui fallait, moins sès principes, si toutefois on pouvait appeler ainsi quelques instincts honnêtes qui tenaient à si peu de chose, que le moindre orage devait les déraciner.

Le regret le plus grand de Piquillo était d'abandonner son compagnon. Qu'allait devenir ce pauvre Pedralvi, qui s'était exposé pour le sauver? Mais bientôt il lui fallut penser à lui-même. Juan-Baptista et ses amis étaient sortis de la ville avant le point du jour; quelques gens qui avaient l'air de marchands forains les attendaient, hors des remparts, avec des chevaux pour le capitaine et sa suite, et de plus avec deux mulets qui paraissaient pesamment chargés; mais un troisième ne portait rien; le capitaine fit la grimace.

— Une affaire si bien combinée ! Victoriano Caramba nous a pris pour dupes !

— Ce n'est pas sa faute, capitaine, lui répondit un homme de petite taille, mais fort et trapu, Martin de Barala dit Caralo, qui paraissait jouir d'une grande autorité : c'était le confident et l'ami de Juan-Baptista, et le plus influent après lui. — Ce n'est pas la faute du pauvre trésorier de Pampelune si sa caisse était vide.

— Si vraiment : un trésorier est responsable des deniers du gouvernement, et il nous remboursera, à ses frais, ce dont il nous a fait tort.

— Vous ferez bien, capitaine, mais je crois qu'avec le comte de Lerma, il faut changer de batteries et ne plus s'attaquer aux caisses publiques.

— Tu dis vrai, il n'y laisse jamais rien !

— C'est un grand ministre des finances !

— Heureusement qu'avec lui, nous nous rattraperons sur autre chose ! A cheval ! et puisque, par malheur, nous avons un mulet qui marche à vide, mettez, à la place du bagage qui nous manque, dit-il en montrant Piquillo, celui-ci, qui ne vaut pas l'autre; mais n'importe, on verra à l'utiliser !... En route.

Et la cavalcade partit au petit trot, marcha tout le reste de la nuit; traversa au milieu du jour un beau fleuve, dont Piquillo sut plus tard le nom, c'était l'Ebre, et quelques heures après, on commença à gravir la montagne et à s'enfoncer dans la forêt.

Piquillo ne comprenait rien aux conversations qu'il entendait durant la route; mais, quand il rencontrait les yeux du capitaine ou de son lieutenant, il perdait toute envie de leur en demander l'explication. Déjà dompté en quelque sorte et fasciné par eux, il n'osait ouvrir la bouche et se sentait saisi d'un sentiment de terreur inexprimable et invincible. Quand il arriva à la posada de Buen-Socorro (l'hôtellerie de Bon-Secours), ce fut encore bien pis. L'hôtellerie était située au milieu des bois et des rochers, et Piquillo ne concevait

pas quelles étaient les pratiques qui pouvaient y demander à dîner; il fallait s'être égaré pour s'y arrêter; il y régnait surtout un silence effrayant que Piquillo comparait au bruit, à l'animation, au mouvement continuel qu'il avait remarqués à l'hôtel du Soleil-d'Or. Cet hôtel resta longtemps dans ses souvenirs, comme l'image du paradis terrestre, comme un lieu enchanté et magique où il pleuvait des perdrix toutes rôties ; il en vint même à regretter la cave qui lui servait de prison, et qui lui paraissait un séjour de délices, quand il la comparait aux appartements du capitaine Balseiro. Il est vrai que le souvenir de Juanita, si bonne et si gentille, et de son ami Pedralvi, si dévoué et si joyeux, lui rendait encore plus sombre la terrible société dont il était entouré ; non pas qu'on le laissât manquer de rien, la table du capitaine était toujours bien servie; le bon vin y circulait, et surtout *l'agua ardiente* (l'eau-de-vie); mais ce qu'il voyait ou entendait confondait ses idées, et troublait sa raison à peine formée; les orgies finissaient souvent par des jurements, des imprécations et des disputes que Juan Balseiro ne prenait pas la peine d'apaiser : « Vous n'êtes pas d'accord, mes enfants, disait-il parfois d'un ton paternel, battez-vous, et que cela finisse; » et les couteaux étaient tirés, et le sang coulait, et chacun d'admirer la douceur et la sage administration du capitaine. Quant à Piquillo, s'il criait, s'il tremblait, s'il pleurait à ce spectacle, chacun haussait les épaules ou se moquait de lui, et ce qui lui faisait horreur excitait au contraire les éloges et l'admiration de tous ceux qui l'entouraient; pour un pauvre enfant qui n'avait aucune notion du bien ou du mal, et que rien ne pouvait éclairer ou guider dans les ténèbres, cette horrible taverne était l'antichambre de l'enfer.

Et cependant il était défendu à Piquillo d'en sortir ; c'était l'ordre du capitaine, et malheur à qui osait lui désobéir ! Piquillo en avait eu la preuve, quelques jours auparavant, par une scène d'intérieur dont il avait été témoin.

Juan-Baptista avait une caisse d'excellent rhum qu'un ami

lui avait sans doute envoyé de la Jamaïque, et auquel il tenait beaucoup. Il se l'était réservé pour lui seul, et il s'aperçut qu'on osait le voler !... lui Juan-Baptista ! C'était un jeune Bohémien nommé Paco, un nouveau camarade, qui, fidèle aux habitudes de la maison, voulait s'entretenir la main ; et puis il aimait le rhum, et il venait d'en déboucher une bouteille dont il offrait un verre à Piquillo, qui refusait, lorsque le capitaine entra !

— Que faites-vous là ?

— Je bois à votre santé, capitaine.

— Ce rhum est à moi.

— Tout est à nous ! ce sont nos lois !

— Mais la loi est de m'obéir.

— Et quand par hasard on vous désobéirait une fois... dit Paco en souriant avec ironie.

— On ne désobéirait pas une seconde, répondit froidement Balseiro ; et, tirant un pistolet de sa ceinture, il fit feu.

Le Bohémien tomba... Piquillo jeta un cri horrible.

— Qu'est-ce ? dit le capitaine en se retournant, je n'aime pas le bruit...

Et apercevant l'enfant qui tremblait de tous ses membres :

— Ah ! tu étais là, Piquillo... tant mieux ! Je ne t'avais pas vu ; que cela te serve de leçon !

Et il sortit.

Depuis ce jour, Piquillo avait pour son terrible maître une obéissance, ou, plutôt, il avait de lui une terreur telle qu'il se gardait bien de s'éloigner de la posada, et tout ce qu'il osait se permettre, c'était de regarder, de temps en temps, par une des fenêtres qui donnaient sur le bois et sur les rochers.

Un jour, cependant, le temps était si beau, le soleil si brillant... et personne que lui à l'hôtellerie !... Il ne put résister au désir de se promener un instant dans la forêt et de respirer un air plus pur. Il n'avait pas fait une dizaine de pas qu'il se sentit renaître : la fraîcheur du matin, le parfum des fleurs et des bois faisaient circuler la santé et la vie dans ce

corps languissant ; un rayon de bonheur se glissait dans son cœur, un sourire de joie errait sur ses lèvres, quand soudain ses joues devinrent pâles et glacées. Se soutenant à peine, il s'appuya contre un arbre : il venait, au détour d'une allée, de se rencontrer face à face avec le capitaine.





V

L'HOTELLERIE DE BUEN SOCORRO.

Le capitaine et son lieutenant Caralo fumaient tous deux et parlaient d'affaires, discutant une expédition projetée.

Juan-Baptista lança sur Piquillo un regard terrible, semblable à celui qu'il avait jeté au malheureux Bohémien, et sans proférer une parole, fit un signe au lieutenant qui, de sa main vigoureuse, enleva le coupable tremblant.

Il le porta ainsi jusque dans la salle à manger, où plusieurs de leurs camarades venaient de rentrer. En un clin-d'œil, Piquillo fut dépouillé de ses vêtements, couché sur le ventre, et Caralo détachant une courroie en cuir suspendue à la muraille, se mit à fustiger le patient avec un soin et une précision qui prouvaient avec quel plaisir il exécutait les ordres du capitaine. Les autres bandits s'étaient mis à déjeuner sans faire attention aux gémissements et aux cris que la douleur arrachait au pauvre Piquillo. Quant au capitaine, il s'était assis et comptait gravement les coups.

— Dix, douze... quinze... pas si vite, Caralo!... seize... dix-sept... Ah! regardez donc... qu'a-t-il là? ce signe au haut du bras gauche.

— Rien, capitaine, disait Caralo en continuant de frapper; ne faites pas attention, ce sont des caractères arabes, des signes religieux ou diaboliques que les mères mauresques appliquent à leurs enfants qui viennent de naître.

— Cela prouve que ce petit misérable n'est pas même chrétien... dix-huit... dix-neuf... que c'est un païen...un réprouvé.

— Qu'on aurait tort d'épargner, continuait Caralo en frappant plus fort... il y en a comme cela un tas qui n'ont pas reçu le baptême !

— Oui, mais il y en a d'autres qui l'ont reçu cinq ou six fois, et cela compense; moi, par exemple, s'écria le capitaine avec satisfaction... Ah! bravo Caralo ! voilà un coup bien appliqué !...

Si bien, en effet, qu'il venait d'enlever un large lambeau de chair, et Piquillo, dont le corps ruisselait de sang, poussa un dernier cri et s'évanouit.

— Assez ! assez ! dit Juan-Baptista ; pendant que nous étions là à causer, j'avais oublié cet enfant... je ne pensais plus qu'il n'était pas de force à supporter autant de coups ; toi, à la bonne heure...

— Comment, moi, capitaine ! s'écria Caralo indigné.

— Allons, silence ! et vous autres, venez à son secours. Un peu d'humanité, que diable ! donnez-lui du vinaigre ! A la bonne heure ! le voilà qui revient à lui, dit-il en entendant les nouveaux cris de l'enfant ; car le lieutenant venait de jeter par compassion des flots de vinaigre sur ses plaies saignantes.

— C'est bien, qu'on l'emporte ! et toi, dit-il à Piquillo, s'il t'arrivait encore de me désobéir, tu n'en serais pas quitte à si bon marché; songe à Paco le Bohémien.

Depuis ce jour, Piquillo n'eut plus l'envie ni l'audace de quitter la posada. Quand il en sortait, c'était avec le capitaine ou par son ordre, avec des instructions qu'il exécutait sans chercher même à les comprendre, tant la terreur et la servitude où il vivait avaient paralysé ses facultés et éteint son intelligence.

On l'envoyait dans une ferme, dans un château comme un pauvre enfant égaré qui implorait l'hospitalité ; au retour on lui demandait ce qu'il avait vu, la disposition des lieux, le nombre des habitants, maîtres et domestiques. Piquillo racontait ; c'est tout ce qu'on exigeait de lui, et ces journées-là étaient ses plus heureuses ; car il les avait passées

hors de ce repaire ; bien des fois il avait eu l'envie de dire à ceux qui le recevaient : Gardez-moi, je vous en supplie ; mais y aurait-on consenti ? Et puis, la vengeance du capitaine ne l'aurait-elle pas toujours retrouvé. Il se rappelait avec effroi qu'un jour, dans un riche domaine, touché par l'accueil bienveillant qu'il venait de recevoir, il allait se jeter aux pieds du maître et lui demander secours et protection, lorsqu'il avait aperçu, par une fenêtre du parc, une figure qui l'avait glacé de terreur : l'ombre de Juan Baptista Balseiro, ou plutôt lui-même qui, habillé en riche cavalier, venait marchander cette belle propriété qu'on disait à vendre !

Aussi, persuadé que cet homme était son mauvais génie, qu'il voyait tout et savait tout, Piquillo subissait en silence une domination contre laquelle il n'avait ni la force ni les moyens de lutter ; il y avait, en effet, dans la conduite du chef et des siens, une foule de problèmes que son esprit s'efforçait de résoudre sans en venir à bout. D'abord, l'hôtellerie, isolée et un peu éloignée du chemin, n'était jamais fermée la nuit ; ensuite il y avait sur la route royale, que le comte de Lerma entretenait à grands frais, un endroit défoncé, une espèce de précipice que l'on ne réparait jamais, et que l'on se contentait de couvrir de feuillages ; enfin, lorsqu'une chaise de poste se brisait dans ce mauvais pas, il se trouvait toujours, sur la lisière du bois, un bûcheron et son fils qui indiquaient aux voyageurs une excellente hôtellerie, très-proche, où l'on serait à merveille ; l'enfant se chargeait même de les conduire ; cet enfant, c'était Piquillo, qui avait le désagrément de voir les amis du capitaine lui servir tour à tour de père ; mais c'était du moins pour obliger, et il était forcé de convenir que les voyageurs qui demandaient ainsi l'hospitalité étaient toujours les bienvenus, qu'on les accueillait avec les plus grands égards, qu'on les comblait des soins les plus délicats. Pour eux, le capitaine n'épargnait rien, pas même le rhum de la Jamaïque dont il était si jaloux, et après un excellent souper, on

les conduisait dans une belle chambre, où jamais Piquillo n'entrait; mais, par la porte entr'ouverte, il avait vu un appartement tendu en damas rouge, deux grands lits à baldaquin, des meubles à l'avenant. C'était la seule chambre de la maison qui se distinguât par une pareille magnificence !

Seulement, Piquillo songeait, en lui-même, que ces voyageurs devaient se lever tous de grand matin, car jamais il ne les voyait partir; souvent même ils se remettaient en route sans emmener leurs voitures que l'on réparait, et laissaient à l'écurie leurs chevaux, qu'on leur renvoyait probablement quelques jours après; du moins on ne les revoyait plus !

Plus de deux années s'écoulèrent dans cet esclavage et dans cet abrutissement, qui, peu à peu, exerçaient sur le pauvre Piquillo une influence dont il ne s'apercevait pas, et dont il ne pouvait se rendre compte. Quand on vient du dehors, quand on a longtemps respiré un air pur, et que l'on entre dans un endroit infect, dans une prison pestilentielle, on croit qu'on ne pourra pas y rester un jour, une heure, un instant; pourtant, on y reste, on résiste, on s'habitue, non pas à y vivre, mais à y mourir. Le contact habituel du vice produit le même effet, même sur une bonne et honnête nature; le dégoût qu'il inspire d'abord ne l'empêche pas de devenir contagieux et mortel. La fleur la plus belle et la plus suave dépérit dans la fange, et tombe en pourriture.

Piquillo ne voyant pas d'autre mœurs, d'autres exemples que ceux qui l'entouraient, commençait presque à se persuader que le monde était fait ainsi, et que Juanita et Pedralvi étaient des exceptions qu'il ne rencontrerait plus jamais. Aussi, et quoique bien jeune encore, tout commençait à lui être indifférent ! Dans l'âge où l'on ne vit que d'espérance, il n'espérait plus; son instinct même, à défaut d'autre guide, ne l'avertissait plus de ce qui était bien ou de ce qui était mal; sauf, de temps en temps, quelques derniers souvenirs

qui faisaient battre son cœur, tout chez lui se desséchait dans sa séve ; l'arbre existait encore, mais ses plus belles branches commençaient à mourir.

De mauvais instincts, des instincts de haine germaient en lui. Le lieutenant Caralo ne perdait pas une occasion de le gronder, de le dénoncer; il en inventait même, et aussitôt, le chef, qui était l'équité en personne, ordonnait le châtiment, lorsque toutefois il ne s'en chargeait pas lui-même. Et Piquillo ne gagnait pas au change, car la main du capitaine était aussi lourde que celle du lieutenant; mais celui-ci joignait aux mauvais traitements des plaisanteries comme il savait les faire, lesquelles excitaient la gaieté de la troupe, blessaient la vanité et l'orgueil de l'enfant, et éveillaient dans son cœur la vengeance, la colère, toutes passions qui se tiennent et qui, une fois qu'elles ont fait brèche, laissent entrer les autres. C'était surtout quand le lieutenant était ivre, et cela lui arrivait souvent, que le pauvre Piquillo était victime de sa mauvaise humeur.

Un jour, pendant qu'il buvait en jouant aux dés, il lui cria :

— Apporte-moi ma pipe.

Piquillo s'empressa de la lui présenter.

— Merci, lui dit-il en lui donnant un soufflet.

Piquillo furieux jeta la pipe par terre, la brisa et la broya sous ses pieds; le lieutenant tenait beaucoup à sa pipe.

— Bravo ! s'écria le capitaine.

— Oui, bravo, dit le lieutenant en se levant de table, parce que cette fois il ne mourra que de ma main; puis, s'adressant à l'enfant, qui, debout et l'œil enflammé, le regardait fièrement : Compte bien les morceaux de ma pipe (elle était brisée en mille pièces), et tu vas recevoir autant de coups de fouet.

Il alla à la muraille et détacha la courroie fatale ; Piquillo s'élança vers la table et saisit un couteau. Tous les bandits s'arrêtèrent étonnés et firent cercle autour d'eux.

— N'avancez pas, s'écria Piquillo, et sa voix, si frêle d'ordinaire, était mâle et forte en ce moment; j'en appelle au capitaine, j'en appelle à ces seigneurs cavaliers; vous m'avez donné un soufflet que je ne méritais pas, et je vous ai entendu dire à tous qu'un soufflet voulait du sang; n'avancez pas, ou j'aurai le vôtre.

— Bravo ! s'écria le capitaine en se frottant les mains.

Le lieutenant se mit à imiter le sifflement des torréadors au commencement des combats de taureaux, puis, feignant de vouloir, comme eux, exciter encore l'animal furieux, il agita un mouchoir rouge qu'il tenait à la main gauche, et de la droite il faisait tournoyer la courroie autour de sa tête.

Tout le cirque applaudit, par un éclat de rire, à cette nouvelle et ingénieuse plaisanterie du lieutenant, et celui-ci, animé par les bravos de l'assemblée, se dirigea en chancelant sur Piquillo, et le cingla d'un revers de sa courroie.

Piquillo se jeta à son tour sur lui, et le frappa avec force de son couteau.

Le lieutenant tomba, poussant un cri de rage. Les bandits se ruèrent sur Piquillo, le saisirent, le renversèrent sous leurs pieds; dix poignards étaient levés et allaient le frapper.

— Arrêtez ! s'écria le capitaine, par tous les saints d'Espagne ! arrêtez ! le combat est loyal et le coup est bon.

— Trop bon, répondit Caralo avec un hurlement.

— Bravo ! Piquillo ! bravo ! continua le capitaine sans faire attention à son lieutenant; et vous, messieurs, par saint Jean-Baptiste mon patron, gardez-vous bien de toucher à ce jeune camarade, qui vient de faire ses premières armes; maintenant que le jeune tigre a léché du sang, je vous réponds de lui, il est des nôtres. Viens ici, Piquillo, et, vous, emmenez Caralo; qu'il aille se faire panser.

— Soit, répondit le lieutenant, mais je vous prends à témoin qu'il fera connaissance à son tour avec la lame de mon poignard.

— Cela vous regarde, répliqua froidement le capitaine; c'est une affaire entre vous. Puis, pendant qu'on emportait

le lieutenant : Vois-tu, dit-il à Piquillo d'un air amical, et comme un maître qui donne des conseils à son élève, le coup était trop bas ; il fallait frapper plus haut.

A dater de ce jour, Juan-Baptista se montra, non pas moins dur et moins brutal, cela lui était impossible, mais plus communicatif avec son jeune apprenti. Il en avait désespéré longtemps; mais, croyant voir qu'on en pourrait faire quelque chose, il le soignait comme un sujet précieux, qui devait un jour, sinon lui faire honneur, sentiment auquel il tenait peu, du moins rendre d'importants services à lui, Juan-Baptista Balseiro, seule personne au monde à qui le capitaine portât un peu d'intérêt ou d'affection.

Piquillo, malgré sa jeunesse et son inexpérience, commença donc enfin à comprendre quelle route il suivait, et quels guides lui étaient donnés. Une pareille découverte le remplit d'horreur, réveilla un instant dans son cœur tous les bons instincts que la nature y avait mis, et, comme dit l'Écriture, empêcha de croître l'ivraie et les mauvaises herbes qui déjà menaçaient d'étouffer le bon grain.

Et cependant, on ne l'avait pas encore initié à tous les secrets de l'ordre ; seulement, et vu l'estime que le capitaine lui portait, on ne se cachait plus de lui ; on ne craignait plus de plaisanter en sa présence ; mais on ne lui confiait rien ; on exigeait toujours de lui une soumission aussi aveugle, une obéissance aussi passive ; et il aurait été pour lui d'autant plus dangereux d'y manquer, qu'il avait maintenant dans la troupe un ennemi mortel, décidé à ne lui rien pardonner.

Parfois, quand il arrivait, la nuit, des voyageurs, on l'avait chargé de préparer la belle chambre de damas rouge qui excitait toujours sa curiosité et son inquiétude ; car un soir il avait cru voir sur les meubles quelques taches de sang. Mais depuis, rien n'avait confirmé ses soupçons ; la chambre était belle, aérée, avec deux croisées donnant l'une sur le bois, l'autre sur la cour; l'appartement était parfaitement clos et la porte même était fermée, en dedans,

par de larges verrous, dont on entendait le bruit au dehors; chaque voyageur, en entrant se coucher, ne manquait pas, en effet, de les pousser.

Cependant, comme nous l'avons dit, Piquillo avait beau se lever de bonne heure, et faire sentinelle du haut de la chambre qui lui servait de logement, et qui n'était autre que le grenier de la maison, il ne voyait presque jamais partir, le lendemain, les voyageurs arrivés la veille, surtout quand leur équipage, leur mise ou leur tournure annonçaient des gens riches ou distingués.

Piquillo avait fait encore une autre remarque. Le maître de la maison tenait compagnie à ses hôtes pendant leur souper; le souper fini ceux-ci se retiraient dans leur appartement, et le capitaine restait à boire; puis, quand il avait bu une heure ou deux, au lieu de s'aller coucher, ce qui eût été tout simple, il descendait à la cave, et en remontait, peu d'instants après, sans rapporter ni bouteille, ni broc de vin.

Ceci n'était pas naturel; et, désespérant d'expliquer ce mystère par les seules forces de son intelligence, Piquillo avait plusieurs fois guetté, de loin, sur l'escalier, le capitaine. Il l'avait vu descendre à la cave, en ouvrir la porte avec une des clés qu'il portait d'ordinaire, et laisser même son trousseau de clés à cette porte. Là, ses découvertes s'étaient arrêtées... et lui aussi. Un jour seulement, tant sa curiosité était grande, il eut l'audacieuse idée d'aller plus loin, de descendre derrière le capitaine et de le suivre presque au fond de cette cave mystérieuse; il avait déjà posé la main sur la clé, et allait la tourner... mais le courage lui manqua; croyant entendre du bruit, il remonta l'escalier à la hâte, et, rentré dans son grenier, il se jeta tout tremblant sur les bottes de foin qui formaient son lit et tout son ameublement.

Depuis, il n'avait plus osé renouveler cette tentative, et probablement ce mystère en devait toujours être un pour lui, car le capitaine se préparait à quitter sous quelques jours

la posada, dont la réputation, qui n'était pas des meilleures, commençait à se répandre dans le pays.

Rêvant à de nouveaux projets, dont il avait fait part à ses amis, Balseiro soupait un soir avec tous les siens, moins toutefois le lieutenant Caralo. Celui-ci était à peu près guéri de sa blessure, et son retour effrayait beaucoup le pauvre Piquillo ; mais, quoiqu'il fût en pleine convalescence, le lieutenant avait préféré rester dans sa chambre ; il avait seulement demandé qu'on lui montât trois bouteilles de vin, promettant de n'en boire qu'une. Les trois bouteilles lui avaient été apportées, et Caralo, assis devant une table, buvait lentement, et à petits coups, comme il convient à un convalescent ; mais, malgré la liqueur vermeille qui riait dans son verre, l'air sombre du lieutenant prouvait qu'il tramait, à part lui, quelques projets de vengeance.

Le capitaine et les siens buvaient à la santé de leur camarade absent, et festoyaient rudement une olla podrida splendide, dont le parfum seulement charmait les sens de Piquillo, qui, debout derrière eux, comme d'habitude, les servait ; c'étaient ses fonctions ordinaires.

Tout-à-coup on frappa violemment en dehors, à la porte de la posada.

— Seraient-ce des voyageurs ? dit le capitaine ; en ce cas, ils ne valent pas la peine qu'on se dérange, car je n'ai pas entendu de voiture.

— Seraient-ce des alguazils ? se demandaient les convives entre eux, vu la réputation dont jouissait la posada.

— Eh ! par saint Jean et saint Jacques ! reprit le capitaine, voyons qui ce peut être, avant d'ouvrir... Allez-y... non, pas toi, Piquillo... tu ne peux pas tout faire à la fois : et, pendant qu'il me verse à boire, vas-y, toi, Carnego.

Carnego se leva de table, sortit, et revint un instant après, avec un petit homme à la physionomie ronde et riante, lequel tenait sous un bras une modeste valise, et de l'autre une jeune fille de quatorze ans à peu près, brune, animée et piquante, dont les couleurs redoublèrent, et dont les

yeux se baissèrent à la vue d'une si nombreuse assemblée.

— C'est moi, messeigneurs, c'est un pauvre voyageur dont la carriole vient de se briser, qui vous demande l'hospitalité pour lui et pour sa nièce, Juanita, qui n'est pas trop déplaisante, comme vous voyez. Saluez donc, petite fille.

Juanita salua, et Piquillo, prêt à perdre connaissance, s'appuya sur la chaise du capitaine. Il ne pouvait dire ce qui se passait en lui, à ce nom, à cette vue, car au moment où Juanita était entrée Piquillo l'avait reconnue. Son souvenir et celui de Pedralvi étaient trop bien gravés dans son cœur, et malgré le changement que deux ans peuvent produire, surtout sur une jeune fille, il s'était dit : C'est elle ! la voilà ! Son premier mouvement avait été de courir à sa rencontre, de lui demander des nouvelles du petit bohémien, son seul ami ; mais une crainte, une honte indéfinissables, peut-être aussi l'instinct du danger qui la menaçait... tout l'avait retenu, et il était resté, comme nous l'avons dit, debout, immobile, derrière la chaise du capitaine, lequel ne quittait pas des yeux Juanita, qui maintenant était une jeune et belle fille, et valait la peine d'être regardée.

Quant à celle-ci, elle n'avait reconnu personne et se serrait seulement avec crainte contre son oncle.

— Prenez place, seigneur voyageur, et vous, senorita, dit le capitaine de sa voix la plus douce et la plus affable; asseyez-vous à côté de ces nobles cavaliers, qui, comme vous, m'ont fait l'honneur de venir souper et coucher dans cette posada. Allons, deux couverts de plus !... Oserais-je vous demander, continua-t-il en s'adressant à son nouvel hôte, qui j'ai l'honneur de recevoir, si toutefois il n'y a pas d'indiscrétion à vous adresser cette question ?

— Aucune, seigneur hôtelier. Je parle avec plaisir et facilité... Je suis barbier, jouissant, j'ose le dire, de quelque réputation parmi ceux qui ont manié la savonnette et le rasoir ; aussi, malgré l'envie qu'ils me portent, mes confrères me reconnaissent eux-mêmes pour le premier de

Pampelune, Aben-Abou, dit Gongarello, dont vous n'êtes pas sans avoir entendu parler.

Le capitaine et les assistants firent un signe de tête affirmatif.

Gongarello y répondit par une salutation gracieuse, avala un verre de vin et reprit avec volubilité :

— Imaginez-vous, messeigneurs, qu'il y a deux ans, le jour de l'entrée du roi à Pampelune, il y eut, en faveur des fueros, une espèce d'émeute à laquelle personne n'a jamais rien compris, pas même ceux qui l'avaient inventée, et si vous vous étiez trouvés comme moi dans la foule...

— Nous y étions ! dit le capitaine en relevant sa moustache.

Le barbier lui fit une nouvelle salutation affectueuse, et continua :

— L'hôtelier Ginès Pérès, un des fuéristes les plus enragés, en a fait une maladie, vu les fatigues que lui ont imposées, jour et nuit, comme sergent des hallebardiers, les patrouilles de la ville et la garde du palais. Maître Truxillo, le tailleur, son voisin, en a été plus affecté encore... et il l'est toujours... enfin, il n'y a rien à dire... c'était leur faute, ils l'avaient voulu; mais moi, qui ne voulais rien, que rester tranquille dans ma boutique, c'est sur moi qu'est retombé le poids de tout l'événement; nous avons tout payé, mo et les miens ! D'abord on a demandé aux Cortès un nouvel impôt, et l'assemblée, qui n'était composée que d'Espagnols, a décidé qu'il devait être mis à la charge des Maures, attendu qu'ils ont plus d'activité, d'industrie et de talents que les autres. L'esprit coûte cher en ce pays.

— Et vous deviez, seigneur barbier, être un des plus imposés, s'écria le capitaine en le saluant.

— Je le sais bien; c'est flatteur, mais ça ruine ! double droit, double patente... sans compter que, depuis deux ans, j'ai été, moi personnellement, en butte à toutes les persécutions. L'inquisition ne me laissait pas un jour de relâche : obligé de quitter une pratique au milieu d'une barbe, pour

aller devant quelques membres du saint-office répondre à des accusations de conspiration, d'hérésie et surtout de sorcellerie... ma foi, je n'y tenais plus. J'ai pris un grand parti; j'ai un parent à Madrid... un homme en crédit... Andrea Cazoleta, dont la femme est ma cousine, Cazoleta, parfumeur de la cour, rien que cela ! Je me suis dit : allons nous établir près de lui, et quittons pour jamais Pampelune. Ça n'a pas été long... j'ai retiré ma nièce de l'hôtellerie du Soleil-d'Or, où je l'avais placée comme servante; j'ai vendu mon fonds, le meilleur et le plus achalandé de la ville... deux cents ducats, que j'ai dans ma valise... oui, je les ai là...

Piquillo, effrayé du tour que prenait la conversation, passa vivement derrière le barbier et le heurta brusquement comme pour lui dire :

— Imprudent, taisez-vous !

— Mais prenez donc garde, seigneur page, ne me heurtez pas ainsi l'épaule avec votre bouteille, dit Gongarello, en s'interrompant et en apostrophant Piquillo.

Puis, reprenant gaiement son bavardage :

— Oui, messeigneurs, deux cents ducats en or ! tout autant !

— Ainsi donc, seigneur Gongarello, s'écria le capitaine, qui, ainsi que ses compagnons, n'avait pas perdu un mot du récit précédent, vous allez vous établir à Madrid, vous et vos capitaux ! Permettez-moi de boire un verre de ce bon vin à votre voyage, à votre santé et à celle de votre nièce.

— Ma nièce ne boit pas de vin...

Le capitaine parut contrarié.

— Mais, moi, je bois pour deux, reprit gaiement le barbier ; versez donc, seigneur hôtelier, et versez plein ! A vous et à toute l'honorable société ! fit-il en s'inclinant. Puis, après avoir savouré quelques gorgées, il s'arrêta et reprit : Voilà un vrai nectar dont je n'avais jamais bu, moi qui croyais connaître tous nos vins.

— Aussi, celui-là n'est-il pas d'Espagne.

— Et... de quel pays ?

— De France ! vous ne l'aviez pas deviné... vous qu'on accusait d'être devin et sorcier ?

— Eh ! eh ! reprit le barbier d'un air malin... je l'ai été parfois dans ma vie, sans le vouloir ! Ma nièce Juanita avait une mère qui disait fort proprement la bonne aventure, Joanna, ma sœur, dont je suis l'élève ; et, grâce aux leçons qu'elle m'a données, je ne me trompe presque jamais, pour mon malheur... c'est là ce qui m'a fait dénoncer !

— En vérité, s'écrièrent les convives, dont les discours du barbier Maure excitaient la curiosité, vous ne vous trompez jamais ?

— C'est comme un sort : j'avais prédit à maître Truxillo, mon voisin, qui voulait absolument épouser une jeune et jolie femme, qu'il lui arriverait malheur... le malheur est arrivé. J'avais prédit un matin au corrégidor Josué Calzado, qu'il serait blessé... on l'a rapporté le soir avec un bras cassé.

— Oui, mon oncle, dit timidement Juanita ; mais vous oubliez d'ajouter que le matin il avait passé devant votre boutique sur une mule vicieuse.

— Qu'importe ! tous les jours on a des mules vicieuses, témoin celle qui était à notre carriole, et on n'a pas pour cela le bras cassé, voyez plutôt... Et il porta à ses lèvres son verre, qu'il vida lestement.

— Par saint Jacques ! s'écria le capitaine, que la bonne humeur du barbier avait mis en gaieté, je veux faire l'essai de vos talents. Dites-moi ma bonne aventure, à moi.

— Volontiers, seigneur hôtelier... votre main ?

— La voici.

Après l'avoir examinée avec attention, le barbier la repoussa en disant : Allons... votre vin de France m'a troublé la cervelle. Je vois de travers ou je calcule mal... car ce qui est écrit là, dans votre main, est trop invraisemblable, et je ne puis vous le dire...

— Allez toujours.

— Cela ne vous effraiera pas?

— Rien ne m'effraie.

— Eh bien! je suis dans l'indécision... Il y a là une ligne qui dit que vous mourrez brûlé... et une autre exactement pareille atteste que vous serez pendu; or, comme l'un exclut l'autre, cela vous prouve, seigneur hôtelier, que ma prédiction ne signifie rien.

Et il se mit à rire aux éclats.

Il fut le seul, car chacun des convives se regardait en silence et d'un air étonné, trouvant que toutes les probabilités étaient en faveur du barbier. Le capitaine seul ne parut point ému; il versa un nouveau verre de vin à son hôte, et lui dit en souriant d'un air railleur :

— Et vous, seigneur barbier, qui êtes si savant, pourriez-vous prédire le sort qui vous attend?

— Je ne me suis jamais inquiété de l'avenir, dit Gongarello, qui était à la fois barbier et philosophe; mais je puis vous dire, sans être bien sorcier, ce qui m'arrivera aujourd'hui et demain.

Piquillo tressaillit, et le capitaine pâlit; mais celui-ci se remettant promptement :

— Où voyez-vous cela? dit-il.

— Parbleu! à votre physionomie. Je vois d'abord que j'ai fait, en très-bonne compagnie, un excellent dîner, et que j'ai bu un vin exquis; ce n'est pas là ce qui m'inquiète... c'est la suite...

Tous les traits du capitaine se contractèrent; il était atterré du sang-froid, et surtout de la gaieté de Gongarello.

— Oui, continua le barbier... c'est la suite qui m'inquiète!... et je vois à votre air, seigneur hôtelier, que vous êtes un gaillard à nous faire payer cher ce repas... c'est tout simple! c'est votre habitude, et celle de beaucoup de vos confrères... aussi vous trouverez bon que nous nous défendions... je vous préviens d'avance, que, moi, je ne me laisse pas faire... je crie quand on m'écorche!

Et il se mit à rire de nouveau, d'un rire auquel le capi-

taine trouvait quelque chose de satanique. Aussi, et pour la première fois de sa vie, il se sentait mal à l'aise et déconcerté ; la sueur coulait de son visage, tout à l'heure pâle, et maintenant verdâtre.

— Ah! dit le barbier, vous avez une mauvaise mine, seigneur hôtelier; nous vous faisons, sans doute, veiller trop tard, et nous ferons mieux d'aller nous coucher.

— J'y pensais ! dit le capitaine d'un air sombre... Puis, se tournant vers Piquillo, plus mort que vif et que ses jambes soutenaient à peine : Piquillo, va préparer, pour le seigneur Gongarello et sa nièce, la chambre de damas rouge, et tu te hâteras de les y conduire.

Piquillo prit la lanterne sourde du capitaine et sortit ; mais à peine eut-il fait quelques pas dehors qu'il s'arrêta, se tordant les bras de désespoir, ne sachant quel parti prendre. Au prix de ses jours, il eût voulu sauver Juanita ; il y était décidé ! Mais comment? à quel saint avoir recours? La jeune fille et son oncle, qui ne se doutaient même pas du danger dont ils étaient menacés, n'avaient d'autre défenseur et d'autre gardien qu'un enfant, seul contre tous ces bandits, et surtout contre le terrible capitaine ; et pour se décider, pour trouver un moyen de salut, Piquillo n'avait devant lui que quelques instants !

Rassemblant toutes ses forces, tenant d'une main sa lanterne et de l'autre s'appuyant sur la rampe, il se mit à monter l'escalier qui conduisait à la chambre de damas rouge. C'était au premier ; la porte donnait sur un corridor long et étroit. Il se mit à préparer la chambre, à faire les lits, la couverture, cherchant toujours, et ne trouvant nulle part apparence de danger. Dans ses mouvements ou dans son trouble, il heurta sa lanterne, qui, sans s'éteindre, roula à terre. En se baissant pour la ramasser, il crut voir dans le plancher une longue coupure qui encadrait chacun des lits. Il approcha la lumière, examina de près... Plus de doute, chaque lit était placé sur une espèce de trappe assez mal jointe, car on sentait un léger courant d'air, provenant sans

doute de la pièce au-dessous. En rappelant ses souvenirs, Piquillo pressentait que le danger était là... Comment ? il ne pouvait se l'expliquer au juste ; mais il comprenait bien que si Juanita et son oncle mettaient le pied dans cette chambre fatale, ils étaient perdus, qu'ils n'en sortiraient plus ; il en était certain, tout le lui disait... et c'était lui qui était chargé de les y conduire !...

— Jamais ! jamais ! s'écriait-il, et le cœur lui battait avec violence, et sa tête était en feu, et nul expédient ne lui venait à l'idée !... Il s'élança hors de la chambre, fit quelques pas ; mais quelle fut sa terreur, lorqu'à la lueur de sa lanterne il distingua, à l'extrémité de l'étroit couloir qu'il avait à franchir, le lieutenant Caralo, qui, descendant de l'étage supérieur, un poignard à la main, se plaça à l'entrée du corridor, lui fermant ainsi le passage et tout espoir de retraite.

Le lieutenant l'avait vu, il en était sûr, et Piquillo n'avait rien pour se défendre, pas même, comme lors de son premier combat, le couteau de table dont il s'était si bien servi. Il sentit ses cheveux se dresser sur sa tête... C'en était fait de lui : tout était fini ; et cependant, dans l'angoisse terrible où il se trouvait, sa dernière pensée, son dernier regret furent pour la pauvre Juanita, sa première bienfaitrice, dont sa mort allait rendre la perte inévitable.

Il savait bien qu'il n'avait ni pitié, ni grâce à attendre de son farouche adversaire ; aussi ne lui vint-il même pas à l'idée de l'implorer ; mais, par un mouvement instinctif, il referma la lanterne qu'il tenait à la main, et le corridor se trouva dans l'obscurité. Le lieutenant avançait d'un pas lourd, lentement, à tâtons, et Piquillo, immobile, serré contre la muraille, calculait, par le bruit des pas, le moment où le lieutenant allait arriver sur lui et le joindre... Il lui semblait déjà sentir le froid de son poignard... Le lieutenant le touchait presque, et il tressaillit en entendant sa voix.

— Ce démon de Piquillo... était là tout à l'heure... je l'ai vu... Mais il n'était pas seul... ils étaient deux... oui, deux ! murmura le lieutenant d'un ton rauque et saccadé. Moi qui

croyais n'en avoir qu'un à tuer ! c'est plus d'ouvrage !... mais il y a aussi plus d'agrément.

Le lieutenant était dans l'état où l'on y voit double. Sa langue épaisse avait peine à articuler les mots ; il s'appuyait de chaque côté contre la muraille. Tout prouvait que le convalescent avait oublié la modération qu'il s'était promise. Les trois bouteilles y avaient passé.

Il était gris pour le moins ! Piquillo se rassura un peu, quoique le danger fût presque le même ; car le lieutenant, quand il avait bu, était encore plus féroce qu'à jeun. Il saisit Piquillo par le bras, et Piquillo se crut perdu ; mais il entendit à l'instant tomber à terre le poignard que tenait le lieutenant, et que celui-ci avait laissé échapper de sa main avinée. Piquillo se hâta de le ramasser, et cependant n'eut pas un moment la pensée de s'en servir ; il écouta le lieutenant qui continuait d'une voix rauque :

— Tu viens d'en bas ?

— Oui, dit son interlocuteur en grossissant sa voix.

— Piquillo y est-il ?

— Oui.

— Eh bien ! écoute, camarade, dit le lieutenant en se soutenant à peine, va me le chercher... et amène-le-moi, dans ma chambre...

— Mais vous n'êtes pas dans votre chambre...

— Tu crois ? c'est possible ! continua le lieutenant en chancelant. Alors, camarade, aide-moi à la retrouver... parce que j'ai beau retenir ces murailles pour les empêcher de tourner... elles tournent toujours, et ma chambre avec elles...

— Tenez... tenez... la voici, lui dit Piquillo, en le poussant par la porte ouverte qui était vis-à-vis d'eux.

C'était celle de la chambre de damas rouge.

Le lieutenant fit quelques pas dans l'obscurité, mais n'ayant plus les deux murs du corridor pour le soutenir, il trébucha, et, près de tomber, il se retint contre un lit, sur lequel il se jeta, en répétant :

— C'est singulier ; mon lit était tout à l'heure de l'autre côté... il aura tourné aussi... Tout tourne aujourd'hui !

Piquillo s'approcha et écouta d'une oreille attentive. Le lieutenant continuait à proférer des mots sans suite et inintelligibles ; il finit par s'endormir.

— Maintenant, s'écria Piquillo, du courage !... il n'y a plus que ce moyen de les sauver !

Il s'élança hors de la chambre, dont il ferma la porte à double tour, et descendit bravement dans la salle à manger, où le capitaine, qui l'attendait, lui dit d'un air impatient :

— Eh bien?...

— Eh bien, répondit Piquillo, la chambre du seigneur Gongarello et de sa nièce est prête, et je vais avoir l'honneur de les y conduire.

— A merveille ! s'écria le barbier ; car je tombais de sommeil. Nous sommes à vous, seigneur page.

Et il se mit à prendre son chapeau et sa valise, tandis que Juanita cherchait sa mantille.

Pendant ce temps, Piquillo, pâle, immobile et glacé, ressemblait à une statue de marbre. Le capitaine, qui s'aperçut de son trouble, s'approcha de lui. Piquillo tressaillit, et crut tout perdu ; mais, au lieu du ton brutal qu'il avait d'ordinaire, le capitaine lui dit avec douceur :

— Tu commences donc à savoir de quoi il s'agit? C'est bien. Seulement il faudra à la prochaine occasion que nous ayons un peu plus d'aplomb et d'assurance; mais pour une première fois, ce n'est pas mal.

— Nous voici prêts et disposés à vous suivre, mon jeune ami, dit gaiement le barbier. Bonsoir, messeigneurs. A demain, seigneur hôtelier; demain nous compterons.

— Demain, dit gravement le capitaine, tous les comptes seront réglés. Votre appartement vous attend; bonsoir. Quant à moi, je reste encore avec ces messieurs pour achever quelques bouteilles.

Il salua ses deux hôtes de la main; puis dit à voix basse à Piquillo :

— Conduis-les à leur chambre, et monte te coucher... C'en est assez, on ne t'en demande pas davantage pour aujourd'hui, le reste nous regarde.

Piquillo, tenant sa lanterne, passa devant Gongarello et sa nièce. La porte de la salle à manger se referma. Tous trois se trouvèrent sur l'escalier... Piquillo, dont le cœur battait encore de frayeur autant que de joie, se mit à monter si rapidement que le barbier s'écria à haute voix :

— Eh bien ! où va-t-il, où va-t-il, ce jeune étourdi ?

— Qu'est-ce ? dit le capitaine, qui rouvrit la porte de la salle à manger ; qu'y a-t-il ?

A cette voix, Piquillo, comme foudroyé, s'arrêta.

— C'est moi, maître, moi qui montais trop vite, tant j'avais hâte d'arriver !

— C'est bien, dit froidement le capitaine. Et il referma la porte.

En l'entendant retomber, Piquillo respira, et cette fois il eut le courage de monter lentement l'escalier.

Arrivé au premier, et en passant près de la chambre de damas rouge, il ne put se défendre d'une nouvelle frayeur, et il s'arrêta.

— Est-ce ici ? dit le barbier.

— Non, lui répondit Piquillo en cherchant à cacher son trouble, et il continua à monter.

Le barbier, surpris, ainsi que Juanita, de l'air silencieux et de la physionomie bouleversée de leur guide, garda le silence et le suivit, non sans s'étonner de monter aussi haut.

Ils arrivèrent ainsi au grenier qui servait de chambre à coucher à Piquillo. Celui-ci les fit entrer, ferma la porte, et, mettant sa main sur la bouche du barbier qui voulait parler :

— Silence ! silence !... dit-t-il, ou vous êtes perdus !

Le barbier sentit à l'instant sa gaieté et son sang-froid l'abandonner.

— Perdus ! perdus ! s'écria-t-il en balbutiant.

Il n'en put dire davantage et n'eut même pas la force d'a-

jouter : Comment ? Et pourquoi ? Ses dents se choquaient horriblement l'une contre l'autre.

— Juanita, continua Piquillo, vous ne me reconnaissez pas ?

— Non, fit celle-ci, en le regardant attentivement.

— Vous avez oublié les deux pauvres petits mendiants qu'il y a deux ans, près de l'hôtel du Soleil-d'Or, vous avez empêchés de mourir de faim ?

— L'ami de Pedralvi ! s'écria la jeune fille en rougissant.

— Oui... Pedralvi... mon ami, mon camarade. Qu'est-il devenu ?

— Resté depuis ce temps près de moi comme garçon hôtelier... il pleurait en me quittant, et disait bien qu'il nous arriverait malheur.

— Non, tant que je serai près de vous... Écoutez-moi.

Et le fidèle compagnon de Pedralvi se mit à leur apprendre, en peu de mots, en quelle espèce d'hôtellerie ils étaient tombés, quels étaient la profession et les projets du capitaine, et les seules chances de salut qui leur restaient.

— Ils sont tous allés se coucher, leur dit-il, et ils dormiront d'ici à une heure. Alors, selon son habitude, le capitaine descendra probablement à la cave... Nous aussi, nous descendrons, et nous chercherons à sortir de cette maison infernale. Par quels moyens ? Je n'en sais rien encore. Nous verrons quand nous y serons. Attendez, je vais faire le guet.

Il laissa le barbier et sa nièce plus morts que vifs, et descendit quelques marches de l'escalier. Il se coucha le ventre à terre, et il écouta, épiant dans l'ombre et recueillant le moindre bruit. L'attente fut longue. Enfin il entendit tous les bandits rentrer successivement dans leur chambre. Il descendit quelques marches de plus, s'arrêta au premier, et écouta encore, tremblant et respirant à peine. Au rez-de-chaussée, la porte de la salle à manger s'ouvrit. Le capitaine sortit, tenant une lanterne à la main. Il se mit à descendre les marches qui conduisaient à la cave, dont il laissa derrière lui la porte toute grande ouverte. Piquillo, lente-

ment et de loin, se hasarda à le suivre jusqu'à cette porte qu'il referma, sans bruit, à double tour; puis il retira le trousseau de clés et remonta quatre à quatre les marches qui conduisaient à son grenier.

— Maintenant, dit-il à ses deux amis, il n'y a plus de temps à perdre... Venez... Parmi ces clés, nous en trouverons bien une pour ouvrir la porte qui donne sur le bois. Si cela nous manque, nous n'aurons plus rien à faire.

— Qu'à nous recommander à Dieu ! dit Juanita.

Quant au barbier, il ne disait rien.

— Et notre mule et notre carriole? s'écria la jeune fille.

— Il ne faut plus y penser ! Si nous pouvons sortir, nous irons au hasard ; nous marcherons toute la nuit dans le bois, et demain nous trouverons peut-être aide et protection.

— Ah ! vous êtes notre sauveur, s'écria Juanita, en lui jetant ses bras autour du cou.

— Il n'est pas temps encore de me remercier... je n'ai encore rien fait pour vous ; venez vite.

— Oui, mon oncle, venez donc, il y va de nos jours, et vous restez là !

Gongarello aurait bien voulu faire autrement, mais cela lui était impossible. Sa tête était pesante, ses yeux se fermaient; pressé par la terreur, il avait hâte de fuir, et ses jambes lui refusaient le service, et des bâillements précurseurs du sommeil l'empêchaient de parler. Enfin, après une lutte de quelques instants, vaincu et succombant sous l'effort, il tomba sur des bottes de foin, et à la surprise, au grand effroi de sa nièce et de Piquillo, il s'endormit.

Tous leurs efforts pour le réveiller et le relever furent inutiles. Il balbutiait quelques mots... il faisait quelques pas à peine, et retombait dans son sommeil.

— Ah ! s'écria Piquillo ! c'est ce vin étranger... ce prétendu vin de France ! Pour ne courir aucun danger, pour n'avoir rien à craindre de leur victime, ils commencent par l'endormir, et par lui ôter l'usage de ses sens.

— Je comprends... je comprends... s'écria Juanita épouvantée, qu'allons-nous devenir?

— Quand nous le voudrions, il nous serait impossible de porter votre oncle, même à nous deux... il ne faut donc songer qu'à vous! à vous, ma bienfaitrice! venez donc! hâtons-nous de descendre, car déjà nous avons perdu trop de temps!

— Non, dit la jeune fille avec résolution, quoi qu'il puisse arriver, je n'abandonnerai pas mon oncle.

— Et moi, Juanita, quelque danger qui me menace je ne vous quitte pas! nous mourrons tous les trois ensemble.

Et il s'assit à côté d'elle sur le foin.

Alors Juanita, qui s'était rapprochée de son oncle, croisa ses bras sur sa poitrine, baissa la tête, et se mit à prononcer avec ferveur des mots inconnus.

— Que fais-tu? s'écria Piquillo étonné.

— Je prie le dieu de mes pères, le dieu de Mahomet, car mon oncle descend comme moi et Pedralvi des Maures de Grenade.

— Et moi aussi, s'écria Piquillo avec joie; ces bandits me l'ont dit en apercevant des signes arabes tracés sur mon bras.

— Eh bien, dit Juanita, en lui tendant la main... eh bien, pauvre enfant d'Ismaël, tu mourras avec tes frères!

— Cela vaut mieux que de vivre seul, répondit Piquillo.

En ce moment un grand tapage retentit dans la maison.

Il paraît que, dans la cave et au milieu de l'obscurité, un combat acharné se livrait entre le capitaine et son lieutenant. Celui-ci, bien qu'il fût gris, s'était réveillé en sentant descendre son lit, et quoi qu'il eût à peine recouvré sa raison, il avait compris aisément qu'on voulait l'étrangler. Il s'était élancé lui-même à la gorge de l'assaillant, qui, ne s'attendant à aucune résistance, avait été renversé, lui et sa lanterne par cette attaque aussi vigoureuse qu'imprévue. Les deux combattants roulaient à terre, et comme leurs forces, à peu près égales, étaient doublées par la rage, ils se déchiraient des

ongles et des dents, le lieutenant n'ayant plus son poignard, et le pistolet que Juan-Baptista portait à sa ceinture ayant glissé à terre pendant leur lutte acharnée.

Aux hurlements des combattants, au bruit effroyable qui se faisait dans la cave, tous les bandits s'étaient réveillés.

— Au secours ! leur criait Carnego, une troupe d'alguazils ou de familiers du saint-office assassinent le capitaine... à nous, mes amis, brisez cette porte !

Les uns, armés de pioches, les autres de leviers et de pinces de fer, attaquaient la porte et la muraille qui ne pouvaient longtemps leur résister ; c'était là la cause du bruit effroyable que venaient d'entendre les deux prisonniers ; quant au troisième, il n'entendait rien.

— Il n'y a plus d'espoir, dit Piquillo, qui venait de se hasarder au haut de l'escalier et qui avait deviné ce qui se passait. Nous voudrions fuir maintenant que nous ne le pourrions plus. Tous ces brigands sont sur pied ! les voilà dans l'escalier, parcourant toute la maison... et s'ils venaient ici me réveiller et me chercher...

Il regarda Juanita avec effroi, et la pauvre fille, saisie d'une horrible crainte qui ne s'était pas encore offerte à sa pensée, se précipita vers Piquillo, en s'écriant involontairement :

— Sauvez-moi ! sauvez-moi ! puis elle regarda son oncle et dit en laissant tomber ses bras : Folle que je suis !... c'est impossible !

— Non, non, dit Piquillo, frappé d'une idée soudaine... non, ce n'est pas impossible !...

Le grenier où se trouvaient renfermés les trois prisonniers, n'avait qu'une fenêtre pratiquée dans le toit et donnant sur la forêt... Piquillo poussa le volet, et aux rayons de la lune, Juanita aperçut de loin le sommet des arbres agités par le vent.

— Vous voyez, s'écria son jeune compagnon, qu'il nous reste encore un moyen de salut.

— Je comprends, dit la jeune fille en s'approchant de la

fenêtre qui était située à une hauteur effrayante au-dessus du sol; oui, grâce au ciel, c'est bien haut... et s'ils viennent, on peut se jeter...

— Non pas se jeter, répondit Piquillo, mais descendre !

— Et mon oncle ?

— Lui aussi, je m'en charge.

— Et comment ?

— Tenez ! ne voyez-vous pas ?...

Et il lui montra, au-dessous du toit qui avançait en saillie, la poulie et la corde avec lesquelles on montait le foin et la paille dans le grenier où ils étaient.

— Si vous n'avez pas peur, si vous vous fiez à moi...

— Oui, répondit intrépidement la jeune fille.

Alors, et par un nœud coulant, il lui passa la corde autour du corps et sous les bras.

— Ne regardez pas l'abîme où je vais vous descendre, lui dit-il, fermez les yeux jusqu'à ce que vous sentiez la terre sous vos pieds, puis, renvoyez-moi la corde.

Et il se mit à descendre la jeune fille lentement et avec précaution.

Bientôt elle disparut à ses yeux en tournoyant dans l'espace; quelques secondes après, la corde ne tourna plus et s'arrêta. Sans doute Juanita était arrivée saine et sauve, car la corde, à laquelle il donna une légère secousse, remonta seule.

C'était le tour du barbier, et c'était plus difficile; il se réveillait, et s'aidait à peine. Mais, sans le consulter sur le voyage périlleux qu'il allait lui faire entreprendre, Piquillo le mit en route de la même manière que Juanita, se contentant de retenir de toutes ses forces ce fardeau que son poids seul entraînait vers la terre par une force d'attraction toute naturelle.

Il entendit un choc assez pesant : c'était le barbier qui arrivait à sa destination sans avaries; et la corde, détachée par Juanita, remonta de nouveau. Cette fois, et se voyant seul à opérer sa descente, Piquillo attacha fortement à une

poutre du grenier un bout de la corde, et se lança intrépidement dans l'espace, en se laissant glisser jusqu'à terre.

— Êtes-vous là, mes amis, et sans accident ? leur dit-il à voix basse.

— Oui, brave jeune homme, oui, mon sauveur, répondit Gongarello, que Piquillo fut étonné d'entendre parler aussi distinctement ; mais, par une heureuse révolution, quand il était arrivé à terre, le barbier s'était trouvé mieux, du moins pour quelques instants. Le mouvement de balancement et d'oscillation qu'il venait d'éprouver dans son voyage aérien avait produit sur lui le même effet que les voyages maritimes sur ceux qui n'en ont pas l'habitude. Soustrait en partie, grâce à cette crise salutaire, à l'influence de l'opium que contenait le vin du capitaine, le barbier avait donc en ce moment retrouvé sa tête et par conséquent sa langue.

— Je n'oublierai jamais le service que vous venez de nous rendre, mon jeune ami...

— Silence ! lui dit Piquillo, qui, interrompant les élans de sa gratitude, lui fit observer qu'ils étaient hors de l'hôtellerie, il est vrai, mais encore devant la porte ; qu'on pouvait sortir et les poursuivre ; qu'ils n'avaient guère de temps d'ici au point du jour, et que ce qu'il y avait de plus prudent était de s'enfoncer dans la forêt, et de s'éloigner le plus possible.

Le barbier se rendit sans peine à la justesse de ces observations, car la crainte lui était revenue avec la raison, et on entendait dans l'intérieur de l'hôtellerie un redoublement de cris et d'imprécations qui n'avaient rien de rassurant pour les fugitifs. Ils se précipitèrent donc tous les trois dans la forêt, et marchèrent devant eux, au hasard, pendant près d'une heure ; mais au bout de ce temps le barbier déclara qu'il ne pouvait aller plus loin, que les jambes lui manquaient, et que le sommeil le reprenait malgré lui.

— Encore ! s'écria Piquillo avec désespoir.

Le barbier ne répondit pas, s'étendit sur la mousse, et Piquillo le secoua vivement par le bras en lui répétant

— Quoi ! dormir encore ?

— Oui, mon garçon !... Un bien mauvais rêve... murmurait le barbier, mais c'est plus fort que moi.

Et, fermant les yeux sur tous les dangers qui le menaçaient, le barbier s'endormit de nouveau.

— Écoutez ! dit Juanita en serrant la main de Piquillo ; n'entendez-vous pas ?... Ce sont eux !

— Oui, dit Piquillo en prêtant l'oreille, un bruit de chevaux.

— Et ils viennent de ce côté ! dit la jeune fille avec effroi.





VI

LE CARREFOUR DE LA FORÊT.

Revenons à l'hôtellerie de Buen Secorro, où, après de grands efforts, on était parvenu à briser la porte de la cave. La troupe s'était précipitée vers l'endroit d'où partait le bruit, et, à la lueur des torches, un spectacle horrible s'offrit à leurs yeux : c'étaient le capitaine et son lieutenant, sanglants, défigurés, et qui, épuisés par une lutte aussi furieuse et aussi longue, tous deux renversés et se roulant à terre, n'avaient pas encore lâché prise. Aussitôt que la clarté des flambeaux se fut réflétée sur les murailles sombres et humides de la cave, un cri de surprise s'éleva, et les combattants eux-mêmes s'arrêtèrent.

— Toi ! s'écria le capitaine furieux, toi, Caralo, qui ose porter la main sur moi

— Vous, capitaine ! répondit le lieutenant dégrisé, vous ! qui vous permettez de m'étrangler et de m'assassiner !... pour qui me prenez-vous ?

— Je te prenais pour un de nos hôtes, lui dit le capitaine en lui tendant la main avec bonhomie ; mais c'est ta faute.

— C'est la vôtre.

— Pourquoi n'es-tu pas chez toi ?

— Au fait, dit le lieutenant en regardant autour de lui avec surprise, c'est singulier.

— Pourquoi as-tu été te coucher dans la chambre d'honneur, qui ne t'était pas destinée ?

Caralo eut beau chercher dans ses souvenirs, il ne se rappelait rien ; il ne pouvait rien expliquer.

— Et le barbier et sa nièce ? s'écria le capitaine, d'autant plus furieux qu'il comprenait moins.

Et l'on s'élança en tumulte vers la chambre rouge... personne ! On chercha dans les autres pièces de la maison... personne... aucune trace !

— Qu'est-ce que cela signifie ? répétait le capitaine dans le dernier paroxysme de la colère.

— Je vais vous le dire, répondit gravement Carnego, en s'avançant au milieu du cercle : Ce maudit Maure était, comme tous les siens, un hérétique et un sorcier.

— Allons donc ! fit le capitaine en haussant les épaules.

— Ne vous rappelez-vous pas la mine qu'il avait en vous disant : Demain, nous compterons ensemble... Il a tenu parole : il est parti sans payer.

— Parti ! Et comment ?

— Que sais-je ! comme tous les sorciers ! disparu avec sa nièce dans les airs.

Et Carnego ne croyait pas si bien dire.

— C'est lui, continua-t-il, qui a ensorcelé la maison ; c'est lui qui nous a fait battre les uns contre les autres, et veuille le ciel que pour nous être attaqués à lui, il ne nous arrive pas de plus grands malheurs !

Et Carnego fit le signe de la croix.

Le capitaine était confondu ; et, se rappelant l'air ironique du barbier, il commençait presque à croire aussi à la sorcellerie, solution la plus naturelle, explication la plus simple de tout ce qu'on ne comprend pas, mais bientôt il poussa un cri en disant :

— Et Piquillo !... C'est lui qui a conduit le Maure dans la chambre rouge ; lui seul peut nous aider à découvrir la vérité.

L'on monta à la chambre de Piquillo. Elle était fermée. On frappa vainement ; on enfonça la porte... Personne.

Carnego s'écria :

— Que vous disais-je ? Le Maure l'aura aussi enlevé.

Après une heure de recherches infructueuses dans tous les recoins de la maison, chacun commençait à croire que Carnego pouvait bien avoir raison, et se disposait à regagner son lit ; mais en ce moment on frappa rudement à la porte principale, qui donnait sur la forêt. On entendit en même temps un piétinement de chevaux et un bruit sourd de voix.

— Qu'est-ce que ce peut-être ? dit Juan-Baptista étonné.

En effet, sous l'administration du comte de Lerma et malgré mille plaintes répétées, on n'avait guère l'habitude d'inquiéter les gens de la profession du capitaine, et la sûreté des grandes routes était la chose dont on s'occupait le moins.

— Encore quelque sorcellerie du Maure ! murmura Carnego.

— C'est impossible, répondit le maître de l'hôtellerie ; et avançant sa tête par une lucarne, il demanda : Qui va là ?

Une voix jeune et fière répondit :

— Régiment de la Reine.

— Soyez les bienvenus, seigneurs cavaliers. Vous voyagez à la fraîche ; c'est sagement vu.

— Ce qui l'est encore plus, c'est, chemin faisant, de purger la route de tous les coquins qui l'infestent, à commencer par vous, seigneur hôtelier.

— Je suis reconnu, se dit le capitaine, qui ne voyait plus moyen de garder l'incognito.

— Descends vite, dit-il bas à Caralo, son lieutenant, et dispose notre bagage pour que, dans un instant, nous partions tous les deux par la petite porte secrète. Les autres s'arrangeront comme ils pourront.

Et il se remit à parlementer par la fenêtre avec le jeune officier.

— Je crois, seigneur cavalier, que vous vous méprenez. Vous en serez convaincu, si vous daignez, vous et vos gens, accepter chez moi l'hospitalité.

— Elle coûte trop cher, répondit le jeune officier. Vous

nous devez compte avant tout du barbier Gongarello, votre hôte de la nuit dernière ; où est-il ?

— Vous voyez bien, capitaine, répéta Carnego à demi-voix, toujours ce maudit Maure.

— Cette fois, tu peux avoir raison. Puis élevant la voix et s'adressant à l'officier : J'ignorais que le seigneur barbier fût de vos amis, dit Juan-Baptista d'un air goguenard.

— C'est assez. Ouvrez à l'instant ; vous êtes mes prisonniers.

— Oui, ouvrez, s'écria un brigadier, ou sinon... quoique notre commandant Fernand d'Albayda, officier du régiment de la Reine, n'ait pas l'habitude d'avoir affaire à des bandoleros tels que vous, et qu'il laisse un pareil soin à la Sainte-Hermandad... ouvrez sans résistance, sinon pas un de vous n'échappera !

En ce moment le lieutenant venait de remonter, et disait au capitaine à voix basse :

— Toute la maison est cernée par des cavaliers ; il n'y a qu'un parti à prendre, celui de se rendre... C'est mon avis.

— Ce n'est pas le mien, répondit froidement le capitaine. Et se remettant à la fenêtre : Mille pardons, seigneur Fernand d'Albayda, officier du régiment de la Reine, d'avoir fait attendre aussi longtemps Votre Seigneurie, qui sans doute est pressée. Vous me faites l'honneur de me demander une réponse ; la voici.

Et il tira sur le jeune officier. La balle effleura la plume de son chapeau et alla derrière lui blesser à l'épaule le brigadier Fidalgo d'Estrêmos, qui était très-aimé de don Fernand. Celui-ci alors, montrant à ses soldats les bandits qui s'embusquaient derrière les fenêtres :

— Feu ! leur dit-il, et pas de quartier !

En même temps, et par son ordre, une partie de ses gens mit pied à terre, et escalada le petit mur d'une cour que Juan-Baptista n'avait pas eu le temps de fortifier. L'assaut commença, et l'hôtellerie de Buen Socorro, dont la garnison

se défendait avec vigueur, se vit bientôt attaquée sur tous les points.

Disons maintenant comment et par quel hasard le capitaine, jusque-là si tranquille, s'était ainsi vu assiégé à l'improviste.

Piquillo et sa compagne avaient entendu distinctement le pas de plusieurs chevaux qui se dirigeaient vers eux. Ils étaient alors sur la lisière du bois, dans un carrefour où aboutissaient plusieurs routes. Ils auraient pu s'éloigner et disparaître dans le taillis; mais peut-être n'auraient-ils plus retrouvé Gongarello, et ils ne voulaient pas l'abandonner à la vengeance de leurs ennemis. Persuadés que cette fois rien ne pouvait les sauver, Juanita et son jeune défenseur s'appuyaient l'un contre l'autre, tous deux tremblants de crainte. Piquillo entendit même la jeune fille, non pas prononcer, mais murmurer à demi-voix ces mots : Adieu, Pedralvi ! La frayeur qui troublait leurs sens les avait empêchés de s'apercevoir que cette troupe si nombreuse qui les poursuivait se bornait à deux cavaliers ; mais la lune, en sortant d'un nuage, leur permit de les distinguer parfaitement au moment où ils traversaient le carrefour de la forêt.

Ils venaient sans doute de faire d'une seule traite une course longue et rapide, car, au moment où ils sortirent de la route obscure qu'ils suivaient, ils mirent leurs chevaux au pas. L'un d'eux marchait en avant; l'autre, d'un âge mûr, suivait à distance et avec respect. Il était évident que le premier était le maître. C'était un jeune homme dont la taille était gracieuse et élancée, la figure douce et mélancolique. Son habillement ne ressemblait point au costume espagnol d'alors.

Un sabre suspendu par une chaîne d'or tombait à son côté ; il montait un cheval arabe magnifique qui était couvert de sueur ; il le flattait de la main ; le cheval, joyeux des caresses de son maître, relevait la tête avec fierté, et, frappant le sol du pied, semblait dire : Allons, repartons. Mais le jeune homme lui dit en arabe : Non, Kaleb, non, mon bon compagnon,

reposons-nous un instant; il y a loin d'ici à la maison de mon père.

A ces mots, Juanita rassurée, dit bas à Piquillo :

— Ne crains rien, il a parlé la langue du pays : c'est un Maure.

Et Piquillo quitta la clairière du bois, s'élança au milieu du carrefour, se jetant à genoux au devant du cheval; mais l'animal se renversa sur ses pieds de derrière, comme s'il eût craint quelque danger, et voulu en préserver son maître.

— Je comprends, dit le jeune homme en causant toujours en arabe avec son cheval, c'est une race que tu n'aimes pas, un mendiant espagnol; puis s'adressant à Piquillo en pur castillan : Il est bien tard pour demander l'aumône, lui dit-il froidement. Si tes compagnons sont cachés dans ce bois, dis-leur que, le matin, j'ai de l'or pour ceux qui en demandent... mais qu'à cette heure-ci... je n'ai que du fer. Et portant la main à son sabre, il ajouta avec fierté : Va-t'en! pendant que son vieux domestique, s'approchant de lui, couchait en joue Piquillo avec un tromblon dont le vaste canon contenait au moins une demi-douzaine de balles.

Juanita effrayée s'élança, s'écriant en arabe :

— Ami! ami! et enfant du même Dieu!

A ces mots, le jeune homme sauta à bas de son cheval, qu'il confia à son domestique. Il courut à Piquillo, encore à genoux au milieu du carrefour, et lui tendant la main, il lui dit dans la langue de leurs pères :

— Me voici, frère; que me veux-tu?

Et il l'embrassa.

Juanita lui raconta alors en peu de mots les dangers auxquels ils venaient d'échapper, grâce à Piquillo. Pendant ce récit, le jeune Maure le regardait avec attention et en silence; puis, frappant sur l'épaule de Piquillo, il lui dit avec un son de voix qui lui alla au cœur :

— C'est bien, mon enfant, continue, tu deviendras un honnête homme.

Piquillo tressaillit de joie. C'était la première fois qu'on lui disait : Courage ! c'est bien.

Il regarda le jeune homme avec reconnaissance.

— Ah ! si l'on m'avait toujours parlé ainsi ! s'écria-t-il. Mais quand vous ne serez plus là, que deviendra le malheureux mendiant ?

— Tu ne seras plus mendiant... Ce sont les Espagnols qui mendient ! Mais toi, continua-t-il, en écrivant quelques mots sur des tablettes qu'il lui donna, tu viendras me trouver là, où je te l'indique, et tu apprendras de nous à travailler pour continuer à être honnête homme. Avant tout, et pour faire le voyage, tiens, frère, prends cette bourse et compte sur moi.

Piquillo, attendri, lui baisa les mains, et le jeune Maure, se tournant vers Juanita :

— Quant à toi, mon enfant, il faut que je te fasse sortir de cette forêt, ainsi que ton oncle le barbier. Une affaire importante m'appelle. On m'attend. Mais n'importe ! je vous mènerai jusqu'au premier endroit habité, et là nous trouverons les moyens de vous faire conduire où vous voudrez. Le seigneur Gongarello peut-il se soutenir sur ses jambes ?... Oui, il me semble qu'il se réveille, et qu'il nous comprend. Hassan, dit-il à son domestique, tu t'en chargeras. Place-le sur ton cheval. Pour peu qu'il ait seulement assez de force pour se tenir contre toi, Akbar vous portera bien tous les deux, j'en réponds, et si doucement, qu'Aben-Abou, notre frère, pourra, s'il le veut, continuer son sommeil.

— Non, grâce au ciel ! cela commence à se dissiper, s'écria le barbier, qui, quoique dormant à moitié, avait entendu à peu près toute la conversation. J'ai cru, il y a deux heures, mourir de sommeil, ce qui était fort heureux, car sans cela je serais mort de peur ; mais maintenant, et en si bonne compagnie, je ne crains plus rien ; et, par Mahomet ! continua-t-il avec satisfaction, heureux de pouvoir employer en ce moment, en plein air, une formule proscrite, dont sa prudence habituelle l'empêchait de se servir, par

Mahomet! je serai sur votre cheval aussi bien que sur la jument du Prophète! Il ne s'aviserait pas de jeter par terre un compatriote, n'est-ce pas? lui dit-il en langage maure, en le caressant de la main; tu es trop bon Arabe pour cela.

Le cheval se prit à hennir, et le Barbier, persuadé qu'il l'avait compris, n'eut plus aucune frayeur.

— Quant à Juanita, continua le jeune homme, il faut bien qu'elle me permette de la placer devant moi, en travers de mon cheval; je lui jure qu'elle n'a rien à craindre; elle est si légère que Kaleb ne s'apercevra pas de ce surcroît de fardeau. Pour toi, dit-il à Piquillo, il nous est impossible de t'emmener; mais bientôt le jour va paraître : tu pourras, sans danger, sortir du bois. N'oublie pas ce que te recommandent ces tablettes. Dans huit jours je t'attends. Adieu, adieu, frère.

Il accompagna ces derniers mots d'un salut si élégant et d'un sourire si gracieux, que Piquillo se sentait tout ému, et d'avance se vouait corps et âme au jeune étranger.

Celui-ci, lâchant la bride à son cheval, qui piaffait d'impatience, disparut en un instant.

Il fut suivi par Hassan, portant Gongarello en croupe.

Le barbier ne parlait plus; mais soit frayeur, soit reconnaissance, il serrait vivement dans ses bras son compagnon de voyage.

Piquillo, resté seul au milieu de la forêt, suivait toujours des yeux l'inconnu qui venait de disparaître, et dont le son de voix, dont les paroles retentissaient encore à son oreille!...

Après une heure de marche, Yézid (c'était le nom du jeune Maure), Juanita et Gongarello étaient arrivés sans accident au village d'Arnedo. Quoiqu'on fût encore au milieu de la nuit, Yézid et son vieux serviteur Hassan, que des soins plus chers réclamaient ailleurs, continuaient leur route, et le barbier et sa nièce, laissés par eux à la porte d'une posada, frappaient à grands coups pour se faire ouvrir. Gongarello, qui ne dormait plus, réveillait tout le monde, et pendant que l'hôtelier et ses gens se mettaient aux fenêtres, pendant que

le barbier, avant même d'être entré, racontait déjà son histoire, et les périls auxquels ils venaient d'échapper, un bruit d'hommes et de chevaux se faisait entendre dans la rue : c'était une compagnie du régiment de la Reine qui se rendait à Madrid pour les fêtes, et qui faisait route la nuit pour éviter la grande chaleur du jour.

Dans une pareille marche, les strictes règles de la discipline militaire n'étaient pas rigoureusement observées. Les soldats causaient entre eux, laissant tomber négligemment la bride sur le cou de leurs chevaux, qui en profitaient pour conduire à leur tour leurs cavaliers et marcher à leur guise. Les officiers riaient, parlaient de leurs dernières garnisons, c'est-à-dire de leurs dernières bonnes fortunes. Il n'est donc pas étonnant que l'avant-garde, ayant vu les fenêtres de l'hôtellerie illuminées, et le barbier pérorant dans la rue, se fût arrêtée un instant pour l'écouter, au risque de faire encombrement, ce qui ne manqua pas d'arriver.

Aussi Fernand d'Albayda, qui commandait la compagnie, étonné de voir le centre de la colonne refluer sur l'arrière-garde, s'était porté en avant et avait trouvé le barbier au milieu d'un auditoire à pied et à cheval.

A la vue d'un officier supérieur, le barbier recommença pour la troisième fois son récit, qui, grâce à l'imagination naturelle aux Maures et aux Arabes, s'embellissait chaque fois de quelques nouveaux détails. Des cris d'indignation s'élevaient de la foule ; chacun avait été plus ou moins exposé à se trouver dans une position pareille, et l'on avait beau s'adresser à tous les alcades et corrégidors de la Castille et de la Navarre, ils n'y pouvaient rien. Les alguazils, gens établis et mariés, avaient peur des bandits, et quant aux gens de la Sainte-Hermandad, ils buvaient avec eux.

— Oui, seigneur officier, criait le barbier que sa nièce voulait en vain retenir, mais dans cette occasion il avait eu trop peur pour être prudent, oui, seigneur officier, disait-il en s'adressant à Fernand d'Albayda, puisque vous allez à Madrid, portez au roi les justes plaintes d'une population

éplorée, ou faites que son ministre, en allant à son château de Lerma, veuille bien passer une seule fois la nuit dans la sierra de Moncayo, que nous venons de parcourir, et si nous sommes assez heureux, ce qui ne peut manquer d'arriver, pour que la voiture de Son Excellence soit aussi arrêtée, il est probable que nous aurons justice.

— Vous l'aurez sans cela, mes amis, dit Fernand d'Albayda en souriant, je vous le promets; et, après avoir demandé au barbier quelques nouveaux renseignements qui lui étaient nécessaires, il se retourna vers ses soldats : A vos rangs... leur dit-il; et se mettant à leur tête, le jeune officier s'était dirigé vers la forêt.

Nous avons vu leur arrivée devant l'hôtellerie de Buen Socorro, et le commencement du siége; mais pendant que se livrait le combat dont nous ignorons encore l'issue, et dont Piquillo ne se doutait pas, le pauvre garçon resté seul dans la forêt, loin du théâtre de la lutte, était toujours dans l'extase, dans le ravissement.

Il pensait à son nouvel ami, au jeune Maure si distingué, si élégant, qui lui avait dit : Mon frère ! et qui, en lui frappant sur l'épaule, avait répété plusieurs fois : C'est bien ! Jamais il n'avait éprouvé de semblables émotions; c'était une joie douce et intérieure ; c'était comme un rayon projeté sur lui-même, qui l'éclairait enfin et le guidait dans l'obscurité; jusque-là il n'avait été honnête qu'au hasard et à l'aventure. En sauvant Juanita et son oncle, il n'avait obéi qu'à un instinct dont il ne se rendait pas compte; mais c'était une bonne action, c'était bien, car l'inconnu l'avait dit !

Pedralvi n'avait été pour lui qu'un ami, un camarade; l'inconnu lui paraissait bien plus... c'était comme un être supérieur, une divinité ! Aussi avait-il peine à se persuader que tout ce qu'il avait entendu n'était pas un songe. Il ne pouvait croire qu'il y eût désormais une main tutélaire qui se chargeât de le conduire et de le protéger... et pour mieux s'en convaincre alors, il pressait contre son cœur les tablettes que lui avait remises l'inconnu. Il est vrai (et seule-

ment alors il y pensait) qu'il ne savait pas lire ; mais qu'importe, il s'adresserait à un autre, dès qu'il ferait jour et qu'il pourrait sortir de la forêt.

Accablé par toutes les fatigues de la journée et bercé des plus douces espérances, il choisit un endroit bien épais du bois, et tenant son trésor serré dans ses mains, il s'endormit sur l'herbe en pensant à l'inconnu, pendant que la fraîcheur du soir, le frémissement du feuillage et le parfum d'une nuit d'été enivraient tous ses sens et faisaient passer devant lui les rêves les plus riants et les plus doux.

L'air du matin était lourd et pesant. Tout annonçait une chaleur plus brûlante encore que celle de la veille ; le ciel chargé d'électricité permettait à peine de respirer; Piquillo haletant, oppressé, se réveilla tout à coup en sursaut. Il faisait grand jour. Une main forte et vigoureuse le secouait vivement, et en ouvrant ses yeux à moitié endormis encore, quelle fut sa surprise, ou plutôt le vertige qui vint le saisir ; quel froid soudain circula dans toutes ses veines ? c'était sortir du ciel pour retomber dans l'enfer; car le démon, la bête fauve qui était là devant lui, le serrant d'une étreinte mortelle, c'était Juan-Baptista Balseiro !... c'était le capitaine lui-même !

Il était dans un affreux désordre... couvert de sang, noirci par la poudre et ses vêtements déchirés. Il tenait à la main la bourse et les riches tablettes qu'il venait d'arracher à Piquillo endormi, et le regardant avec un contentement et un rire féroces :

— Ah ! ah !... tu pensais m'échapper !... tu me croyais déjà mort... tu as appris bien vite à trahir ceux qui t'ont nourri, à les dénoncer, comme un espion... comme un alguazil !

— Moi ! s'écria Piquillo tremblant.

— Oui... cet officier et ces cavaliers que tu nous as envoyés, voulaient déjà réaliser la prédiction de ton complice, de ce damné hérétique et sorcier, le Maure Gongarello, que nous retrouverons.

— Seigneur capitaine, j'ignore ce que vous voulez dire.

— Bien... bien... nous allons faire nos comptes, comme disait le barbier ! Envoyés par toi et guidés par les instructions que tu leur avais données, ils ont cerné l'hôtellerie de Buen Socorro ! et comme je refusais de me rendre... ils y ont mis le feu, les soldats du roi ; oui, oui, entends-tu bien ? ils ont mis le feu à ma maison, à ma propriété ; le Maure Gongarello avait prédit que je serais brûlé, et il s'était arrangé avec toi pour que la prédiction ne tardât pas à s'accomplir !

— Écoutez-moi, monsieur le capitaine.

— Est-ce qu'ils ont rien écouté ? est-ce qu'ils n'ont pas tiré sur nous pendant que nous cherchions à nous sauver des flammes !... Que l'enfer les extermine, eux et mes compagnons qui se sont laissé tuer ou prendre comme des renards dans leurs terriers... tous braves gens, qui valaient mieux que toi et moi. Les soldats du roi comptaient bien s'emparer de moi... mais je suis le seul, ou à peu près, qui leur ait échappé au milieu des balles... et je ne serai pas pendu ! et c'est toi, Piquillo, toi, qui vas l'être à l'instant, et de ma main.

— Je ne suis pas coupable, seigneur capitaine, je vous le jure !... s'écria Piquillo tremblant ; écoutez-moi...

— Est-ce que tu me prends pour un corrégidor, ou pour un conseiller de justice ? est-ce que tu crois que je vais m'amuser à t'écouter ? J'ai juré que toi, ton satané barbier, et surtout cet incendiaire, don Fernand d'Albayda, vous ne finiriez vos jours que de ma façon, et je vais commencer par toi, en attendant les autres.

Et tenant toujours Piquillo vigoureusement serré de la main gauche, il arrachait de la droite quelques branches jeunes et flexibles pour en faire un lien. Quand il en eut détaché ainsi une demi-douzaine des plus belles et des plus longues, il se mit tranquillement à les tresser, après avoir d'abord et sans effort renversé le pauvre enfant, l'avoir couché à terre, et s'être assis sur lui. Dans cette position et loin de pouvoir s'échapper, Piquillo courait plutôt risque de

rester sur la place, écrasé par le poids énorme qui pesait sur lui ; mais le capitaine, qui, sans doute, prenait plaisir à ce nouveau supplice, continuait son travail, sans avoir l'air d'y faire attention, et en fredonnant un petit air catalan.

— Grâce ! monsieur le capitaine, grâce ! murmurait Piquillo d'une voix sourde et étouffée.

— Grâce ! dis-tu ; grâce à toi ? Par ma mère, la Géronima, et le noble gentilhomme qui fut mon père, je veux bien t'octroyer une faveur, parce que tu sais, Piquillo, que je t'ai toujours aimé. Je voulais te faire aller loin, et ce n'est pas ma faute, pauvre étourneau, si tu ne t'élèves pas plus haut que la première branche d'un chêne... Mais, du moins, je te laisse le choix, et de tous les arbres qui nous environnent, désigne toi-même celui sur lequel il te sera le plus agréable de percher.

Piquillo ne répondit pas, voyant bien que tout espoir était perdu, et que rien ne pouvait fléchir ce cœur de tigre.

— Tiens, Piquillo, ajouta le capitaine, en continuant de donner la dernière main à son travail, auquel il semblait se complaire, tiens, là-bas, au bord de la grande route, vois-tu ce chêne qui s'élève si haut et s'étend si loin ?... Il me semble que son ombrage te garantira du soleil... toi surtout qui es délicat et coquet... Hein ? Piquillo, qu'en dis-tu ? Celui-là me semble réunir tous les avantages désirables.

Piquillo ne répondit pas.

— Il a surtout, à cinq pieds de terre, une branche courte qui avance et paraît faite exprès pour y suspendre un fardeau... C'est commode... Et puis, si ce bel officier ou quelqu'un de tes amis passe par là, il aura le plaisir de te rencontrer sur la route, et d'apprendre, par toi, comment se venge le capitaine Juan-Baptista. Cela me détermine, et Dieu aidant...

Piquillo comprit qu'il allait mourir, et il adressa en lui-même au jeune inconnu sa dernière pensée et son dernier adieu.

En ce moment un coup de feu se fit entendre dans la forêt.

Quoiqu'il fût bien éloigné du lieu où se passait la scène que nous venons de décrire, et quoique personne ne parût, le capitaine, par un mouvement involontaire, par un instinct de défense personnelle, se leva brusquement, et écouta d'où venait le danger. Mais en même temps, et plus rapide que lui encore, Piquillo, débarrassé de son fardeau, s'était relevé, et quand Juan-Baptista se retourna, son captif était déjà à quelques pas derrière lui. Se trouvant alors près de cet arbre élevé et touffu que le capitaine venait de mettre à sa disposition, Piquillo saisit le premier moyen de salut que lui présentait le ciel. Il avait fait plus d'une fois l'épreuve de ses talents; et, certain de son adresse en ce genre, leste et agile comme un chat sauvage, il s'élança sur l'arbre, et, de branche en branche, se trouva en un instant à dix, quinze, vingt pieds de terre. Son seul raisonnement, si toutefois il avait eu le temps de raisonner, c'est que dans ce chemin difficile et élevé le capitaine ne pourrait le suivre, attendu que sa corpulence et surtout le développement de son abdomen, lui défendaient tout mouvement et tout exercice ascensionnels.

En effet, le capitaine arriva furieux au pied de cette forteresse inexpugnable, tandis que son adversaire, haletant, essoufflé, mais enfin en sûreté, respirait tout tremblant encore, semblable à l'oiseau qui vient d'échapper au piége, et qui, sous l'abri du feuillage protecteur, loin de la vue et des poursuites du braconnier, s'arrête et répare son plumage endommagé.

— Descends, petit misérable! lui criait le capitaine en tirant de sa ceinture un long pistolet, dernière arme qui lui restât; descends, et je t'accorde ta grâce, sinon je fais feu sur toi!

Piquillo comprit sur-le-champ tout le danger de sa nouvelle position; mais ce danger, quelque effrayant qu'il fût, l'était moins que celui auquel il venait d'échapper. Et, d'ailleurs, se fier à la bonne foi ou à la clémence du capitaine, était de tous les partis le plus désespéré, et le dernier au-

quel il fallût s'arrêter. Aussi était-il décidé à périr plutôt qu'à se rendre; mais, aguerri maintenant, il était résolu à défendre ses jours, et il ne pouvait le faire que par l'adresse.

Le capitaine tournait en rugissant autour de l'arbre, et Piquillo, ne perdant pas des yeux son terrible adversaire, suivant tous ses mouvements, épiant ses moindres gestes, se retranchait et s'abritait derrière les plus grosses branches du chêne chaque fois que le capitaine étendait le bras pour l'ajuster. Enfin, celui-ci saisit le moment favorable, il aperçut à travers le retranchement du feuillage un jour qui lui livrait son ennemi, le coup partit, un cri retentit... Piquillo tomba, et Juan-Baptista, triomphant, poussa un hurlement féroce.

C'est ainsi que doit rugir l'hyène quand elle va saisir sa proie... Mais cette proie, le capitaine l'attendit vainement! la balle avait brisé la branche élevée sur laquelle était placé Piquillo, et celui-ci, retenu quelques pieds plus bas par les rameaux inférieurs qui lui présentaient leurs larges éventails de feuillage, était resté sans danger et sans blessure, suspendu à une quinzaine de pieds de terre. Au cri de joie que le capitaine avait poussé, Piquillo, cédant à son tour à un mouvement de colère, répondit avec un accent d'exaltation qui semblait prophétique :

— Juan-Baptista, tu as été sans pitié pour un pauvre enfant, et cet enfant, qui deviendra homme, sera un jour sans pitié pour toi. En attendant, va-t'en; car maintenant tu ne peux plus m'atteindre, et jusqu'à ce soir, jusqu'à demain, s'il le faut, mes cris appelleront les voyageurs et te désigneront à leur justice, toi assassin, toi bandit, qui n'es qu'un lâche, car tu auras lutté contre un enfant et tu auras été vaincu par lui!

— Ah! la guerre! la guerre! s'écria le brigand, avec un éclat de rire qui fit retentir la forêt, c'est lui qui me déclare la guerre! Eh bien! nous l'acceptons, et c'est toi qui en payeras les frais. A moi, d'abord, cette bourse que j'ai gardée, et qui était garnie de nombreux doublons; à moi ces

élégantes tablettes, dit-il en les ouvrant, qui ne renferment qu'un nom et qu'une adresse... celle sans doute d'un protecteur qui t'offre son pouvoir et son crédit... Eh! par l'enfer! tu n'avais pas si mal choisi... un des plus riches propriétaires de toutes les Espagnes. Je suis heureux de savoir qu'il te protégeait. Pour lui et pour tous les siens, ce sera un arrêt de mort!

Piquillo, à cette idée, poussa un cri de désespoir.

— Quant aux projets que je pourrai former contre lui ou contre sa fortune, tu te flattes vainement de l'en prévenir ou de l'en préserver, tu ne le reverras plus : ton heure a sonné... Tu as choisi cet arbre pour dernier asile? Soit, je te l'accorde; mais tu n'en descendras pas vivant, je l'ai juré! Tu n'as pas voulu qu'il te servît de potence, il te servira de bûcher!

Piquillo ne comprit pas, d'abord, ce que le bandit voulait dire; il en eut bientôt l'explication.

— Ah! tu m'as déclaré la guerre, continua le capitaine en ramassant autour de lui tout le bois sec qu'il rencontrait sous ses pas. La guerre! la guerre! tu l'as voulue! Eh bien! sois tranquille!... et il riait de son rire infernal... elle sera bientôt allumée!

Pendant que Piquillo suivait d'un œil inquiet et alarmé tous ces préparatifs, son ennemi entassait au pied de l'arbre un amas de feuilles sèches et de bois mort, qui s'élevait déjà à plusieurs pieds de hauteur. Alors, avec une joie indicible, il tira de sa poche un briquet et se mit à le battre, toujours en regardant Piquillo, et en sifflant, avec variations, son petit air catalan.

Enfin, l'étincelle jaillit.

Un instant après, le bois mort était embrasé, et en quelques minutes, la flamme, dont le foyer était au pied de l'arbre, commença à monter en spirales ondoyantes. Longtemps le rameau vert résista, et la séve humide qu'il contenait lutta contre l'ardeur du feu ; mais le capitaine ranimait à chaque instant et attisait l'incendie, ou lui donnait de

nouveaux aliments, et un vent rapide qui se leva en ce moment ne seconda que trop bien ses efforts.

L'arbre s'était d'abord couvert d'une sueur noire et visqueuse, puis des flots d'écume en avaient jailli ; le feuillage, flétri et corrodé, se desséchait; des branches faisaient entendre un pétillement sourd, tandis que d'autres déjà se fendaient, et laissaient pénétrer, au cœur du chêne, l'ennemi dévorant.

Ce qui était plus terrible encore, d'épais nuages de fumée s'élevaient dans les airs et enveloppaient l'arbre. Le capitaine espérait que cela seul suffirait pour étouffer son ennemi. Il crut y avoir réussi ; car déjà il ne l'apercevait plus, et pas un cri ne se faisait entendre ; rien ne troublait le silence de la forêt, si ce n'est le craquement des branches, et le bruissement de l'incendie qui s'élevait lentement, et, comme un serpent, se glissait autour du tronc, en dardant au milieu du feuillage sa langue de flamme.

— Mort, dit tranquillement le capitaine, ou s'il ne l'est pas encore, le feu achèvera mon ouvrage, et se chargera, de plus, d'en faire disparaître les traces.

Il regarda de nouveau, avec complaisance et satisfaction, le brasier ardent qu'il avait allumé. Tout le tronc de l'arbre était en feu, et maintenant eût-il permis à Piquillo de descendre, celui-ci ne l'aurait pû sans être brûlé vif. Il réfléchit alors, qu'un arbre centenaire, qui formait à lui seul un immense bûcher, serait longtemps encore à se consumer entièrement, et que le feu allait prendre probablement aux arbres voisins; en effet quelques touffes du taillis commençaient déjà à brûler, grâce aux branches et aux charbons enflammés qui retombaient de toutes parts. La lueur de l'incendie devait d'ailleurs avertir et amener du monde des environs.

Le capitaine, dont la vengeance était assouvie, se souciait maintenant aussi peu de Piquillo que de ses compagnons défunts ; pour lui, tous ces souvenirs-là n'étaient que fumée. Il se trouvait seul, il est vrai, mais grâce aux subsides que Piquillo venait de lui fournir, il avait de l'or dans sa poche,

du courage au cœur et de hardis projets en tête. Il jeta un dernier regard sur la pyramide de feu qui s'élevait toujours, et se dit en haussant les épaules avec mépris :

— La guerre à moi !... la guerre !

Puis, s'élançant sur la grande route, il s'éloigna sans regret, peut-être même sans remords.

Pendant ce temps, et depuis le moment où sa demeure avait commencé à être incendiée, Piquillo avait successivement cherché un asile sur des branches plus élevées, et c'est là qu'il tenait conseil. L'arbre était immense, sa cime se perdait dans la nue ; mais le feu gagnait à chaque instant de l'espace, et la fumée surtout était fort incommode. Il est vrai qu'elle n'était point, comme dans nos maisons, renfermée dans un étroit conduit ; elle s'élevait en plein air, et, arrivée à une certaine hauteur, elle s'étendait chassée par le vent, et se dissipait promptement. Piquillo avait eu soin de se maintenir dans une région supérieure ; mais sa situation n'en était pas moins terrible. Il avait vu toute la population ailée qui l'entourait, tous les autres habitants de l'arbre, s'enfuir à l'approche du danger, et chercher un asile au fond de la forêt. Hélas ! il ne pouvait les suivre ; lui seul était resté sur ce bûcher vert, pour y subir un affreux supplice, pour y mourir dans une longue et horrible agonie, qu'il ne voyait aucun moyen d'éviter.

De loin il avait bien aperçu son ennemi disparaître dans la forêt ; mais le capitaine avait, en partant, trop bien assuré sa vengeance, pour craindre que désormais elle pût lui échapper, et Piquillo essaya vainement de redescendre.

Tout le premier tiers de l'arbre était en feu, et contemplé ainsi de haut, offrait l'aspect d'une large fournaise. Le pauvre captif voulut alors se glisser à l'extrémité d'une des branches qui s'étendaient le plus au loin, pour se précipiter au delà et en dehors de l'incendie. Inutile espoir ! Il était à quarante ou cinquante pieds de terre, et il devait se broyer dans une pareille chute.

Pour comble de malheur, le chêne antique où il était em-

prisonné, en plein air, était isolé, et trop éloigné de tous les autres arbres, pour qu'il fût possible de s'élancer sur quelques branches voisines. Ce chêne était placé, il est vrai, au bord de la route; mais personne ne paraissait, et les cris du malheureux nè pouvaient se faire entendre; quand même quelques voyageurs seraient passés par hasard, ils n'auraient pu porter secours à Piquillo, ni arrêter les progrès de l'incendie.

Alors le pauvre enfant, regardant autour de lui, et voyant sa mort certaine, inévitable, se prit à pleurer. De qui pouvait-il attendre consolation ou pitié? Il était seul au monde! Seul, non... un rayon d'espérance venait de glisser dans son cœur : il se rappela que, prête à mourir, Juanita avait prié le Dieu de ses pères!

— Je ferai comme elle! s'écria-t-il, en levant les yeux au ciel.

Et il se mit à prier pendant que la flamme montait toujours.

— Mon Dieu! mon Dieu! disait-il, mourir si jeune! quand la vie s'ouvrait devant moi, quand je la connaissais à peine! quand cette nuit encore de si doux rêves berçaient mon sommeil! Et tout est fini, et je meurs! et cette vie qui va m'être enlevée, je n'ai pu l'employer, mon Dieu! qu'à une bonne action, à une seule! Laissez-moi continuer, laissez-moi vivre encore.

Et la flamme montait toujours!

— Vous m'avez tout refusé, mon Dieu! jusqu'à l'amour et aux baisers d'une mère! Pauvre enfant abandonné par elle, mendiant et vagabond, ayant la rue pour patrie et le pavé pour demeure, demandant mon pain au travail, et forcé de le recevoir d'un bandit, si j'ai été coupable en le suivant, si par lui j'ai fait du mal, si j'ai aidé à commettre des crimes, laissez-moi le temps de les réparer; laissez-moi vivre!... Pitié, mon Dieu, ayez pitié de moi!

Et la flamme montait toujours!

— Ah! si vous me permettiez d'échapper à ce danger qui

m'environne; si vous veniez m'arracher à ces flammes qui déjà m'atteignent, à ces torrents de fumée qui me suffoquent et m'oppressent... je croirais en vous, mon Dieu, et je vous servirais! et ces jours que vous m'auriez conservés seraient les jours d'un honnête homme. Je les emploierais, non pour moi, mais pour mes amis, pour mes frères. Je ferais pour eux ce que vous auriez fait pour moi... mon bras ne s'étendrait que pour leur porter secours... et pour les sauver... je le jure, mon Dieu, je le jure... recevez mon serment!

Et la flamme montait toujours!





VII

LA DÉLIVRANCE.

La flamme montait toujours !

Mais la prière du pauvre enfant montait plus haut encore. Dieu l'entendit, sans doute, et voulut qu'elle fût exaucée. Le ciel, obscurci depuis le matin par de lourdes et d'épaisses vapeurs, commença à se sillonner d'éclairs, puis un éclat terrible ébranla le chêne, où priait Piquillo... Une longue traînée de feu parcourut l'horizon, et déchira le nuage immense qui couvrait la forêt ; à l'instant toutes les cataractes du ciel parurent s'ouvrir, l'eau tomba par torrents, et Piquillo, sur la cime de l'arbre, et les yeux levés vers le ciel, s'écriait dans l'extase de sa joie :

— Dieu m'a exaucé ! Dieu veut que je sois un honnête homme !

Pendant une heure, l'orage continua avec la même force, et Piquillo le bénissait ! Avec quelle joie, avec quelle reconnaissance, il contemplait ce nouveau déluge, et la pluie qui, tombant en retentissant sur les feuilles desséchées, formait déjà un large ruisseau au pied du chêne, à l'endroit même où, tout à l'heure encore, éclatait le foyer de l'incendie ! Toutes les branches enflammées venaient successivement de s'éteindre ; à demi-consumées, elles dessinaient de longues lignes noires au milieu des feuillages verts que l'élément destructeur avait épargnés ; aucune lueur de feu n'apparaissait plus.

Piquillo se hasarda avec précaution à descendre, un à un,

les degrés dangereux de l'édifice dont il habitait le faîte. La descente n'était pas facile : là, il cherchait vainement à saisir une branche que la pluie avait rendue glissante; là, il s'appuyait sur une autre que le feu avait consumée, et qui se brisait sous son pied; celle-ci, quoique éteinte en apparence, était encore brûlante; cependant le voyageur était à la moitié de sa course; encore quelques instants, et il allait toucher la terre, lorsqu'au milieu de l'orage qui grondait toujours, il entendit marcher dans la forêt. Un homme s'avançait avec peine sur la terre boueuse et détrempée, et s'appuyait, de temps en temps, pour franchir des flaques d'eau ou des fossés, sur une longue carabine à deux coups, qu'il tenait à la main.

Épuisé de fatigue, il s'arrêta près du chêne où séjournait encore Piquillo; et, tout à la fois pour respirer et pour essuyer la sueur qui, ainsi que la pluie, coulait de son front, il ôta un instant son chapeau en proférant une horrible imprécation !... Cette voix, que Piquillo ne connaissait que trop bien, cette voix était celle de Caralo le bandit ! Caralo échappé, comme son capitaine, au massacre de tous les siens !

Le malheureux captif, qui déjà rêvait la vie et la liberté, s'appuya tremblant contre une touffe de feuillage, la seule à peu près qui restât intacte, et, sentant son cœur défaillir, il se dit en lui-même : Je m'étais trompé ! Dieu n'a pas pardonné ! Dieu ne veut pas que je vive !

Le bandit se tenait toujours debout contre l'arbre, l'oreille au guet et sans remuer; Piquillo ne comprenait pas cette précaution, cette immobilité, qui, du reste, le sauvait, car elle empêchait son ennemi de lever les yeux au-dessus de lui; mais bientôt, et du haut de l'observatoire où il était placé, il aperçut, à travers les arbres de la forêt, un carrosse qui arrivait par la grande route, conduit par un postillon, et traîné par quatre bonnes mules, qui avançaient aussi vite que le permettait le mauvais état de la route, rendue presque impraticable par l'orage.

Il était évident, d'après la courbe du chemin, que dans quelques minutes la voiture passerait au pied de l'arbre où était Piquillo, et celui-ci délibérait en lui-même s'il crierait, s'il appellerait du secours. C'était le moyen de salut le plus naturel qui s'offrît à lui, et cependant il avait de graves inconvénients ; en effet, Caralo ne pouvait manquer de le reconnaître, et des deux coups de sa carabine, il était probable qu'un au moins, et peut-être tous les deux, seraient destinés à Piquillo, Caralo pouvant après cela disparaître dans la forêt sans le moindre danger, grâce à l'orage qui ôterait aux voyageurs les moyens et l'envie de le poursuivre.

Il fut tiré de ses réflexions par un bruit qui le fit tressaillir sur son arbre. Caralo, qui, d'ordinaire, ne perdait pas de temps à délibérer, venait de prendre sur-le-champ un parti décisif. L'équipage n'était plus qu'à quelques pas ; et le bandit avait vu, d'un seul coup d'œil, qu'il ne renfermait que trois personnes, deux petites filles et un vieillard, et que les malles qui garnissaient la voiture avaient un air de plénitude du plus favorable augure.

Il n'y avait donc de redoutable que le postillon, vigoureux Gallicien, seul capable de quelque résistance ; mais pour lui ôter cette envie, Caralo, abaissant sa carabine, venait de le mettre en joue, à vingt pas de distance, et de le renverser raide mort du haut de sa mule ; puis continuant de mettre en joue la voiture, qui se trouvait alors vis-à-vis de l'arbre :

— Votre bourse ! cria-t-il au vieillard, et les parures de ces jeunes dames !

La portière s'ouvrit ; un gentilhomme à cheveux blancs, à la figure grave et sévère, parut, et malgré la goutte dont il semblait souffrir, il descendit, fit quelques pas, se plaça devant la voiture, comme pour faire aux jeunes filles un rempart de son corps, et tira du fourreau un couteau de chasse qu'il portait à sa ceinture.

— Bas les armes !

— Jamais ! répondit le gentilhomme.

— La résistance est inutile; votre bourse, et bas les armes, ou je tire !

— Tire si tu veux; don Juan d'Aguilar ne rendra pas les armes à un bandit tel que toi !

— C'est vous qui le voulez, dit Caralo, en baissant lentement sa carabine.

— Mon père ! mon ami ! s'écrièrent à la fois les deux jeunes filles effrayées, en voulant se précipiter hors de la voiture.

— Ces enfants ont raison, répondit froidement le bandit. Que diable ! vous ne valez pas la dernière balle de ma carabine. Je ne vous demande pas des réflexions, ni de la morale, mais l'or et l'argent que vous avez sur vous. Quant à ce fer, qui ne m'effraie pas et vous est inutile, commencez par vous en défaire, et dépêchons, car je suis pressé.

Pour toute réponse, le vieux gentilhomme fit un pas en avant.

— Allons ! il faut en finir ! s'écria Caralo impatienté.

Et s'appuyant contre l'arbre, il allait lâcher la détente de son arme... lorsque, d'une des branches placées au-dessus de sa tête, une masse — c'était Piquillo lui-même — tomba soudain sur le bras qui tenait la carabine, détourna le coup, et fit chanceler le bandit, qui, tout entier aux affaires d'ici-bas, ne se mêlait guère de ce qui se passait au-dessus de lui et ne pensait avoir rien à démêler avec le ciel.

Étourdi d'abord de cette attaque d'en haut, et du secours céleste qui arrivait à son adversaire, il se remit bientôt, et serra dans ses bras nerveux son nouvel et faible antagoniste, qui criait au vieillard : Sauvez-vous ! sauvez-vous ! Et en même temps, Piquillo étreignait de ses deux mains l'arme que tenait son ennemi et s'efforçait de ne pas lâcher prise ; mais en un instant Caralo l'eut jeté rudement à terre, et, poussant un cri de surprise et de rage à la vue de Piquillo :

— C'est lui ! lui, que l'enfer me renvoie !... Cette fois, enfin, il ne m'échappera pas !

Et, tenant un pied sur le corps palpitant de son ennemi, il allait lui casser la tête avec la crosse de sa carabine, lorsqu'une

main, vigoureuse encore, enfonça jusqu'à la garde un couteau de chasse dans le ventre du brigand. Caralo, frappé à mort, poussa un cri de rage et tomba.

— Ah! ce fer m'est inutile, et je ne sais pas m'en servir! cria le vieux gentilhomme, qui s'était traîné jusque-là. Tombée! tombée la bête fauve! J'en ai autrefois chassé dans ces bois, mais jamais d'aussi dangereuses. Eh bien! mes enfants, Carmen, ma fille... Elle s'est évanouie! elle est sans connaissance! Aïxa, toi qui es brave, toi qui es forte, ne t'avise pas d'en faire autant; fais-la revenir à elle... il faut que j'aille au secours de notre défenseur... de ce mendiant déguenillé qui a plus de courage que de force.

Et il se traîna comme il put jusqu'à l'endroit où avait roulé Piquillo, qui, tout meurtri, venait de se relever, et offrait lui-même son bras à don Juan d'Aguilar.

— Ah! ah! je venais à ton secours, et c'est encore toi qui viens au mien. Qui es-tu?

— Piquillo.

— Ton état?

— Je n'en ai pas.

— Tes parents?

— Pas davantage.

— D'où viens-tu?

— De cet arbre.

— C'est là que tu demeurais?

— Depuis ce matin.

Juan d'Aguilar regarda le chêne, dont le tronc et la moitié des branches avaient été dévastés par l'incendie, et dit en souriant :

— L'habitation me semble en assez mauvais état, et tu aurais pu mieux choisir. Mais je t'en offre une autre, une autre chez moi, à Pampelune, si cela te convient.

La joie et la reconnaissance brillèrent dans les yeux de Piquillo, qui, pour toute réponse, se contenta de porter à ses lèvres la main de son nouveau maître.

En parlant ainsi, ils étaient arrivés près de la voiture; Car-

men, qui avait tout à fait repris ses sens, sauta au cou de son père ; elle ne pouvait se lasser de le regarder et de l'embrasser, et le vieillard partageait ses caresses entre les deux jeunes filles, avec tant de bonté et d'effusion paternelles, qu'on n'aurait pu dire laquelle des deux était son enfant.

Piquillo, debout, immobile près de la portière, contemplait ce spectacle si nouveau pour lui, ces douces tendresses, ces joies intérieures, et ce bonheur de famille, dont il n'avait pas même l'idée. Jamais rien d'aussi frais, d'aussi gracieux, d'aussi joli que ces deux jeunes filles n'avait encore frappé ses yeux. Juanita, qui jusqu'alors avait été pour lui le type de la beauté et de l'élégance, lui semblait en ce moment d'un autre pays, d'un autre monde. Juanita, c'était la terre, et ce qu'il voyait là lui semblait le ciel ; c'était du moins ses anges.

Et, quand les deux jeunes filles, attachant sur lui des regards pleins de douceur et de bonté, se mirent à le remercier, à le féliciter de son courage, à lui parler de leur reconnaissance, Piquillo sentit ce qu'il n'avait jamais éprouvé... une fierté et un contentement de lui-même qu'il n'aurait pu définir.

En apprenant qu'il était sans parents, sans ressources, sans asile :

— Ah ! que c'est heureux ! s'écria Carmen.

— Oui, dit Aïxa, il nous devra tout !

— Nous l'emmenons, dit Juan d'Aguilar... Il est désormais de la maison ; ce sera mon page.

— Mais en attendant, poursuivit le vieux gentilhomme, en regardant le Gallicien étendu sur le gazon, notre pauvre postillon ne se relèvera plus !... notre jeune page peut-il le remplacer ?

— A l'instant, s'écria Piquillo, en refermant la portière et en s'élançant sur l'une des mules ; puis, les animant de la voix et du geste, il les mit au galop, traversa la forêt et suivit la grande route ; et le lendemain, plus heureux que n'était le roi d'Espagne trois années auparavant, Piquillo le bohémien, l'air fier, le cœur joyeux et le pourpoint déguenillé, faisait son entrée dans la ville de Pampelune.

— Où faut-il aller? demanda-t-il à ses nouveaux maîtres.

— Au palais du vice-roi! crièrent les deux jeunes filles.





VIII

LA CONSULTA DU ROI.

Pendant les deux ou trois années qui venaient de s'écouler, et que Piquillo avait passées à l'hôtellerie de Buen-Socorro, dans la compagnie de Caralo et du digne capitaine Juan-Baptista, des événements considérables étaient survenus en Espagne, et nous demandons à nos lecteurs la permission de jeter un regard en arrière.

Philippe II avait légué à Philippe III, son fils, la guerre contre l'Angleterre, et le comte de Lerma, qui avait voulu signaler les premiers jours de son ministère par un succès éclatant, fit équiper une flotte de cinquante vaisseaux, et chargea don Martin Padilla de tenter une descente en Angleterre.

Les expéditions maritimes de l'Espagne, quoique entreprises dans l'intérêt de la religion et de la foi catholiques contre une souveraine et une nation hérétiques, n'ont jamais été favorisées par le ciel, quelque droit qu'elles eussent à sa protection; la flotte du comte de Lerma ne fut guère plus heureuse que la fameuse Armada. A peine les vaisseaux eurent-ils gagné la haute mer qu'ils furent dispersés par la tempête et forcés de regagner les ports d'Espagne sans avoir rencontré l'ennemi *.

Pour se consoler de ce revers, le ministre aurait pu dire, comme Philippe II : « J'avais envoyé mes vaisseaux com-

* Watson, *Histoire de Philippe III*, tome I, page 62.

« battre les hommes et non les éléments ; » mais, loin de se résigner, il y mit de l'obstination, et s'empressa de profiter, pour prendre sa revanche, de la première occasion qui s'offrit à lui, sans que son esprit superficiel et léger se donnât la peine d'en bien examiner et peser toutes les chances.

L'Irlande venait de se révolter contre Élisabeth, et sous prétexte de porter secours aux insurgés, le nouveau ministre de Philippe III résolut de s'emparer de cette île. Sa grande étendue, son extrême fertilité, la commodité de ses ports, qui pouvaient assurer une retraite aux vaisseaux espagnols, et mettre l'Espagne en état de disputer l'empire des mers à l'Angleterre et à la Hollande, déterminaient le comte de Lerma à tenter cette conquête.

De vieux conseillers de Philippe II, des généraux expérimentés, entre autres don Juan d'Aguilar, qu'on voulait charger de l'expédition, prétendaient que l'on se trompait gravement, en s'imaginant détacher aussi facilement l'Irlande de sa légitime souveraine, pour la ranger à tout jamais sous la domination espagnole ; qu'une révolte passagère n'était pas une révolution ; qu'on ne trouverait point dans les insurgés tout l'appui qu'on espérait ; que pour tenter la conquête de ce pays et lutter contre toutes les forces de la Grande-Bretagne, six mille hommes ne suffisaient point.

A cela, le comte de Lerma répondait que les finances actuelles de l'Espagne ne permettaient pas d'équiper une armée plus considérable ; que la valeur suppléait au nombre, et que si don Juan d'Aguilar avait peur, d'autres que lui se chargeraient de défendre l'honneur des armes espagnoles.

D'Aguilar avait accepté : c'était un défi qu'on lui adressait, et la fierté castillane avait parlé plus haut dans son cœur que les conseils de la raison et l'évidence des faits ; il était parti.

Seulement il avait exigé que, cette fois, la flotte ne fût

pas commandée par Martin Padilla, son ennemi mortel et tout dévoué au comte de Lerma; il avait choisi un brave officier, don Juan Guevara, avec qui il avait servi dans une expédition en Bretagne.

La traversée avait été heureuse; le général en chef avait débarqué dans le port de Kinsale avec quatre mille soldats, s'était emparé de la ville et s'y était fortifié. C'était un abri, un refuge en cas de revers. En même temps Occampo, son lieutenant, entrait à Baltimore avec son armée, et tous deux allaient marcher en avant, quand ils apprirent que les insurgés venaient d'être vaincus et dispersés par le vice-roi d'Irlande; que le comte de Tyrone, leur chef, s'était échappé avec les débris de ses troupes, se composant à peine de quatre mille paysans mal armés et découragés; et que le vice-roi, qui se hâtait à leur poursuite, commandait trente mille hommes d'excellentes troupes.

-- Je l'avais prévu, avait dit froidement d'Aguilar. N'importe! allons à leur secours. Et il avait marché en avant.

Cependant le comte de Lerma, qui ne doutait point du succès d'une expédition imaginée et préparée par lui, regardait l'Irlande comme annexée désormais à la couronne d'Espagne, et s'occupait déjà de lui nommer un gouverneur. Il hésitait entre son oncle Borja, et le comte de Lémos, son beau-frère, qu'il ne pouvait guère laisser à la vice-royauté de Navarre, où il était assez mal vu. Le système du ministre était d'appeler aux fonctions importantes du gouvernement tous ses parents d'abord, la monarchie espagnole n'étant considérée par lui que comme une maison, une famille dont il était le chef, et dont tous les siens étaient les principaux membres.

C'est ainsi qu'il avait nommé Bernard de Sandoval, son propre frère, à la fois archevêque de Tolède et grand inquisiteur, deux dignités dont l'une donnait une grande considération auprès du clergé, et l'autre un pouvoir immense dans le pays.

Bernard de Sandoval était encore plus dangereux que son frère à la tête d'un gouvernement.

Le comte de Lerma, léger, insouciant, changeant facilement d'idées et de principes, selon les circonstances, n'avait, à proprement parler, aucun caractère. Bernard y Royas de Sandoval, son frère, croyait en avoir un : mais ce n'était qu'une vertu tout espagnole, qu'en homme d'État il décorait du nom de fermeté, et qui n'était au fond que de l'entêtement, entêtement stupide et souvent féroce ; en effet, il n'abandonnait jamais une idée qui lui était venue, et il ne lui en venait presque jamais que de mauvaises.

— Je romps, disait-il, et ne plie pas !

— Et moi, disait le comte de Lerma, je plie pour ne pas rompre.

Du reste, il faut ajouter que chacun avait les vertus de ses défauts. La légèreté du comte de Lerma n'excluait ni la bonté, ni la clémence, ni la générosité. Il était excellent pour tous les siens, pardonnait aisément les injures, accablait de présents et gorgeait d'or ceux même qu'il destituait. Quant à sa magnificence et à ses libéralités, odieuses au peuple espagnol, qui payait, elles semblaient naturelles au ministre, qui, regardant le royaume comme à lui, ne croyait donner que son bien.

Chez Bernard de Sandoval, au contraire, la dureté de caractère avait fait naître la sévérité et la régularité de mœurs ; il était pur, il était chaste, aussi économe que son frère était libéral ; et, n'ayant jamais eu aucune faiblesse, il n'aimait rien, n'accordait rien, ne pardonnait rien; au demeurant, fort estimé comme inquisiteur, et ayant toutes les qualités de l'emploi.

Le premier, il avait eu, sous Philippe II, la grande idée de l'expulsion des Maures, et l'avait fait partager au comte de Lerma, qui maintenant la regardait comme sienne, et considérait ce projet comme devant illustrer son ministère, en même temps qu'il consoliderait à jamais la foi catholique.

Restés, en effet, mahométans au fond du cœur, la plupart des Maures ne se conformaient qu'extérieurement aux pratiques de la religion chrétienne ; ils n'assistaient au sacrifice de la messe que pour éviter les peines qu'ils auraient encourues en y manquant; ils présentaient leurs enfants au baptême ; mais ensuite ils les lavaient avec de l'eau chaude, pour insulter au sacrement des chrétiens ; ils se mariaient à l'église, mais de retour dans leurs maisons ils en fermaient les portes, et célébraient la noce avec les chants, les danses et les cérémonies particulières à leur nation. Conservant toujours l'espoir d'une prochaine délivrance, il avaient entretenu pendant longtemps des intelligences avec les Turcs et avec les Maures d'Afrique. Quand les corsaires d'Alger débarquaient sur les côtes d'Andalousie, jamais les Maures qui habitaient le rivage ne sonnaient la cloche d'alarme, ni ne prenaient les armes; jamais non plus les Algériens ne pillaient les villages ou les habitations des Maures, tandis qu'ils réduisaient en esclavage les chrétiens qui tombaient entre leurs mains *. Il n'en fallait pas tant pour exciter, sous le règne précédent, les soupçons, et armer la vengeance de Philippe II ; il avait résolu de proscrire leur culte et jusqu'à leurs costumes. Il leur avait ordonné de renoncer au langage mauresque, et de cesser entre eux tout commerce, toute relation; il leur avait défendu de porter les armes, et, sous peine de mort, de se battre, même en duel, avec des chrétiens ; enfin il avait forcé les femmes à paraître en public le visage découvert, et fait ouvrir les maisons qu'ils tenaient fermées. Ces deux règlements avaient paru insupportables à un peuple jaloux de conserver les usages de ses ancêtres. On les menaçait toujours, à la moindre révolte, de prendre leurs enfants pour les faire élever en Castille. On leur interdisait l'usage des bains, qui servaient à leur propreté autant qu'à leur plaisir. Déjà on leur avait défendu la

* *Fondation de la régence d'Alger*, tome I, page 281; Fonseca, *Justa expulsion de los Moriscos*, p. 430.

musique, les chants, les fêtes, tous leurs divertissements habituels, toutes les réunions consacrées à la joie *.

Les Maures, exaspérés, avaient pris les armes, dans les montagnes des Alpujarras, et s'étaient défendus avec tant de vigueur qu'il avait fallu, pour les soumettre, l'élite des troupes d'Espagne, commandées par le frère du roi, par don Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante. Des flots de sang avaient coulé de part et d'autre, et cette expédition avait coûté la vie à soixante mille Espagnols : rude leçon, qui avait rendu les vainqueurs moins rigoureux, et les vaincus plus résignés.

Ainsi, au commencement du dix-septième siècle, à l'époque où nous nous trouvons, et dans les premières années du règne de Philippe III, les Maures, autrefois conquérants, et, pendant huit cents ans, souverains de l'Espagne, qu'ils avaient éclairée et civilisée, les Maures avaient perdu successivement leur indépendance, leur religion, leurs mœurs et leurs coutumes. Il ne leur restait plus que le sol de la patrie conquise par leurs ancêtres; mais ce sol, fécondé par leurs sueurs et enrichi par leurs travaux, ils commençaient à s'y attacher.

Les Arabes et les Maures avaient apporté en Espagne la culture de la canne à sucre, du cotonnier, du mûrier, et du riz **; grâce à eux, rien n'égalait la fertilité de la province de Valence. Elle fournissait à l'Europe tous les fruits des pays méridionaux. On y faisait trois récoltes par an; à peine une moisson était-elle terminée, qu'on ensemençait de nouveau, et la douceur du climat faisait mûrir les grains toute l'année; le travail le plus assidu, les moyens les plus ingénieux entretenaient et renouvelaient cette admirable fécondité.

Venus de l'Égypte, de la Syrie, et de la Perse, pays essentiellement agricoles, les Arabes avaient apporté dans le

* Mendoza, *Guerra de Grenada*, lib. I, p. 20, 21, édition de Valence.

** *Itinéraire de l'Espagne*, par Alexandre Delaborde.

royaume de Valence des procédés de culture qu'une pratique de trois mille ans avait perfectionnés.

L'industrie et le commerce ne leur devaient pas moins. Grâce à eux, Tolède, Grenade, Cordoue, Séville possédaient des manufactures de cuirs et de soieries; les draps verts et bleus que l'on fabriquait à Cuença étaient recherchés sur les côtes d'Afrique, en Turquie et dans les Échelles du Levant. Les lames de Tolède, les soies de Grenade, les harnais, les selles, les maroquins dorés de Cordoue, les épiceries et les sucres de Valence, étaient renommés dans toute l'Europe; et, contents du bonheur et des richesses que procure le travail, les Maures s'accoutumaient peu à peu à oublier le passé, à jouir du présent et à ne plus rechercher d'autres succès que ceux de l'industrie.

Ce peuple conquérant était devenu fabricant et agriculteur, et consentait à enrichir ses maîtres actuels, à leur payer d'énormes impôts, à leur donner toutes les jouissances du luxe et de la civilisation, ne demandant en échange que paix et protection, pour les vaincus, pour leur famille et pour leur industrie.

C'est là ce que Bernard y Royas de Sandoval, le grand inquisiteur, et son frère le comte de Lerma ne pouvaient comprendre. Ils avaient mis en avant don Juan de Ribeira, patriarche d'Antioche et archevêque de Valence, connu par sa haine contre toute espèce d'hérésie; et ce fougueux prélat avait présenté au faible monarque un mémoire secret, où il le suppliait de chasser du royaume tous ses sujets infidèles, lui conseillant de ne retenir que les adultes, pour travailler, comme esclaves, aux galères et aux mines, et les enfants âgés de moins de sept ans, pour les élever dans la religion chrétienne.

Le roi avait communiqué ce mémoire à son ministre et au grand inquisiteur. Le ministre était d'avis d'attendre une occasion favorable; Bernard de Sandoval pensait qu'on ne pouvait trop se hâter; mais il trouvait les mesures proposées par l'archevêque de Valence insuffisantes et surtout

trop douces. Son avis était qu'on exterminât tous les Maures en masse; une seconde édition de la Saint-Barthélemy, où l'on n'épargnerait ni les femmes ni les enfants.

Cependant un semblable projet demandait de grandes précautions, un déploiement considérable de forces, une réunion imposante de soldats, et dans ce moment l'élite des troupes espagnoles était occupée dans les Pays-Bas et dans l'expédition d'Irlande.

Il fut donc convenu que le plus grand secret serait gardé. L'inquisiteur et le ministre en sentaient la nécessité; il était plus difficile de la faire comprendre à l'archevêque de Valence, qui, fanatique de bonne foi, ne pouvait retenir les excès de son zèle, et ne parlait ou n'entendait parler de ce projet qu'avec des transports de rage pieuse qu'il prenait pour des inspirations d'en haut.

On parvint cependant, et non sans peine, à lui faire entendre qu'à la première nouvelle d'un tel coup d'État, les Maures, qui couvraient tout le royaume, pouvaient se soulever et appeler à leur aide quelques nations voisines, ennemies de l'Espagne.

D'ailleurs, le roi allait se marier, et une époque de grâces et de clémence était mal choisie pour un acte de rigueur et d'extermination. On convint donc que, dans la *consulta du roi*, on ne parlerait que du prochain mariage de Philippe III.

La consulta du roi était un conseil secret qui se tenait au palais, en présence du monarque, et sous la présidence du ministre.

On n'y admettait, dans les occasions importantes, que le grand inquisiteur, le confesseur du roi, et quelques favoris qui dirigeaient la volonté du monarque et lui faisaient adopter ou rejeter les propositions des autres conseils; mais, dans des circonstances comme celle-ci, on accordait, pour la forme et comme marque d'honneur, le droit d'assister aux délibérations, et même d'y prendre part, aux jeunes seigneurs appartenant aux premières familles d'Espagne, à ceux qui

devaient arriver un jour à la grandesse d'Espagne et à l'audience de Castille.

Ce jour-là, le comte de Lerma, que le roi venait de créer duc, à l'occasion de son mariage et en récompense des services qu'il n'avait pas encore eu le temps de rendre, mais qu'il rendrait immanquablement à la monarchie, le duc de Lerma présenta au roi le duc d'Uzède, son fils; à son tour, le marquis de Miranda, chef de la maison de Zuniga et président du conseil de Castille, réclama le même honneur pour son parent, don Fernand d'Albayda, un des principaux barons du royaume de Valence, et neveu de don Juan d'Aguilar, commandant les troupes de Sa Majesté en Irlande.

Le jeune homme, avec la timidité naturelle à son âge, s'inclina, en rougissant, devant son seigneur et roi, et devant le conseil suprême, dont il s'était fait, d'avance, une idée trop flatteuse.

Plusieurs membres, en effet, y disputaient entre eux sur la couleur de l'habit qu'ils devaient porter le jour de l'arrivée de la reine. Don Sandoval, le grand inquisiteur, remuait entre ses doigts les grains de son chapelet; le ministre traçait, avec un crayon, une couronne de duc sur le parchemin d'une ordonnance royale; et Philippe III, la tête renversée dans un grand fauteuil, comptait les rosaces dorées du plafond. Un seul des assistants, don Juan de Ribeira, archevêque de Valence, enfoncé dans de profondes méditations, paraissait ne prendre aucune part à ce qui se passait autour de lui.

Quant au jeune duc d'Uzède, fier de sa naissance, et comptant au nombre de ses mérites la position de son père, il promenait autour de lui un regard plein d'assurance et de fatuité, qu'il arrêta plus d'une fois, avec dédain, sur Fernand d'Albayda; car celui-ci, plus jeune que lui, partageait un honneur qui n'eût dû appartenir qu'au fils du premier ministre.

Le duc de Lerma, après avoir pris les ordres de Sa Majesté, exposa avec complaisance qu'une nouvelle alliance allait unir plus étroitement encore les descendants de Charles-Quint.

Sa Majesté Très-Catholique allait épouser la fille de l'archiduc Charles, la jeune Marguerite d'Autriche. Il ajouta que la princesse, partie de Grætz pour l'Italie, était arrivée à Gênes.

Ce qu'il ne dit pas, c'est que la lenteur espagnole avait mis si longtemps à terminer les immenses préparatifs ordonnés pour sa réception, que la flotte équipée pour la transporter en Espagne n'avait mouillé à Gênes que plusieurs mois après l'arrivée de Marguerite en cette ville.

Le duc entretint ensuite le conseil des fêtes brillantes qui attendaient la princesse à Valence, où elle devait débarquer, et où le mariage devait se faire.

La magnificence de ces fêtes, qui convenait aux goûts fastueux du ministre, était si extravagante qu'elle devait coûter un million de ducats (huit millions de notre monnaie) ; mais le duc avait commencé par déclarer au roi et au conseil que la situation prospère des finances permettait de déployer, pour ce mariage, une splendeur digne du plus grand roi et du premier royaume de l'Europe.

D'ordinaire, en pareille occasion, et après le rapport fait par le ministre, personne ne prenait la parole. Le roi approuvait de la tête, et il était loisible à tout le monde de suivre l'exemple du monarque ; mais ce jour-là, désirant faire briller son fils qui, pour la première fois, avait entrée au conseil, et que, pour des raisons secrètes, il voulait déjà pousser dans la faveur royale, le duc s'adressant à Uzède et à Fernand d'Albayda, leur dit d'un air gracieux :

— Eh bien, mes jeunes seigneurs, que pensez-vous de ce que vous venez d'entendre ? Nouveaux conseillers du roi, dites-nous votre avis. Je suis persuadé que Sa Majesté sera charmée de le connaître.

Le roi approuva de la main, et le ministre continua :

— Allons, seigneur Fernand. pourquoi rougir ainsi et vous intimider ? Remettez-vous... nous ne vous demandons que votre pensée, votre opinion, et surtout la vérité... Uzède va vous donner l'exemple.

Et il fit signe à son fils de commencer.

Celui-ci, dans un discours qu'il feignit d'improviser, et qui longtemps d'avance avait été préparé par lui, et peut-être revu par son père, adressa au roi un compliment élégant et flatteur sur son auguste mariage, sur ses hautes qualités comme monarque, et sur la profonde intelligence qui dirigeait tous ses choix.

A la suite arrivait naturellement l'éloge du ministre, l'approbation complète du rapport qu'il venait de faire, et le tout finissait par un tableau enivrant de la prospérité actuelle et future de l'Espagne.

Un murmure d'approbation suivit ce discours.

Quand ce fut au tour de Fernand d'Albayda, il commença par s'excuser avec modestie sur sa jeunesse et son insuffisance ; mais à son souverain, mais à des conseillers si habiles et si éloquents, il ne devait que la vérité : c'était la seule manière de répondre dignement à l'honneur qu'ils lui faisaient en daignant l'écouter.

Et, entrant sur-le-champ en matière avec une franchise et une noblesse toutes castillanes, il avoua qu'il aimait à croire à la fidélité du tableau que l'on venait de dérouler à ses yeux, qu'il ne lui appartenait pas d'en contester l'exactitude, mais que, sur un point seulement, il croyait que l'on avait surpris la religion du ministre, et qu'il demandait à rétablir les faits.

Il expliqua alors nettement la situation de la province de Valence dont il était un des premiers barons et des plus riches propriétaires ; il prouva que les villes et les campagnes étaient surchargées d'impôts; que non-seulement ceux de deux années d'avance avaient été exigés et perçus, mais qu'en ce moment, pour subvenir aux fêtes du mariage, on demandait le payement d'une troisième année, excitant ainsi le mécontentement de la population, à l'occasion d'un événement qui ne devait faire naître que sa joie; qu'il s'empressait de signaler ce fait au roi et au ministre, qui l'ignoraient sans doute ; car il serait injuste et impolitique, quand tout le reste de l'Espagne jouissait d'une si grande prospérité, de vouloir

en excepter et en exclure la seule province de Valence, celle où justement allait se célébrer le mariage de Sa Majesté.

Ces derniers mots, prononcés avec fermeté, jetèrent le duc de Lerma et tout le conseil dans un embarras difficile à décrire, et qui redoubla encore, lorsque le roi, se tournant vers son ministre, lui dit avec une naïveté charmante :

— Ce jeune homme a raison : il faut que nos fidèles sujets du royaume de Valence participent au bonheur et à la prospérité dont vous faites jouir l'Espagne. Ne pourrait-on pas leur déclarer, à l'occasion de mon mariage, qu'ils seront, pendant deux ans, exemptés d'impôts?

Puis, étonné du silence qui se faisait autour de lui, le momonarque craignit de s'être trop avancé, et demanda timidement au duc de Lerma et aux conseillers qui l'entouraient :

— N'est-ce pas là votre avis, messieurs?

Le duc de Lerma, qui plusieurs fois avait voulu et n'avait osé interrompre Fernand, jeta sur lui un regard de colère, et dit au roi avec un ton d'impatience qu'il cherchait vainement à déguiser sous un sourire moqueur :

— Si ce jeune seigneur, don Fernand d'Albayda, premier baron du royaume de Valence, connaît quelque moyen d'administrer les finances et de remplir les coffres de Votre Majesté sans l'impôt que je demande, il nous obligera beaucoup en nous en faisant part. Connaissez-vous ce moyen, don Fernand?

— Oui, Excellence, et je me fais fort (toujours dans le royaume de Valence, je ne connais que celui-là) de faire payer à l'instant, non-seulement l'impôt que vous réclamez, mais, d'ici à quelques jours, le quart des sommes que vous demandez pour les fêtes du mariage.

Le ministre, étonné, leva la tête, pour voir si don Fernand parlait sérieusement; celui-ci continua avec gravité :

— Bien plus, ceux qui vous apporteront ces sommes vous supplieront de les accepter; et depuis Valence jusqu'à Ma-

drid, ils escorteront le roi et la reine de leurs cris de joie et de leurs bénédictions.

Le roi et tout le conseil s'écrièrent :

— Parlez ! parlez !

Il se fit un grand silence. Le duc d'Uzède se mordit les lèvres avec colère, et Fernand se recueillit quelques instants.

— Sire, vous avez une population fidèle et industrieuse qui, dans ce moment, fait la richesse des royaumes de Valence et de Grenade. Nous en savons quelque chose, nous autres barons et propriétaires, dit-il en regardant le duc de Lerma, car s'ils s'éloignaient, nos terres seraient sans culture, nos fabriques seraient désertes, la misère et l'abandon succéderaient à l'opulence. Votre Majesté devine que je veux lui parler de ses sujets, les Maures d'Espagne.

Don Sandoval et le duc de Lerma tressaillirent; mais Ribeira, qui jusque-là avait gardé le silence, comme s'il eût été étranger à tout ce qui se passait, bondit sur son siége, et malgré les signes de l'inquisiteur, eut peine à modérer son impatience. Don Fernand continua :

— Des bruits, des rumeurs vagues, et dont on ignore l'origine, ont circulé depuis quelque temps.

Ici, l'inquisiteur jeta sur Ribeira un regard de reproche.

— Et malgré leur peu de vraisemblance, ces bruits ont déjà répandu la défiance et l'effroi parmi toute cette population qui, tranquille jusqu'alors, ne s'occupait qu'à fertiliser nos campagnes, ou à répandre par le commerce les produits de son industrie. Des craintes, chimériques sans doute, se sont emparées de tous.

N'ayant plus foi en l'avenir, et inquiets sur le présent, ils s'arrêtent et attendent; leurs travaux languissent, et bientôt peut-être vont cesser.

Je suis persuadé, sire, qu'à votre royale parole tout se ranimerait, tout renaîtrait. Qu'une déclaration formelle de Votre Majesté soit publiée en Espagne, promettant que les Maures ne seront jamais inquiétés dans leurs personnes

ni dans leurs biens, et toutes les sommes qu'exigera votre ministre lui seront apportées à l'instant, non à titre d'impôts, mais à titre de don volontaire, de présent de noce, offert avec joie par ses fidèles sujets à Sa Majesté la reine d'Espagne, Marguerite d'Autriche; et ce que je dis, je l'atteste et m'en rends garant, moi, don Fernand d'Albayda.

— Vous êtes donc leur ami et leur protecteur, s'écria Ribeira avec agitation, et au lieu de convertir les Philistins, ce sont eux qui vous ont gagné... vous l'entendez, Seigneur, la contagion s'étend sur Israël !

— Rien ne me fera jamais oublier ce que je dois à Dieu et au roi, répondit le jeune homme avec fermeté; mais ni mon Dieu, ni mon roi ne m'ordonnent de trahir la vérité, et je la dis tout entière. Je n'ai vu parmi les Maures de Valence que des gens amis de l'ordre et du travail, des sujets industrieux et actifs.

— Qu'il faut craindre, s'écria Ribeira, car ils posséderont bientôt toutes les richesses du royaume, car ils ont l'industrie en partage, ils ont le travail et l'économie. Exclus de l'honneur de servir dans nos armées, et privés du bonheur d'avoir des couvents, leur population augmente chaque jour, et la nôtre diminue... Ils ont le temps d'étudier, d'être plus savants... plus éclairés que nous.

— Vous faites leur éloge, Monseigneur, dit respectueusement Fernand d'Albayda.

— Non, répondit vivement le prélat, mais je veux et je dois prémunir Sa Majesté et le conseil contre les avantages ou plutôt contre les maléfices qu'ils tiennent de l'esprit des ténèbres, pour la perte de l'Espagne.

— Le projet dont je parlais n'est donc point une chimère ! s'écria Fernand avec terreur... vous y pensez donc ?

— Non, s'écria vivement l'inquisiteur, tout effrayé du tour que prenait la discussion; non, personne ici n'y pense que vous, jeune homme !

— Moi, répondit Fernand rassuré, comment Votre Excel-

lence pourrait-elle croire que j'eusse jamais eu l'idée d'un projet non-seulement aussi barbare et aussi désastreux... mais je dirai même aussi absurde ?

— Absurde ! s'écria l'archevêque de Valence, blessé dans ce qu'il avait de plus cher ; absurde ! Votre Majesté souffre que l'on blasphème devant elle, et que des hérétiques, non contents de repousser la parole de Dieu, viennent la tourner en dérision ! Malheur à nous tous ! malheur à l'Espagne ! Dieu, qui m'inspire, me le prédit : quelque grand danger la menace, et la main du Très-Haut va s'éloigner d'elle, puisque déjà l'impiété triomphe et se glorifie de ses œuvres !

— Mon Dieu ! qu'ai-je donc fait ? se dit en lui-même Fernand épouvanté.

Le roi, étourdi de tout ce qui venait d'arriver, se faisait presque la même question ; mais, sur deux mots que le duc de Lerma lui dit à voix basse, il s'écria gravement :

— Rassurez-vous, mon père, et vous aussi, seigneur Fernand, nous aviserons, à loisir, sur ce que nous venons d'entendre.

— Et nous y ferons droit s'il y a lieu, ajouta le ministre ; mais l'intention de Sa Majesté est que, dans ce moment, l'on ne donne point de suite à cette discussion. Nous avons à lire les dépêches qui nous arrivent, dit-il en montrant un paquet cacheté de noir qu'apportait un messager d'État.

Le ministre ouvrit les dépêches, les lut tout bas, et, moins maître de son émotion que Philippe II, qui ne se laissa jamais surprendre par la joie ou par la douleur, il ne put cacher, à tous les yeux attachés sur lui, la pâleur qui couvrit un instant ses traits.

— Sa Grâce avait raison, dit-il gravement, la main de Dieu s'appesantit sur l'Espagne ; l'expédition d'Irlande n'a point réussi ; les Anglais sont vainqueurs.

— Mon oncle est mort ! s'écria Fernand avec désespoir.

— Notre armée est détruite ? demanda gravement Sandoval.

— Ce qu'on m'annonce est plus terrible encore pour

l'honneur des armes espagnoles, poursuivit le ministre en baissant la tête : don Juan d'Aguilar et toute son armée ont capitulé sans combattre.

— Ce n'est pas possible, s'écria Fernand. D'Aguilar est innocent, d'Aguilar est calomnié.

Le ministre remit la lettre au roi, en lui disant froidement :

— C'est du comte de Lémos, mon beau-frère.

— Le comte s'est trompé, continua Fernand avec chaleur.

— Mon oncle de Lémos est toujours bien renseigné, dit le duc d'Uzède avec un sourire amer ; il ne se trompe jamais, et, pour moi, j'ai toute confiance en lui.

— Moi, j'ai confiance en l'honneur d'un d'Aguilar, répondit Fernand, et, sans avoir besoin d'autres renseignements, je soutiens qu'un gentilhomme, un Espagnol, n'a pu se rendre sans combattre... Qui peut le croire l'aurait fait.

— Mais j'ai annoncé que je le croyais! s'écria le duc d'Uzède en pâlissant.

— Et moi, je soutiens mon dire! répondit Fernand en portant la main sur la garde de son épée.

— Devant le roi! s'écria le duc de Lerma indigné.

Philippe et tous les assistants se levèrent.

— Pardon, sire, pardon! s'écria Fernand en pliant le genou devant son souverain.

Le roi lui fit signe de sortir.

Fernand s'inclina, fit quelques pas vers la porte, et, prêt à la franchir, il dit à demi-voix au duc d'Uzède, qui n'était pas loin de lui :

— Sortirai-je seul, monsieur ?

Le duc fit un pas pour le suivre ; le duc de Lerma le retint d'un regard, et Fernand s'éloigna furieux et désespéré.

En arrivant à son hôtel, il y trouva son ami, son compagnon d'enfance, Yézid d'Albérique. Yézid était fils d'Alami Delascar d'Albérique, le plus riche des Maures de Grenade et de Valence. Yézid descendait de la tribu des Abencérages et du sang des rois. Il avait fait ses études à Cordoue avec

Fernand; tous deux étaient venus habiter les belles campagnes du royaume de Valence, Fernand, dans le château de ses aïeux, Yézid dans l'élégante habitation et au milieu des champs cultivés par son père. Fernand, en noble gentilhomme, se destinait à la profession des armes; Yézid, à qui cette carrière était interdite, s'était consacré aux sciences et aux arts, que les Arabes, ses ancêtres, avaient cultivés avec tant de succès.

Grâce aux trésors de son père, son existence était opulente; le travail et l'étude la rendirent utile, et puis vint l'amitié, qui la rendit heureuse. Fernand était devenu son frère; Fernand était aimé de tous les Maures de Valence, car le noble Espagnol était l'ami de Yézid, et Yézid était leur culte et leur idole : c'était le sang d'Abdérame et d'Almanzor; tous les deux semblaient revivre en lui.

Yézid, qui était alors à Madrid avec son ami, venait de recevoir de son père, resté à Valence, une lettre pour Fernand, et il la lui apportait; celui-ci, encore ému de la scène qui venait de se passer au conseil du roi, la racontait à Yézid, tout en décachetant sa lettre. Cette lettre était de son oncle don Juan d'Aguilar, et ne contenait que ces mots :

« Je suis en Espagne, caché en lieu sûr; car il faut que je « me justifie, que je confonde mes ennemis, et je ne le « pourrais pas si je tombais entre leurs mains. L'ami généreux « et dévoué qui s'expose pour moi et par qui cette lettre te « parviendra, connaît seul le lieu de ma retraite; pars, va le « trouver. »

— Cet ami généreux, c'est ton père, s'écria Fernand, je cours à l'instant près de lui, à Valence.

— Et moi aussi, répondit Yézid, je ne te quitte pas.

Fernand lui serra la main avec reconnaissance, puis il s arrêta et dit :

— Et d Uzède que j'ai défié, et qui va venir sans doute m'en demander raison ! Puis-je partir ainsi, m'enfuir en secret, sans dire où je vais ? N'est-ce pas mériter à ses yeux ce titre de lâche que je lui ai donné?... Non, non, il faut res-

ter... et cependant mon oncle qui m'attend, qui me réclame!

En ce moment on frappa avec force à la porte de l'hôtel.

— C'est d'Uzède et ses amis, dit Yézid.

— Tant mieux, cela se trouve à merveille, nous partirons après, battons-nous d'abord ; le tout est de se hâter.

— Je crains d'Uzède et la gravité espagnole ; avec lui il faut tant de cérémonie pour recevoir ou donner un coup d'épée... Mais, avant tout, déchirons cette lettre.

Fernand venait de la mettre en morceaux lorsque la porte s'ouvrit. Parut un officier du palais, suivi de plusieurs soldats des gardes ; l'officier ôta gravement son chapeau et demanda :

— Lequel de vous, messeigneurs, est le baron Fernand d'Albayda ?

Fernand prévint Yézid, qui allait dire : « C'est moi, » et, se désigna vivement lui-même de la main :

— Que me voulez-vous, seigneur officier ?

— Vous demander, de la part du roi, votre épée, vous déclarant que vous êtes mon prisonnier et qu'il faut à l'instant me suivre ; toute résistance serait inutile, ajouta-il, en voyant Fernand jeter à son ami un regard d'hésitation et de désespoir.

Celui-ci le comprit, et lui dit :

— Je partirai pour toi, et ce que tu aurais fait, je le ferai, frère, je te le jure !

Fernand alors se retourna vers l'officier, et lui dit :

— Monsieur, je suis prêt à vous suivre ; mais un mot encore. Auriez-vous appris quelque chose sur don Juan d'Aguilar, qui commandait l'armée espagnole en Irlande ?

— Je ne connais, seigneur cavalier, que les bruits répandus à ce sujet.

— Et quels sont-ils ?

— Que le général est condamné à mort et que ses biens sont confisqués.

Accablés de douleur à cette nouvelle, les deux amis s'embrassèrent, et Yézid murmura tout bas :

— Tant que je vivrai, compte sur moi et ne désespère de rien.

Fernand, entouré de soldats, descendit l'escalier de l'hôtel. L'officier monta près de lui dans une voiture qui roula vers les prisons de Valladolid. Quant à Yézid, suivi du fidèle Hassan, il s'élança sur Kaleb, son bon cheval arabe, et prit au galop le chemin de Valence.





IX

L'HABITATION DU MAURE.

Le vieil Alami Delascar d'Albérique était dans l'endroit le plus reculé de son habitation. C'était une pièce souterraine dont lui seul et son fils connaissaient le secret. Près de lui était un noble vieillard à la chevelure blanche, au front cicatrisé, qui, triste et silencieux, tenait sa tête baissée, tandis que de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— Mon hôte et mon ami, lui dit d'Albérique en lui prenant la main, ne pourrais-je donc calmer votre douleur, et vous donner quelque espoir ? Votre neveu va venir. Vous combinerez avec lui les moyens de faire arriver votre justification jusqu'à votre souverain ; il faudra bien, qu'une fois en sa vie, le roi d'Espagne connaisse la vérité.

— Je crains bien que non.

— Eh bien ! si c'est impossible... à moins d'un miracle ! Dieu fera pour vous ce miracle, il vous le doit. Si ce n'est pas sur-le-champ, ce sera plus tard ! prenez patience ! si nous avions désespéré, nous autres, que serions-nous devenus, nous qui attendons toujours l'heure de la délivrance ? D'ici là que rien ne vous inquiète, restez ici près de moi.

— Cacher un proscrit, c'est vous exposer à la proscription, vous et les vôtres ! Il y va de vos biens, de vos jours peut-être.

— Qu'importe ? Quoi qu'il arrive, nous voulons partager vos peines et vos dangers ; quant à vos ennemis, dès ce jour, ils sont les nôtres. Ils ont cru vous laisser sans asile, en

voici un ! Ils vous ont pris vos biens, les miens sont à vous, mon vieil ami, vous qui jadis, dans les Alpujarras, avez empêché les soldats de don Juan d'Autriche de massacrer le pauvre Albérique, prisonnier et sans défense. Je connais mal mon fils Yézid, ou il vous dira, comme moi : Prenez tous mes biens, ils sont à vous, car je vous dois mon père.

— Merci, merci, dit le vieux soldat en cherchant à cacher son émotion... mais ma fille, mais Carmen !

— Elle sera notre enfant d'adoption... je la marierai... je la doterai.

— Lui rendrez-vous l'honneur qu'on a enlevé à son père ?

— On ne vous l'enlèvera pas ! Votre innocence sera reconnue ; on vous rendra votre épée, et de plus on vous récompensera comme vous le méritez. Nous plaiderons votre cause... Il y a des juges à Madrid !

— Ils seront inexorables.

— On les attendrira.

— Ils sont tous vendus.

— Eh bien ! on les achètera, et plus cher que personne, plus cher que le duc de Lerma lui-même.

— Ce n'est pas cela que je veux.

— Et que voulez-vous donc ?

— Voir Fernand, mon neveu... lui parler !

— Écoutez ! écoutez ! s'écria le vieillard... Entendez-vous au-dessus de notre tête le galop d'un cheval ? Il a henni. Je le reconnais ! C'est Kaleb... c'est le cheval de mon fils ! Yézid nous arrive, et Fernand avec lui. Courage ! courage !

La porte s'ouvrit et Yézid parut. Il était seul.

Il avait fait en moins de deux jours les soixante lieues qui séparent Madrid de Valence, et il raconta aux deux vieillards ce qui s'était passé.

Seulement il leur laissa ignorer ce qu'il avait appris depuis : c'est que pour avoir manqué de respect au roi, en son conseil, pour avoir défendu et peut-être partagé les opinions

d'un gentilhomme déclaré traître à son souverain et à son pays, pour d'autres raisons encore dont le duc de Lerma et le grand inquisiteur ne parlaient pas et qu'il était facile de deviner, Fernand d'Albayda était privé de l'honneur de servir désormais son pays, et condamné à subir, dans la prison de Valladolid, une captivité dont rien ne faisait prévoir le terme.

De pareilles nouvelles auraient porté le coup de la mort à don Juan d'Aguilar, et Yézid se contenta de lui dire que son neveu était gardé à vue, pour avoir soutenu l'honneur de leur maison, et pour avoir voulu le défendre, les armes à la main, envers et contre tous, même contre le fils du ministre.

— Bientôt, ajouta Yézid, il sera libre, il viendra; d'ici là, qu'attendez-vous de son amitié, ou plutôt de la mienne? car moi, c'est lui! ainsi donc parlez, dites tout à votre neveu!

D'Aguilar regarda le jeune homme avec le sourire d'un ancien ami, et le vieil Albérique, qui comprit ce regard, s'écria :

— Je vous disais bien qu'il était impossible de ne pas aimer Yézid ; parlez maintenant, nous vous écoutons.

D'Aguilar leur raconta ce qui s'était passé depuis le moment où le comte de Tyrone, chef des révoltés, l'était venu joindre avec quatre mille hommes seulement. Avec cette faible troupe et les six mille Espagnols qu'il commandait, il n'avait pas craint d'attaquer, près de Baltimore, trente mille Anglais commandés par le vice-roi d'Irlande.

Les Espagnols, se battant avec leur valeur accoutumée, avaient longtemps soutenu le combat et rendu la victoire incertaine; mais, abandonné lâchement par Tyrone et les Irlandais, d'Aguilar avait été obligé de faire sonner la retraite. Ralliant ses troupes et ne les laissant point entamer, il s'était jeté sur Kinsale et Baltimore, deux villes dont il s'était d'abord emparé.

Au lieu de lui venir en aide, les habitants de l'Irlande,

frappés de terreur, s'étaient empressés, pour se soustraire à la vengeance d'Élisabeth, de faire leur soumission, sans s'inquiéter des alliés qui étaient venus les secourir ; dès lors l'expédition était devenue sans but, mais d'Aguilar avait voulu du moins conserver à son roi une armée dont tout le monde regardait le salut comme désespéré.

Attaqué du côté de la terre par le vice-roi et toute son armée, bloqué du côté de la mer par une flotte anglaise, le général espagnol avait fait dire à lord Montjoy qu'il s'ensevelirait sous les ruines de Kinsale et de Baltimore qu'occupait alors son armée, et que si cette armée était perdue pour l'Espagne, ces deux villes le seraient également pour l'Angleterre.

Lord Montjoy, dont le cœur était noble et généreux, avait répondu à cette courageuse déclaration, en offrant à d'Aguilar la capitulation qu'il dicterait lui-même, et d'Aguilar avait exigé : qu'on accordât à ses troupes les honneurs de la guerre, qu'on les transportât en Espagne sur des vaisseaux anglais, avec leur artillerie et leurs munitions ; de plus, ne voulant même pas exposer à la colère du vainqueur les alliés qui l'avaient abandonné et trahi, d'Aguilar avait stipulé une amnistie pour les habitants de Kinsale et de Baltimore.

Tout lui avait été accordé.

— Et voilà, s'écria le vieillard avec indignation, voilà l'acte que l'on veut faire passer pour une lâcheté et pour une trahison ! Ils ont dénaturé les circonstances et les faits. Ils m'accusent d'avoir traité avec des hérétiques, des excommuniés, et ne veulent m'écouter que lorsque je me serai constitué prisonnier de l'inquisition ; et comment du fond de ses cachots ma voix se ferait-elle entendre ? Ils auraient soin de l'étouffer, de publier des aveux mensongers que je ne serais pas là pour démentir. J'ai fait un mémoire, le voici ; il faut qu'il soit lu, non par le duc de Lerma, mais par le roi, le roi lui-même. C'est le service que j'attendais de mon neveu, don Fernand d'Albayda, à qui son âge accorde entrée au conseil. Nul autre que lui n'oserait me le rendre maintenant, pas même le marquis de Miranda notre parent, président de

l'audience de Castille ; car ce serait se faire un ennemi du duc de Lerma, ce serait encourir sa disgrâce, et à présent, en Espagne, dit le vieillard en baissant la tête, personne n'a ce courage.

— Si vraiment, répondit Yézid, qui venait d'écouter attentivement ce récit ; il est encore en Espagne des cœurs qui braveraient tout pour un ami : mais ceux-là ne sont pas à la cour.

— C'est ce que je voulais dire, répondit d'Aguilar avec amertume.

— Ceux-là ne peuvent pas approcher le roi, continua Yézid... Mais il est d'autres moyens, je l'espère, d'arriver jusqu'à lui. Confiez-moi ce mémoire, et, avant une quinzaine de jours peut-être, il lui sera remis, à lui... à lui-même, par une personne que nul ne soupçonnera et qui redoutera peu le duc de Lerma ; d'ici là, restez caché dans cet asile, où l'on ne pourra vous découvrir, et comptez sur moi.

Sans s'expliquer sur son projet, dont il désirait prendre sur lui seul tout le danger, Yézid voulait partir à l'instant même, au milieu de la nuit. On eut grand'peine à le faire attendre jusqu'au jour.

Il employa ce temps à demander à d'Aguilar de nouveaux détails sur l'expédition d'Irlande, surtout sur lord Montjoy, que lui, Yézid, avait connu autrefois, à Cadix, au sujet d'une importante affaire, d'un traité secret de commerce, entre les Maures de Valence et les sujets de la reine Élisabeth. Il conjura de nouveau d'Aguilar de prendre courage, lui promit un prompt retour, et s'arracha aux embrassements de son père et aux témoignages d'affection de ses fidèles serviteurs, tout attristés du nouveau départ de leur jeune maître.

A la cour cependant, et dans les principales villes du royaume, ce n'était que bals, fêtes, réjouissances pour l'arrivée et le mariage de la reine.

Marguerite d'Autriche, la plus jeune des trois filles de l'archiduc Charles, n'était point d'une grande beauté ; mais elle était pleine de grâce, de franchise, d'abandon ; et elle

venait régner dans un pays où tout était gravité, dissimulation et étiquette. Jamais reine n'avait été moins faite pour l'Espagne.

Élevée, comme le sont presque toutes les princesses allemandes, dans l'intimité de la famille, dans une grande liberté d'action, dans une facile, mais noble familiarité avec tous ceux qui l'entouraient, Marguerite avait conservé, de son pays, les idées exaltées qui devaient produire, plus tard, *Werther*, et la Marguerite de *Faust*.

Son imagination vive, ardente avait un côté tendre et mélancolique qui n'excluait point une douce gaieté, et ce caractère devait être assez difficilement compris dans le nouveau pays qu'elle allait habiter ; pays où elle formait une assez piquante opposition : car l'azur de ses yeux contrastait avec l'œil noir des Andalouses, autant que la rêverie germanique avec le son des castagnettes et les poses animées du fandango.

La flotte, qui avait pris la princesse à Gênes, l'avait conduite à Valence, où le roi devait se rendre pour la cérémonie du mariage; et la cour l'y avait précédée.

Marguerite avait été peu enchantée de Valence la belle, qui, avec ses rues étroites, tortueuses et impraticables, lui semblait avoir usurpé son surnom. Elle avait fait son entrée par l'Alameda ou la promenade publique, avait été reçue au palais du vice-roi, où toutes les dames de sa maison lui avaient été présentées, et où don Juan Ribeira, patriarche d'Antioche et archevêque de Valence, l'avait haranguée et bénie. Marguerite s'était peu amusée ce soir-là, et ce qui surtout l'avait attristée, c'est que parmi toutes les grandes dames de la cour qui avaient paru au baise-main, et avec lesquelles elle allait passer sa vie, aucune ne lui avait inspiré de sympathie ni de confiance. Il n'y en avait aucune qu'elle eût osé interroger; et cependant elle avait tant de choses à demander !

C'était le lendemain que le roi devait arriver pour l'épouser, et elle ne connaissait rien de ce roi... que son portrait !...

On lui avait dit seulement que, depuis longtemps, Philippe l'aimait et l'avait choisie, que du vivant du dernier roi c'était un mariage convenu et arrêté; et, en Allemagne, il y a un grand respect et un grand charme attachés aux idées de fiançailles, à ces engagements écrits dans le ciel, avant d'être réalisés sur la terre.

— Je lui appartiens déjà, se disait-elle, je suis sa fiancée, je suis la femme de son choix! et cette seule pensée lui avait inspiré, sinon de la tendresse, au moins de la reconnaissance pour son royal époux. Elle aurait donné tout au monde pour connaître son caractère, ses goûts, ses idées, ses manières. Mais à qui s'adresser dans cette cour où elle ne connaissait personne, où elle était étrangère, bien plus encore, où elle était reine, ce qui faisait supposer que chacun refuserait ou craindrait de lui dire la vérité.

Ses femmes s'étaient retirées depuis longtemps; Marguerite ne dormait pas, et elle ne pouvait dormir. Elle ouvrit une porte vitrée qui donnait sur les vastes jardins du palais. La nuit était superbe, l'air chaud et embaumé; partout un profond silence, des arbres élevés et d'épais ombrages. Marguerite se hasarda à faire quelques pas dans une allée, puis elle s'enhardit, s'avança plus loin, et se perdit sous des massifs de verdure.

Au bout de quelques instants, elle crut entendre des voix de femmes dans un bosquet, et elle allait se retirer lorsque son nom et celui du roi frappèrent son oreille. La curiosité l'emporta, elle se cacha derrière des touffes de citronniers et de grenadiers, et écouta; c'étaient deux dames de la cour.

— Nous aurons des bals et des fêtes... Voici Sa Majesté Catholique enfin mariée! ce n'est pas sans peine.

— Vous vous trompez, marquise, il n'y a jamais eu de difficultés pour marier le roi... au contraire...

— Au contraire, dites-vous?... expliquez-moi cela, ma chère comtesse.

— Ne savez-vous donc pas comment ce mariage s'est dé-

cidé ?... c'est une histoire curieuse... Le duc de Lerma, qui depuis... l'ingrat !... mais alors j'avais toute sa confiance... le duc m'a raconté l'anecdote le soir même, sous le sceau du secret, car il avait une peur horrible du roi.

— Comme tout le monde, du reste.

— A commencer par son fils, dont la soumission et la faiblesse passaient toutes les bornes. Philippe II avait toujours craint que l'infant n'eût trop d'esprit ; il en croyait voir dans toutes ses actions.

— Pas possible !

— Il était si défiant !... aussi, dans sa profonde politique, avait-il formé le dessein de le rendre imbécile ; il avait fait en sa vie des choses plus difficiles ; mais bientôt il trouva lui-même qu'il avait trop bien réussi.

— Allons donc !

— C'est comme je vous le dis, et c'est justement à cela que se rapporte l'anecdote que je vous ai promise. Le feu roi voulait marier son jeune fils de son vivant... C'était une idée comme une autre, une idée paternelle et monarchique ; et, devant quelques personnes de la cour, dont était le duc de Lerma, alors marquis de Denia, il déclara au prince qu'il voulait lui donner pour femme une des trois filles de l'archiduc Charles d'Autriche.

— C'est vrai ! l'archiduc, je crois, en avait trois !

— Oui, les princes allemands peuplent beaucoup ! et Philippe II, montrant à son fils trois tableaux magnifiquement encadrés, l'engagea à examiner attentivement ces trois portraits, ceux des trois princesses autrichiennes, et à désigner celle qu'il préférait pour sa femme. Devinez ce que fit le jeune prince ?

— Il les préféra toutes trois ?

— Son père, tout dévot qu'il était, eût peut-être choisi ainsi ; mais le fils, s'inclinant respectueusement, répondit avec sa soumission accoutumée, qu'il s'en rapportait, pour une décision si importante, au jugement de Sa Majesté. — Mais, poursuivit le roi, il s'agit de votre goût. — Je m'en

rapporte à celui de Votre Majesté. — De votre inclination. — Ce sera celle de Votre Majesté. — Mais enfin, il y a une de ces trois figures qui vous plaît le plus. — Ce sera celle qui plaira à Votre Majesté. — Le roi proposa alors de faire porter ces trois portraits dans la chambre de l'infant, afin qu'il réfléchît et se décidât à loisir.

— C'est juste ! la nuit porte conseil.

— Le prince répondit que ce serait inutile, que son choix était fait d'avance, et qu'il était fermement décidé.

— A quoi?

— A préférer celle que le roi désignerait. — Sa Majesté doit s'y connaître mieux que moi, ajouta-t-il.

— C'était peut-être vrai !

— Et l'on eut beau faire, on ne put obtenir de lui aucune réponse. Les choses en restèrent là *.

— Et qui donc enfin, dans cette grave affaire, a eu le pouvoir de décider? Est-ce le duc de Lerma?

— Non, mais un arbitre plus puissant que le ministre et que le feu roi lui-même : la mort, qui a enlevé successivement les deux filles de l'archiduc, de sorte que la princesse, étant restée seule, a enfin obtenu la préférence.

— C'est heureux pour elle.

— Plus que pour Sa Majesté, qui n'avait pas tort d'hésiter si longtemps. A ce propos, demanda la marquise, comment trouvez-vous notre nouvelle souveraine?

— Bien Allemande ! marquise.

— Et moi bien gauche ! comtesse.

— C'est ce que je voulais dire !

La reine avait à peine entendu ces derniers mots, qu'elle venait de s'enfuir, et sans que personne se fût douté de sa promenade, elle était rentrée dans son appartement, en se répétant : Choisie par lui !... Voilà comment il m'a choisie !... O mon Dieu !... mon Dieu !

* Khevenhiller, *Annal. Ferdin.* de l'année 1598. Léopold Ranke.

Les illusions de la pauvre Marguerite, ce mariage écrit dans le ciel, ses rêves d'amour et de tendresse, tout venait de s'évanouir ; et lorsque le roi arriva, lorsque, plein d'une émotion qu'il ne connaissait pas encore, il se présenta devant sa jeune épouse, un mot gracieux, un sourire encourageant pouvaient changer sa destinée et en faire un autre homme. Cet ascendant, ce pouvoir absolu qu'il avait laissé prendre à son ministre pouvait facilement se transmettre à la première femme qu'il eût aimée.

Mais Marguerite l'accueillit avec un air gracial ; et quand Philippe, surpris et déconcerté, essaya de balbutier quelques compliments ou quelques galanteries, un sourire de mépris erra sur les lèvres de la jeune reine : elle se rappela dans ce moment la phrase de soumission filiale adressée à Philippe II ; et le roi, que la conversation embarrassait beaucoup, ayant demandé au bout de quelque temps quelle heure il était, distraite et préoccupée, elle répondit : « Celle qu'il plaira à Votre Majesté ; » mot que le roi prit pour une sottise, et qui n'était qu'une revanche.

Quant à ses dames d'honneur, elle eût été fort embarrassée de dire celle qui lui déplaisait le plus.

Elle tressaillit le lendemain aux premiers mots de basse adulation qui lui furent adressés. Elle avait reconnu, non les traits, mais la voix des deux dames qu'elle avait entendues la veille dans le bosquet.

L'une, d'un âge mûr, était sa camarera mayor, la marquise de Gandia ; l'autre, jeune encore, et qui avait dû être charmante, était la comtesse d'Altamira, autrefois alliée, aujourd'hui ennemie du duc de Lerma, et qu'un pouvoir occulte, dont nous parlerons plus tard, avait maintenue à la cour ; mais comme elle n'exerçait en ce moment aucune fonction immédiate et ostensible, la reine demanda au premier ministre en quelle qualité la comtesse était auprès d'elle.

Le duc de Lerma, répondit avec gravité :

— Comme gouvernante des enfants de Votre Majesté.

— Déjà ! reprit sèchement la reine, s'étonnant en elle-

même qu'on eût pourvu d'avance à une charge dont la nécessité lui semblait au moins problématique.

Nous n'entrerons point dans le détail des fêtes, bals, tournois, carrousels, illuminations et spectacles pompeux qui eurent lieu à l'occasion de ce mariage ; l'histoire en a gardé le souvenir. Le million de ducats annoncé par le duc de Lerma, fut dit-on, dépassé ; et, si l'on en excepte les ouvrages donnés par Calderon de la Barca, qui débuta à cette occasion dans la carrière dramatique, il était impossible d'acheter plus cher de l'ennui, denrée qu'il est si facile d'avoir pour rien, surtout à la cour.

Rassasiée de plaisirs et d'hommages, fatiguée de fêtes, de réceptions et d'étiquette, la reine déclara qu'elle voulait aller à Madrid sans escorte, et traverser, incognito, et à petites journées, le beau royaume de Valence, qu'elle ne connaissait pas et qu'elle désirait parcourir, avant d'entrer dans la Nouvelle-Castille.

Le roi aurait voulu l'accompagner, mais il avait solennellement promis à fray Cordova, son confesseur, cordelier placé près de lui par le duc de Lerma, de faire, après la première semaine de son mariage, une neuvaine à Saint-Jacques de Compostelle. Il était trop dévot pour oublier cette promesse, et le duc de Lerma trop habile pour ne pas la lui rappeler.

C'était interrompre l'intimité que font naître, même entre époux couronnés, les premiers jours d'un mariage ; c'était, dans le cas où la reine aurait déjà pris quelque ascendant sur son mari, la meilleure manière de le détruire ou de l'atténuer.

Le roi, qui avait toute l'Espagne à traverser, partit promptement pour la Galice, escorté de son ministre et d'une grande partie de sa cour, tandis que la reine, avec une suite peu nombreuse, se mit en route, voyageant lentement, d'abord à cause de la chaleur, qui était excessive, et puis parce qu'à chaque pas elle s'arrêtait pour admirer.

La campagne de Valence présentait l'aspect d'un magnifique

jardin. Sa fertilité tenait du prodige. On l'attribuait aux flots de sang dont ses plaines avaient été inondées pendant les combats entre les Maures et les chrétiens. Mais, sans doute, le travail des Maures avait contribué, plus que leur sang, à la féconder.

Partout, des réservoirs et des canaux d'arrosage distribuaient les eaux dans les terrains les plus éloignés et les plus arides; partout des eaux jaillissantes et des tapis de verdure, partout des fruits au milieu de corbeilles de fleurs.

La reine et son escorte suivaient depuis longtemps les bords du Guadalaviar, et les yeux de la jeune princesse, fatigués de la pompe des palais, ne pouvaient se rassasier de la vue de cette nature enchanteresse.

Tout à coup, c'était à la fin de la journée, le soleil était sur son déclin, elle s'arrêta et poussa un cri d'admiration à la vue d'un vallon ou plutôt d'un Éden, où se réunissaient les merveilles de la végétation, toutes les plantes des tropiques à côté de celles de l'Europe. Là, croissaient en plein air le bananier, le pistachier, le myrte et le sésame; là s'élevaient des bois d'orangers et de citronniers dont les branches ployaient sous leurs fruits dorés.

Un ruisseau, dont la blanche écume étincelait sur les gazons, parcourait toute la vallée, arrosant de ses flots bienfaisants la canne à sucre, le cotonnier, l'ananas et le cafeier. C'était une féerie, un enchantement, c'était le *val Paraiso*, la vallée du Paradis !

A mi-côte s'élevait une habitation comme la reine n'en avait jamais vue.

C'était l'architecture arabe dans ce qu'elle avait de plus léger et de plus élégant, ses fines colonnettes, ses gracieuses parures découpées avec tant de coquetterie qu'on eût dit des dentelles de marbre. Autour de l'habitation régnaient des jardins délicieux, dont on apercevait de loin les massifs de fleurs et les jets d'eau retombant dans des bassins de marbre blanc.

Et ce palais, cette demeure royale, n'étaient cependant

qu'une ferme opulente; car des deux côtés du logement principal, à travers les portiques élégants que soutenaient ces sveltes colonnes, on voyait de nombreux troupeaux se presser et rentrer au bercail. La clochette des vaches et des brebis retentissait en cadence dans le lointain, et accompagnait le chant des pasteurs, chant suave et mélodieux, nouveau pour les oreilles de la reine, mais non pour les échos de la vallée, qui le répétaient avec complaisance, et semblaient le saluer comme le chant de la patrie.

La reine demanda à qui appartenait cette champêtre et magnifique habitation.

— Au plus riche propriétaire de Valence, Alami Delascar d'Albérique.

— Voici la fin du jour, et au lieu de marcher jusqu'à Tuejar où notre halte est préparée, j'aurais bien envie de m'arrêter ici, et de contempler demain cette belle vallée éclairée par les premiers rayons de l'aurore, comme elle l'est en ce moment par le soleil couchant.

— Je ferai observer à Votre Majesté que cela est impossible, dit la marquise de Gandia, la camarera mayor.

— Et pourquoi?

— On attend Votre Majesté à Tuejar... ce soir.

— Si j'étais indisposée, je ne pourrais m'y rendre!

— Mais, grâce au ciel, Votre Majesté ne l'est pas.

— Supposez que ce soir, le ciel m'accorde ce bonheur... et je crois qu'en effet il vient de m'exaucer... car je souffre... j'ai mal aux nerfs.

— J'espère que cela n'est pas.

— Cela est! cela m'arrive toujours quand on me contrarie.

— Sa Majesté a raison, s'écria la comtesse d'Altamira; c'est un effet immanquable que j'ai souvent éprouvé.

— Envoyez un homme à cheval à Tuejar, et prévenez que nous n'irons que demain dans la journée

— Mais, madame...

— Qu'est-ce encore?

— Que prétend faire Votre Majesté ?

— Demander pour cette nuit l'hospitalité à Delascar d'Albérique. Pensez-vous qu'il la refuse à la reine ?

— Non, sans doute... mais lui accorder un tel honneur est impossible !

— Et pourquoi ?

— Ce d'Albérique est un Maure !

— Les Maures ne sont-ils point nos sujets comme les autres habitants de l'Espagne ?

— Si, madame !

— Pourquoi donc alors ne pourrais-je pas reposer sous son toit, aussi bien que sous celui du corrégidor de Tuejar ?

— Je doute, madame, que Sa Majesté le roi catholique approuve ce projet !

— Faut-il donc lui envoyer un courrier sur la route de Galice, et la consulta royale doit-elle s'assembler, pour savoir où nous passerons cette nuit ?

— Non, madame, reprit la camarera mayor, mais je suis certaine que Son Excellence le duc de Lerma s'opposerait formellement...

La reine jeta sur elle un regard qui l'empêcha d'achever sa phrase, tant il y avait dans ce regard d'indignation et de mépris; puis se tournant vers un de ses gentilshommes :

— Comte, lui dit-elle, veuillez demander au Maure Albérique s'il veut bien accorder, pour cette nuit, l'hospitalité à la reine d'Espagne.

Le comte partit, et la reine, prenant un ton plus doux, dit à la camarera mayor :

— Je ne vous oblige pas, madame la marquise, à braver la colère du roi, et bien plus encore celle de M. le duc de Lerma, en nous suivant dans cette demeure. Vous êtes la maîtresse de ne pas nous y accompagner; quoiqu'à vrai dire, mesdames, continua-t-elle gaiement, je sois fort curieuse de l'examiner en détail; et je serai bien trompée si la réception qu'on nous y prépare ne vaut pas celle qui nous attendait chez M. le corrégidor de Tuejar.

Elle avait à peine fini de parler, qu'un vieillard à la barbe blanche et à la figure vénérable s'approcha d'elle, et mettant un genou en terre :

— Je ne croyais pas, madame, qu'un si grand honneur fût jamais réservé à moi et à ma famille ; mais Votre Majesté a voulu commencer son règne par faire des heureux, et dans cette maison où elle daigne entrer, chaque jour on redira son nom avec respect et reconnaissance.

Puis, se relevant, et avec un regard où brillaient les dernières lueurs de la majesté des rois maures, il ajouta :

— D'autres viendront vous offrir les clés de leurs cités ou de leurs forteresses ; nous, madame, dans nos personnes et dans nos biens, qui sont à vous, rien n'est digne de vous être offert ; mais on dit que la bénédiction d'un vieillard porte bonheur : permettez-moi d'appeler sur vous celle du ciel ! Soyez bénie, ô reine ! que le sceptre vous soit léger ! que tous vos jours soient heureux !

C'était la première fois, depuis que Marguerite était en Espagne, qu'on lui parlait un langage qui lui allait au cœur, un langage qu'elle pouvait comprendre et qui ne répondait que trop bien à ses secrets sentiments.

Pendant qu'autour d'elle les gens de sa suite se consultaient des yeux, incertains s'il fallait approuver ou blâmer la hardiesse du Maure, la reine lui tendit la main en disant :

— Fils des Abencérages, nous nous confions à l'hospitalité du Maure. Entrons !





X

LA VISITE DE LA REINE.

La première cour était entourée de légères arcades formées par des sculptures à claire-voie, d'un travail presque aérien, et soutenues par de minces colonnes de marbre blanc. L'air était embaumé par des massifs de fleurs, et à travers les portiques de la cour, on apercevait les jardins où brillaient le cactus, l'aloès, le câprier, l'astragale ligneux, la giroflée sauvage et des palmiers indigènes, dont les cimes dépassaient les bosquets d'oliviers et de grenadiers.

A gauche de la cour, un portail richement orné servait d'entrée à une grande pièce pavée de marbre blanc.

Une coupole ouverte y laissait pénétrer l'air extérieur et la chaude lumière du soleil couchant. Là, des jeunes filles, vêtues de l'habit mauresque, vinrent présenter à la reine des fleurs étrangères et nouvelles qui jamais en Allemagne n'avaient frappé ses yeux : c'était la rose du Japon, le camélia rouge et blanc.

Marguerite regardait tout ce qui l'entourait avec étonnement, avec plaisir, avec une curiosité enfantine qu'elle ne prenait pas la peine de déguiser. Dans cette habitation d'un autre âge, elle se croyait d'un autre siècle ; elle n'était plus reine d'Espagne, mais simple voyageuse, au pays et au temps des rois maures.

Dans la salle où fut servi le repas, la partie inférieure des murailles était incrustée de belles briques vernies, sur lesquelles on voyait les écussons des Abencérages ; la par-

tie supérieure était revêtue de ce beau stuc inventé à Damas, qui se composait de grandes plaques moulées, jointes ensemble avec tant d'art, qu'elles paraissaient avoir été sculptées sur place en bas-reliefs élégants, ou en arabesques fantastiques, mêlées de chiffres, de vers, et d'inscriptions en caractères arabes. Les ornements des murs et de la coupole étaient dorés, et les interstices remplis par du lapis-lazuli ; autour de la salle étaient des ottomanes et des divans soyeux, placés de distance en distance.

Une eau limpide, coulant dans des coupes de marbre, entretenait une douce fraîcheur, tandis que des jeunes filles offraient aux convives des parfums, des sorbets et des fruits glacés.

Tout, dans cette habitation, offrait l'aspect du bon goût et du bien-être. Le luxe ne s'y montrait pas, et partout l'élégance faisait pardonner la richesse.

Pendant la soirée, Marguerite, qui aimait beaucoup plus à s'instruire que l'étiquette ne le permettait aux reines d'Espagne, Marguerite causa avec Albérique, et celui-ci lui parla, non pas des souvenirs glorieux et des conquêtes de ses ancêtres, mais de ce qu'ils avaient fait pour enrichir l'Espagne et la rendre heureuse, des lois sages et équitables qu'ils lui avaient données, des sciences et des arts protégés par eux, de l'encouragement accordé à l'agriculture, au commerce et aux manufactures.

Il lui parlait aussi, comme du sujet qui devait le moins ennuyer une jeune reine, de la galanterie des Maures, de leur esprit chevaleresque, de leur amour pour la gaie science, la poésie, la musique, et surtout pour les dames... Les heures s'écoulaient, et plusieurs fois la camarera mayor avait, par des gestes d'impatience, indiqué à sa souveraine qu'il était l'heure de se retirer.

Marguerite la comprit enfin ; elle se leva.

Au-dessus du porche intérieur régnait une galerie qui communiquait à l'appartement des femmes. On y voyait encore les jalousies, à travers lesquelles les beautés aux yeux

noirs du harem pouvaient voir, sans être vues, et assister aux fêtes qui se célébraient dans les salons d'en bas.

La distribution et l'ornement intérieur des appartements avaient été bien changés depuis par Albérique ; et la chambre la plus belle, la plus élégante, surtout la plus commode, celle qui d'ordinaire, était la sienne, avait été cédée par lui à la reine.

Dès qu'elle fut seule, dès qu'elle fut délivrée des empressements et des soins de ses femmes, elle se mit à rêver à tout ce qu'elle avait vu.

On ne peut contempler en Espagne la mosquée de Cordoue, l'Alcazar de Séville, l'Alhambra de Grenade ou d'autres monuments du même style, sans y associer les anciens souvenirs de romans qu'ils réveillent dans l'imagination. L'on s'attend presque à voir la blanche main d'une princesse faire un signe du balcon, ou bien un œil noir briller derrière la jalousie.

Ces impressions qu'ont ressenties presque tous les voyageurs, Marguerite les éprouvait en ce moment, et plus qu'une autre peut-être. Elle se représentait quelque jeune Abencérage, le turban en tête, le large cimeterre au côté, portant sur son bouclier sa galante devise et les couleurs de sa dame ; elle croyait entendre les pas de son coursier, il en descendait, il s'arrêtait sous son balcon... Un instant après avait retenti le son de la guitare.... et Marguerite s'endormit en rêvant à la cour de Grenade, au roi Boabdil, à la reine Zoraïde, mise en accusation par un époux jaloux, pour un crime que Marguerite eût pardonné... celui d'avoir été trop aimée.

La reine se réveilla au point du jour, et se leva pour examiner de sa fenêtre, comme elle se l'était promis, les campagnes de Valence au lever de l'aurore : c'était d'abord un grand bonheur ; et un autre, non moins grand, c'était d'être seule pendant trois ou quatre heures : car elle ne devait se lever officiellement qu'à neuf ou dix heures, et les femmes composant son service ordinaire ne pouvaient entrer dans sa chambre avant ce moment.

Tout dormait donc encore dans l'habitation du Maure, tout excepté elle. Elle venait de jeter une légère mantille sur ses épaules que couvraient ses blonds cheveux, lorsqu'elle entendit dans la muraille un bruit, une espèce de craquement qui la fit tressaillir, et vis-à-vis d'elle, un panneau doré, qu'éclairaient les premiers rayons du soleil levant, s'ébranla, tourna sur lui-même et lui laissa voir un jeune homme qui entra vivement et sans crainte dans son appartement.

Frappée de surprise et d'effroi, Marguerite n'eut pas même la force de crier; sentant ses genoux fléchir, elle s'appuya contre sa haute et riche toilette, dont les rideaux de soie la cachèrent un instant.

— Mon père, mon père, s'écria vivement le jeune homme, réveillez-vous! c'est moi; j'arrive à l'instant, et il faut que je vous parle avant qu'on ne sache mon retour.

Et il marchait vers l'alcôve, et tira les rideaux du lit, qui heureusement était désert : la reine n'y était plus.

— Déjà levé! dit-il; et, se retournant, il aperçut près de la toilette une jeune femme, en costume du matin, qui baissait les yeux et rougissait.

Les deux mots du jeune homme venaient de tout lui apprendre; et, incertaine maintenant, elle hésitait et ne savait si elle devait punir ou pardonner un hasard dont personne n'était coupable, mais qui la mettait dans une situation si extraordinaire et si embarrassante!... Cependant, comme elle ne manquait ni de tête, ni d'esprit, ni de jugement, elle comprit, en un instant, que le seul danger véritable et réel était de donner lieu au moindre éclat; que ceux qui pouvaient la perdre étaient, non le jeune homme qui était là, dans son appartement, mais ceux qui veillaient sur elle, au dehors.

Et sur-le-champ son parti fut pris.

Pendant ce temps, Yézid debout, immobile devant elle, la contemplait avec une émotion où il y avait mieux que de l'étonnement... car l'apparition subite de cette jeune et belle fille lui semblait magique et surnaturelle.

— Etes-vous une fille du Prophète... une houri... une fée ? dit-il en tremblant.

— Non, répondit Marguerite avec dignité, mais je suis ta reine... ta reine à qui ton père a donné pour cette nuit l'hospitalité *.

Yézid tomba un genou en terre.

— Pardon, madame, pardon ! s'écria-t-il.

La reine lui fit signe de la main de parler moins haut, et se rapprochant de lui :

— Comment te trouves-tu à cette heure dans cet appartement ?

— J'ai voyagé toute la nuit. J'arrivais de Cadix, et comme tout le monde était endormi, je me suis glissé dans la chambre de mon père, par ce passage secret que lui seul et moi connaissons.

— Quel est ce passage ?

Le jeune homme hésita un instant, puis voyant dans les yeux de la reine cette bonté et cette franchise de la jeunesse qui bannissent toute défiance, il lui dit :

— Ce secret est celui de ma famille, mon père m'avait dit : Ne le révèle qu'à Dieu ou à ses anges...

Il jeta sur la reine un regard de respect et d'admiration, et ajouta :

— Je puis le dire, je crois, à Votre Majesté.

— Eh bien ? dit Marguerite avec curiosité.

— Eh bien, ce passage conduit à un endroit où est renfermé le trésor de nos pères, qui nous fut légué par eux, trésor que nous augmentons par notre travail, pour venir au secours de nos frères si jamais le malheur ou la persécution devait les atteindre ; c'est leur avenir, leur existence peut-être que je viens de livrer à Votre Majesté. Mais je ne m'en repens point. Dieu ne saurait me punir d'avoir eu confiance en ma souveraine.

— Et tu as raison, dit Marguerite ; ton père et toi possé

* En Espagne, le roi et la reine tutoient tout le monde

diez seuls ce secret, nous serons trois maintenant à le bien garder.

Puis, élevant la main, elle dit :

— Je jure que le roi mon époux, et aucun de ses ministres, n'en auront jamais connaissance !

Alors, avec un sentiment assez difficile à définir et à expliquer dans une reine, si une reine n'était pas une femme... elle ajouta en souriant :

— Et maintenant que je t'ai rassuré, maintenant que me voilà comme toi propriétaire de ce secret, dis-moi...

Elle hésita encore, et enfin, reprenant courage, elle acheva avec embarras :

— Dis-moi... si je ne pourrais pas connaître ce trésor... et le voir ?

— Vous, madame ! s'écria Yézid étonné.

— Oui, dit la reine avec naïveté, j'en meurs d'envie !

— Venez, venez... et si Votre Majesté daigne se fier à Yézid d'Albérique.

— Ah ! Yézid d'Albérique... c'est ton nom ?

— Oui, madame.

— N'était-ce pas celui d'un Abencérage ?...

— Oui, madame, celui qui le premier fut traîné, par l'ordre de Boabdil, dans la cour des Lions, et dont la tête roula la première sur la fontaine de l'Alhambra. Mais que Votre Majesté se rassure, continua-t-il en voyant l'émotion de la reine, nous sommes ici chez mon père, au milieu de ses serviteurs, et dans le souterrain où je vais vous conduire, il n'y a aucune apparence de danger.

— Eh mais... dit la reine en souriant, il y en aurait un peu... pas beaucoup ! que je n'en serais pas fâchée.

— Malgré ma soumission à ses désirs, je ne puis en promettre à Votre Majesté.

— Eh bien ! donc, et puisqu'il n'y a pas moyen, je me résigne ; Yézid d'Albérique, je suis prête à te suivre !

Yézid s'élança dans le passage secret ; Marguerite l'y suivit ; et à peine eut-elle fait quelques pas qu'elle réfléchit,

pour la première fois, à sa démarche, à sa témérité!...

Mais elle pensa en même temps que, heureusement, il était trop tard pour réfléchir ; que, d'ici à quelques heures, on ne pouvait entrer dans son appartement. D'ailleurs, hésiter maintenant, c'était faire injure à la loyauté d'un Abencérage ; Yézid avait eu confiance en elle, elle pouvait bien avoir confiance en lui...

Et elle continua sa route.

Yézid lui avait dit la vérité. Le chemin qu'ils suivaient n'avait rien d'effrayant : ils s'avançaient sur un sable fin et léger qui ne blessait en rien les pieds délicats de la reine.

Pendant quelque temps ils furent éclairés, dans leur marche, par le jour qui venait de l'ouverture d'en haut ; puis ils arrivèrent à un rocher qui fermait la route et sur lequel croissaient des fleurs de grenadier.

Le reine admirait leur éclat et leur beauté. Yézid en cueillit une touffe qu'il lui offrit avec respect, pendant que son autre main appuyait avec force sur un angle du rocher, qui s'ouvrit et leur livra passage. Mais cette fois la galerie était tellement obscure que Marguerite fut obligée, pour se guider, de s'appuyer sur le bras de Yézid!... elle, la reine!... et ceux qui se rappelleront l'étiquette de la cour d'Espagne, trouveront que c'était là une faveur insigne! certaines familles, certains grands de première classe en jouissaient seuls, et aux jours d'apparat, dans les palais de Madrid ou de l'Escurial, aux yeux de la foule qui les enviait!

Yézid était bien plus heureux encore, et la reine n'avait pas seulement pensé à l'immense honneur qu'elle lui accordait !

Ils marchaient toujours dans l'obscurité, quand un caillou heurté par le pied de Marguerite la fit chanceler; Yézid la soutint, et la reine sentit ce cœur, contre lequel elle s'appuyait, battre avec violence, de respect et de crainte sans doute!

Par bonheur ce long passage souterrain venait de finir ; ils

entraient dans une vaste salle éclairée par plusieurs lampes d'argent.

De nos jours encore, les histoires de trésors enfouis par les Maures sont généralement répandues en Espagne parmi les gens du peuple, et c'est tout naturel.

Les Maures de Grenade, au temps de Ferdinand et d'Isabelle, étaient persuadés que, tôt ou tard, ils rentreraient dans cette belle patrie qu'ils avaient conquise et qu'on leur enlevait injustement. Aussi beaucoup d'entre eux, avant leur départ, avaient enfoui ce qu'ils avaient de plus précieux.

Plusieurs de ces trésors avaient été trouvés par les paysans espagnols ; d'autres avaient échappé à leurs avides recherches, et les richesses de la famille d'Albérique étaient de ce nombre ; il est vrai que les pierres précieuses, que les lingots d'or et d'argent étaient, aux yeux de Delascar, des valeurs moins réelles et moins sûres que les richesses produites chaque jour par l'industrie et le travail ; aussi, comme l'avait dit Yézid, c'était la ressource, non du présent, mais de l'avenir.

A l'aspect de ce souterrain, soutenu par huit colonnes en marbre noir, où l'or et les pierreries étincelaient de toutes parts, la reine se crut au milieu d'un conte des *Mille et une Nuits*, et se rappela l'histoire d'Aboul-Casem ; et, en effet, le riche négociant, l'habile manufacturier, l'intelligent agriculteur Delascar d'Albérique réalisait chaque jour, par ses travaux, les fictions des Arabes, ses ancêtres.

Dans les bassins de marbre, placés entre les colonnes, on voyait des pièces d'or monnayées à l'effigie des premiers califes de Cordoue ou des rois de Grenade ; dans des coffres en bois de cèdre brillaient des parures, des armes, des ornements, incrustés de pierres précieuses. Un autre bassin renfermait des lingots d'or et des masses d'argent brut. Enfin, dans des coupes de cristal de roche, étincelaient des diamants, des topazes, des émeraudes et des rubis.

La reine regardait tout cela dans un profond silence ; elle

n'osait marcher, elle n'osait même parler, craignant que le bruit de ses pas ou de sa voix ne fît évanouir ce rêve, cette féerie qui la charmait et qu'elle voulait prolonger.

Elle s'assit sur un siége de marbre, et, pensive, continuait à se taire. Yézid s'arrêta devant elle, et fléchit respectueusement le genou.

— Votre Majesté accordera-t-elle à son fidèle serviteur une dernière grâce, la plus grande de toutes ?

— Parle, Yézid.

— Moi, je n'oublierai jamais ce jour, le plus doux et le plus glorieux de ma vie, et rien ne manquerait à mon bonheur, si j'osais espérer que Votre Majesté en daignât conserver le souvenir.

— Je te le promets, Yézid.

— Que Votre Majesté me le prouve donc, et ne s'offense pas de ma hardiesse.

En disant ces mots, il prit une des coupes de cristal qu'il renversa sur les genoux de la reine. Les diamants et les pierreries ruisselèrent à l'instant sur sa royale mantille.

Marguerite voulut prendre un air sévère; mais elle vit dans les yeux de Yézid tant de respect et de dévouement (la crainte de l'avoir offensée le frappa d'une douleur si profonde et si vraie), qu'elle ne se sentit point le courage de le désespérer.

De toutes les pierreries qui brillaient à ses yeux, elle choisit celle qui lui parut la moins précieuse : c'était une turquoise sur laquelle étaient gravés des caractères, et elle lui dit en la prenant :

— Tu vois que je pardonne.

Yézid tressaillit de joie, et, secouant la mantille de la reine, il jeta à terre les autres pierreries.

— Mais il ne sera pas dit que la reine d'Espagne aura reçu du Maure Yézid sans lui rien donner... Que puis-je pour toi ?

Yézid garda le silence.

— Es-tu donc tellement heureux que tu n'aies rien à demander à tes souverains ?

— Rien pour moi! mais trop peut-être pour un autre.

— Pour qui?

— Pour un ami!

— Ah! je comprends... tu aimes quelqu'un...

— Un ami de mon père, un noble et brave gentilhomme à qui l'on veut ôter le plus précieux des biens, son honneur!

— Et c'est pour lui que tu me demandes...

— Oui, madame... je demande justice.

— Et tu l'auras, je te le jure, s'écria vivement la reine avec une joie dont elle ne se rendit pas compte... Parle, Yézid! parle!

Et Yézid lui raconta toute l'histoire de don Juan d'Aguilar, qui ne pouvait, pour se défendre, ni arriver jusqu'à son souverain, ni lui remettre les preuves de son innocence.

— Je les lui remettrai, moi, dit la reine. Où sont-elles?

— Sur moi... Tout est consigné dans ce mémoire, que ses ennemis empêcheront le roi de recevoir et surtout de lire.

— Eh bien! je le lui lirai... moi, moi-même.

Yézid poussa un cri de joie et de reconnaissance.

— Tenez, madame, tenez; et il lui remit le papier.

— Ne sachant, ajouta-t-il, aucun moyen de parvenir jusqu'à Philippe III, notre souverain, et ayant appris que lord Montjoy, vice-roi d'Irlande, allait être envoyé par la reine Élisabeth près la cour d'Espagne, j'ai couru en Angleterre, et j'en arrive! Je me suis adressé avec confiance à lord Montjoy lui-même, car il avait combattu don Juan d'Aguilar et connaissait mieux que personne sa noble conduite et sa bravoure; j'espérais que ce mémoire serait remis par lui au roi; mais on m'avait trompé, la paix est loin encore. Le duc de Lerma n'en veut pas! et lord Montjoy, qui s'apprêtait à partir comme ambassadeur, ne viendra point en Espagne. Aussi, j'arrivais accablé du peu de succès de mon voyage. J'apportais à d'Aguilar et à mon père le découragement et le désespoir... et un mot de Votre Majesté va nous rendre à tous la joie et le bonheur.

— J'ignore quel peut être mon crédit ; je n'en ai pas encore fait l'essai, et sans doute ne pourrai-je lutter contre le pouvoir du favori.

— S'il était vrai ! s'écria Yézid avec indignation.

— J'essaierai... Toi, cependant, garde le silence, même vis-à-vis de ton père.

— Je le jure à Votre Majesté.

— Même avec d'Aguilar.

— Avec tous ! Il y a des bonheurs qu'on ne partage avec personne, et je suis si heureux d'un secret où je suis de moitié avec Votre Majesté !

— Eh, mais ! en voici déjà deux, dit la reine en souriant. Cependant, je ne me crois pas quitte envers toi ; tu m'as demandé de sauver d'Aguilar, et nous y ferons notre possible. Mais pour toi, Yézid, que puis-je faire ?

— Ah ! si j'osais, dit Yézid en tressaillant de joie, je supplierais Votre Majesté...

— Eh bien ?

— De me rendre mon compagnon d'enfance, mon frère, don Fernand d'Albayda, retenu dans les prisons de Valladolid ! Oui, madame, poursuivit-il avec chaleur, pour avoir osé faire ce que j'ai tenté, pour avoir voulu défendre son oncle don Juan d'Aguilar, ils l'ont privé de la liberté et de l'honneur de servir le roi ! Qu'on lui rende son épée, et je vous jure, madame, qu'il ne l'emploiera jamais que pour défendre Votre Majesté.

— Bien, bien, dit la reine en souriant, toujours les autres ! et jamais toi ! La reine d'Espagne, je le vois, n'a pas assez de pouvoir pour te rien accorder.

— L'honneur que j'ai reçu aujourd'hui suffirait à combler tous les vœux. Je n'en ai plus à former ! qu'un seul peut-être...

Il s'arrêta un instant, et dit avec un sourire mélancolique :

— C'est que ce jour si heureux soit maintenant pour moi le dernier !

— Et pourquoi ?

— Que ferais-je désormais des autres?

— Les autres, dit la reine avec émotion, seront aussi, je l'espère, marqués par des bonheurs ou des succès !

— Non, madame, répondit Yézid, mais par des souvenirs!

Marguerite se leva sans répondre.

Yézid marcha à côté d'elle pour lui montrer le chemin; mais Marguerite ne prit point son bras.

Ils remontèrent par le corridor sombre qui conduisait à l'appartement de la reine. Il était de bonne heure. Tout le monde dormait encore. Marguerite se retourna vers Yézid :

— Toi qui m'as si bien servi de guide et de chevalier, je te remercie... et je tiendrai ma promesse ! je penserai à don Juan d'Aguilar... et à Fernand d'Albayda.

Elle ne parla d'aucun autre, mais au moment où Yézid s'inclinait et allait se retirer :

— Un mot encore, lui dit-elle, en souriant et en roulant entre ses doigts la fleur de grenade qu'elle n'avait pas quittée; nous avons accepté de toi cette turquoise où est gravé un chiffre inconnu : si c'était quelque talisman... quelque maléfice...

— Non, madame, je le jure à Votre Majesté.

— Eh bien donc, explique-moi quel est le mot gravé sur cette pierre.

Yézid regarda et dit en balbutiant :

— C'est un mot arabe qui veut dire : toujours !

— Ah ! c'est arabe ! dit la reine en rougissant et en regrettant la demande qu'elle venait de faire. Adieu, Yézid, dit-elle d'une voix plus ferme, peut-être maintenant ne te reverrai-je plus... mais compte *toujours* (et elle appuya sur ce dernier mot), sur ma royale protection... Quant à nous, continua-t-elle avec émotion, nous comptons sur ton dévouement et sur ta discrétion !...

— Toujours ! dit Yézid !

Le panneau se referma : le jeune Maure disparut.

Une heure après, les dames de la reine étaient réveillées. La camarera mayor entra dans la chambre de Sa Majesté,

qui venait de se lever. L'escorte était prête, tout se disposait pour le départ. Le vieux Delascar d'Albérique et tous les gens de sa maison attendaient, dans les jardins, le moment où la reine descendrait.

C'était, ce jour-là, jour de repos. Tous les travaux étaient suspendus. Tous les Maures, hommes et femmes, en habits de fête, en costumes nationaux, formaient le coup d'œil le plus pittoresque et le plus piquant.

Lorsque la reine parut, Delascar lui présenta tous ceux qui, sous ses ordres, dirigeaient ses fabriques et ses manufactures. Les chefs d'ateliers offrirent à Marguerite et aux dames de sa suite des ceintures, des écharpes de soie, tissus les plus précieux où le fini du travail l'emportait encore sur la richesse de l'étoffe. Puis Delascar, prenant par la main un beau jeune homme, à la taille svelte et gracieuse, au front élevé, à la physionomie noble et expressive, dit à la reine :

— C'est mon fils Yézid, qui arrive à l'instant même d'un voyage lointain, et qui vient remercier Votre Majesté de l'honneur qu'elle a daigné nous faire.

A la vue de Yézid, un murmure flatteur circula parmi les nobles dames qui formaient la suite de la reine.

— Ces Maures n'étaient pas si mal, dit à demi-voix la comtesse d'Altamira à une de ses compagnes, et le roi Philippe II a eu surtout raison de leur défendre ce costume élégant et gracieux, bien autrement séduisant que le lourd pourpoint, la collerette empesée et le manteau massif de nos jeunes seigneurs, qui les font ressembler pour la légèreté aux statues de pierre de nos cathédrales.

— C'est vrai, dit la jeune marquise de Médina ; celui-ci a un air chevaleresque, un air de roman.

— D'un roman amusant, reprit la comtesse, car ceux de chevalerie son bien ennuyeux.

Et ces dames continuèrent à demi-voix leur conversation, que probablement la reine n'entendait pas ; elle écoutait alors une dissertation sur les progrès des manufactures dans

le royaume de Valence. Cependant on la vit tout à coup rougir ! peut-être se rappelait-elle ses idées ou ses rêves de la veille sur les Abencérages.

C'était l'heure du départ; on vit avancer le carrosse de la reine, et à la place des mules aragonaises qui le traînaient la veille étaient attelés six chevaux arabes magnifiques, dont les longues crinières étaient tressées de fleurs et dont les housses éclatantes étaient brodées de pierreries: c'était un présent de roi.

— Est-ce donc là l'hospitalité des Maures ! s'écria la reine surprise. On nous l'avait vantée, et nous aurions eu raison de ne pas nous y exposer, ajouta-t-elle en souriant, car nous allons ruiner notre hôte.

Puis se tournant gracieusement vers le vieillard :

— J'espère que don Albérique Delascar...

Or, dans sa bouche, ce mot de *don* permettait à Albérique de prendre désormais ce titre, et conférait ainsi la noblesse à lui et à ses descendants.

— J'espère que don Albérique Delascar nous viendra visiter dans notre palais de l'Escurial ou d'Aranjuez, et que nous pourrons lui rendre l'hospitalité que nous avons reçue de lui. Mais je ne franchirai point le sol de sa maison avant de lui avoir octroyé une grâce, et je prie mon hôte de me la demander.

Delascar ému et attendri jeta un regard sur son fils, comme pour le consulter. Le jeune homme lui répondit à demi-voix en arabe, par un seul mot.

La reine portait une fleur de grenade d'un rouge éclatant : c'était celle qui, le matin, avait été cueillie sur le rocher; elle l'avait, depuis une heure, placée à sa ceinture.

— Eh bien, dit d'Albérique avec respect, je demanderai à Votre Majesté de vouloir bien me donner la fleur de grenade qu'elle porte en ce moment.

La reine, et tout le monde en fut étonné, hésita un instant. Puis elle détacha la belle fleur d'une main tremblante, et la présenta en rougissant au vieillard.

Était-ce bien à lui qu'elle la donnait?...

Un instant après les six chevaux arabes emportaient la reine d'Espagne au milieu des riches plaines du royaume de Valence.





XI

LA CHAMBRE DU ROI ET DE LA REINE.

Sa Majesté arriva à Madrid bien avant son royal époux, qui ayant enfin terminé sa neuvaine à Saint-Jacques de Compostelle, revint avec le duc de Lerma et le grand inquisiteur reprendre les rênes du gouvernement et retrouver sa femme.

Depuis qu'il était séparé d'elle, on avait eu soin de ne pas lui en parler ; on avait même éloigné tout ce qui pouvait rappeler son souvenir, et du caractère dont était le roi, il aurait facilement oublié qu'il était marié.

Il s'en ressouvint en voyant Marguerite.

Elle lui sembla plus animée, plus vive, plus piquante qu'à Valence. Ses traits et ses yeux avaient plus d'expression. Il fit une foule d'observations qui lui avaient échappé au premier coup d'œil. On ne peut pas tout remarquer d'abord, surtout quand on est roi, et un roi aussi occupé que l'était Philippe III.

Il s'aperçut que la reine avait des cheveux blonds magnifiques, une peau d'une blancheur éblouissante, une bouche petite et gracieuse qui laissait voir un rang de perles, dès que Marguerite souriait ; mais jusque-là elle avait été si grave et si sérieuse qu'il eût été difficile de les deviner.

Maintenant la reine avait un air gracieux et affable, qui charmait le roi, dont la timidité était le principal défaut, défaut qui paralysait les bonnes qualités qu'il pouvait avoir. C'est cette timidité qui le rendait incapable de discussion

ou de résistance; toute résistance d'ailleurs était un travail, une fatigue, et l'indolence faisait le fond de son caractère.

On l'avait éloigné dès son enfance de toute occupation sérieuse ; on lui avait défendu même de penser : il s'y était habitué ; il fallait donc que l'on pensât pour lui, c'était un service à lui rendre, et celui qui lui rendait le plus fréquemment ce service devait lui devenir indispensable !

Telle était l'unique cause de la faveur du duc de Lerma, contre qui Marguerite avait, en ce moment, résolu de lutter.

— Ce que je médite, se disait-elle, n'est peut-être pas bien. C'est de la coquetterie ; mais avec un mari, ce n'est pas défendu, et puis, c'est pour une bonne action.

Au retour du roi, le conseil s'était assemblé pour nommer à plusieurs emplois vacants, entre autres à celui de vice-roi de la Navarre, le comte de Lémos ayant demandé lui-même à revenir à Madrid ; mais Philippe, fatigué de son voyage, avait remis le conseil au lendemain.

Les personnes qui, ce soir-là, étaient de service près du roi et de la reine s'étaient retirées ; ils étaient seuls !

Après avoir quelque temps regardé Marguerite en silence, Philippe s'approcha d'elle, et lui dit avec quelque embarras :

— Si vous saviez, ma chère Marguerite, combien cette absence de quelques jours... vous a rendue encore plus jolie !

— En vérité, dit Marguerite en souriant ; alors et dans mon intérêt, Votre Majesté aurait peut-être dû ne pas se hâter de revenir et rester plus longtemps en Galice.

— Et pouvais-je rester plus longtemps éloigné de vous je vous aime tant !

— C'est donc depuis votre pèlerinage, car autrefois il me semble qu'il n'en était pas ainsi.

— Toujours ! Marguerite.

— Non, Sire, je l'ai bien vu, et ce Jacques de Compostelle, à qui je dois l'attention que Votre Majesté m'accorde

aujourd'hui, est un grand saint en qui je vais avoir aussi foi et dévotion; mais au lieu d'une neuvaine, vous auriez dû en faire deux, ce serait bien plus sûr encore!

— Pouvez-vous, Marguerite, plaisanter sur un tel sujet?

— Je ne plaisante point, et la preuve, c'est que je prie Votre Majesté de vouloir bien me raconter son voyage en Galice.

— Dans tout autre moment, je ne dis pas, mais dans celui-ci... je n'ai aucun goût pour les voyages... au contraire! celui-là, d'ailleurs, a été si ennuyeux!

— Ah! c'est vous, Sire, qui blasphémez contre saint Jacques de Compostelle!

— Non, vraiment... mais j'avais d'autres choses à vous dire.

— Quand vous m'aurez raconté votre pèlerinage et comment s'est passée votre neuvaine, jour par jour... commençons par le premier.

— Non, madame... s'écria le roi avec impatience, ce serait pour mourir d'ennui.

— Eh bien! ce sera une pénitence... n'est-ce pas pour cela que vous avez entrepris ce voyage? Et moi, par contrecoup, sans avoir eu la peine de le faire, j'en aurai, grâce à vous, tous les bénéfices.

— Mais, madame, il y a temps pour tout. La pénitence qui m'était imposée, c'était de m'éloigner de vous. Mais maintenant qu'elle est terminée, maintenant que le ciel m'a rapproché de tout ce que j'aime...

— Rapproché, dit la reine en s'éloignant un peu... Votre Majesté m'aime donc réellement... c'est donc vrai?

— Je vous le jure, s'écria Philippe avec chaleur, par Notre-Dame-del-Pilar, par Notre-Dame-d'Atocha... par Notre-Dame...

— Certainement, dit la reine en l'interrompant... j'en crois toutes ces dames... mais c'est vous surtout, Sire, vous que je veux croire... et il vous serait si facile de me persuader... il est tel mot qui aurait sur moi plus de puissance qu'un serment.

— Que voulez-vous dire?

— Qu'on ne refuse rien à ceux qu'on aime !

— Et vous me dites cela, madame ! s'écria le roi avec dépit, vous dont le sang-froid me glace, vous dont les refus sont invincibles.

— Eh mais ! reprit Marguerite gaiement, tout dépend peut-être du moyen de les vaincre.

— Et que puis-je donc faire ! parlez... voudrez-vous que je meure à vos pieds ? et quand je vous demande grâce, serez-vous inexorable ?

— Non, vraiment ! d'autant plus que, comme vous, Sire, j'ai le droit de faire grâce, mais il n'est pas dit que j'userai seule de cette prérogative ; il n'est pas dit surtout que c'est moi qui commencerai.

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit le roi étonné.

— Que j'ai peut-être aussi quelque chose à demander à Votre Majesté.

— Que ne le disiez-vous ?... Je l'accorde.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Je l'accorde d'avance... Et ce sera ainsi, car, moi, le roi, je le veux.

— Qu'en savez-vous ?

— Comment ?

— Si le duc de Lerma ne le veut pas...

— Le duc de Lerma n'a que faire ici !

— C'est bien ainsi que je l'entends ; et il faut que Votre Majesté me jure de faire ce que je vais lui demander, que cela convienne ou non à son ministre.

— Qu'est-ce donc ? fit le roi un peu effrayé.

— Qu'il le veuille ou qu'il ne le veuille pas.

— Nous verrons, dit le roi en hésitant ; je lui en parlerai demain, et il faudra bien...

— Non, vous ne lui en parlerez pas. Inutile de le consulter, quand tout ceci doit être entre vous et moi, Sire !

— Cela n'est pas possible... cela ne peut se passer ainsi.

— Que votre volonté royale soit faite, Sire ! dit la reine en se levant.

— Madame... de grâce... reprit Philippe en la retenant par la main.

— Puisque vous ne pouvez rien, sans consulter le duc de Lerma.

— Au nom du ciel ! daignez m'écouter.

— Je n'écoute rien ! J'aurai aussi un conseil particulier... la *consulta* de la reine, à qui je soumettrai vos demandes, Sire, quand vous jugerez à propos de m'en adresser, et nous déciderons, après en avoir délibéré, si nous devons ou non y faire droit.

Et elle fit quelques pas pour rentrer dans son appartement.

Mais Philippe, à qui, pour la première fois de sa vie, une pareille résistance venait de donner de la vivacité et de l'énergie, se jeta à ses genoux et, avec toute la chaleur d'un cœur dévot, qui cherche le ciel sur la terre, avec des expressions pieusement tendres et passionnées, il la supplia de rester.

— Vous me promettez donc, Sire, dit la reine en s'arrêtant, de ne consulter que votre cœur et non le duc de Lerma ?

— Je vous le jure !

— Vous ne lui direz rien de tout ce qui va arriver !

— Je le jure ! je le jure ! s'écria le roi avec béatitude.

— Vous jurez, de plus, de m'obéir et de faire tout ce que je vais vous demander ?

— Je le jure ! dit le roi tremblant d'impatience.

— Par Notre-Dame-del-Pilar et Notre-Dame-d'Atocha ? dit la reine en souriant.

— Non, non, mais par vous, par mon amour.

— A la bonne heure ! Relevez-vous donc, Sire.

— Eh bien ! que m'ordonnez-vous ?

— D'écouter le mémoire que je vais vous lire.

— Un mémoire ! s'écria le roi avec effroi, ce n'est pas possible.

— Eh ! si vraiment, un mémoire. Voyez plutôt.

— Et il y a quatre pages, encore ! d'une écriture très-fine.

— Que vous importe, puisque c'est moi qui lis ?

— Cela n'en finira jamais, madame... Nous le lirons... plus tard !

— Non, Sire, d'abord.

— Mais ce sera éternel!

— Je lirai le plus vite possible.

— Je suis trop ému... trop troublé... Je ne pourrai pas y prêter l'attention nécessaire.

— Rassurez-vous, je recommencerai.

— Ah! s'écria le roi avec rage, vous avez juré de me désespérer!

— Non, Sire, mais de vous rendre heureux.

— Est-il possible !

— En vous forçant de faire une bonne action, dont vous me remercierez, dont vos sujets vous béniront, et dont le ciel vous récompensera.

Le roi ne pensait pas au ciel dans ce moment; mais, faute de mieux et forcé d'obéir, il se résigna à la bonne action dont on le menaçait.

La reine alors lui lut lentement, gravement, et cependant avec chaleur, le mémoire de don Juan d'Aguilar; lui prouva que lord Montjoy, que ses ennemis même lui rendaient la justice que son pays lui refusait; lui expliqua comment ce fidèle serviteur, qu'on accusait de trahison, lui avait conservé une armée que l'on croyait perdue et qui l'eût été sans sa prudence et sa fermeté; qu'il fallait donc, non pas le punir et le livrer à l'inquisition, pour avoir traité avec des hérétiques, mais le récompenser, pour avoir bien servi Sa Majesté catholique; que par la même raison il fallait mettre en liberté don Fernand d'Albayda, son neveu, dont le crime était d'avoir défendu le malheur, crime si rare qu'il n'y avait rien à craindre pour la contagion et le mauvais exemple.

Philippe, dont le cœur était juste et bon, Philippe, qui, après tout, finissait par comprendre, quand on lui expliquait bien, surtout quand ces explications lui étaient données par une femme jeune et jolie qu'il adorait, Philippe serra la main de la reine et lui dit :

— Vous avez raison, madame, vous avez raison, don Juan d'Aguilar est un loyal et fidèle serviteur qui doit être récompensé... Que dois-je faire pour lui ?

— Que Votre Majesté daigne écrire.

Le roi s'assit, jeta sur sa femme un regard chastement tendre, et écrivit sous sa dictée :

« Pour reconnaître les fidèles services de don Juan d'Aguilar, qui a soutenu en Irlande, contre des forces supérieures, l'honneur des armes espagnoles, et qui a sauvé l'armée que nous lui avions confiée, nous le nommons vice-roi de la Navarre... »

Le roi s'arrêta.

— Y pensez-vous, madame, un emploi aussi considérable !

— Eh ! oui, sans doute, il était vacant, depuis trop longtemps, par la présence du comte de Lémos, et en nommant don Juan d'Aguilar vice-roi de Navarre, c'est rendre justice à lui et service au pays.

Le roi écrivit et dit :

— Êtes-vous contente, madame ?

— Pas encore.

Elle continua de dicter :

« De plus, nous nommons don Fernand d'Albayda, son neveu, capitaine dans le régiment de la reine.

« Donné dans notre palais de Madrid, le 24 septembre 1599.

« Moi, le Roi. »

La reine prit l'ordonnance royale, la plia bien précieusement, et, dès le lendemain, la fit expédier.

Mais, dès le lendemain, le roi, revenu de l'ivresse qui lui avait donné un si grand courage, fut le plus malheureux et le plus effrayé des hommes. Il contremanda le conseil, et tout ce qu'il eut la hardiesse de faire, ce fut d'éviter le duc de Lerma. Il fut même deux jours sans le recevoir et sans lui parler, ce qui ne lui était pas encore arrivé depuis son avènement au trône.

Il comprit cependant que plus il attendrait, plus l'affaire deviendrait difficile, et, comme l'enfant devant son précepteur, comme le coupable devant son juge, le souverain comparut enfin devant son ministre dans un embarras inexprimable, et balbutiant quelque excuse que le duc de Lerma comprit à peine.

Inquiet déjà depuis deux jours, le favori trembla bien plus encore quand il apprit ce qui s'était passé.

Il courut chez son frère Sandoval, le grand inquisiteur, et tous deux délibérèrent sur les mesures à prendre.

Le danger était grave et pouvait se renouveler.

Ils avaient dans la reine une ennemie redoutable et de plus une ennemie intime; c'était un adversaire que l'on ne pouvait ni renvoyer ni destituer de la place qu'elle occupait, et qu'il fallait donc ménager, tout en la mettant cependant hors d'état de nuire désormais.

Après avoir longtemps hésité et cherché bien des moyens, ils en adoptèrent enfin un, qui paraîtrait aussi absurde qu'impossible, s'il n'était attesté par les Mémoires du temps * et par des historiens dignes de foi **; il prouvera jusqu'à quel point le duc de Lerma connaissait le caractère de son maître et l'espèce d'empire qu'on pouvait exercer sur lui.

Le grand inquisiteur se présenta chez le roi, avec Fray Cordova, son confesseur. Tous deux l'abordèrent avec un visage pâle et les yeux baissés.

— Qu'avez-vous, mes pères, et d'où vous vient cette tristesse?

— Ce n'est pas pour nous, Sire, que nous sommes dans l'affliction, dit Sandoval, mais pour Votre Majesté, mais pour l'Espagne entière, car le meilleur des rois, le prince le plus juste et le plus religieux va causer la perte du royaume.

— Et celle de son âme, ajouta Cordova.

— Comment cela? dit le roi effrayé. Quelle faute, mes pères, quel péché ai-je donc commis?

* Khevenhiller, *Relations della vita*, etc., etc.

** Léopold Ranke, p. 210.

— Le plus grand de tous pour un roi, celui de trahir la volonté de Dieu.

— Car vous êtes l'oint du Seigneur.

— Car c'est sur votre front qu'il a placé la couronne d'Espagne...

— Et non sur celui de Marguerite d'Autriche.

— Non pas que nous blâmions la tendresse de Votre Majesté pour la personne de la reine.

— Nous sommes les fidèles serviteurs et sujets de votre auguste et bien-aimée épouse.

— Qui mérite tout votre royal amour.

— Vous êtes unis par le ciel, et jamais la terre ne peut séparer ce que Dieu a uni.

— Mais vous, Sire, vous ne devez pas non plus réunir ce que Dieu a séparé.

— Comment cela, mes pères? fit le roi, de plus en plus interdit de leur ton solennel.

— Le roi d'Espagne a ses devoirs, l'époux de Marguerite a les siens.

— Les confondre, c'est manquer à tous les deux.

— C'est encourir doublement la colère du ciel.

— Et remettre dans les mains de la reine le sceptre qui vous fut confié...

— C'est vous rendre responsable aux yeux de Dieu, non-seulement de vos péchés à vous, Sire...

— Mais de tous ceux que la reine peut commettre en votre nom.

— Tel est du moins l'avis de votre confesseur.

— Tel est celui de la sainte Inquisition qui m'a chargé de le transmettre à vous, le roi catholique, avant d'en référer à la cour de Rome !

Ce raisonnement, qu'on aurait pu, avec plus d'apparence de justice, tourner contre le duc de Lerma en particulier et contre tous les favoris en général, produisit un tel effet sur le roi, que, troublé et redoutant déjà les foudres du Vatican, il demanda comment il devait se conduire à l'avenir, et

on lui fit jurer sur l'Évangile de ne jamais parler à la reine des affaires de l'État... même dans le lit royal!

Ce serment fut tenu par lui, et lorsque, quelques jours après, don Juan d'Aguilar et don Fernand d'Albayda, son neveu, vinrent remercier le roi, dont ils croyaient avoir reconquis la faveur, leur surprise fut grande et pénible en voyant le trouble et l'embarras avec lesquels on les accueillit.

Ils comprirent, sans en deviner la raison, que leur présence gênait le faible monarque. L'un se retira dans son gouvernement, et l'autre rejoignit son régiment, sans pouvoir remercier la reine, leur généreuse protectrice, dont ils ignoraient les bienfaits.

Un seul cœur se chargea de leur reconnaissance : ce fut celui de Yézid.

Le duc de Lerma, pour qui cet événement ne fut jamais clairement expliqué, essaya vainement d'en connaître les causes véritables. Il se doutait qu'elles se rattachaient au séjour de Marguerite chez Delascar d'Albérique. Il eut beau mettre tous ses espions en campagne, il ne découvrit rien qui pût compromettre le secret de la reine; mais il resta persuadé qu'il trouverait, en elle, un obstacle, ou du moins une puissante opposition, à des projets que lui, Sandoval et Ribeira, n'avaient point abandonnés et pour l'exécution desquels ils n'attendaient qu'une occasion favorable.

Aussi, dès ce jour, ils s'occupèrent activement des moyens de la faire naître et de frapper un coup d'État, duquel dépendaient, selon eux, les destinées de l'Espagne.

Tels étaient les événements qui avaient précédé l'entrée de Piquillo dans la maison d'Aguilar, et dont nous devions le récit à nos lecteurs, avant de reprendre la suite de cette histoire.





PIQUILLO ALLIAGA

OU

LES MAURES SOUS PHILIPPE III

DEUXIÈME PARTIE

I

LES DEUX JEUNES FILLES.

Depuis que don Juan d'Aguilar avait été nommé de par le roi, et malgré le roi, au commandement de la Navarre, il habitait Pampelune, et, dans la belle saison, une délicieuse résidence à Tudela. Obligé de se rendre à Madrid, près de la comtesse d'Altamira, sa sœur, pour une affaire qui concernait la fortune de Carmen, sa fille, il avait obtenu, non sans peine, du ministre, un congé de quinze jours.

Il n'avait pas voulu, même pour ce voyage, se séparer de son enfant, et celle-ci n'avait pas voulu se séparer de sa compagne Aïxa ; voilà comment les deux jeunes filles étaient parties avec le vieillard; et, c'est en revenant dans la Navarre, sur les confins de la Vieille-Castille, entre la sierra d'Oca et celle de Moncayo, que leur carrosse avait été arrêté par le bandit Caralo, et que Piquillo était tombé, du haut d'un chêne, à leur secours.

Arrivé à Pampelune, le premier soin du gouverneur fut de faire habiller son nouveau page, et Piquillo, qui, plus que jamais, rougissait du délabrement de sa toilette, vit arriver un homme à la physionomie grave qu'il prit pour un conseiller.

C'était un tailleur, maître Truxillo, avec qui nous avons déjà fait connaissance, lors des premiers troubles de Pampelune.

On aurait pu croire, au premier coup d'œil, et en se rappelant le passé, que des chagrins domestiques avaient donné à ses traits cette teinte de gravité que l'on y remarquait. On se fût trompé. Sa physionomie était antérieure à son mariage. Truxillo avait toujours été ainsi, même étant garçon ; c'était un homme qui avait pris son état au sérieux, et qui raisonnait un pourpoint ou un haut-de-chausses comme un général d'armée raisonne un plan de campagne.

N'ayant pas jusqu'alors habillé de page chez monseigneur le vice-roi, il voulait se signaler par un morceau d'apparat, un morceau d'étude, et prenait ses mesures avec un soin et une lenteur qui désespéraient Piquillo ; car ni lui ni son habit ne pouvaient guère attendre. Pour charmer le temps, et en garçon prudent qui, avant tout, veut connaître ceux dont va dépendre son sort, Piquillo interrogeait avec art maître Truxillo sur les habitants de la maison, sur ce qu'il pensait de monseigneur le vice-roi.

— Je voudrais n'avoir que du bien à en dire, répondit gravement le tailleur : c'est un brave militaire, un bon maître, ne faisant tort à personne, et surtout payant bien; mais, franchement, on a peu d'agrément avec lui ; sa goutte habituelle s'oppose au développement de mon art, mes ciseaux sont souvent paralysés comme lui, et je n'ai jamais pu lui confectionner un habit qui me fît quelque réputation.

— Et ses filles ? demanda Piquillo, qui ne comprenait pas beaucoup.

— La senora Carmen, c'est différent ; Joanna, sa couturière, est heureuse avec celle-là ! Monseigneur n'est pas riche, car il n'a que les revenus de sa place, et s'en fait honneur; mais

si on n'écoutait que son goût, sa fille aurait tous les jours une mantille ou une parure nouvelle, ainsi que la senora Aïxa.

— Son autre fille ?

— Non, mais on pourrait croire qu'elle est aussi sa fille ; il va au-devant de tous ses désirs... il fait toutes ses volontés ! il l'adore, seigneur page, et il a raison ! Impossible, avec elle, de manquer une robe ! quelle taille élégante et fine ! quelle souplesse, quelle cambrure, sainte Vierge ! Ainsi porté, comme un ouvrage se remarque ! quelle réputation cela vous fait ! Et pourtant elle a à peine douze ans ! elle ne les a pas ! mais dans trois ou quatre années, ce sera la perle de la Navarre ; tous les amoureux se la disputeront, et toutes les couturières voudront l'habiller pour rien !

— Quel est donc le nom de sa famille ?

— On n'en sait rien, répondit le tailleur en continuant à prendre mesure ; on croit que son père était un officier sans fortune, compagnon d'armes de don Juan d'Aguilar, et tué sous ses yeux en Irlande. Tant il y a que, l'année dernière, en revenant des Pyrénées, où il avait été prendre les eaux pour sa goutte et ses blessures, le vice-roi est revenu à Pampelune avec cette jeune fille, qui depuis ne l'a plus quitté, et que la senora Carmen chérit comme une sœur... Il y a bien quelques personnes, ajouta le tailleur, en baissant la voix, qui disent qu'elle l'est réellement.

— En vérité ! reprit Piquillo avec curiosité.

— Elles se fondent sur ce que le vice-roi, qui adore sa fille, n'est pas jaloux d'Aïxa, quoiqu'elle soit bien plus jolie que Carmen ; elles prétendent aussi que don Juan d'Aguilar n'a pas toujours eu la goutte, que c'était autrefois un gaillard, et que lui seul donnait des sérénades aux dames de la cour de Philippe II, où l'on ne donnait que de l'eau bénite !

Mais ceux qui connaissent la bonté de don Juan d'Aguilar disent qu'il aime cette jeune fille d'autant plus qu'elle n'a rien, qu'elle est orpheline, et qu'il a juré de lui tenir lieu de père... C'est là, monsieur, ce qui me ferait croire, moi, poursuivit gravement le tailleur, à l'histoire de l'officier tué

en Irlande... c'est d'ailleurs celle que le vice-roi lui-même a racontée.

— Ce doit être la véritable.

— C'est ce que je dis, reprit le tailleur d'un air de contrition... J'ai fini, seigneur page, je ne vous ferai pas attendre. En revanche, j'ose compter sur vous ; j'espère que, par égard pour moi, vous userez un peu plus que le seigneur d'Aguilar, votre patron, dont les habits sont éternels !

Piquillo le lui promit et il n'était pas homme à manquer à sa promesse, vu que son éducation première ne lui avait donné aucune idée d'ordre, de soins, ni d'économie.

Enchanté de la jolie figure, de la gaieté et du babil des deux jeunes filles, qui, pendant le voyage, n'avaient cessé de causer avec lui, Piquillo s'était aisément persuadé qu'il n'aurait pas d'autre occupation dans l'hôtel d'Aguilar, perspective qui l'enchantait; mais le vieux général, actif et laborieux de sa nature, n'entendait pas que chez lui on restât à rien faire; dans l'intérêt même du jeune bohémien qu'il venait de recueillir, il le mit entre les mains de maître Pablo de Cienfugos, son majordome-mayor, lui recommandant de l'instruire, de le former et de lui apprendre le service de la chambre, lui donnant sur l'enfant une autorité suprême et sans limites, à la condition d'en user avec douceur et modération, condition qui est toujours la première oubliée par tous les pouvoirs absolus.

Pablo de Cienfugos avait d'autant plus de disposition à abuser de l'autorité qu'on lui avait conférée, que l'arrivée de Piquillo contrariait un projet arrêté par lui depuis longtemps, celui de faire entrer comme page, dans la maison du vice-roi, un protégé à lui qu'il appelait son filleul, mais qui lui était, disait-on, parent de plus près, et qui lui était vivement recommandé par la gouvernante d'un chanoine de Burgos.

Cette circonstance ne devait pas diminuer sa sévérité habituelle ; au contraire, il se sentit blessé, ainsi que tous les gens de la maison, dans sa dignité de domestique, en voyant

ce titre conféré sans examen à un vagabond trouvé dans une forêt, perché sur un arbre, bien plus, à un petit mendiant déguenillé !... Oubliant donc que la livrée couvrait tout, ils ne virent dans le nouveau venu qu'un esclave qui leur était accordé pour leur service particulier. Chacun en usa dans ce sens, et il se trouva, au bout de quelques jours, que Piquillo était dans l'hôtel le domestique de tout le monde. Lui, qui avait aussi de la fierté, et qui surtout n'avait pas l'habitude du travail, se lassa bien vite de cette répartition inégale, et, dès qu'il trouvait une occasion de s'y soustraire, il s'empressait d'en profiter.

La porte de l'hôtel était-elle entr'ouverte, il s'élançait pour respirer l'air de la liberté, c'est-à-dire de la rue. Il avait déjà couru à l'hôtellerie du Soleil-d'Or pour y retrouver son premier ami Pedralvi ; mais celui-ci n'y était plus, on ne savait pas ce qu'il était devenu. Plus heureux d'un autre côté, il avait reconnu, ou cru reconnaître quelques-uns des jeunes soldats qui, il y a trois ans, avaient servi sous ses ordres, lors de sa première campagne dans les rues de Pampelune, et leur société lui paraissait beaucoup plus honorable et plus amusante que celle des domestiques de l'hôtel.

Plusieurs fois, à son retour, maître Pablo l'avait sévèrement réprimandé de son absence ; mais les réprimandes, et même d'autres arguments plus sévères, n'avaient produit aucun effet. Au contraire, Piquillo s'indignait de cette tyrannie subalterne, et aurait préféré celle du vice-roi, qu'il eût presque reconnue comme légitime. On ne refait pas en un instant son naturel, et le sien était un naturel bohémien qui avait besoin du grand air. Il y a des qualités qui, comme certains arbres, ne croissent qu'en plein vent, et maître Pablo avait rédigé une espèce de mémoire où il déclarait que l'indocilité et le vagabondage de Piquillo ne permettaient d'en rien faire, qu'il n'y avait aucun moyen de le retenir à l'hôtel, et il concluait à son renvoi.

Le vice-roi était à déjeuner, en famille, lorsque lui par-

vint le rapport foudroyant, auquel les jeunes filles ne pouvaient croire.

— Eh bien ! mes enfants, qu'en dites-vous ?

— Qu'il faut entendre le coupable.

On sonna Piquillo ; mais il faisait un temps superbe, le soleil brillait dans tout son éclat ; le jeune page n'avait pu résister au désir de s'aller promener sur les bords de l'Arga et sur les hauteurs de la montagne Saint-Christophe.

Maître Pablo regarda les juges d'un air triomphant. Le principal accusé, choisissant ce moment pour faire défaut, donnait à l'accusation une force accablante. Quand il rentra, on lui dit que le vice-roi et ses deux jeunes maîtresses l'avaient demandé. Piquillo devint pâle et courut à la porte de leur appartement attendre qu'elles sortissent.

Plus d'une heure s'écoula.

Enfin Aïxa sonna ; il entra. Elle écrivait ; elle l'aperçut, continua sa lettre, mais sans lui parler, sans lui adresser un reproche.

Il restait ainsi, immobile devant elle, attendant son arrêt, lorsqu'il fut tiré de sa stupeur par la voix foudroyante de don Juan d'Aguilar, qui arrivait appuyé sur le bras de sa fille. Loin d'imiter le silence méprisant d'Aïxa, il entra *ex abrupto* en matière par un exorde des plus vifs, dont la péroraison menaçait d'être plus vive encore ; car il venait, dans l'animation de ses gestes, de lever une canne qu'il avait à la main. Carmen, qui avait la douceur et la bonté des anges, retint le bras de son père.

Aïxa ne remua pas et garda le silence.

Et Piquillo, se jetant aux genoux du vieillard irrité, lui criait :

— Vous avez raison, monseigneur, je suis coupable, et cependant ce n'est pas tout à fait ma faute !

Il raconta en peu de mots les injustices qui l'avaient poussé à la révolte.

— Mon père, s'écria Carmen, pardonnez-lui... je vous en conjure !

Aïxa ne proféra pas une parole.

— Pardonnez-lui, répéta Carmen, et il sera désormais plus sage.

— Je le jure! je le jure! s'écria Piquillo avec un accent de vérité et de franchise.

— Et, continua Carmen, il sera soumis et obéissant à maître Pablo.

Piquillo ne jura pas, et baissa la tête en gardant le silence.

D'Aguilar ne fit point attention à cette espèce de restriction mentale; il regarda encore quelque temps le coupable, avec un murmure sourd et inintelligible qui allait en *decrescendo*, semblable au dogue à demi apaisé, qui ne menace plus et qui gronde encore, puis, abaissant sa voix et sa canne, il laissa échapper ces mots :

— A la bonne heure! Mais que cela ne lui arrive plus, ou sinon...

Paroles qui, dans la bouche du brave gentilhomme, équivalaient à une amnistie pleine et entière.

Et il sortit avec sa fille.

Piquillo, resté seul avec Aïxa, aurait bien voulu, mais n'osait lui adresser la parole; enfin il leva les yeux vers elle, et lui dit timidement :

— Vous n'avez pas daigné parler pour moi, senorita... vous n'avez pas même daigné me gronder.

— A quoi bon? répondit-elle froidement. J'espérais en toi, et je vois que je me suis trompée.

— Comment cela, senorita?

— Je croyais que tu serais dévoué à Carmen et à moi.

— Toujours! toujours!

— Que nous pouvions compter sur toi.

— A la vie, à la mort! je vous le jure!

— Et tu passes tes journées comme un vagabond dans les rues de Pampelune, tu n'es jamais à l'hôtel; et s'il arrivait quelque malheur, s'il se présentait quelque danger, il faudrait donc, pour me secourir, que je m'adressasse à maître Pablo?

— Jamais! jamais! s'écria Piquillo, en se jetant aux genoux de sa jeune maîtresse.

Depuis ce jour, il ne quitta plus l'hôtel d'Aguilar.

Renonçant à ses habitudes du dehors, il devint sage et rangé, prévenant pour tout le monde, obéissant même, de temps en temps, à maître Pablo de Cienfugos. Mais rien n'égalait son zèle pour ses jeunes maîtresses. Debout à table devant elles, il semblait lire dans leurs yeux pour deviner et devancer leurs ordres. Le premier il était auprès de la voiture pour ouvrir la portière, abaisser le marchepied; il se multipliait pour exécuter leurs commissions; il était fier quand il les suivait à la promenade, portant leur ombrelle ou leur mantille, et chaque soir, Aïxa et Carmen trouvaient dans leur chambre les parfums qu'elles aimaient ou les fleurs qu'elles préféraient.

Un jour, cependant, et malgré sa bonne volonté, il arriva un grand malheur. Il y avait réception à l'hôtel d'Aguilar pour la fête du roi; mais quelque vaste que fût le palais, on ne pouvait recevoir tous les nobles de la ville et des environs, car en Espagne il y en a beaucoup. Il fallait donc faire un choix, opération délicate et difficile dont le vieux gentilhomme se tira de son mieux avec le secours de ses deux conseillers intimes, Aïxa et Carmen, assez grandes déjà pour être consultées en fait de tact et de convenances. Piquillo, à qui on avait cru pouvoir se fier, fut chargé de remettre les messages à leur destination; mais les erreurs les plus graves, les quiproquos les plus fâcheux avaient été commis.

Tel grand seigneur invité n'avait pas reçu son billet; des invitations étaient arrivées à de nobles dames à qui elles n'étaient pas destinées, et qui avaient ainsi appris la préférence qu'on donnait à d'autres.

Ce fut un grand événement dans la ville de Pampelune, et la faute administrative qui fit peut-être le plus de tort à don Juan d'Aguilar, dont chacun se plaisait, du reste, à reconnaître la sagesse, l'intégrité et la justice. Mais tous les gouvernements peuvent se tromper, surtout quand ils y sont

aidés par leur ministre, et, dans cette occasion, Piquillo avait tout fait.

Le jeune page, ci-devant bohémien, ne savait pas lire, et il eût été difficile, en effet, d'après ce que nous connaissons jusqu'ici de sa carrière, qu'il eût pu en consacrer la moindre partie à ses études. C'était là un malheur des temps ; mais ce qui fut peut-être une imprudence de sa part, ce fut d'avoir consulté, pour les adresses de ces lettres, maître Pablo de Cienfugos, qui, par la faveur toujours croissante dont jouissait Piquillo, perdait de plus en plus l'espoir de placer son filleul à l'hôtel d'Aguilar.

Enfin, et quelles que fussent les causes du sinistre, on ne pouvait y remédier, mais il fallait du moins l'empêcher de se renouveler, et le vice-roi, furieux, ordonna à son page d'apprendre à lire, dans le délai d'un mois au plus tard, ou d'avoir à résigner ses fonctions.

Le lendemain Piquillo vit arriver un homme à l'air sémillant et léger, le senor Gérundio, qu'il prit pour un maître de danse : c'était un maître de grammaire espagnole, un des littérateurs les plus distingués de Pampelune, qui avait composé quinze poëmes, deux cents tragédies, et montrait à lire pour la somme de cinquante maravédis par leçon. En ce temps-là, déjà, le génie n'était pas payé.

Le pauvre Piquillo avait eu bien des mauvais moments en sa vie, mais aucun tourment ne pouvait approcher de celui qu'il éprouva entre les mains du senor Gérundio, qui, trop supérieur pour descendre jusqu'à son écolier, voulait, dès le premier jour, l'élever jusqu'à lui, et lui démontrait les finesses et les beautés de la langue espagnole, quand il fallait d'abord commencer par lui en montrer les lettres.

Piquillo avait beau ouvrir les oreilles, et, béant d'attention, tendre toutes les fibres de son cerveau, toutes les facultés de son intelligence, il ne comprenait rien, et plus il avançait à tâtons, espérant trouver la lumière, plus les ténèbres devenaient épaisses. C'était à devenir fou, et le délai fatal approchait ; et non-seulement il ne savait rien, mais, effrayé et

découragé, l'œuvre qu'il tentait lui paraissait inexécutable, impossible.

— Et Monseigneur, furieux, va me renvoyer, se disait-il, et malgré mon zèle, mon dévouement, il me faudra quitter cet hôtel, pour n'avoir pu déchiffrer cet infernal grimoire, ni comprendre l'infâme sorcier qui s'est chargé de me l'expliquer.

Et, dans un transport de rage, il avait saisi au collet le senor Gérundio, qu'il avait étranglé à moitié, le menaçant de l'achever, s'il revenait. Or, Piquillo commençait à être grand et fort, et son professeur, qui ne voulait point compromettre ainsi la littérature espagnole, ni enseigner désormais la lecture à coups de poings, se le tint pour dit, et resta chez lui.

Alors, nouvelle désolation de Piquillo. Comment excuser aux yeux de monseigneur ce nouveau méfait et cet acte de rébellion ? Comment, à la fin du mois, se justifier de son ignorance, qui devenait plus profonde que jamais ? Et ce palais, cette maison paternelle où il se trouvait si bien, ses deux jeunes maîtresses, il allait être forcé de les abandonner !

Jamais, je crois, même en son temps d'épreuve chez le capitaine Juan-Baptista, Piquillo ne s'était senti aussi malheureux.

Un soir, avant de se coucher, Aïxa et Carmen se promenaient en se donnant le bras dans les jardins du palais ; échangeant leurs rêveries de jeunes filles, elles pensaient au vieux général, au présent, à l'avenir, et surtout à leur amitié de sœur que rien ne devait altérer, lorsque, dans un petit bâtiment retiré, dans une espèce de serre qui était à l'extrémité des jardins, elle aperçurent, quoiqu'il fût déjà bien tard, une petite lumière qui jetait, à travers les arbres, une lueur vacillante et incertaine. Qu'était-ce donc, à une pareille heure ? Un mystère, une aventure, peut-être.

Carmen, effrayée, voulait s'éloigner ; Aïxa, au contraire, fit un pas en avant.

— Reste, ma sœur, dit-elle, je vais savoir ce que c'est.

— Non, si tu y vas, j'irai avec toi.

Et toutes deux, se donnant le bras et se serrant l'une contre l'autre, s'avancèrent vers le danger.

Elles marchaient sur la pointe du pied, retenant leur haleine et maudissant leur jupe, qui, de temps en temps, froissait le feuillage et troublait le silence de la nuit.

Enfin elles arrivèrent près de l'endroit redoutable. C'était une maison rustique qui n'avait qu'une croisée.

Aïxa avança la tête, regarda par un des carreaux, se mit à sourire, puis fit signe à Carmen d'approcher; et que virent-elles?

Piquillo, qui, pour ne pas être dérangé, avait fait de cette chaumière son cabinet d'étude; Piquillo désespéré, s'arrachant les cheveux, déchirant les feuillets de sa grammaire, puis foulant le livre maudit à ses pieds, et enfin se laissant tomber sur un banc, hors de lui, accablé, tandis que roulaient dans ses yeux des larmes de douleur et de rage.

Aïxa poussa la fenêtre qui n'était pas fermée en dedans, et passa sa jolie petite tête dans la chaumière en disant d'une voix douce :

— Piquillo !

A cette voix, à cette apparition, à cet ange qui semblait l'avoir deviné dans son désespoir, et lui venir en aide au moment où il l'implorait, Piquillo tressaillit, étendit les bras du côté de la fenêtre, et murmura ces mots :

— Mon bon ange, est-ce vous ?

— Oui, et nous sommes deux ! s'écria Carmen. Que fais-tu là ?

— J'étudie.

— Avec rage, à ce que je vois.

— Et il faut, dit Aïxa, que tu aies une furieuse envie d'apprendre... je n'ai jamais vu pareil étudiant.

Alors le pauvre Piquillo se mit à raconter ingénûment tous les tourments qu'il avait éprouvés, la manière dont il avait traité son professeur et son livre, et dont il comptait

se traiter lui-même, car il ne survivrait pas à l'affront et à la douleur de quitter l'hôtel, et bien certainement il se tuerait si, à la fin du mois, il ne savait pas lire.

— Mais cependant, dit Aïxa, cela ne te viendra pas tout seul.

— Je n'espère qu'en Dieu ; il n'y a que lui qui puisse faire un pareil miracle.

— D'accord, dit Carmen ; il en a le pouvoir.

— Mais il faudrait un peu l'aider, poursuivit Aïxa.

— Je ne le peux pas; il m'est plus aisé de me tuer, que d'apprendre à lire ; c'est trop difficile.

— Nous avons appris, cependant.

— Et toi, Piquillo, qui as de l'esprit, de l'intelligence !

— Pourquoi ne ferais-tu pas comme nous?

— Oh ! vous, vous faites tout ce que vous voulez.

— Et si nous voulions t'apprendre?

— Que dites-vous !

— Si nous étions tes précepteurs?

— Vous, mon bon Dieu !

— A la place du seigneur Gérundio?

— Tu ne nous étranglerais pas comme lui?

— Je ne puis croire à ce que j'entends ! ce n'est pas possible !

— Tout est possible, dit gravement Aïxa, avec de la patience et du courage ; tu le verras.

— Silence seulement, ajouta Carmen, et n'en parle à personne.

On juge si Piquillo promit le secret! Dès le lendemain, cette idée, qui souriait aux deux sœurs, fut mise à exécution.

Sous prétexte de prendre les ordres de ses jeunes maîtresses et leurs commissions pour la journée, Piquillo venait chez elles, chaque matin, et quelquefois le soir. Ces leçons si difficiles, si âpres, si embrouillées avec le senor Gérundio, devenaient d'une simplicité et d'une clarté extrêmes avec ses nouveaux précepteurs, qui ne cherchaient ni à briller ni à

éblouir leur élève, mais qui, au contraire, se mettaient à sa portée.

Elles lui expliquaient lentement, puis recommençaient avec une complaisance admirable, jusqu'à ce qu'il eût compris ; et Piquillo s'étonnait de trouver si facile ce qui lui semblait autrefois hérissé d'obstacles insurmontables.

Il faut dire que Carmen était toujours fatiguée la première de son rôle d'institutrice, et abrégeait la leçon pour rire ou pour plaisanter avec sa sœur, tandis qu'Aïxa, toujours la même, froide, patiente et sévère, ne se ralentissait pas d'un instant. Armée d'une baguette d'ivoire, elle indiquait sur le livre les lettres, les syllabes et les mots que Piquillo suivait du doigt et épelait de son mieux, certain, à chaque erreur, de voir la baguette d'ivoire tomber impitoyablement sur la main de l'écolier inhabile.

Loin de se plaindre, Piquillo était presque heureux de la punition, et bien plus encore des éloges du seul professeur qui lui restât... Car, à la fin, voyant que sa sœur s'y entendait mieux qu'elle, Carmen la laissait faire, se contentant d'assister à la leçon, et d'intercéder de temps en temps pour l'élève, quand Aïxa se montrait trop sévère et le châtiait trop rudement.

Mais déjà Piquillo n'avait plus besoin d'indulgence ; Aïxa l'avait bien jugé. Loin d'être sans intelligence, il était doué, au contraire, d'une pénétration rapide et sûre et qui n'avait besoin que d'être cultivée pour éclore, se développer et devenir bientôt supérieure. En peu de jours il lisait couramment, et déjà, effrayé de son succès, il tremblait presque qu'on ne le trouvât trop savant, tant il avait peur de voir terminer ses études ; mais, avant de renoncer à leur tâche, les deux jeunes maîtresses tenaient trop à donner à leur œuvre toute la perfection possible...

— Tiens, lui dit Aïxa un matin, étudie ta leçon dans ce livre, et après tu nous la liras tout haut.

Et pendant que Carmen, à genoux devant la cheminée, surveillait une casserole d'argent qu'elle venait de placer sur

le feu, Piquillo jeta les yeux sur le livre qu'on lui présentait, et vit en grosses lettres ce titre : *Conquête de l'Espagne par les Maures.*

— Ah! les Maures... je sais ce que c'est.

— Toi, Piquillo!... et comment les connais-tu? dit Aïxa, en le regardant avec attention.

— J'en ai vu un qui était si noble et si beau!... Il m'a dit des paroles que je n'oublierai jamais... Et puis, les premiers amis que j'ai rencontrés étaient aussi des Maures, ils m'ont même assuré que j'étais de leur race et de leur sang.

— C'est vrai, continua froidement Aïxa, je croyais que tu l'ignorais.

— Et toi-même, comment le sais-tu? s'écria Carmen, sans interrompre la préparation qui l'occupait, et à laquelle elle semblait attacher beaucoup d'importance.

— Je l'ai su bien aisément, répondit Aïxa. Le jour où il s'est offert à nos yeux, les branches d'arbres avaient tellement endommagé la manche de son pourpoint, qu'il était facile de voir le signe qu'il porte là au bras droit... Tu l'as toi-même remarqué.

— C'est juste... sans savoir ce que c'était, reprit Carmen.

— Eh bien, dit Aïxa, c'est un signe arabe.

— Tu sais donc l'arabe, Aïxa?

— Oui, sœur... quelques mots seulement... qu'on m'a appris dans mon enfance.

Puis, se retournant vers Piquillo :

— Étudie tout bas et ne nous dérange pas... car nous sommes là très-occupées... Eh bien, Carmen, as-tu fini? notre déjeuner est-il prêt?

— Oui, sœur... et d'après tes instructions; le voici.

Et elle versa ce qui était dans la casserole d'argent sur un plat de porcelaine.

— Bien, dit Aïxa, je me connais en morilles*, et jamais

* Sorte de champignon, d'une espèce assez rare et très-délicate.

tu n'en auras mangé de plus fraîches et de plus délicates.

Et toutes deux, ravies du repas qui leur avait été plusieurs fois défendu, se mirent à goûter, avec une joie enfantine, le plat qu'elles venaient d'apprêter en cachette, avec l'aide de Pablo, qui leur avait fourni tous les ingrédients nécessaires.

— C'est un mets délicieux, dit Carmen.

— Je le crois bien, répondit Aïxa, un ragoût excellent! et moi qui sais distinguer les bonnes morilles des mauvaises, j'irai demain dans le parc, à l'endroit où j'ai trouvé celles-ci, en cueillir de nouvelles pour ton père, à qui nous en ferons le régal.

Et toutes deux, assises devant une petite table en laque de Chine, déjeunaient vis-à-vis l'une de l'autre, tandis que Piquillo dans un coin étudiait tout bas la *Conquête de l'Espagne par les Maures*. Bien sûr de sa leçon, il s'apprêtait à la répéter à ses jeunes maîtresses, dès qu'elles auraient déjeuné, quand, tout à coup, la porte de la chambre s'ouvrit brusquement.

— Qui vient ainsi, sans que nous ayons sonné? s'écria Aïxa.

Et elle se leva avec fierté, ainsi que Carmen, pendant que Piquillo venait de jeter brusquement, sur une console, le livre qu'il tenait à la main.

Celui qui entrait ainsi était maître Pablo de Cienfugos lui-même, qui, pâle et tremblant, s'écria :

— N'y touchez pas! n'y touchez pas!... je viens des cuisines; le chef dit qu'elles sont de la plus mauvaise espèce... que c'est une mort certaine.

Carmen poussa un cri... chancela et serait tombée sans connaissance, si Aïxa, dont le bras ne tremblait pas, ne l'eût soutenue avec force, en la pressant contre son sein.

— Allons, sœur, allons, du courage!

En ce moment Piquillo s'élança vers la table, et saisissant ce qui restait du plat à moitié entamé, le porta avidement à sa bouche.

— Piquillo, s'écria Aïxa... y pensez-vous!

— Oui, senora, j'y pense, dit froidement Piquillo.

Et maître Pablo, qui venait de l'apercevoir, s'écria avec un accès de rage :

— Voyez-vous, dans un pareil moment! le gourmand!... le larron! le mauvais sujet! mais il sera puni par sa faute elle-même! c'est Dieu qui s'apprête à le châtier.

— Au nom du ciel! dit Aïxa en l'interrompant, ne pensez qu'à votre maîtresse... courez lui chercher du secours.

— Il n'y en a pas de possible, à ce que dit le chef... tout est inutile... c'est un poison mortel... et surtout d'un effet si rapide!... dans une heure tout sera fini!...

— C'est vrai, murmura à demi-voix Aïxa, j'ai entendu dire que cela était ainsi.

— C'est égal, reprit maître Pablo comprenant la sottise qu'il venait de faire et se ravisant un peu tard... c'est égal... il est peut-être temps encore... dites-moi, senora, ce qu'il faut faire...

— Rien... rien! répondit Aïxa en entendant la voiture de don Juan d'Aguilar qui rentrait en ce moment... laissez-nous, et ne dites rien à Monseigneur... entendez-vous?

Maître Pablo s'inclina et sortit.

Aïxa pressant alors les mains de Carmen, qui commençait à revenir à elle :

— Ma sœur, ma sœur! lui dit-elle, en voulant lui donner une confiance qu'elle-même n'avait pas... ils se trompent, j'en suis sûre, j'en ai l'espoir...

— Le crois-tu? s'écria vivement Carmen.

— Oui... oui... je te le jure. Mais, quand même ils diraient vrai, que ton père ne se doute de rien! Si nous avons encore une heure à vivre, elle lui appartient; qu'il ne la passe pas dans les angoisses et les tourments... quand le ciel nous permet de lui donner encore quelques instants de joie et de bonheur.

— Tu as raison, dit Carmen en cherchant à ranimer son

courage, j'étais faible... je ne le serai plus... mais mourir si jeune! ma sœur!...

— Tu te plains, répondit Aïxa avec une fermeté stoïque, et tu peux embrasser ton père!... Et moi! dit-elle en élevant les yeux vers le ciel...

— C'est vrai!... c'est vrai!... s'écria Carmen; mais, moi du moins, je suis là...

Elle lui tendit les bras, Aïxa s'y précipita.

Et après ce dernier adieu, les deux jeunes filles, essuyant leurs larmes, l'air serein et le sourire sur les lèvres, s'avancèrent au-devant du vieillard, qui entrait en ce moment.

— Ah! vous voilà toutes deux, s'écria-t-il d'un air joyeux... j'en suis charmé; je vous apporte des nouvelles qui m'ont mis en belle humeur et qui produiront le même effet sur vous. Une folie... une extravagance à laquelle j'étais loin de m'attendre! Qui croyez-vous que je viens de rencontrer? le fils de Matéo Vasquès, un ancien secrétaire de Philippe II... immensément riche, ma foi... qui m'a parlé de Carmen... ma fille... d'une manière... oui, vraiment...

Et le vieillard se prit à rire avec une gaieté si franche que Carmen en tressaillit.

— Eh quoi! dit son père, qui vit ce trouble, te doutes-tu de quelque chose? Eh bien, oui! moi qui te regardais comme une enfant... il paraît qu'on a d'autres yeux que moi!... Matéo Vasquès aurait des idées d'alliance... Rassure-toi, ma fille, et ne tremble pas ainsi. Je l'ai remercié de l'honneur qu'il nous faisait... Mais j'ai d'autres vues... et puis, Dieu merci... je ne veux pas encore me séparer de mon enfant! elle restera avec moi... elle y restera longtemps... ainsi que toi, ma bien-aimée Aïxa!... Aussi, je ne veux pas entendre parler de maris qui viendraient vous enlever l'une ou l'autre à ma tendresse : Qu'est-ce que je deviendrais donc sans vous, mes enfants? si je vous perdais... je mourrais!

Carmen poussa un cri de douleur, et Aïxa sourit en tendant la main au vieillard.

— Eh bien! eh bien! qu'a-t-elle donc?... Quelle folie de s'affliger d'une pareille chimère! Vois donc quelle pâleur sur ses traits! et des larmes dans ses yeux... Allons donc! par saint-Jacques, fais comme Aïxa... fais comme moi... rions de cette folie, rions-en tous les trois!

Et le pauvre père laissa éclater avec bonhomie toute la joie qu'il éprouvait. Carmen voulut l'imiter, mais elle n'en eut pas la force et tomba en sanglotant dans ses bras.

— Eh mais! eh mais! dit-il étonné, qu'as-tu donc?

— Rien, mon père; pardonnez-moi..... j'avais besoin de vous embrasser.

— Il n'y a pas de pardon à demander pour cela.

Et Carmen le serra contre son cœur avec tant de vivacité, le couvrit de ses baisers et de ses pleurs avec tant d'effusion et avec des mouvements si convulsifs, que don Juan commença à s'inquiéter.

— M'expliqueras-tu cela? dit-il à Aïxa, qui, pâle, mais conservant son sang-froid, avait depuis longtemps les yeux fixés sur la pendule de l'appartement.

— Rien, monseigneur... je vous jure... Un mal de tête... une migraine qui a tout à coup saisi Carmen... Il ne faut pas que cela vous effraie... Elle aurait même... un peu de frisson... que ce ne serait rien encore.

— Rien! dit le vieillard alarmé.

— Vous la verriez... pâlir... chanceler... et même, cela lui est arrivé parfois, à elle comme à moi... elle aurait quelques crispations, quelques mouvements nerveux...

D'Aguilar poussa un cri, et voulut se lever de son fauteuil; mais Aïxa le retint en lui disant :

— Mais, non, non... rassurez-vous... elle n'en a pas, vous le voyez bien! Elle est pâle, c'est vrai, mais elle ne perd pas connaissance, elle ne souffre point... N'est-ce pas, Carmen? Elle n'a pas de frisson! — et elle lui saisit la main, — n'est-il pas vrai?... Et cependant, continua-t-elle avec véhémence en regardant toujours la pendule, l'aiguille avance, et tu n'éprouves rien... ni moi non plus.

— C'est vrai ! s'écria Carmen les yeux rayonnants de joie.

— Je te disais bien... que l'on se trompait... qu'il y avait de l'espoir..... Ce serait fini maintenant..... Et tiens, tiens..... entends-tu?..... L'heure est écoulée, la pendule sonne !

Elles étaient sauvées !

Poussant un cri d'allégresse, les deux jeunes filles se jetèrent aux pieds du vieillard. Puis, se relevant et se moquant mutuellement de leur frayeur, elles se mirent à battre des mains en riant et en dansant.

C'était au tour de d'Aguilar à s'effrayer. Il les crut folles.

— Avez-vous perdu la raison?

— Non, dit Aïxa, car nous vous aimons plus que jamais, et nous venons de vous épargner... ce que nous avons souffert.

— Qu'est-ce donc?

— Ne nous le demandez pas, nous le préférons. Aussi bien, dit-elle, j'étais sûre de moi et je savais bien que je m'y connaissais. Mais, c'est égal, vous me gronderiez, et elle aussi... Il vaut donc mieux que vous ne nous interrogiez pas.

— Et je veux cependant tout savoir ! dit le vieillard avec impatience.

— Alors, dit Carmen, venez, mon père, prenez mon bras, je vais tout vous raconter dans votre appartement... à condition que vous ne vous effrayerez pas... puisque me voilà.

— Je m'effraierai... je m'effraierai si je veux ! répondit le père avec plus d'inquiétude encore que de colère, venez, senora, venez.

Et ils sortirent tous deux.

Aïxa fit alors quelques pas dans l'appartement, tira un rideau derrière lequel Piquillo était caché et lui dit :

— Pourquoi as-tu pris ce qu'il y avait dans ce plat?

— Pour rester, dit froidement Piquillo, si vous restiez toutes deux ; et pour partir, si vous partiez.

Aïxa lui tendit la main, et lui dit avec émotion :

— Désormais je croirai en toi !





II

LA SAINTE-MARIE DEL CARMEN.

Aïxa, la seule qui eût conservé son sang-froid, avait eu bien raison de ne pas associer le vieillard aux émotions qu'elle venait d'éprouver. Il n'aurait pu y résister ; et, lorsque sa fille lui fit le récit de leur imprudence, l'idée seule du danger qu'elle avait pu courir lui causa un tremblement dont il eut grand'peine à se remettre.

Enfin, et quand il fut bien rassuré, il fit venir maître Pablo pour se fâcher à son aise et sans crainte, et se fit répéter par lui tous les détails.

Il était évident que le chef s'était trompé, que c'était lui qui ne s'y connaissait pas, qu'il avait donné une fausse alarme, et qu'il n'y avait, dans tout cela, rien de réel ! Mais Pablo, qui avait été appelé pour faire un rapport, ne voulait pas être venu pour rien, et s'en aller sans avoir eu satisfaction.

Aussi, et pour exploiter le reste de colère de monseigneur, il lui raconta, d'un ton pénétré d'indignation, le peu de respect de Piquillo pour les belles-lettres, sa conduite avec son professeur qu'il avait maltraité et chassé de l'hôtel, laissant entrevoir qu'en pareil cas la peine du talion serait encore de la clémence, et qu'il était impossible de garder, dans la maison de monseigneur, un indiscipliné et un ingrat qui ne voulait rien faire, ni rien apprendre.

Ainsi que Pablo l'avait prévu, son maître fut comme soulagé de trouver enfin à faire tomber sur quelqu'un son im-

patience et son humeur, contenues depuis trop longtemps. C'était le lendemain que le terme fatal expirait, le mois était écoulé, et ce jour-là le majordome accourut dire à Piquillo, avec une mine effrayée où perçait une nuance de satisfaction :

— Allez vite, monseigneur vous demande. Il est à table avec ces demoiselles.

Piquillo comparut au déjeuner de famille, le front modeste et les yeux baissés, tandis que maître Pablo, qui commandait le service, le regardait avec ironie, et faisait passer sous le bras gauche, avec un air de triomphe, la serviette qu'il tenait de la main droite.

— Il paraît, monsieur, dit gravement le vice-roi au jeune page, que vous avez congédié votre précepteur. Le nierez-vous ?

— Non, monseigneur... c'est vrai.

— Et pourquoi? s'il vous plaît.

Piquillo hésita, et Aïxa répondit pour lui, en riant :

— Parce qu'il n'en avait plus besoin !

— Ah ! monsieur était trop savant ?

— Non pas trop, répondit modestement Piquillo.

— Mais assez ! ajouta Carmen.

— Ce n'est pas vous que j'interroge, ma fille, dit le vice-roi, et puisque monsieur peut se passer de précepteur, puisqu'il est devenu, en un mois, un puits de science et d'érudition, c'est un fait dont on peut aisément s'assurer... Donnez-moi un livre.

— En voici un, dit Aïxa, en tirant de sa poche un volume de Quevedo, qu'elle présenta, tout ouvert, à Piquillo.

— Oui, dit d'Aguilar en s'enfonçant dans son fauteuil lisez, lisez tout haut.

Chacun, à commencer par maître Pablo, écouta avec attention, et Piquillo lut, non pas seulement couramment, mais d'une voix ferme, nette et accentuée les vers que Quevedo a mis en tête de son livre comme épître dédicatoire, et dont voici la traduction :

« J'aurais voulu et ne sais comment prouver ma reconnais-
« sance
« A celui à qui je dois tant!
« Mais je me suis dit : A quoi bon ?
« Le soleil darde ses rayons bienfaisants;
« La moisson, qui en profite, ne dit pas : Merci !
« Mais elle mûrit!
« C'est tout ce que veut le soleil! »

Le vieillard étonné s'écria :

— Qu'est-ce que veut dire ceci ?

— Que Piquillo est la moisson, répondit Aïxa.

— Et qu'il a mûri, grâce à vous, ajouta Carmen ; c'est tout ce que vous vouliez, mon père.

— Permettez, permettez, dit d'Aguilar, en regardant tour à tour et Piquillo et le livre qu'il venait de lui reprendre... peut-être y a-t-il quelque tromperie... peut-être ces demoiselles... et elles en sont bien capables, lui ont fait apprendre par cœur les lignes ou plutôt les flatteries qu'il vient de me débiter.

Les deux jeunes filles haussèrent les épaules en riant.

— Je vais bien le voir, continua d'Aguilar en tirant de sa poche un portefeuille où il prit un crayon et une feuille de papier... je vais bien le voir... à moins que notre savant ne sache lire que dans les livres imprimés.

Et il lui remit le feuillet sur lequel il venait d'écrire.

Piquillo lut ce qui suit avec émotion :

« Je donne à Piquillo cinquante ducats de gages par an,
« et je l'attache désormais au service exclusif de Carmen et
« d'Aïxa. »

Depuis ce jour, Piquillo n'eut plus rien à désirer, et les deux années qui suivirent furent peut-être les plus heureuses de sa vie.

Dès que ses devoirs étaient remplis auprès de ses jeunes maîtresses, et ces devoirs n'étaient ni difficiles ni fatigants, il courait prendre un livre, et c'était là son premier et son plus vif plaisir. Dans les commencements, il consultait Aïxa

sur ses lectures; c'était elle qui le guidait; mais bientôt la petite bibliothèque des deux jeunes filles fut épuisée par lui. Il s'adressa à celle du vice-roi, qui était vaste et composée des meilleurs auteurs.

Les ouvrages graves et sérieux étaient ceux qu'il préférait; les sciences, surtout, attiraient son attention. Là, tout était rigoureux, positif, clairement démontré. Le savoir des autres devenait le sien, et toutes les découvertes, toutes les connaissances des siècles précédents appartenaient en un instant à l'écolier qui venait de s'en emparer.

Que les heures s'écoulaient rapidement! que le temps paraissait doux à Piquillo! Il donnait au travail une partie de ses nuits, et ses jours, il les passait presque tous auprès d'Aïxa et de Carmen.

L'étude, qui avait développé son intelligence et élevé son esprit, avait en même temps formé son tact et son goût. Il avait deviné, avec une convenance admirable, les limites dans lesquelles il devait se renfermer. C'étaient toujours les deux jeunes filles qui l'appelaient et qui même le consultaient parfois. La conversation se prolongeait souvent des heures entières. Qui se fût étonné de cette intimité si naturelle et si simple? Piquillo était leur page, leur élève, et puis il leur était si dévoué!... il n'existait que pour elles... Sa vie était de les aimer et de les servir.

Sans compter que, chaque jour, il devenait plus éclairé et en même temps plus aimable et meilleur, car un des bienfaits de l'éducation est non-seulement de changer ou de corriger un mauvais naturel, mais d'exalter et d'ennoblir encore les nobles sentiments! Initié comme il l'était tous les instants, à leur vie intime, à leurs qualités et même à leurs défauts, Piquillo avait déjà acquis une intelligence trop supérieure et un coup d'œil trop fin, pour ne pas connaître ses deux jeunes amies aussi bien que lui-même.

Carmen n'avait pas dans le cœur une seule pensée que l'amitié n'y pût lire.

Pour Aïxa c'était différent; il y avait en elle une idée ou un

souvenir, qui, de temps en temps, la préoccupait. C'était un sourire mélancolique qui errait sur ses lèvres, c'était une vague rêverie qui se dissipait bientôt, mais qui revenait souvent... Carmen ne s'en était jamais aperçue, et Piquillo, plus attentif ou plus pénétrant, n'avait cependant rien pu deviner, sinon que, malgré sa jeunesse, Aïxa avait au fond du cœur un secret qu'elle gardait trop fidèlement pour que ce ne fût pas un devoir; jamais, en effet, Aïxa n'avait trahi un devoir. Carmen était bonne pour tout le monde; Aïxa choisissait ; elle était fière et dédaigneuse pour ceux qu'elle n'aimait pas, prévenante, gracieuse et adorable pour ceux qui avaient conquis son amitié ou son estime, et Piquillo jouissait maintenant de ce bonheur.

La Sainte-Marie del Carmen approchait, et le vice roi désirait, cette année, célébrer la fête de sa fille bien-aimée avec plus de pompe qu'à l'ordinaire, d'abord parce que la jeune enfant des années précédentes était devenue une grande et belle senora, et parce que depuis longtemps d'Aguilar avait à cœur de prendre sa revanche aux yeux de la ville de Pampelune, et de faire oublier la soirée qui, deux ans auparavant, avait produit un si mauvais effet, grâce à Piquillo.

Il avait d'abord acheté pour sa fille un vase en porcelaine de Chine, le plus merveilleux et le plus rare qu'on eût jamais vu à Pampelune : le travail en était exquis et les couleurs admirables.

Le marchand qui lui avait proposé ce vase en avait deux, et d'Aguilar aurait bien voulu la paire ; mais il s'agissait de mille ducats (huit mille francs de notre monnaie), et le vieux seigneur avait été, à son grand regret, obligé d'imposer cette privation à son amour paternel. Le vase qu'il avait payé cinq cents ducats, afin d'y mettre des fleurs pour sa fille, fut confié par lui à Piquillo, qui le cacha dans la bibliothèque.

Mais cela ne suffisait pas, il fallait s'occuper des détails de cette fête. Aïxa promit de se charger de tout, et, sans en parler à Carmen, dont il fallait bien se cacher, elle appela

en conseil secret Piquillo, heureux de sa confiance et surtout de ce mystère !

Comme Aïxa était belle et joyeuse ! avec quelle vivacité, avec quelle chaleur elle discutait tous les projets proposés par son jeune conseiller ! Enfin, après une longue et mûre délibération, elle s'arrêta à une idée qui devait lui plaire pour beaucoup de raisons ; une entre autres, s'il faut le dire, c'est que son costume de bal serait charmant.

Cette idée consistait à donner à Pampelune ce qu'on a appelé depuis des quadrilles historiques, des bals costumés, divertissement que la France et l'Espagne adoptèrent avec fureur sous les règnes suivants, ceux de Philippe IV et de Louis XIV.

Piquillo, chargé de seconder sa jeune maîtresse dans tous les préparatifs, déploya un zèle et une activité extraordinaires. Il courait chez tous les marchands et fournisseurs, et dans une occasion si importante, maître Truxillo, le tailleur, ne fut pas oublié.

Le grand jour approchait ; le bal devait avoir lieu le lendemain, et Aïxa, qui avait choisi et dessiné, pour elle et pour Carmen, des costumes mauresques, craignant encore qu'ils ne fussent pas rigoureusement exacts, dit le soir à Piquillo :

— Ne m'as-tu pas dit qu'il y avait dans la bibliothèque du vice-roi, un livre de gravures sur les antiquités de Grenade ?

— Oui, senora... je l'ai vu ! un gros volume, dans les rayons d'en haut ; demain matin vous l'aurez, soyez tranquille.

Le lendemain, tout entière à ses préparatifs de bal, Aïxa vit arriver dans sa chambre Piquillo... pâle... hors de lui, et dans un état de désespoir impossible à décrire. Il s'était déjà présenté deux fois à sa porte, et il paraissait plus mort que vif.

— Eh mon Dieu ! Piquillo, qu'y a-t-il donc ?

— Le plus grand de tous les malheurs... je n'ai plus qu'à me tuer, et j'ai voulu vous voir auparavant.

— Se tuer un jour de bal... allons donc! dis-moi ce dont il s'agit, et je te promets d'y porter remède.

— Impossible... personne ne peut réparer un pareil désastre... ce vase... Ce beau vase de Chine que le vice-roi veut donner aujourd'hui à sa fille...

— Eh bien? s'écria Aïxa avec impatience...

— Et qu'il a payé cinq cents ducats...

— Eh bien?

— Il n'existe plus... brisé... anéanti!

— Par qui?

— Par moi.

— Et comment cela?

— J'étais, ce matin, monté sur une haute échelle, dans la bibliothèque, pour prendre, dans les derniers rayons, le volume que vous m'aviez demandé; le livre garni en cuivre m'est échappé des mains...

Aïxa poussa un cri d'effroi.

— Il est tombé sur le vase qui était au-dessous, et j'eusse mieux aimé, continua Piquillo avec désespoir, être brisé moi-même en morceaux, car je ne me sens pas la force d'annoncer cette catastrophe à monseigneur. Il est dit que c'est moi qui changerai en désolation toutes les fêtes qu'il veut donner. C'est la seconde fois que cela m'arrive, et cette fois-ci ma maladresse est bien plus grande, bien plus terrible encore que la première.

— Allons, calme-toi, lui dit Aïxa aussi désolée que lui.

— Non, senora, je m'enfuis de cette maison dont je ne causerais que la ruine et la perte!

— Mais attends donc, lui dit-elle en le retenant... si l'on pouvait cacher ta maladresse au vice-roi, s'il l'ignorait toujours? Voyons, cherchons ensemble; n'y aurait-il pas quelque moyen?

— Aucun... aucun, senora, c'est ce matin, dans quelques heures, que monseigneur va venir chercher ce vase pour le remplir de ses plus belles fleurs, et pour porter lui-même son bouquet dans la chambre de sa fille. Il veut lui faire

une surprise, et c'est lui, mon Dieu, qui va être surpris ! Quelle sera sa fureur ! comment la calmer ? que pourriez-vous dire pour m'excuser ?

— Attends donc, dit Aïxa, qui, sans se décourager, cherchait toujours... J'y suis ! j'y suis ! Ne m'as-tu pas raconté que le marchand chez lequel a été acheté ce vase, voulait vendre la paire ?

— Oui, senora.

— Ainsi le pareil existe... il est chez lui ?

— Qu'importe !... Quand je me vendrais comme esclave, cela ne payerait pas un trésor semblable. Quand je travaillerais toute ma vie, je ne pourrais pas acquitter une telle dette... Vous voyez donc bien que je n'ai qu'à mourir ; qu'il n'y a ni ressource ni espoir, et que vous-même, vous, ma providence, vous, mon bon ange, vous qui pouvez tout, vous ne pouvez pas me tirer de là !

— Peut-être, dit froidement Aïxa.

Elle ouvrit un petit meuble en bois de rose, qui était à côté de son lit, en tira cinq rouleaux qu'elle mit dans une bourse, et dit à Piquillo en souriant :

— Avant que monseigneur n'ait découvert la catastrophe, cours chez ce marchand, et remplace le vase. Il y a là cinq cents ducats.

Piquillo, la bouche et les yeux ouverts, contemplait la jeune fille sans rien dire ; il ne pouvait croire à ce qu'il entendait, ni même à ce qu'il voyait, à cette bourse qu'il tenait entre les mains et dont le poids cependant n'était point chimérique.

— Vous, senora ! une jeune fille, posséder une somme aussi considérable !

— Ne t'inquiète pas, dit Aïxa en souriant de son air effrayé, elle est bien à moi.

— Mais alors, c'est toute votre fortune ! Je ne peux... je ne veux pas accepter.

— Il ne tiendrait qu'à moi de me faire plus généreuse que je ne le suis ; mais pour dissiper tes scrupules, tiens, regarde !

Elle rouvrit le tiroir où elle venait de puiser, et lui montra qu'il contenait encore un grand nombre de rouleaux pareils.

— Tu vois, lui dit-elle, que j'en ai beaucoup, et je ne m'en sers pas. Si je n'avais mes aumônes à quelques pauvres qui sont, en secret, mes pensionnaires, je n'aurais rien à dépenser ici, et je suis enchantée que ma meilleure amie reçoive de moi, sans s'en douter, un cadeau qu'elle croira tenir de son père. C'est un bonheur que je te devrai, Piquillo, ajouta-t-elle avec un sourire enchanteur; et puis, comptes-tu pour rien le plaisir d'obliger un ami? de l'empêcher de se tuer? Car j'espère que tu ne veux plus mourir, Piquillo, ni quitter cette maison où il y a deux fêtes aujourd'hui? C'était celle de Carmen, et maintenant c'est la mienne!

A ces paroles si bonnes, si généreuses, dites avec un air de gaîté et d'insouciance enfantines, qui voulait en diminuer l'importance et qui en doublait le charme, Piquillo ne put rien répondre. Il ne pouvait se rendre compte des sentiments qu'il éprouvait. C'était de la reconnaissance sans doute et du respect, car il tomba à genoux, et pressa contre ses lèvres la main d'Aïxa, qui lui dit d'un ton plus grave :

— Ce que je confie à Piquillo, personne ne doit le savoir, personne! pas même Carmen!

Et comme il faisait un geste d'étonnement, elle mit un doigt sur sa bouche et dit :

— Et Piquillo ne doit rien me demander.

— J'obéirai! Mais moi, continua-t-il avec un soupir, moi qui vous croyais orpheline et sans fortune, vous êtes donc riche?

— Quand ce serait!... dit Aïxa étonnée de sa tristesse... ce n'était pas pour cela que tu m'étais dévoué...

— Non! sans doute.

— Eh bien alors, dit-elle en lui tendant la main, cela ne doit pas t'empêcher de m'aimer, puis elle referma le tiroir, en lui disant :

— Va vite, qu'on ne se doute de rien.

Et elle se mit gaîment à sa toilette.

Piquillo sortit, tout étonné, tout troublé encore de ce qui venait de lui arriver, et ne sachant pourquoi à tant de joie et de bonheur se mêlait un vague sentiment de crainte ou de regret.

Il marchait rapidement, et suivait la rue Sainte-Isabelle, où demeurait le marchand qu'il allait trouver, lorsqu'une voix lui demanda l'aumône. Dans sa préoccupation, il ne l'entendit pas, et continua sa marche. La voix le poursuivit et proféra ces mots : Ils sont donc tous sans pitié ! Il se retourna, et vit une vieille femme... au front basané, qui tendait la main.

Tout autre eût remarqué ses cheveux gris en désordre, son œil hagard et sombre, sa main agitée par un mouvement convulsif et l'animation fébrile qui contractait tous ses traits. Piquillo ne vit rien de tout cela : une autre idée le préoccupait ; il se rappela le jour où il tendait ainsi la main dans les rues de Pampelune, ce jour où il allait mourir de faim, quand Juanita vint à son aide.

— Elle aussi a faim, dit-il.

Et sans faire attention à l'air plutôt menaçant que suppliant de cette femme, il lui donna tout ce qu'il avait sur lui. C'était un demi-ducat !

— Un demi-ducat ! s'écria la mendiante en tressaillant de joie ; merci, mon jeune seigneur, merci, lui dit-elle d'un air ému.

Puis, tout à coup, elle laissa tomber ses bras avec découragement, et se dit à demi-voix :

— C'est égal ! ça n'est pas assez ! ça ne la sauvera pas !

— De qui parlez-vous ?

— De qui ?... dit la mendiante avec égarement ; d'elle... de ma fille... que la fièvre dévore, et ils veulent nous renvoyer de notre galetas... et elle va mourir sans abri !... dans la rue... et malgré cela, elle ne voulait pas demander... c'est moi qui suis sortie... pour tendre la main... Il le fallait bien... puisqu'il paraît que c'est ma faute... à moi !... que c'est moi

qui suis cause de tout, et cependant Dieu m'est témoin que j'aimais bien mon enfant !

Piquillo voulut l'interroger ; mais elle continua avec un éclat de rire qui tenait de la folie :

— Un demi-ducat ! à moi qui en ai jeté par poignées ! un demi-ducat ! à nous qui en devons dix !... Je vous demande si c'est juste !... et s'il y a une justice au ciel !... Si seulement, en attendant, il y en avait une sur la terre...

— Taisez-vous ! taisez-vous ! lui dit Piquillo en l'interrompant ; je n'ai rien en ce moment, mais demain, je vous le promets, je ferai ce que je pourrai. Où est votre logis ?

— Oui, c'est vrai... notre logis, il faut se hâter de le dire, car demain nous n'en aurons plus !

— Où est-il ?

— Rue du Figuier, dans la maison du juif Salomon, le teinturier.

— Et votre nom ?

— Ah ! notre nom... est-ce le vrai que vous me demandez... le nôtre à nous ?

— Oui, sans doute.

— Alliaga, dit-elle.

Et elle s'enfuit.

Piquillo poursuivit sa marche, que cet incident avait retardée, arriva chez le marchand, paya et emporta le précieux vase. Il était rentré à l'hôtel, et tout était en place avant que le vice-roi vînt chercher le cadeau qu'il destinait à sa fille, cadeau qui fut reçu par elle avec des transports de joie et de reconnaissance.

— Vois donc, dit-elle à sa sœur, les folies que mon père a faites pour moi.

— Et voici, dit Aïxa en l'embrassant, notre surprise à nous deux Piquillo : lui pour le conseil, moi pour l'exécution.

Et elle lui montra le costume mauresque pareil au sien, qu'elle avait fait faire à son insu, et qui lui allait à ravir.

— Mais l'heure s'avance, s'écria gaiement Aïxa, nous n'avons pas de temps à perdre ; et s'adressant à Piquillo :

— Songe bien à ce que je t'ai dit : c'est toi que j'ai chargé des musiciens, du buffet et des rafraîchissements.

Son fidèle esclave promit que l'on serait content de lui.

Déjà le pavé de l'hôtel avait retenti sous les roues bruyantes des nombreux équipages ; toutes les nobles familles de Pampelune et de la Navarre étaient accourues, disputant de richesse et d'éclat plutôt que d'élégance ; la soie, les diamants, les broderies, les larges galons d'or brillaient sur chaque costume, et les vastes salons, resplendissants de cristaux et de lumières, présentaient l'aspect le plus bizarre et le plus varié.

Toutes les nations du monde s'y étaient donné rendez-vous et y figuraient par quadrilles. Le vice-roi, heureux et triomphant cette fois, ne pouvait suffire à répondre aux compliments qui l'assaillaient de tous côtés. Il n'y avait qu'une voix sur le bon goût, l'originalité et l'admirable ordonnance de cette fête.

Le même concert de louanges éclatait dans tous les salons et les échos en retentissaient jusque dans le vestibule, où se tenait modestement Piquillo, auquel personne ne songeait et qui, ordonnateur de toutes ces merveilles, en surveillait attentivement l'exécution. Tout à coup, cependant, il se fit dans le premier salon un mouvement et un brouhaha si extraordinaires que Piquillo, cédant à sa curiosité, s'approcha des grandes portes vitrées qui donnaient sur la salle du bal.

C'étaient Carmen et Aïxa qui, conduites par leurs danseurs, traversaient le salon.

Au milieu de cette foule d'habits dorés, lourds, pesants, le costume léger, exact et élégant des deux jeunes filles fit jeter un cri d'étonnement et d'admiration.

Elles portaient une tunique d'étoffe persane rayée, brochée d'or et d'argent, serrée par une ceinture qui accusait l'élégance et la souplesse de leur taille ; un dolman à manches étroites semé de pierreries, et enfin un pantalon de soie flottant, fermé au-dessus de la cheville. Des mules de maroquin rouge encadraient leurs jolis pieds. Leurs cheveux

tressés, qui tombaient sur les épaules, s'échappaient d'un petit bonnet fort riche, placé avec coquetterie sur le sommet de la tête.

Aïxa surtout portait ce costume avec un charme et une aisance admirables. Ses longs cheveux descendaient jusqu'aux talons, et leur noir d'ébène faisait ressortir la blancheur et l'éclat de sa peau. Animée par le mouvement du bal, par le bruit de la musique, par le plaisir d'être vue, par le bonheur d'être belle, Aïxa souriait d'un air gracieux, et semblait d'avance remercier le flot d'admirateurs qui s'ouvrait devant elle et se reformait plus loin.

Un seul des spectateurs, un seul... pâle, immobile, et couvert d'une sueur froide, était resté à la même place, les yeux fixés contre les portes vitrées du vestibule. Aïxa était passée, elle ne l'avait pas vu, et lui... regardait encore... C'était Piquillo. A la vue d'Aïxa dans tout l'éclat de sa beauté et de sa parure, il aurait dû être glorieux de son triomphe et enchanté de l'admiration qu'elle inspirait; loin de là, il éprouvait une impression pénible, un sentiment douloureux dont il ne pouvait se rendre compte ; il en eut bientôt l'explication.

On avait commencé à danser... un beau cavalier donnait la main à Carmen ; Piquillo demanda son nom à maître Pablo, qui était à côté de lui dans l'antichambre. C'était don Carlos, neveu de don Balthazar de Zuniga, ambassadeur à Vienne.

— C'est un grand seigneur? dit-il.

— Oui, sans doute.

— Et ce jeune homme qui porte une chaîne d'or et une plaque en diamants, celui qui danse avec la senora Aïxa?

— C'est le fils du duc d'Ossuna, vice-roi de Naples... un charmant cavalier.

— Et il est très-riche?

— Oui, vraiment.

— Et très-noble?

— A coup sûr.

— Tous nobles, riches... fils de grands seigneurs! se dit-

il en lui-même avec amertume ; et moi, pas de parents !... pas même de nom !... car Piquillo... qui sait même si ce nom est le mien !... Aussi, ils donnent la main à de belles et nobles demoiselles ! Ils sont au salon... et moi à l'antichambre ! Ils brillent, et je me cache !

— Voyez, lui dit maître Pablo, comme le comte d'Ossuna est aimable et galant. La senora Aïxa a laissé tomber son bouquet... il vient de le ramasser et le lui rend après l'avoir porté à ses lèvres... Eh bien! Piquillo, que faites-vous donc ? dit-il, en retenant le jeune homme, qui venait de s'élancer dans le salon.

— Rien, répondit Piquillo en s'arrêtant, j'allais voir si l'on avait besoin de moi.

A l'instant, par bonheur, cette danse finissait, et en retournant à sa place, Aïxa l'aperçut... Elle jeta sur lui un de ses plus aimables et gracieux sourires.

Piquillo sentit son cœur oppressé se dilater de joie et de bonheur.

Elle se leva et alla droit à lui.

Tout fut oublié, Piquillo n'en voulut plus à personne. Il se croyait maintenant l'égal de don Balthazar de Zuniga et du vice-roi de Naples.

— Bien, Piquillo, lui dit-elle, de sa voix douce et caressante, très-bien ! mais voici le moment, fais servir les rafraîchissements.

Piquillo demeura accablé... il fit quelques pas en chancelant, et dit dans l'antichambre à maître Pablo :

— Veillez à tout, je vous prie... je ne me sens pas bien.

Il s'élança dans le jardin, fuyant le bruit du bal et de l'orchestre qui le poursuivait, et les flambeaux étincelants qui projetaient encore leurs lueurs jusque dans les massifs...

Il marcha toujours devant lui... jusqu'au bout du parc, jusqu'à la chaumière où Carmen et Aïxa étaient venues autrefois l'arracher à son chagrin... Et là, saisi d'une douleur bien plus profonde et plus poignante encore, il s'arrêta et se mit à fondre en larmes.

Ah ! il aimait... l'insensé ! il aimait de toutes les forces de son âme ! ou plutôt cet amour était son être et sa vie... il n'avait jamais fait autre chose qu'aimer cette jeune fille ! seulement alors, et par malheur, il s'en apercevait.

Sans connaître le monde autrement que par ses livres, Piquillo en savait assez pour apprécier toute l'étendue de sa folie et mesurer l'abîme au bord duquel il se trouvait. Le supplice qu'il endurait était le plus cruel et le plus horrible de tous, c'était celui que le Dante avait choisi pour caractériser les tourments de l'enfer, et de quelque côté qu'il se retournât et envisageât sa position, il ne pouvait que se répéter ces mots : Sans espoir ! sans espoir !

Et, en effet, c'était bien là la vérité ; mais en amour, la vérité n'est pas une raison ! si elle nous accable de son évidence, on détourne les yeux et on lui préfère une erreur ou une extravagance qui nous console.

Pendant toute la nuit, Piquillo se répéta qu'Aïxa était probablement d'une haute naissance ; mais enfin cette naissance et cette famille, pourquoi les cacher aux yeux de tous ! il y avait là quelque chose d'encourageant, un mystère qui lui permettait d'espérer ! quelque mésalliance, quelque tache à son blason ; elle était riche, sans contredit, mais on avait vu tant de gens qui n'avaient rien réaliser de belles fortunes ! Les livres qu'il avait lus étaient remplis d'aventuriers heureux qui parvenaient aux emplois les plus élevés. Cela ne pouvait-il pas se voir encore ? Aïxa l'avait dit elle-même : avec de la patience et du courage on arrive à tout.

Alors il se levait... il marchait à grands pas, riche des plus belles illusions, qu'un instant de calme et de réflexion suffisait à dissiper.

C'est ainsi qu'il passa toute la nuit.





III

LE LENDEMAIN DE LA FÊTE.

Le lendemain de cette grande fête, personne ne se leva de bonne heure, et le supplice de Piquillo fut prolongé. Il vit Aïxa bien plus tard qu'à l'ordinaire, lui qui, depuis le point du jour, errait sous ses fenêtres ou devant sa porte !

Quand elle l'aperçut, elle fut effrayée du changement de ses traits. Elle avait bien su par Pablo qu'il avait été indisposé, et, dans la soirée même, elle et Carmen avaient plusieurs fois demandé de ses nouvelles. Dans ce moment encore les deux jeunes filles l'accablaient de soins, d'attentions et de prévenances si délicates qu'on aurait dit non d'un serviteur, mais d'un ami et d'un frère.

Piquillo comprenait bien qu'on faisait pour lui mille fois plus qu'on ne devait. Attendri jusqu'aux larmes, il se reprochait son ingratitude, et cela ne l'empêchait pas de sentir la main de fer qui étreignait son cœur. Il fût mort plutôt que d'avouer à personne un secret qu'il eût voulu se cacher à lui-même ; et, résolu de dompter ou du moins de dérober à tous les yeux une passion insensée, il s'efforça de sourire et de plaisanter sur les plaisirs et les succès de la veille.

Carmen ne se douta de rien, mais Aïxa était trop clairvoyante pour s'y laisser tromper : un instinct merveilleux et sympathique lui disait si promptement les peines de ses amis, qu'il semblait qu'elle les eût devinées ou éprouvées avant eux.

Elle posa sa main sur celle de Piquillo, qui tressaillit,

et, le regardant attentivement, elle lui dit d'un air de reproche :

— Piquillo cache un mystère à ses amies.

A cet accent de bonté, à cette voix si douce et si tendre qui faisait vibrer toutes les fibres de son cœur, le pauvre jeune homme sentit faiblir sa résolution et son courage ; il se mit à fondre en larmes.

— Qu'as-tu donc? qu'as-tu donc? dirent-elles toutes les deux.

— Vous me le demandez ! s'écria-t-il en cherchant à retenir ses pleurs ; vous me le demandez ! vous qui, par bonté, avez fait de moi le plus malheureux des hommes ! vous dont l'amitié et les nobles sentiments m'ont presque fait votre égal, quand, par ma condition, je devais rester au-dessous de tous ! vous qui m'avez instruit et éclairé pour me faire voir ma honte et ma misère, que j'aurais peut-être toujours ignorées !

A ces reproches inattendus et qui n'étaient que trop justes, Carmen restait muette de surprise et de douleur. Aïxa réfléchit un instant et lui dit :

— C'est vrai !... sœur, c'est vrai, Piquillo a raison ! la faute en est à nous, c'est à nous de la réparer. Mais je lui dirai comme autrefois : c'est à lui de nous aider !

— Oui, ajouta-t-elle d'une voix animée, ne te laisse pas abattre ; ne regarde plus le point de départ, mais le but, et tu arriveras, Piquillo, tu arriveras, je te le promets. L'Espagne n'est pas aujourd'hui, par malheur, si féconde en hommes de talent qu'il n'y ait place pour toi... et peut-être aux premiers rangs ! Je te dirais : « Prends une épée, » si tu étais gentilhomme ; mais tu ne l'es pas, je ne le crois pas, du moins, ni toi non plus. Il faut donc choisir une autre carrière, et il en est où tu dois réussir, car tu es plus instruit, plus capable que bien d'autres ! Et ces nobles hidalgos et ces grands seigneurs, avec qui je causais hier, m'ont prouvé, par la comparaison, mieux que tu n'aurais pu le faire toi-même, ce dont je me doutais déjà, c'est que tu as du mérite, et beaucoup !

Ah ! si Aïxa avait pu se douter du bien qu'elle faisait à Piquillo, si elle avait pu lire dans son cœur, elle aurait vu que dans ce moment, et grâce à elle, il pouvait aspirer et arriver à tout ; nul obstacle ne pouvait plus l'arrêter.

Il est telle parole de la femme qu'on aime qui vous a créé un avenir.

— Bien ! bien ! reprit-elle en voyant la joie et l'exaltation briller dans les yeux de Piquillo à la place des larmes qui y roulaient tout à l'heure : bien ! le reste me regarde maintenant ! Je vais parler à ton père, Carmen, il saura nous comprendre et nous aider. Attendez-moi, mes amis !

Et elle s'élança vers l'appartement du vice-roi sans réfléchir que peut-être n'était-il pas encore éveillé.

Don Juan l'était depuis longtemps.

Enchanté de sa fête et surtout du succès qu'avait obtenu sa fille, car pendant toute la soirée son père n'avait vu qu'elle, il était resté le dernier à ce bal et s'était couché tard. Il dormait depuis quelques heures, entendant encore le bruit de l'orchestre, voyant encore danser sa fille... et l'admirant toujours en rêve, lorsqu'on frappa rudement à sa porte.

Est-ce que Carmen serait malade, indisposée par les fatigues de la veille ? ce fut la première pensée du vieillard ; mais il fut promptement rassuré par les accents d'une voix qui lui était bien connue, et qui depuis longtemps n'avait pas retenti à ses oreilles.

— Rassurez-vous, maître Pablo, disait cette voix, Son Excellence le vice-roi de la Navarre ne vous grondera pas de l'avoir réveillé en sursaut ; quand on vient en poste embrasser son oncle, et qu'on n'a que quelques heures à lui donner...

— Mon neveu !... mon neveu !... s'écria don Juan en s'élançant dans les bras de Fernand.

Et aux premiers rayons du soleil dont s'éclairait l'appartement qu'on venait d'ouvrir, il put contempler la figure mâle et guerrière du jeune homme.

— Ah! s'écria-t-il avec joie, ce n'est plus le beau page d'il y a cinq ans... mais c'est mieux encore ! D'où viens-tu ainsi ?

— Des Pays-Bas, où nous nous battons !

— Je le vois... je le vois bien, dit le vieillard, en remarquant avec orgueil une légère cicatrice qui sillonnait le front bruni de son neveu.

— Et le capitaine du régiment de la Reine est aujourd'hui colonel, poursuivit gaiement le jeune homme. Oui, mon oncle, malgré la haine que m'a gardée le duc d'Uzède, le fils du ministre ; malgré la malveillance que me portait son père, une protection inconnue a toujours fait valoir mes services et m'a fait avancer ! soupçonnez-vous qui ce peut être ?

— Non, par Saint-Jacques ! C'est justice, et pas autre chose ! et puisque je te revois, tout va bien ! Je n'ai qu'un regret, c'est que tu ne sois pas arrivé hier soir... pour notre fête, pour notre bal !... Tu aurais vu ma fille !... Carmen, ta cousine, qui était charmante... Tu aurais dansé avec elle ! Tu ne la reconnaîtras pas, j'en suis sûr, tant elle est jolie !... hier surtout... Imagine-toi...

Il allait commencer la description du costume de sa fille, mais il s'arrêta, non pas qu'il en tînt quitte Fernand ; et, passant rapidement à un autre sujet, car la joie est volontiers causeuse, il s'écria :

— Colonel ! Ah çà ! nos affaires vont donc mieux dans les Pays-Bas ?

— Non, mon oncle, répondit tristement le jeune homme, vous avez vu un temps où les armées espagnoles étaient triomphantes, un temps où elles se battaient du moins pour une bonne cause... mais maintenant tout est contre nous !

Pour placer la sœur de notre roi sur un trône, tuer de braves gens qui défendent leur pays et leur liberté, cela porte malheur !... La défaite est honteuse et le succès sans gloire. Ce peuple de marchands et de pêcheurs, ces Hollandais, tiennent tête depuis quinze ans à toutes les forces de l'Espagne ; leur Maurice de Nassau est un héros !... Il a fait des prodiges à Nieuport.

Oui, mon oncle, oui, dit-il à voix basse, nos meilleurs soldats, notre artillerie, nos bagages, et plus de cent drapeaux perdus... notre désastre a été complet... Et sans le marquis de Spinola !... Au moins celui-là, c'est un général !...

— Aussi, le duc de Lerma ne l'aime pas.

— C'est lui qui nous a sauvés, qui a ramené la victoire et la discipline dans nos rangs ; c'est lui qui a payé, de ses propres deniers, des soldats qui n'avaient ni solde, ni habillement, ni pain, et qui pillaient au lieu de se battre.

— Et le duc de Lerma emploie nos finances à donner des fêtes ! s'écria d'Aguilar avec indignation.

— Enfin, la prise d'Ostende a terminé la campagne en notre faveur. Mon général, qui m'honore de quelque estime, m'avait chargé d'en porter la nouvelle à Madrid ; mais, malgré notre victoire, la mer n'est pas libre et ne nous appartient pas... il m'a fallu traverser la France, les Pyrénées... et voilà comment je viens à Pampelune, mon cher oncle, vous demander à déjeuner !

— Sois le bienvenu !... mais tu nous donneras bien la journée...

— Quelques heures seulement... et je repars pour remplir ma mission...

— Quel dommage ! s'écria d'Aguilar ; à peine auras-tu le temps de voir ma fille...

— Par Saint-Jacques ! j'aurai toujours le temps de l'admirer, de l'embrasser, de lui dire que, malgré l'absence, j'ai toujours pensé à elle !

— Bien, bien ! dit le vieillard en se frottant les mains... Et puis, ajouta-t-il en riant, voici le temps qui arrive... Tu ne croirais pas qu'on me l'a déjà demandée en mariage ! Rodrigo Vasquès, le fils de l'ancien secrétaire d'État... Et hier à ce bal... le neveu de Balthazar de Zuniga, notre ambassadeur à Vienne, ne l'a pas quittée des yeux de toute la soirée... Je te dis cela, parce que cela me fait plaisir... Cela doit t'en faire aussi... Mais mon seul vœu, à moi, le dernier espoir de mes jours, tu le sais, tu le connais !

Vois-tu, Fernand, continua-t-il en lui prenant les mains, il y a des pressentiments dont on ne peut se rendre compte. Je suis heureux de te voir là, parce que je ne sais pas si je dois longtemps jouir de ce bonheur. Il me semble que le terme de mes jours approche. Mais que la volonté de Dieu soit faite ! dit-il en levant les yeux au ciel, je partirai sans crainte, puisque je te laisse l'époux de ma fille...

Et si je te la donne, ce n'est pas parce que tu es riche, parce que tu es beau, parce que tu es brave : c'est qu'il y a là, et il lui frappa sur le cœur, un trésor de franchise et de loyauté que je connais. Tu n'as jamais manqué à ta parole, Fernand, et je croirai au bonheur de ma fille, si tu me jures de la rendre heureuse.

— Je le jure ! mon oncle, je le jure ! s'écria le jeune homme, et si je manquais à ce serment...

La porte s'ouvrit, et Fernand s'arrêta immobile en voyant paraître Aïxa.

Jamais elle n'avait été si jolie qu'en ce négligé du matin, qui la couvrait à peine. Elle accourait vive et joyeuse, animée par l'espoir d'une bonne action ; elle croyait à cette heure trouver d'Aguilar seul chez lui, et en apercevant un étranger, un jeune homme, un militaire, elle s'arrêta toute troublée, baissant vers la terre les longs cils de ses yeux noirs, et ses joues se couvrirent d'une rougeur qui l'embellissait encore.

Fernand, qui à son arrivée avait interrompu sa phrase, était moins que jamais en état de l'achever... Troublé et interdit, il restait immobile de surprise et d'admiration, et son embarras rendit quelque confiance à la jeune fille, qui se hasarda à lever les yeux. Le beau cavalier qui était devant elle, n'avait ni l'afféterie ni la fatuité des jeunes seigneurs dont elle se moquait la veille. Sa taille élevée, ce front hâlé par le soleil des champs de bataille, cette noble cicatrice, cette moustache élégante, cette épée surtout sur laquelle il s'appuyait en ce moment, tout cela contrastait avec l'apparence chétive et grêle du pauvre Piquillo, avec sa tenue modeste, timide et embarrassée...

— C'est mon neveu, dit joyeusement d'Aguilar, en le présentant à la jeune fille... don Fernand d'Albayda.

Aïxa tressaillit à ce nom, comme s'il lui eût rappelé quelque souvenir, et elle regarda le jeune homme avec un sentiment de curiosité qu'elle n'avait pas tout à l'heure.

— C'est mon enfant d'adoption, dit le vice-roi à Fernand, en lui montrant Aïxa ; quelque jour nous te raconterons son histoire, dès que cela nous sera permis ; en attendant, c'est ma seconde fille, la sœur de Carmen... et tu ne la trouves pas mal, à ce que je vois?...

— Charmante ! murmura Fernand à voix basse, en s'inclinant avec respect.

— Eh bien ! tant mieux ! s'écria le vieillard étourdiment ; tant mieux !... parce que, vois-tu bien, murmura-t-il à son oreille, Carmen est bien plus belle encore, tu la verras ! deux fois plus belle !

Le père disait vrai... il en était persuadé !

— Eh bien ! mon enfant, continua-t-il gaiement en s'adressant à Aïxa, que venais-tu me dire ? Que la présence de mon neveu ne te gêne pas, nous sommes ici en famille ; et puis, comme il ne nous donne que quelques heures, je n'en veux pas perdre un seul instant, et je ne le quitte pas.

— C'est trop juste, dit Aïxa avec un sourire charmant ; et elle lui expliqua en peu de mots le désespoir de Piquillo, qui avait maintenant le malheur de se trouver un homme de mérite, et qu'il fallait alors traiter comme tel.

— Tu as raison ; que puis-je faire pour lui ?

— L'élever, d'abord, aux yeux des gens de votre maison, le tirer de la condition qu'il occupe... le nommer votre secrétaire...

— Tu le veux ! c'est fait !

— Voilà pour sa position... Quant à sa fortune, dit-elle avec un peu plus d'embarras et en baissant la voix, je voudrais... si vous le permettez... et sans qu'il s'en doutât jamais, y contribuer aussi ; car vous savez, monseigneur, qu'il y a des dépenses bien inutiles... qui ne me servent à rien...

— Très-bien ! très-bien, dit d'Aguilar, qui parut la comprendre... je ne veux pas, dans ce moment, te priver de ce plaisir... nous verrons plus tard ce qu'il y aura à faire pour ton protégé.

— Disposez de moi, dit vivement Fernand en s'avançant ; tout ce que je peux avoir à Madrid d'amis et de crédit sera employé en faveur de quelqu'un auquel vous vous intéressez, vous , mon oncle..... et la senora, dit-il en regardant Aïxa.

— Merci, seigneur Fernand, répondit-elle avec joie, vous êtes un digne rejeton de la famille ; le cousin de Carmen devait être bon et généreux comme elle, et voilà notre pauvre Piquillo assuré déjà d'un puissant protecteur.

Le vice-roi avait envoyé prévenir son ancien page, qui arriva en ce moment et à qui l'on se hâta d'annoncer ces bonnes nouvelles.

— Tu es mon secrétaire, lui dit-il, tu auras deux cents ducats de traitement, et de plus, comme gratification, une année d'avance ; en prononçant ces derniers mots, il regarda en souriant Aïxa, qui l'approuva de la tête.

— Et moi, dit Fernand, j'espère, monsieur, par le crédit de notre parent, le président du conseil de Castille, vous faire bientôt obtenir une place qui, d'après ce qu'on m'a dit de vos talents, sera honorablement remplie.

Aïxa et Piquillo échangèrent un regard, l'une de joie et l'autre de reconnaissance.

— A merveille ! dit d'Aguilar avec impatience, mais ma fille doit être levée et habillée... Il nous tarde de la voir et de l'embrasser, n'est-il pas vrai, Fernand ?... Et puis nous déjeunerons, après, tous les quatre en famille...

Le vieillard prit le bras du jeune homme, sur lequel il s'appuya avec complaisance, et sortit suivi d'Aïxa.

Piquillo, resté seul, fut comme étourdi d'abord de tout le bonheur qui l'accablait. Puis sa première pensée fut celle-ci : Je ne serai pas seul à en profiter. Il venait de se rappeler la mendiante de la veille... Et il courut à la rue du Figuier.

La maison du juif Salomon était sale, noire et de hideuse apparence... Il demanda Alliaga.

— C'est ici.

— A quel étage ?

— Au dernier.

Et il monta.





IV

SOUS LES TOITS.

Piquillo était essoufflé quand il arriva au haut de l'escalier. Il est vrai qu'il venait de hâter sa marche et de monter vivement, car, dès le troisième ou quatrième étage, il avait entendu des cris confus qui devaient provenir des régions supérieures, le bruit augmentant à mesure que Piquillo gravissait les degrés. Arrivé au dernier étage, c'est-à-dire à un grenier situé sous les toits, il lui fut facile de trouver la chambre de la vieille femme, c'était la seule; et plus facile encore d'y entrer, attendu que la porte était ouverte. Il aperçut d'abord trois hommes en manteaux noirs; leurs longues épées, la plume râpée de leur chapeau, et mieux encore leurs traits durs, sévères et sans pitié, tout révélait des alguazils dans l'exercice de leurs fonctions.

— Vous n'enlèverez pas ma fille! s'écriait la vieille femme qui la veille avait abordé Piquillo; les cheveux gris en désordre, les yeux flamboyants, un bras tendu vers le ciel, elle brandissait de l'autre une pelle de fer qu'elle venait d'arracher du foyer et dont elle menaçait les assaillants.

Derrière elle, une femme, belle encore, mais pâle et maigre, venait de s'élancer d'un misérable grabat. Ses épaules brunes, à moitié nues, n'étaient couvertes que par ses longs cheveux noirs. Enveloppée dans une couverture de laine en lambeaux, elle se traînait à genoux, demandant grâce aux alguazils, dont l'un avait fait un pas vers elle et venait de la

saisir par la main. A cette vue, poussant un rugissement de lionne à qui on enlève ses petits, la vieille femme avait levé sa redoutable pelle et allait en écraser la tête de l'alguazil. lorsque Piquillo parut devant la porte, semblable à ces corps d'armée qui, tombant à l'improviste sur le champ de bataille, arrivent pour décider du sort de la journée et changer la face des événements.

La pauvre femme suppliante étendit les bras vers lui; les alguazils demeurèrent immobiles, la pelle de fer resta suspendue... tous les combattants s'arrêtèrent. Ce fut comme une trêve tacite.

— Qu'est-ce, messieurs? dit froidement Piquillo, pourquoi traiter aussi brutalement ces pauvres femmes?

— Parce qu'elles doivent dix ducats au propriétaire de cette maison, au seigneur Pedro Diaz, corrégidor de la ville de Pampelune.

On se rappelle que Josué Calzado, notre ancienne connaissance, n'exerçait plus depuis longtemps ces fonctions; vu le rôle influent qu'il avait joué dans l'émeute des fueros, le duc de Lerma l'avait, le soir même, nommé corrégidor mayor à Tolède, et le seigneur Pedro Diaz l'avait remplacé à Pampelune sur la recommandation du duc d'Uzède, fils du premier ministre.

— Oui, seigneur cavalier, s'écria la vieille femme, c'est Pedro Diaz, le corrégidor qui est cause de tout! Ne pouvant le payer, nous voulions vendre jusqu'aux derniers meubles qui nous restaient de notre opulence... ceux dont ma fille ne voulait pas se séparer!

— Jamais!... jamais! s'écria celle-ci avec désespoir, je l'ai juré...

— C'étaient sa guitare et son miroir! elle les avait gardés jusqu'à présent; c'est moi, sa mère, poursuivit la femme avec une volubilité difficile à contenir, c'est moi qui, sans lui en parler, avais résolu de m'en défaire pour avoir du pain et payer nos loyers, et comme j'ai voulu moi-même aller les vendre... ne voilà-t-il pas que ce Pedro Diaz qui avait ses

desseins, car il en a malgré ses soixante ans, ce misérable corrégidor!...

— Respect, s'écria gravement l'alguazil, respect, senora Urraca, au seigneur corrégidor!

— Je me moque de lui et de tous les corrégidors de l'Espagne, s'écria la vieille femme dans une exaltation qu'il n'y avait plus moyen d'arrêter. Nous avons vu et reçu des princes, des ducs, des grands seigneurs qui avaient d'autres tournures que ton corrégidor... qui est censé rendre la justice et qui devrait d'abord se la rendre à lui-même. Oui, seigneur cavalier, continua-t-elle en s'adressant à Piquillo... il a osé prétendre, voyant que nous allions lui échapper, que ces objets étaient trop beaux, trop riches pour nous appartenir, et que s'ils étaient dans nos mains, c'est que...

Sa fille poussa un cri d'indignation, et voulut s'élancer du grabat sur lequel elle s'était rejetée.

— Tais-toi... tais-toi... Alliaga, lui dit sa mère en l'enveloppant de la couverture en lambeaux dont elle la drapa; ce seigneur cavalier n'en croit rien, pas plus que ce corrégidor qui veut nous faire arrêter pour nous tenir, pendant tout le temps qu'il voudra, en prison et en son pouvoir.

— Serait-il vrai? s'écria Piquillo.

— C'est notre ordre, dit le chef des alguazils.

— Et pendant ce temps, continua la vieille, ces messieurs, pour payer les frais, s'empareraient de notre trésor, de la guitare de ma fille et de son miroir. Mais ils ne les auront pas, je les ai trop bien cachés pour cela.

— C'est ce que nous verrons, s'écria l'alguazil; en attendant, seigneur cavalier, permettez-nous d'exécuter nos ordres.

— Vous me permettrez au contraire de m'y opposer, répondit Piquillo d'une voix ferme, jusqu'à ce que j'aie rendu compte de cette affaire à Son Excellence don Juan d'Aguilar, vice-roi de la Navarre, dont j'ai l'honneur d'être un des secrétaires.

A ce nom révéré, les trois alguazils s'inclinèrent en même

temps par un mouvement de terreur rapide et sympathique.

— Comme il faut avant tout, cependant, poursuivit Piquillo, que le seigneur Pedro Diaz ait satisfaction pour ses loyers, voici les dix ducats qui lui sont dus, et un de plus pour les frais. Pour le reste, je me rends caution de ces femmes. Je vais d'abord les entendre, puis je ferai mon rapport au vice-roi, en présence du corrégidor lui-même, s'il veut y assister... vous pouvez l'en prévenir.

Les alguazils prirent d'abord leur argent, puis saluèrent avec respect, et on entendit quelque temps encore, pendant qu'ils descendaient l'escalier, des exclamations de surprise et de joie dont le bourdonnement s'élevait et montait jusqu'à la mansarde.

C'était la première fois que Piquillo se posait comme protecteur de quelqu'un, lui qui, jusqu'alors, avait toujours été protégé ; c'était la première fois de sa vie qu'il connaissait le pouvoir et en usait; nommé secrétaire d'un grand seigneur depuis une demi-heure à peine, il avait déjà fait du bien, il avait défendu un opprimé, bonheur que bien des fonctionnaires n'ont pas la chance de rencontrer pendant toute la durée de leur gestion.

Cependant la senora Urraca avait fermé soigneusement la porte, et présentait à Piquillo la seule chaise intacte qui existât dans la mansarde : elle s'assit sur le pied du lit de sa fille, en lui disant :

— Puisque ce jeune seigneur veut bien nous protéger et nous défendre, dis-lui tout, mon enfant, dis-lui notre fortune, notre gloire, le rang que nous avons occupé...

Piquillo ne pouvait s'expliquer encore chez qui il était ; ces mots de gloire et de fortune contrastaient singulièrement avec l'abjection et la misère qui régnaient autour de lui. De ces deux femmes, l'une noble et distinguée, lui inspirait, dans son malheur, une secrète compassion : l'autre basse et commune, lui causait une invincible répugnance.

La première avait été belle, et ne l'était plus !

A ne considérer que la régularité de ses traits, ses dents

si blanches, ses yeux d'un noir velouté, et le sourire caressant qui errait encore sur ses lèvres, on ne lui eût donné que vingt-cinq ans. Mais quand on contemplait ce teint pâle, ces joues fanées et amaigries, et surtout une ou deux rides qui sillonnaient son front, il fallait lui supposer huit ou dix ans de plus, ou croire que les chagrins, et non le temps, avaient laissé ainsi la trace de leur passage.

Elle se souleva avec peine sur le matelas qui composait sa couche, et s'appuyant sur son bras, elle commença d'une voix lente et affaiblie un récit, interrompu à chaque instant par les exclamations, les réflexions et les lamentations de sa mère, pour qui parler était un besoin de première nécessité, et dont la loquacité était le moindre défaut.

— Mon père, Aben-Alliaga, était un des Maures qui prirent les armes dans les Alpujarras contre la tyrannie de Philippe II. C'est pendant cette guerre, et au milieu des montagnes, que je vins au monde, à ce que m'a dit ma mère.

— Oui... oui... s'écria Urraca, je portais mon enfant dans mes bras, et nous suivions l'armée qui, longtemps victorieuse contre le marquis de Mondejar, fut enfin vaincue par don Juan d'Autriche ; je me rappelle encore ses soldats qui ne faisaient pas de quartier, et qui nous obligeaient à nous cacher dans des rochers inaccessibles. Alliaga mon mari fut tué bravement à la montagne, en voulant nous défendre, et nous donner le temps de fuir.... Je me sauvai à Grenade, et de là à Séville, où j'élevai mon enfant de mon mieux.

— C'est-à-dire pas du tout ! reprit sa fille. A cinq ou six ans, j'allais avec ma mère mendier dans les rues... rentrant à la maison avec ce qu'on nous avait donné, et quand on ne nous donnait rien, ne mangeant pas !

— Ah ! je connais ça ! se dit à part lui Piquillo.

— Je n'avais donc aucune espèce d'instruction... quant à de la religion, pas davantage... ma mère n'ayant jamais su au juste, si elle était maure, juive ou chrétienne !

— Ce n'est pas ma faute.

— Je ne vous en fais pas un reproche, ma mère. Mais alors,

et faute de mieux, je me suis fait un culte à ma manière. Je pensais à mon père, le soldat, qui avait été tué pour nous, en nous défendant... Je le priais et lui demandais conseil ; rarement, quand j'étais heureuse ; beaucoup, quand j'avais du chagrin ; et depuis longtemps j'y pense toujours...

Piquillo se sentit ému, et rapprocha sa chaise du lit de la pauvre femme.

— A dix ans, continua-t-elle, il paraît que j'étais jolie.

— Charmante ! s'écria la mère avec fierté. Quelque misérables que nous fussions, seigneur cavalier, les passants s'arrêtaient dans la rue pour la regarder ; sa beauté perçait à travers ses haillons !

— Bien aisément, continua Alliaga en souriant, rien ne s'y opposait ! Un jour que j'avais bien froid et bien faim... je me mis à chanter pour passer le temps, et je m'aperçus que j'avais de la voix.

— Une voix admirable, s'écria la mère, admirable... une source de fortune ! aussi dès ce moment les maravédis commençaient à pleuvoir sur nous.

— J'allais tous les soirs au pied de la Giralda, continua sa fille, la grande tour de Séville... Vous la connaissez bien, monsieur?

— Non, dit Piquillo.

— Ah ! c'est superbe !...

Et puis, elle ajouta avec un sentiment de fierté qui contrastait singulièrement avec sa situation : C'est bâti par les Maures, nos ancêtres. Là, tous les soirs, se formait autour de moi un cercle nombreux, et quand, après avoir chanté, je faisais la quête avec mon tambour de basque, c'était à qui me jetterait une pièce de monnaie pour avoir de moi une révérence. Un jour, parmi mes auditeurs en plein air, se trouva le seigneur Esteban Andrenio, chef de la musique au grand théâtre. Il pensa sans doute que la *Giralda* (c'est ainsi qu'on me nommait dans Séville) était appelée à d'autres succès, et m'emmena avec lui, ainsi que ma mère.

— Certainement, je ne voulais pas quitter mon enfant.

— En deux ou trois ans, il m'apprit la danse et la musique, et me forma pour le théâtre, avec des soins, une patience et une bonté que je crus longtemps désintéressés... Enfin je débutai.

— Je crois y être encore ! interrompit la mère avec exaltation. Quand ma fille parut, je manquai de me trouver mal ! je n'aurais pu prononcer une parole... ni donner une note.

— Heureusement, dit Piquillo, ce n'était pas vous qui débutiez !

— C'était elle ! c'était ma fille... mon enfant ! l'enfant que j'avais élevée et qui me payait, en un seul instant, de toute ma tendresse et de mes peines... Quel succès ! quel triomphe !... Je croyais que la salle allait s'écrouler sous le bruit des applaudissements.

— Oui... oui... s'écria Alliaga... je fus égarée, enivrée ! Comment une pauvre jeune fille aurait-elle résisté à une pareille ovation, à de tels éloges? C'était à en perdre la raison !

— Et le soir même, s'écria la mère avec orgueil, tous les comtes, les ducs, les grands seigneurs et le directeur du théâtre étaient dans ma loge à m'accabler de compliments ! Ils étaient tous à mes pieds, et dès ce moment la Giralda eut un traitement magnifique... trois mille ducats. Je ne la quittai pas d'un instant. Imaginez-vous, seigneur cavalier, un logement superbe ! une maison montée ! une femme de chambre ! un petit nègre pour nous accompagner au théâtre, et une table dont je faisais les honneurs.

— Alors, continua la Giralda, le seigneur Esteban Andrenio, le chef de musique, qui était la cause de ma fortune, voulut en réclamer le prix. La reconnaissance que je lui devais n'allait pas jusque-là, et je repoussai ses offres avec indignation.

— Un grand tort ! s'écria la mère avec l'air le plus grave. D'un homme dévoué qui pouvait lui être utile et lui donner des rôles, elle se faisait un ennemi mortel ! C'est une faute au théâtre; mais les jeunes filles ne suivent que leur tête et

leur caprice... elles ne veulent pas écouter leurs mères, qui ont de l'expérience et de la sagesse!

Et la senora Urraca poussa un profond soupir, en ajoutant d'un air indulgent :

— Après cela, seigneur cavalier, il ne faut pas lui en vouloir, elle était si jeune alors... elle venait d'avoir quatorze ans!

Piquillo étonné ne comprenait plus; habitué aux purs et chastes sentiments d'Aïxa et de Carmen, les usages et les mœurs dont on déroulait à ses yeux le tableau lui semblaient si extraordinaires, qu'il regardait si la senora Urraca parlait sérieusement.

L'excellente mère était de bonne foi, car les mères des comédiennes forment une classe à part et ont comme une maternité exceptionnelle. C'est un dévouement et un amour qu'elles entendent à leur manière, et Piquillo en écoutait le développement, non pas avec plaisir, mais avec curiosité ! semblable au voyageur qui, en quittant un beau et riant pays qu'il connaît, n'est pas fâché de passer dans une région âpre et effrayante, qui est pour lui toute nouvelle.

— Tout cela pouvait se réparer encore, continua la vertueuse mère, en s'essuyant les yeux, si elle n'avait commencé par une folie... par une extravagance, une inclination de cœur... une passion! M'a-t-elle donné assez de peine et de tourment, celle-là! J'en pleurais jour et nuit, je voyais ma fille qui courait à sa perte!...

— Vous vouliez donc l'en empêcher? s'écria Piquillo, en rendant à la pauvre mère une partie de son estime.

— Oui, seigneur cavalier, oui! le ciel m'en est témoin; s'écria la senora Urraca d'un ton sévère. Je lui ai répété vingt fois : Tout dépend au théâtre du premier amant que l'on prend... tout notre avenir est là; c'est par là qu'on nous juge!... Et si vous saviez celui qu'elle a choisi!...

— Je l'aimais, s'écria la Giralda, les yeux brillants de souvenirs, pendant que ses joues pâles se colorèrent un instant; oui, je l'aimais, et ce fut mon premier, ce fut mon

seul amour! Il était du sang de mes ancêtres, de celui de mon père, du sang qui coule dans mes veines...

— Eh! mon Dieu! oui, dit la mère en soupirant, un Maure qui était riche!... mais, à quoi bon... elle ne voulut rien accepter de lui... rien!...

— Que la guitare sur laquelle je répétais ses chants arabes, et le miroir où il me trouvait si belle!...

— Et ce que vous ne croirez jamais, seigneur cavalier, s'écria la mère avec indignation, il voulait absolument la retirer du théâtre!...

— Oui... oui, dit tristement la Giralda; j'aurais peut-être dû l'écouter! Mais une fois, voyez-vous, qu'on a goûté de ces douceurs qui ne ressemblent à aucune autre, de cet enivrement de la scène, de ce frémissement qu'on fait naître, de ce bonheur de tenir toute une foule attentive et comme suspendue à ses lèvres; quand on l'a entendue, ardente et passionnée, éclater tout à coup en cris de joie et d'admiration; quand on est venue soi-même, à l'éclat des flambeaux, aux trépignements de la multitude, recueillir les bravos et une moisson de fleurs... il n'y a plus moyen d'oublier de pareilles émotions, elles deviennent un besoin, un délire; il faut vivre de cette vie ou mourir!

Et la Giralda était presque redevenue belle; sa voix, sonore et accentuée, s'élevait à mesure qu'elle parlait; la couverture de laine qui la drapait à moitié laissait à ses gestes leur énergie et leur noblesse : ses yeux avaient retrouvé leur expression et lançaient des éclairs!...

Tout à coup elle s'arrêta... regarda les murs dépouillés de cette mansarde, le grabat sur lequel elle gisait étendue... Puis, ne pouvant supporter le contraste du souvenir et de la réalité, elle cacha sa tête dans ses deux mains et se prit à pleurer.

En voyant les larmes de sa fille, la vieille Urraca ne put y tenir, et se mit à sangloter; il n'y a pas de nature plus apte à la sensibilité que celle des mères de théâtre.

— Oui, mon enfant, c'était une belle passe que la nôtre,

et si tu avais toujours suivi mes avis... nous serions maintenant dans une autre position...

— Eh ! ce n'est point la richesse que je regrette, mais mon talent, ma beauté et ma jeunesse. Ah ! si le ciel pouvait me les rendre, combien j'en ferais un meilleur usage !

— Tu suivrais mes conseils, tu songerais à l'avenir !

Mais sa fille, sans l'écouter, poursuivit avec chaleur :

— Je ne perdrais pas un temps si précieux dans d'inutiles amours, dans de vaines intrigues, dans des rivalités de coulisses.

— Quand on vous attaque cependant, s'écria la mère, il faut bien se défendre, et si je n'avais pas été là... Imaginez-vous que, pendant que Giralda faisait de beaux sentiments, arrivait à Séville une débutante, la petite Lazarilla... Vous en avez entendu parler ?

— Non, madame, reprit gravement Piquillo.

— C'était moins que rien, seigneur cavalier ! s'écria la vieille avec une volubilité toujours croissante ; de l'audace et de l'aplomb, mais c'est tout ! pas le moindre talent ! et voilà celle à qui on voulait faire une réputation ! Tout cela, vous comprenez bien, était un coup monté contre nous ; on nous en voulait, parce que nous étions plus jeune, plus jolie, et que nous étions adorée du public... du vrai public !

C'était le chef de musique, Esteban Andrenio, qui avait organisé cette cabale pour se venger de nos refus. Mais il s'agissait d'un rôle nouveau, d'un rôle superbe où il y avait du chant et de la danse, trois ou quatre costumes différents, sans compter les paroles ! Enfin, seigneur cavalier, un rôle à effet, de ces rôles qui vous placent, et qu'on payerait de tout ce qu'on a, si on entendait ses intérêts !...

Eh bien, ce rôle que toutes ces dames se disputaient, Lazarilla allait l'emporter !...

On allait le lui donner, si nous n'avions pas mis de notre parti un des gentilshommes de la chambre, alors surintendant du théâtre... un grand seigneur !

— Oh ! s'écria la Giralda, en fermant les poings avec colère, je me le reprocherai toujours !

— Eh bien ! ma chère, tu as tort... c'était de légitime défense... On fait des cabales contre nous, nous tâchons de les déjouer... Sans compter que, par là, nous avons eu le pouvoir ! et dans les coulisses, c'est tout de régner !...

J'en ai tant vu qui avaient des amants jeunes, aimables et riches, et qui prenaient leur directeur... par-dessus le marché, rien que pour être reine et commander aux garçons de théâtre.

— Assez ! assez ! ne rappelons point ce temps-là ! s'écria avec impatience la Giralda, qui souffrait visiblement de tous les détails que sa mère retraçait avec tant de complaisance.

Et, se retournant vers Piquillo :

— Qu'est-il besoin de vous dire dans quelle ivresse, dans quelle folie s'écoulèrent les quatre années qui suivirent !... courant de triomphe en triomphe, entourée d'adorateurs, comblée de trésors et d'hommages, je voyais tout me sourire ; tout m'avait réussi, jusqu'au jour où, moi qui n'avais eu jusqu'alors que du talent, je m'avisai d'avoir de l'ambition !... Je ne vous accuse pas, ma mère ! dit-elle à la vieille, qui faisait un geste de douleur, mais...

Et elle s'arrêta en levant les yeux au ciel.

— Qu'avez-vous ? lui dit Piquillo en voyant ses lèvres pâles et tremblantes.

— Ne va-t-elle pas encore se désoler ! dit Urraca ; puisque l'intention était bonne, puisque nous avons fait de notre mieux, Dieu te pardonnera, car tu as toujours été bonne pour ta mère ! Dans le malheur ou dans l'opulence, tu ne l'as jamais abandonnée...

— Et, mon enfant ! s'écria la Giralda avec un cri déchirant, si Dieu me demande ce que j'en ai fait, que lui répondrai-je ?... que lui répondrez-vous, ma mère, car c'est à vous que je l'avais confié ?

— Tais-toi, tais-toi !... dit la vieille femme voulant lui mettre la main sur la bouche.

— Non, je ne me tairai pas... j'ai promis de tout dire... ce sera ma punition à moi.

Et se tournant vers Piquillo :

— Oui, celle qui fut bonne fille a été mauvaise mère !...

Pour que quelqu'un me consolât et me pardonnât à son tour, dit-elle en regardant sa mère, le ciel m'avait donné un enfant !

Je ne l'avais pas avoué pour mon fils, mais du moins à Séville, à Tolède, il restait près de moi... je le voyais matin et soir, et jusqu'à cinq ans il ne m'avait pas quittée !... mais un jour...

La Giralda éclata en sanglots, et sa mère, se hâtant de prendre la parole, s'écria :

— C'est moi, c'est moi qui vous dirai tout, et vous jugerez vous-même !

A Madrid, où nous avions été appelées à débuter, vu nos succès dans les provinces, un jeune homme de haute et noble origine qui tenait à la famille des princes d'Eboli, le jeune don Alvar, irrité de nos refus, s'était épris tout à coup pour nous d'une passion insensée et légitime !...

Oui, seigneur cavalier, il voulait nous épouser; c'était tout naturel ! Depuis notre arrivée à Madrid, malgré nos succès, malgré notre réputation de talent et de beauté, il n'y avait rien à dire sur notre compte !... rien ! Au contraire; nous avions repoussé les offres les plus brillantes, ce qui nous avait donné, dans le monde, une renommée de vertu, et fait, au théâtre, de nouveaux ennemis !

Mais, grâce à ce mariage, je les bravai tous, — continua la mère, dont il était impossible d'arrêter en ce moment les paroles, — et jugez de ma joie, monsieur, d'établir enfin mon enfant d'une manière convenable... de nous allier à une famille princière, de voir la Giralda duchesse... et moi qui vous parle, moi, j'aurais été la belle-mère d'un prince d'Eboli !...

C'était inouï, étourdissant, presque impossible; aussi je jurai que ce serait !

Don Alvar, qui avait repoussé les conseils de ses amis et les prières de sa famille, était décidé à tout braver; rien ne

pouvait l'en empêcher, qu'une découverte qui me faisait trembler!

C'était celle de notre enfant, sur lequel la famille d'Eboli avait quelques soupçons, bien qu'il passât pour notre neveu!... Mais cela ne prouvait rien, parce qu'au théâtre, comme dans les presbytères, on n'a jamais que des neveux!

De plus, la famille avait déjà reçu des lettres anonymes... qui venaient de la Lazarilla, j'en suis sûre. On pouvait nier le reste; mais cette naissance, si elle était démontrée, faisait rompre le mariage et l'illustre alliance que j'avais rêvée pour notre maison.

Je pris un parti, je quittai Madrid emmenant l'enfant avec moi, ce fut convenu avec ma fille; mais ce que je ne lui dis pas, c'est que quand je fus bien loin, bien loin, je le déposai à la porte d'un couvent.

— Ah! voilà notre crime! s'écria la Giralda.

— Le mien! répondit la mère... le mien, à moi seule! c'était pour assurer à jamais ton bonheur, ta fortuné et la paix dans ton ménage!

Et après tout, me disais-je, où est le mal que cet enfant soit recueilli dans une pieuse maison, où l'on aura soin de lui, où il recevra une éducation meilleure encore que celle que j'aurais pu lui donner?

Pouvais-je prévoir, qu'après une année entière de combats et de lutte avec sa noble famille, au moment où celle-ci allait enfin, de guerre lasse, donner son consentement, don Alvar irait se prendre de dispute avec un autre soupirant, un rival, un jeune officier des gardes wallonnes, qui, tous les soirs, venait admirer la Giralda au théâtre, pas ailleurs, seigneur cavalier, je vous le jure... au théâtre seulement.

— Eh bien? s'écria Piquillo.

— Eh bien... ce don Alvar, comme un amoureux, comme un étourdi qu'il était... s'est laissé tuer! un coup d'épée bien fatal pour nous! laissant ma fille, la future princesse d'Eboli, veuve avant son mariage, et toute notre maison, la maison Alliaga, déshéritée de la splendeur qui l'attendait!

Je me hâtai alors d'avouer à ma fille ce que j'avais fait de son enfant, que je courus redemander au couvent et aux révérends pères à qui je l'avais confié.

— Parti, monsieur, parti! s'écria la Giralda... Où le chercher, où le retrouver?

— Et voilà, chaque jour, ce dont elle s'accuse, quand moi seule suis coupable.

— Non, ma mère, non, je n'aurais jamais dû me séparer de mon enfant; mon plus grand crime n'est pas sa naissance, mais son abandon, et sa mort peut-être! Aussi, depuis ce moment, rien ne m'a plus réussi, tout s'est tourné contre moi; mon père lui-même ne me console plus, car depuis que j'ai abandonné mon fils, je n'ose plus lui adresser mes prières.

— Vous l'entendez, s'écria Urraca, vous ne lui ôteriez pas de l'idée que son père l'a maudite!

— Oui, oui, répondit la Giralda, c'est sa malédiction qui a flétri mes traits, qui m'a ôté ma beauté et jusqu'à mon talent! alors mes richesses follement dissipées ne sont plus revenues; alors il ne m'est plus resté que le remords, la honte et la misère; voilà où j'en suis...

Arrivée dans cette ville, j'espérais obtenir un engagement au théâtre, c'était notre dernière ressource; par malheur, moi qui voudrais me dérober à tous les regards, j'ai attiré ceux de ce Pedro Diaz, le corrégidor de qui nous dépendons!... il m'a empêchée de débuter... et quand la misère qui nous poursuit, quand la fièvre qui me dévore ont épuisé toutes nos ressources, il nous accuse d'avoir dérobé les seuls souvenirs qui me restent du passé, les derniers débris de notre opulence; vous en savez l'origine, seigneur cavalier, et en les voyant, vous comprendrez que j'ai dit la vérité.

Donnez-les-moi, ma mère, dit-elle, en s'adressant à la vieille femme. Où les avez-vous serrés?

— Pas ici, répondit Urraca; nous n'avons que cette seule chambre, où ils auraient été bien vite découverts... Je les ai

confiés à notre voisine de l'étage au-dessous... je vais les chercher et je reviens.

Elle sortit, et à son départ Piquillo se sentit soulagé. L'aspect de cette femme lui était pénible et refoulait dans son cœur la pitié prête à s'en échapper. Resté avec Alliaga, il se leva, lui prit la main et lui dit :

— Courage ! vous n'avez rien à craindre du corrégidor, je vous le jure ! Mais j'aurais fait peu pour vous, si mes services se bornaient à vous protéger contre lui. Si j'ai compris ce qui se passe dans votre cœur... votre plus grand tourment est dans le passé !

— Oui, ce sont mes remords !... c'est l'absence de mon fils !

— Eh bien ! si par le crédit du vice-roi, je pouvais obtenir quelques renseignements sur son compte...

Un éclair de joie brilla dans les yeux de la pauvre femme, et elle étendit vers Piquillo uné main, qu'elle laissa retomber soudain.

— C'est impossible ! dit-elle d'un air découragé ; comment en venir à bout ?

— Je l'ignore... c'est pour cela que je vous consulte.

— Il y a déjà si longtemps... dit-elle, plus de douze ans...

— Oui, cela devient plus difficile. Mais le couvent où votre mère l'avait exposé, dans quelle partie de l'Espagne, dans quelle ville était-il ?... cela m'est nécessaire...

— Dans quelle ville... s'écria la Giralda... vous me le demandez ! Dans une ville maudite et qui devait toujours me porter malheur... Non, non, j'ai tort, reprit-elle vivement, puisque j'y trouve un protecteur aussi généreux que vous.

— Dans cette ville ? dit Piquillo.

— Oui, à Pampelune... car ma mère voulait aller jusqu'en France pour confier mon enfant à quelque berger des Pyrénées ; elle me l'avait dit du moins... mais pour mon malheur elle avait changé d'idée et s'était arrêtée ici.

— Et dans quel couvent a-t-elle déposé cet enfant ?

— Dans celui des Franciscains.

— Ah ! dit Piquillo, ne sont-ce pas des moines qui ont de grandes robes blanches ?

— J'en ai souvent rencontré... ils portent en effet ce costume.

Piquillo tressaillit et continua :

— En entrant dans le couvent, n'y avait-il pas à droite... un jardin... où était un grand cerisier ?

— Je l'ignore... pourquoi me faire ces questions ?

Piquillo ne lui répondit pas, mais il dit tout haut :

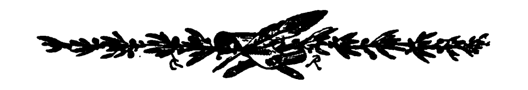
— Je suis sûr qu'autrefois il y avait dans le jardin un grand cerisier.

— C'est possible... mais comme vous êtes pâle, seigneur cavalier !

Et le voyant chanceler, elle voulut le retenir, et s'écria avec terreur :

— Ah ! comme vos mains sont froides !





V

LA FAMILLE.

En ce moment la senora Urraca rentra et referma la porte. Elle portait à la main une guitare et un miroir qu'elle posa sur le lit de sa fille.

— Tiens, les voilà... ces meubles-là sont bien à nous et nous appartiennent, dit-elle.

— Oui, dit la Giralda en les regardant avec tristesse... Voilà tout ce qui reste à la pauvre comédienne : sa guitare en souvenir de son talent !... son miroir en souvenir de sa beauté !

Elle laissa tomber ses yeux sur la glace... et jeta un cri d'effroi.

— Ah ! je ne devrais jamais la regarder... Je ne peux plus m'y voir telle que j'étais... et je n'ose m'y contempler telle que je suis !...

Elle détourna la tête et repoussa la glace sur son lit, rappelant en ce moment le désespoir de Laïs, qui, consacrant son miroir à Vénus, s'écriait avec douleur :

Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle !

Pendant ce temps, Piquillo, debout au pied du lit, était resté immobile et plongé dans ses réflexions ; il ne voyait rien, n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui, lorsque le geste de la Giralda lui fit lever les yeux et il aperçut le miroir...

Il tressaillit.

Il lui semblait que ce n'était pas la première fois que ce

meuble frappait ses yeux. Mille idées confuses, dont il ne pouvait se rendre compte, germaient à la fois et se croisaient dans son esprit.

Soudain... poussant un cri, dont il n'est pas le maître, il saisit le miroir, appuie le doigt sur un des ornements, en or, du piédestal... un ressort part, un tiroir secret apparaît, et Piquillo, hors de lui, tombe pâle et tremblant sur le bord du lit.

Surprises au delà de toute expression... les deux femmes restèrent immobiles, le regardant d'abord en silence; puis la senora Urraca lui dit :

— Vous venez de faire partir ce ressort secret, seigneur cavalier; comment le connaissez-vous ?

— Où et comment l'avez-vous deviné ? ajouta la Giralda.

Piquillo n'avait rien deviné : il s'était rappelé !...

Quand il était petit, son grand amusement était de faire jouer ce ressort, sans compter que ce tiroir renfermait toujours des dragées ou des friandises qu'il visitait deux ou trois fois par jour.

— Seriez-vous souffrant? dit la vieille, en remarquant alors sa pâleur.

Piquillo ne répondit point; il aurait essayé vainement de le faire, accablé qu'il était par le passé et par le présent!... Lui, qui, plein d'ardeur et d'espérance, rêvait aux moyens de se rendre digne d'Aïxa, il en était plus loin que jamais depuis qu'il connaissait sa mère et surtout son aïeule !

Dans son désespoir, il eut un instant la pensée de s'enfuir, d'aller se tuer sans en rien dire à ces femmes, qui s'inquiéteraient aussi peu de sa mort qu'elles s'étaient peu souciées de sa vie... Il se leva brusquement dans ce dessein; mais il jeta un dernier regard sur celle qui était sa mère... Il la vit pauvre, flétrie, méprisée de tous ! Il se rappela surtout qu'elle venait de donner une larme à son enfant... et il resta.

S'avançant vers elle, il lui dit :

— Ce fils que vous avez abandonné, vous y pensez donc encore ?

— Toujours ! toujours ! s'écria-t-elle... c'est le tourment de mes jours et de mes nuits !

— Je vous ai promis de vous le rendre.

— Que je le voie encore avant de mourir ! qu'il vienne ! qu'il vienne ! s'écria-t-elle en joignant les mains, dût-il venir, comme mon juge, m'annoncer ma condamnation et mon châtiment.

— Il viendra ! je vous le promets !

— Il existe donc ?...

— Il existe et viendra vous apporter, non le châtiment, mais la consolation et l'oubli.

— Vous le connaissez donc, seigneur cavalier ?

— Je le connais.

— Et vous êtes sûr qu'il ne me maudira pas ?

Alors Piquillo, levant les yeux au ciel, s'écria :

— Il vous a déjà pardonné... et il vous bénit, ma mère !

La Giralda poussa un cri de terreur, et Piquillo étendit la main sur la coupable, qui courbait la tête devant lui.

— Fille d'Alliaga, lui dit-il, fille du brave soldat maure, vous pouvez maintenant prier votre père.

— Oui... oui, je ne l'osais plus ! je l'oserai maintenant.

— Quant à votre fils, il ne saura rien du passé... rien de ce que vous avez raconté à l'étranger... Il ne se rappellera qu'une chose, c'est que vous êtes sa mère !

Alors la Giralda éperdue, attendrie, se jeta aux pieds de Piquillo, qu'elle baigna de ses larmes, et quand il l'eut relevée et serrée dans ses bras, ses sanglots étouffèrent sa voix ! Elle ne pouvait que répéter : Mon fils... mon fils... Elle ne se lassait pas de le regarder... de l'admirer, de le couvrir de ses baisers en s'écriant : Que je meure maintenant, j'ai revu mon fils... mon fils m'a pardonné !

— Et moi ! dit timidement la vieille femme, qui jusque-là s'était tenue dans un coin, à l'écart, et que tout le monde semblait oublier.

— Vous ! ma grand'mère !... lui dit Piquillo avec bonté...

A ce nom, la pauvre femme tressaillit de joie.

— Il faut bien aussi ne plus vous en vouloir, puisque tout ce que vous avez fait, dites-vous, était pour mon bien, pour me donner une meilleure éducation... et je commence à croire que vous aviez raison. Ah ! si vous aviez été heureuse... et opulente, c'eût été différent : j'aurais renoncé à la succession... mais vous êtes dans la misère, vous avez besoin de moi... vous êtes de la famille... asseyez-vous donc, ma grand'mère, et causons de nos affaires.

Urraca, enchantée, avait déjà repris son insouciance et sa gaieté. Quant à la Giralda, elle ne parlait pas... mais elle regardait son fils, et ne quittait point sa main, qu'elle tenait serrée dans les siennes.

— Ma mère, dit Piquillo, je ne suis pas bien avancé, car, d'aujourd'hui seulement, je commençais ma fortune ! j'étais décidé à travailler pour moi !... je travaillerai pour deux !

Et, entendant un soupir que venait de pousser la senora Urraca, il ajouta en la regardant :

— Pour trois !...

La vieille femme reprit son air serein et écouta son petit-fils, qui continua en ces termes :

— Je n'ai rien ! pas un maravédis de rente... mais j'ai une bonne place, des amis dévoués...

Et il donna en lui-même un regret et un soupir à Aïxa.

— J'ai de plus un protecteur puissant, le vice-roi de Navarre, don Juan d'Aguilar, qui, j'en suis sûr, me poussera dans le monde ; et comme j'ai du courage, de l'ardeur, de l'éducation et des talents, je compte bien faire mon chemin. Je ne parlerai pas de vous à mes protecteurs... cela ne servirait ni à vous ni à moi... mais il est une chose que je vous demanderai, parce qu'elle peut grandement influer sur ma fortune, sur mon avenir, et par conséquent sur le vôtre, ma mère, dit-il en regardant la Giralda : Quel est mon père ?

A cette question si naturelle et si simple, les deux femmes restèrent interdites, se regardant toutes les deux avec inquiétude.

— Ma mère, reprit Piquillo, anxieux de ce qu'il allait apprendre... je ne vous demande que son nom... pas autre chose... mais j'attends de vous la vérité... j'ai le droit de l'exiger, et je la demande.

Voyant qu'elle baissait les yeux et continuait à garder le silence, il reprit d'un ton plus ferme :

— Quel qu'il soit, je veux le connaître ! parlez, quel est mon père ?

Alors, courbée par la honte, se tordant les mains de désespoir, n'osant lever les yeux sur lui... elle lui dit à voix basse :

— Je n'en sais rien.

Et elle tomba à genoux, la tête cachée dans ses mains.

— Et moi, je vais vous dire la vérité! s'écria Urraca. Lorsqu'elle aimait ce Maure, son premier amour... pour enlever un rôle à Lazarilla, elle écouta les vœux d'un gentilhomme de la chambre, du surintendant des théâtres... c'est lui !... c'est ce grand seigneur...

— Taisez-vous, ma mère... taisez-vous ! s'écria la Giralda en se relevant ; que la faute que vous m'avez fait commettre retombe sur moi... puisque j'ai écouté vos conseils et puisque je les ai suivis !!!

Pour être tardive, la punition n'a pas manqué, elle est arrivée... et je ne crois pas qu'on puisse inventer de supplice pareil à celui que je viens de subir... l'infamie infligée à une mère devant son enfant !...

Mais rassure-toi, dit-elle à Piquillo... en portant la main à son cœur... je sens que j'en mourrai... c'est le dernier coup !... c'est tout ce que je peux faire pour toi ; ma mort sera le dernier, ou plutôt le seul bienfait que tu auras reçu de moi... mon fils ! Mais, s'écria-t-elle tout à coup, comme inspirée par une idée soudaine, si auparavant Dieu avait pitié de moi... s'il m'éclairait... s'il me guidait...

Alors elle regarda quelque temps avec attention son fils... cherchant à lire la vérité dans ses yeux... à la deviner dans

ses traits, interrogeant ses moindres gestes, étudiant cette physionomie qu'elle connaissait à peine; puis indécise, éperdue, et ne pouvant sortir de ce doute horrible, elle s'écria de nouveau avec désespoir :

— Je ne veux pas le tromper; je ne sais rien... je ne sais rien ! Maudis-moi, mon fils, maudis-moi... car je ne puis te dire quel sang coule dans tes veines. Mais écoute-moi : celui qui méprisera le moins ta mère... celui qui ne te repoussera pas... celui qui aura pour toi le cœur et l'amitié d'un père... c'est celui-là et non pas moi qu'il faut croire ! c'est celui-là qu'il faut aimer ! — Ma mère... ma mère, s'écria-t-elle, donnez-moi du papier et de l'encre.

— Que veux-tu faire?

— Que vous importe?... donnez... donnez, pendant que cette fièvre soutient et double même mes forces.

Et, courbée sur son lit, elle écrivit, oppressée et haletante.

— Tiens, mon fils, lui dit-elle, que Dieu te conduise et veille sur toi!... Voilà tout ce que je peux faire pour ta fortune et ton avenir... voilà la seule main qui puisse, à présent, te protéger !

Et elle lui remit une lettre.

— Je t'envoie bien loin, continua-t-elle, à Madrid ! et il faut partir à l'instant... car je veux avoir la réponse, et si tu tardais... elle ne me trouverait plus, je le sens !... Porte cette lettre toi-même, il le faut... c'est mon seul espoir... me le promets-tu ?

— Oui, ma mère !... Mais avant mon départ.... je vous verrai... je veillerai à ce que rien ne vous manque.

— Ah ! peu importe. Mais tu m'embrasseras, n'est-ce pas ?

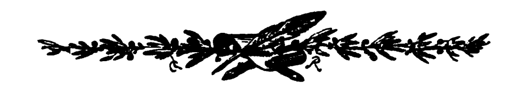
— Oui... oui... je vous le jure !

Et s'arrachant avec peine aux caresses de sa mère, Piquillo descendit l'escalier, tout étourdi de ce qu'il venait de voir et d'entendre, et ne sachant pas s'il était encore sous l'empire d'un bon ou d'un mauvais rêve.

Arrivé dans la rue, il regarda la lettre que sa mère venait de lui remettre; elle portait sur l'adresse ces mots :

« A Monseigneur le duc d'Uzède, en son hôtel, à Madrid. »





VI

LA RECHERCHE D'UN PÈRE.

En arrivant à l'hôtel du vice-roi, en entrant dans le salon, où il aperçut Aïxa et Carmen, Piquillo sentit, à la vue de ces deux jeunes filles, comme un air pur et léger qui rafraîchissait sa poitrine oppressée; il respirait plus librement, il lui semblait renaître!

Le souvenir et les impressions pénibles de la mansarde s'effaçaient devant le riant tableau qui s'offrait à lui. Carmen, assise entre son père et son cousin, regardait celui-ci avec une expression de plaisir qu'elle ne prenait pas la peine de cacher, et don Juan, plus heureux encore, répétait avec joie à son neveu :

— Eh bien, que dis-tu de ta fiancée? Avais-je tort de te la vanter? C'est la plus jolie fille de Navarre... je m'en vante! Je te l'ai gardée jusqu'ici; mais maintenant conseille au duc de Lerma de finir la guerre de Flandre, pour que tu n'aies plus à retourner dans ce vilain pays, et viens vite m'aider à défendre ta femme, sinon nos gentilshommes de Pampelune te l'enlèveront.

Fernand répondait avec une vive et franche affection aux bruyants transports de son oncle et aux regards plus timides, mais non moins tendres, de sa cousine; et cependant un observateur adroit ou intéressé aurait remarqué que, de temps en temps, même quand il parlait le plus vivement à Carmen, ses regards étaient distraits ou préoccupés, et se portaient, malgré lui, vers un coin du salon qui était toujours le même : c'était celui où Aïxa travaillait à une broderie.

C'est dans ce moment, et lorsque la famille venait à peine de sortir de table, que Piquillo se présenta dans le salon.

— Ah! monsieur le secrétaire! s'écria Aïxa en riant : combien sa place lui a déjà donné d'aplomb et de gravité! il n'est plus reconnaissable!

Puis avec l'instinct de l'amitié elle s'aperçut à l'instant que la gravité de Piquillo était de la tristesse, et son regard lui demanda : Qu'avez-vous?

— Monseigneur, dit Piquillo, en s'inclinant devant le vice-roi, Votre Excellence va me trouver bien ingrat de lui demander un congé le jour même de mon entrée en fonctions, mais il faut qu'à l'instant même je parte pour Madrid.

— Vous, Piquillo! dirent les jeunes filles.

— Tout le monde part donc pour Madrid! s'écria Carmen en jetant un regard sur son cousin.

— Et pourquoi donc? lui demanda gravement d'Aguilar.

— Pourquoi? répétèrent les jeunes filles.

— Pour des affaires importantes qui ne me regardent pas seul, et dont je vous demande la permission de ne pas vous parler encore; mais je vous supplie de vouloir bien m'accorder un congé... huit jours seulement.

— Prends-en quinze.

— Ah! je n'en demande pas tant! s'écria vivement Piquillo, en jetant, malgré lui, un regard sur Aïxa; mais il faut que je parte à l'instant.

— N'est-ce que cela? dit en s'avançant don Fernand d'Albayda : si le secrétaire de mon oncle veut accepter une place dans ma voiture, je le conduirai à Madrid.

— En vérité! s'écria Piquillo étonné, en balbutiant un remercîment.

— Vous ne me devez aucune reconnaissance, répondit Fernand avec une franchise toute militaire; vous êtes un ami, un enfant de la maison; je parlerai avec vous, en route, de mon oncle, de ma cousine, de tout ce que j'aime. Je ne croirai pas les avoir quittés, et nous voyagerons en famille.

Don Juan lui serra la main, et Carmen le remercia d'un sourire.

— Par exemple, continua Fernand, je ne vous donne qu'une heure pour vos préparatifs; ainsi donc, il faut être ici à midi précis.

— J'aurai cet honneur, dit Piquillo en s'inclinant.

Et don Juan entraîna, hors du salon, Fernand et sa fille.

Aïxa demeurée seule avec Piquillo n'avait pas encore ouvert la bouche; mais déjà son regard avait demandé : Qu'est-ce que cela veut dire? et Piquillo se hâtait de répondre :

— Ne me demandez rien! C'est le seul secret que j'aurai pour vous. Si je réussis, je vous dirai tout; si je dois échouer, permettez-moi le silence, dans l'intérêt même de mon amour-propre. Croyez seulement que je n'oublierai jamais vos conseils, et que, quoi qu'il arrive, je resterai digne de votre amitié.

Elle réfléchit un instant et dit :

— C'est juste! Vous avez vos secrets, comme j'ai les miens. Je n'ai pas le droit d'insister; mais ce voyage ne peut-il vous offrir des dangers?

— Aucun avec don Fernand.

— Il ne restera pas sans cesse avec vous, et si je connaissais ceux avec qui vous aurez affaire, si je pouvais vous éclairer sur eux...

— Tenez, dit Piquillo en lui montrant la lettre que lui avait remise la Giralda, connaissez-vous ce nom?

— Comment, dit-elle en souriant, vous êtes déjà en relation, vous, Piquillo, avec le duc d'Uzède... le fils du premier ministre ?

— Est-il possible ! s'écria Piquillo étonné. Est-ce que le fils du premier ministre a été autrefois surintendant des théâtres ?

— Il l'est encore. C'est une place où il n'y a rien à faire, et qui, dit-on, l'occupe beaucoup.

— Et le duc d'Uzède !... s'écria Piquillo avec un sentiment de joie et d'espérance, qu'il ne pouvait cacher et qui lui

faisait battre le cœur... le duc d'Uzède est le fils du premier ministre ?

— C'est ce que tout le monde sait... excepté vous.

— Quel âge a donc ce duc d'Uzède ?

— Pas encore quarante ans, à ce que je crois.

— Et le duc de Lerma ?

— Soixante-cinq.

— C'est bien cela !... se dit Piquillo à part ; ainsi donc, si le duc d'Uzède est mon père... je suis le petit-fils du premier ministre !

Et son émotion fut si vive qu'il en changea de couleur ; mais il faut rendre justice au pauvre Piquillo, pas un grain d'ambition ne lui avait monté à la tête... il n'avait pensé qu'à la seule Aïxa !

— Vous irez donc à la cour ? lui dit celle-ci avec curiosité.

— Peut-être ! si je réussis... ce que je ne puis dire.

— Je ne vous demande pas votre secret ; mais quand on va à la cour, il faut y faire figure, et je suis justement chargée par don Juan d'Aguilar d'une commission qui vient bien à propos... ces deux cents ducats qu'il m'a dit de vous remettre d'avance et à titre de gratification.

— Il n'avait dit ce matin que cent ducats, reprit Piquillo étonné.

— Oui, mais depuis, et à l'occasion du mariage de sa fille...

— Ah ! Carmen se marie ?

— Elle épouse Fernand, son cousin, c'est décidé, si, comme on l'espère, on fait la paix avec les Pays-Bas ; et dès que Fernand aura porté à Madrid les dépêches de Spinola, dont il est porteur pour le duc de Lerma ; car vous n'êtes pas le seul, Piquillo, continua-t-elle en souriant, qui ayez de graves intérêts à traiter avec la famille du duc de Lerma.. Prenez donc, lui dit-elle.

Et elle lui offrit une bourse verte, brodée par elle, qui contenait deux cents ducats en or.

— C'est trop !... c'est trop ! s'écria le jeune homme ; don Juan est trop généreux ! me payer ainsi !... lui qui n'a pas de fortune !

— Il a sa vanité de vice-roi de Navarre, et il veut que son secrétaire représente dignement ; faites donc vite vos dispositions, les emplettes nécessaires, et que rien ne vous manque ! Il faut que vous soyez bien ; vous allez voyager avec don Fernand d'Albayda, un des premiers barons du royaume de Valence.

— Qui me paraît charmant.

— Je l'ai à peine vu... et ne le connais pas ; mais, dans l'intérêt même de Carmen, vous qui allez le voir de près et voyager avec lui, étudiez-le et écrivez-nous ce que vous en penserez.

— Vous me permettez donc de vous écrire?

— Je croyais vous l'avoir demandé !

— Vos amis, quand ils sont loin de vous, dit Piquillo avec émotion, sont donc toujours vos amis ?

— Bien plus encore ! Dans ce cas-là, monsieur, la distance rapproche ! pour moi du moins !

Et elle lui tendit sa main, qu'il porta à ses lèvres.

Ivre de joie, d'espérance et d'amour, il se précipita hors du palais.

Mais son bonheur ne lui avait pas fait tout oublier ; quand on est heureux, on pense souvent à sa mère ; quand on est malheureux, toujours !

Il courut chez le corrégidor mayor qui, craignant que l'affaire ne vînt aux oreilles du vice-roi, promit de ne plus inquiéter la Giralda.

Pour plus de sûreté et ne se fiant qu'à moitié à sa parole, Piquillo vit le premier secrétaire de don Juan d'Aguilar et lui recommanda de surveiller cette affaire en son absence.

Dans ses courses, il avait remarqué, plusieurs fois, derrière la rue de la Taconera, une petite maison simple et très-propre, habitée par une dame, veuve d'un capitaine tué en Flandre, à la bataille de Nieuport ; elle tenait à loyer des

appartements tout meublés; Piquillo choisit, au second, trois pièces chaudes, commodes, élégamment arrangées ; de bons tapis, de bons lits, un aspect riant, des fenêtres donnant au midi, pour que les rayons du soleil vinssent ranimer un corps languissant et égayer une âme malade.

Il paya d'avance cet appartement au nom de la senora Alliaga, qui, dans une demi-heure, allait venir l'habiter.

Tout cela avait été fait rapidement, il n'avait qu'une heure devant lui ; et puis, d'un pied leste et le cœur joyeux, il franchit les cinq étages qui conduisaient à l'ignoble mansarde, et embrassant la Giralda :

— Ma mère, lui dit-il, je vais partir et suivre vos ordres. D'ici à mon retour vous n'avez rien à craindre ; mes amis veillent sur vous... mais il vous faut abandonner ces lieux ; je ne veux pas vous y laisser. Venez, suivez-moi, ainsi que la senora Urraca.

— Où me conduis-tu, mon enfant? disait la pauvre mère, heureuse et fière de s'appuyer sur le bras de son fils.

Ils arrivèrent à la petite maison, où un bon lit et un bon feu avaient déjà été préparés.

— Vous êtes chez vous, ma mère, lui dit-il.

La Giralda regarda autour d'elle, et à l'aspect de ce bien-être qui l'entourait et auquel elle n'était plus habituée depuis longtemps, un éclair de joie brilla sur sa figure, qui bientôt se rembrunit.

— Il nous donne un asile, murmura-t-elle à voix basse, nous qui l'avons exposé dans la rue, à la porte d'un couvent. Il vient d'allumer pour nous ce bon feu qui nous réchauffe et qui pétille, nous qui l'avons laissé au froid, à la pluie, et tendant ses mains transies vers sa mère qui ne l'entendait pas!

Et elle tomba à genoux en sanglotant :

— Pardon! pardon! mon fils!

— Allons, ma mère, à quoi pensez-vous là? Le passé n'existe plus, ne songeons qu'au présent. Bonnes ou mauvaises, nous partagerons désormais toutes nos chances. Voic

aujourd'hui ma fortune, dit-il en tirant de sa poche la bourse qu'Aïxa venait de lui donner. Je n'ai jamais été si riche : deux cents ducats en or ! la moitié pour vous !

Et malgré les supplications de la Giralda, qui ne voulait pas accepter, il jeta l'or sur la table, embrassa sa mère et s'arracha de ses bras en criant :

— Adieu ! adieu !... l'on m'attend !

En effet, quand il arriva, les chevaux étaient attelés dans la cour du palais. Le vice-roi et les jeunes filles étaient sur le perron.

Fernand, ému et troublé, venait d'adresser à Aïxa un salut plein de grâce et de noblesse. Don Juan d'Aguilar venait de presser son neveu contre son cœur, puis, lui jetant sa fille entre les bras :

— Embrasse-la, dit-il, embrasse ta femme !

La pauvre Carmen, fraîche et vermeille comme une rose, cherchait en vain à se dégager. Elle y réussit bien mal, car, dans cette espèce de lutte qui rapprochait les deux jeunes gens, leurs lèvres se rencontrèrent, et le père s'écria :

— Maintenant, fiancés pour toujours !

— Pour toujours ! dit Carmen.

Serment que ne murmurèrent point ses lèvres, mais que son cœur répéta.

Fernand fit monter en voiture son jeune compagnon de voyage, qui, de loin, adressa un dernier adieu aux jeunes filles, et bientôt la chaise de poste roula rapidement dans les rues de Pampelune, et de là dans la campagne.

Ils avaient quatre-vingts lieues à faire pour arriver à Madrid, et Fernand avait de plus à regagner les quatre ou cinq heures qu'il venait de donner à sa famille.

Mais on va vite quand on paye bien, et Fernand jetait l'or sur la route ; aussi, dès le soir même, les voyageurs avaient franchi Estella, la Guardia, traversé l'Ebre, et ils continuèrent à courir toute la nuit.

Il était difficile de ne pas aimer Fernand d'Albayda.

Au bout de quelques minutes on avait fait connaissance

avec lui ; et, dès qu'on le connaissait, on ne pouvait se lasser d'admirer sa franchise et sa loyauté, son aimable et joyeux caractère ; une si grande fortune, exempte de fierté ; une noblesse si haute et en même temps si simple et si affable ; ne descendant pas, mais élevant par la bienveillance tout le monde jusqu'à lui.

Ajoutez à cela l'insouciance que donnent la jeunesse et l'état militaire, et l'on comprendra comment à l'armée, Fernand était adoré de ses soldats et de ses camarades, et comment, dans ses immenses domaines, il était béni de ses vassaux.

Quant à sa position à la cour, nous avons vu, la première fois qu'il avait eu entrée au conseil du roi, avec quel courage il avait fait entendre la vérité et pris la défense du malheur.

Cela lui avait valu, il est vrai, quelques semaines de prison ; mais il en était sorti capitaine au régiment de la reine, et depuis, malgré des ennemis puissants, son avancement, comme il le disait lui-même, avait été glorieux et rapide. Il avait même, à sa grande surprise, été appuyé en secret près du marquis de Spinola, son général, par une main inconnue et protectrice qu'il n'avait pu deviner.

Yézid avait gardé le secret de la reine, et d'ailleurs Fernand, pendant les cinq ou six ans qu'il avait passés à se battre dans les Pays-Bas, n'avait pu voir son ami.

Rien ne rend expansif et communicatif comme le grand air, la grande route et le mouvement rapide d'une bonne chaise de poste.

Déjà, vingt fois, Fernand avait interrogé son compagnon de voyage, qui, timide et réservé d'abord, avait compris que le respect et la modestie ne doivent pas empêcher de se montrer aimable et instruit quand on l'est, et il l'était beaucoup. Aussi, au bout d'une demi-heure, Fernand, charmé de sa conversation, s'ecria :

— Par saint Jacques ! nous autres militaires, nous ne savons pas grand'chose ; mais, en revanche, nous autres nobles, nous ne savons rien ! Et c'est dommage ; il y aurait du plaisir à

s'instruire, si on avait le temps ; et dites-moi, mon jeune ami, s'il est vrai que vous ne soyez jamais sorti de la maison de mon oncle d'Aguilar, brave militaire, qui n'est pas non plus un grand savant, où diable avez-vous appris tout cela? car je crois, Dieu me pardonne, que vous en remontreriez à un bénédictin !

Alors Piquillo, souriant, se mit à lui dire, avec toute la candeur et la franchise de son âme, comment il était entré dans la maison d'Aguilar, en qualité de page, sous les ordres de maître Pablo, le majordome, et comment il en sortait avec du mérite, grâce à deux jeunes filles, Aïxa et Carmen.

Il raconta, sans rougir et avec toute la fierté de la reconnaissance, tout ce qu'il devait à leurs bontés et à leurs bienfaits.

Fernand, touché et attendri, ne se lassait point d'entendre ces détails; c'était une occasion toute naturelle de parler de Carmen et même d'Aïxa par occasion.

Une fois sur ce chapitre, Piquillo ne se lassait point de raconter, et Fernand d'écouter.

Dans le peu d'instants qu'il avait contemplé Aïxa, il s'était dit qu'il n'avait jamais rencontré de figure plus belle, plus séduisante, et, à mesure qu'il entendait Piquillo, il se répétait : Je m'étais trompé; sa beauté n'est rien auprès de son âme !

On juge alors que la conversation ne languissait pas, et, à la nuit seulement nos voyageurs, qui gravissaient alors une haute montagne, cessèrent de parler et s'endormirent, bercés par le chant monotone des postillons, par le balancement de la voiture et par la marche lente et mesurée des mules, qui, dans cette partie de la route, étaient forcées d'aller au pas.

Le jour commençait à peine à paraître. Piquillo, réveillé par un cahot, regarda autour de lui; il se frotta les yeux, et crut dormir encore... Il était sous l'impression d'un songe terrible qui le faisait reculer de six ou sept ans dans sa vie.

Un frisson involontaire parcourut ses veines; il regarda de nouveau.

Ce site, ce paysage, ce carrefour de la forêt, lui étaient trop bien connus pour qu'il lui fût possible de jamais les oublier. Tout à coup, à sa droite, presque au bord de la route, se dressa près de lui comme un immense géant aux formes colossales, aux bras noirs et décharnés.

C'était un chêne qu'il était difficile de ne pas remarquer : seul au milieu de tous les autres arbres qui l'entouraient, il était sans verdure et sans feuillage; une partie de son tronc et de ses branches avait été calcinée ; le feu avait commencé l'œuvre de sa destruction, et le temps l'avait achevée.

A l'aspect de ce lieu qui, pour un instant, lui rendit présentes toutes les angoisses qu'il y avait éprouvées, Piquillo poussa un cri, et Fernand s'éveilla.

— Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ?

— Ce chêne ! vous ne voyez pas ?

— Un arbre frappé de la foudre; il était assez élevé pour cela.

— Oui, vous avez raison, et je ne sais pourquoi...

— Eh bien?

— Cette rencontre sinistre me semble de mauvais augure.

— Allons donc!... à vous... un savant!

— Où sommes-nous donc ici ?

— Dans la sierra d'Oca ou dans celle de Moncayo. C'est une longue chaîne de montagnes situées au delà de l'Ebre et qu'il faut franchir pour aller à Madrid, quand on vient des provinces basques, ou, comme nous, de la Navarre.

— C'est juste ! vous voyez que de nous deux, en ce moment, le plus instruit c'est vous.

— Oui, savant... comme un postillon. J'ai fait tant de fois cette route ! mais pas toujours aussi tranquillement qu'aujourd'hui. Tenez, tenez, dit-il vivement à Piquillo, en lui pressant le bras, ne voyez-vous pas là-bas à gauche, au milieu des halliers, le toit ruiné d'une hôtellerie ?

— Postillon, pas si vite ; mets tes mules au pas.

— Vous ne connaissez pas cette masure? continua-t-il en s'adressant à Piquillo.

Piquillo ne la connaissait que trop bien; c'était la posada du capitaine Juan-Baptista Balseiro, le berceau de son enfance, le séjour où il avait été en partie élevé, et cette fois il ne lui vint pas à l'idée de raconter à don Fernand l'éducation qu'il y avait reçue.

Il venait de retrouver la petite allée qui s'enfonçait dans le bois et par laquelle il avait voulu tenter sa première promenade. Ces murs ruinés lui rappelaient les scènes dont il avait été le témoin, presque le complice, et il se sentait inondé d'une sueur froide, pendant que don Fernand poursuivait son récit :

— Vous voyez cette masure... elle a soutenu un siége contre moi, il y a sept ans à peu près, lorsque j'avais l'honneur d'être capitaine au régiment de la Reine. La place était défendue par d'intrépides bandits qui se battaient en désespérés. Ils nous avaient même blessé quelques soldats, et moi, qui commandais les opérations du siége, voyant qu'il traînait en longueur, je fis mettre le feu à cette bicoque, et nous tirâmes alors à notre aise sur les bandits qui tentaient de s'échapper.

C'est de la besogne que nous avons épargnée à la justice, qui peut-être du reste ne l'aurait pas faite! Voilà l'histoire de mon expédition dans la sierra d'Oca.

— Postillon... va maintenant plus vite et rattrape-nous le temps perdu!

La voiture continua à rouler, et Piquillo, plongé dans ses réflexions, se mit à comparer le passé au présent, ce qu'il aurait pu être et ce qu'il était; il n'y voyait que des raisons de bénir la Providence.

Il venait de faire, il est vrai, une pénible découverte, et le fils de la Giralda, le petit-fils surtout de la senora Urraca, n'avait pas à remercier le ciel de sa naissance; mais, d'un autre côté, il était probablement le fils du duc d'Uzède, le petit-fils du duc de Lerma!

L'illustration et l'éclat de la branche paternelle pouvaient balancer les inconvénients de la ligne maternelle, eût, tout compensé, on pouvait s'arrêter, dans ces deux extrémités de l'échelle sociale, à un juste milieu qui composait une naissance fort honorable.

D'ailleurs l'histoire, qu'il avait lue tant de fois et qu'il connaissait si bien, ne lui offrait-elle pas à chaque instant l'exemple de bâtards adoptés par leur noble famille et qui en devenaient l'honneur? Des deux fils de Charles-Quint, don Juan d'Autriche n'était-il pas plus illustre que son frère Philippe II, qui n'était que roi?

Ainsi donc, lui, Piquillo, pouvait se rendre digne d'Aïxa. La naissance n'était plus un obstacle, et le jeune voyageur, ravi, plein d'illusions, acheva sa route sous l'empire de ses rêves et de ses châteaux en Espagne.

C'était l'occasion ou jamais d'en faire... il était dans le pays.

Ils arrivèrent le lendemain soir à Madrid. Fernand lui offrit un logis chez lui, dans son hôtel, en lui disant avec cet air de bonté et de franchise qui force les gens à accepter :

— En quoi puis-je vous être utile? que puis-je faire pour vous?

— J'aurais besoin d'un protecteur et d'un appui auprès du duc d'Uzède.

— Ah! répondit Fernand en soupirant, je ne puis de ce côté-là vous aider en rien. Je suis brouillé avec le duc, et la moindre protection de ma part vous serait plus nuisible qu'utile. Du reste, disposez de ma maison et de ma bourse comme vôtres.

Piquillo s'inclina en le remerciant.

— Un mot encore, lui dit Fernand en riant: ma jolie cousine, la senora Aïxa et mon oncle lui-même ne vous appellent jamais que Piquillo, c'est un nom d'amitié... dont peut-être déjà, ajouta-t-il d'un air gracieux, j'aurais, comme eux, le droit de me servir; mais pour ceux qui nous enten-

draient, un autre nom serait plus convenable ; veuillez me dire quel est le vôtre.

Piquillo n'avait jamais pensé à une demande aussi simple. Il fallait pourtant y répondre, et sur-le-champ.

Il ne pouvait se dire de la famille d'Uzède ; sa généalogie de ce côté-là était encore trop incertaine.

Mais il était sûr du moins d'être le fils de sa mère ; il n'y avait malheureusement pour lui aucun doute de ce côté, et, pensant à son aïeul maternel, au brave soldat tué dans les Alpujarras en défendant sa religion et sa liberté, il dit à don Fernand :

— Mon nom est Alliaga !

— Eh bien ! senor Piquillo Alliaga, répondit Fernand en lui tendant la main, en tout temps et en tous lieux comptez sur mon amitié.

Fernand s'habilla à la hâte, courut chez le duc de Lerma lui porter ses dépêches, et répondre à toutes les questions qu'on allait sans doute lui adresser.

Quant à Piquillo Alliaga, il se fit indiquer l'hôtel du duc d'Uzède, et s'y rendit.





VII

L'HOTEL D'UZÈDE A MADRID.

Le duc d'Uzède habitait à Madrid, dans la rue Fuen Carral, un palais vaste plutôt qu'élégant.

Il ne demeurait point avec le duc de Lerma, son père; il avait son habitation, sa cour, ses flatteurs, et peut-être même déjà ses projets particuliers.

Immensément riche, il passait pour avare. Il est vrai que tout le monde eût paru tel, auprès du duc de Lerma. Il n'en tenait pas moins un grand état de maison, et Piquillo, déjà troublé, le fut bien plus quand il vit sous le vestibule du palais cette masse d'officiers, de pages, de laquais et de gens de toutes les conditions, l'air humble, respectueux, et le chapeau bas, quoiqu'il n'y eût encore personne à saluer.

Piquillo demanda d'une voix timide à un homme galonné sur toutes les coutures et tenant à la main une hallebarde, s'il n'y aurait pas moyen d'arriver jusqu'à Son Excellence.

Le heiduque, la tête haute et l'air insolent, frappa de sa hallebarde le marbre du pavé, toussa d'un air de protection, et répondit :

— Monseigneur le duc d'Uzède n'y est pas.

— Je reviendrai, répondit Piquillo.

Il retourna à l'hôtel de don Fernand d'Albayda.

Ce dernier, après une conférence d'une demi-heure avec le premier ministre, était parti brusquement pour Valladolid, où la cour se trouvait en ce moment; mais il avait ordonné à son hôtel, avant son départ, que le senor Alliaga fût traité, en son absence, comme lui-même.

Le senor Alliaga, seul dans ce bel hôtel et en proie à une tristesse qu'il ne pouvait vaincre, eut recours à son appui, à sa consolation : il écrivit à Aïxa. Il lui raconta tous les détails de son voyage, et lui dépeignit don Fernand d'Albayda comme il le voyait lui-même.

C'était son héros, son Dieu ; le plus aimable, le plus charmant cavalier qu'il eût jamais vu ou imaginé, car l'imagination était chez lui la moitié de la vie.

Il finissait en vantant le bonheur de Carmen et la tendresse de son père, qui lui avait choisi l'époux le plus adorable et le plus accompli.

Il lui parlait aussi de l'admiration que don Fernand professait pour elle, admiration qui était, selon lui, la preuve la plus évidente de son esprit, de son tact et de son bon goût.

Le lendemain, et de bien meilleure heure, Piquillo se rendit chez le duc d'Uzède.

On lui répondit qu'il était sorti.

Il revint à l'hôtel, et, désolé de l'absence de Fernand d'Albayda, dont les conseils auraient pu lui être si utiles, il écrivit encore à Aïxa, lui parlant d'elle toujours, de son ami Fernand beaucoup, de lui Piquillo très-peu; car, avant d'avoir réussi, il ne voulait avouer à personne ses folles espérances.

Il retourna le lendemain, au milieu de la journée, à l'hôtel d'Uzède. On venait d'ouvrir les deux battants de la grille dorée, et le carrosse du duc roulait sous la voûte du vestibule, ramenant son maître.

Piquillo tressaillit de joie, et se dit :

— Aïxa avait raison, on ne réussit que par le courage et la patience, surtout à la cour. Enfin, je vais donc voir le duc.

Il se présenta au suisse galonné.

— Son Excellence monseigneur le duc d'Uzède?

— Il est sorti.

— Vous voulez dire rentré.

— Sorti.

— Je viens de le voir rentrer...

— Pas pour vous, mon jeune seigneur.
— Et pourquoi?
— Parce qu'il n'est pas visible.
— Comment donc peut-on le voir?
— En lui demandant une audience.
— Il fallait donc le dire.

Piquillo rentra à l'hôtel, écrivit une demande d'audience; puis il écrivit à Aïxa, il écrivit à sa mère, il écrivit à tout le monde. Il porta lui-même la lettre au palais du duc, pour être bien certain qu'elle lui serait remise, et demanda quand il aurait réponse.

— Dans huit jours.
— Ah! mon Dieu!
— Peut-être plus tard; cela dépendra des occupations de monseigneur.

Il s'éloigna désespéré, mais qu'y faire? attendre!

Il ne pouvait pas, quoiqu'il en eût bien envie, écrire toute la journée à Aïxa. Ce pouvait être ennuyeux pour elle et dangereux pour lui.

L'amitié vous entraîne si loin... surtout l'amitié écrite! Quand on est seul avec son cœur et son imagination, quand on n'a pas devant soi une belle personne qui vous intimide et vous fait balbutier, deux grands yeux noirs qui vous troublent et vous arrêtent, on n'a plus peur, et c'est effrayant... pour ce qu'on va dire.

Piquillo, pour tuer le temps, prit donc le parti de parcourir Madrid, qu'il ne connaissait pas, et qui valait bien la peine d'être visité. Que le lecteur ne s'effraie pas, je n'aime pas les descriptions, et pour en faire, Piquillo n'avait pas le temps; à peine avait-il celui de regarder; car, même au milieu de Madrid, son cœur et ses pensées étaient à Pampelune.

Il passait, d'un air indifférent, dans les belles rues d'Alcala et de San-Geronimo, sur la plaza Major ou à la Puerta del Sol, devant le palais du roi, devant les jardins du Buen-Retiro et la promenade de las Delicias, et traversait le beau

pont sur le Manzanarès, sans faire attention qu'il n'y manquait rien... qu'une rivière!

Enfin, après quelques jours de promenade, il se trouva un matin dans la rue d'Atocha, une des plus belles, des plus spacieuses et des plus riches de la ville de Madrid. Il s'arrêta devant un magasin brillant qui flattait moins encore ses yeux que son odorat, et il lut, sur la devanture de la boutique, ces mots :

ANDRÉA CAZOLETA, *parfumeur de la cour.*

De chaque côté de la boutique, à vingt pas et plus, se répandait une odeur de benjoin, de tubéreuse et de jasmin capable de donner la migraine aux passants; malgré le danger, nous avons dit que Piquillo s'était arrêté.

Il relisait ce nom : *Andrea Cazoleta*, qui n'était pas nouveau pour lui; mais il ne pouvait se rappeler où il l'avait déjà entendu prononcer, et, las de chercher en vain, il continua sa route.

A quelques pas de là, en tournant à gauche dans une rue étroite et obscure, il passa près d'une petite boutique peinte en bleu qui n'était pas ouverte, mais, au-dessus de la porte, le bruit de trois palettes en plomb que le vent agitait l'une contre l'autre lui fit lever les yeux, et, avec une surprise et un battement de cœur inexprimables, il vit cette inscription écrite en gros caractères :

ABEN-ABOU, DIT GONGARELLO, BARBIER.

Il retrouvait un ancien ami ! C'était là sans doute que demeurait le barbier, avec Juanita sa nièce, et l'on revoit toujours avec tant de plaisir ceux à qui l'on a rendu service !

Par malheur, et quoique ce fût jour de la semaine, la boutique était fermée, et probablement depuis longtemps, à en juger par les araignées qui avaient étendu leurs toiles sur les volets, et par les placards et avis divers qu'on y avait apposés.

Piquillo frappa à la porte ; on ne lui répondit pas. Il s'adressa à un naranjero, un fruitier voisin, et demanda le seigneur Gongarello.

— Je ne le connais pas.
— C'était votre voisin.
— Il est parti.
— Depuis quand ?
— Depuis trois ans.
— Où est-il allé ?
Le fruitier le regarda avec terreur et répondit :
— Je n'en sais rien.
— Et comment sa boutique n'est-elle pas louée ?
— Il y a des gens qui portent malheur aux maisons qu'ils habitent.
— Comment cela ?
— Cela ne me regarde pas... Si vous voulez des oranges ou des citrons, vous n'avez qu'à parler ; j'en ai de Murcie et du Portugal, choisissez.

Piquillo n'en put tirer autre chose ; mais dans ce moment le souvenir, qu'il avait jusque-là vainement cherché, lui revint tout à coup à l'esprit, le parfumeur de la cour !... Cazoleta !

C'est bien cela, Gongarello avait quitté Pampelune pour Madrid, et le soir où il avait couché dansl'hôt ellerie du capitaine Juan-Baptista, il avait raconté, à souper, aux bandits, qu'il comptait sur la protection et le crédit de son parent Andrea Cazoleta, parfumeur de la cour.

Deux minutes après, Piquillo était au milieu de l'élégant magasin.

— Le seigneur cavalier veut-il des essences à la rose, à l'œillet ou à la vanille ? lui dit un petit homme aux yeux ronds et au nez pointu. Désirez-vous des sachets ou des gants parfumés? Demandez.

— Je vous demanderai ce qu'est devenu le barbier Gongarello, votre parent.

— Mon parent ! s'écria le marchand en laissant tomber le paquet de gants qu'il tenait à la main, ce n'est pas vrai ! c'est celui de ma femme Cazilda.

— Peu importe ! moi je suis son ami.

— Dites-vous vrai?

— Son ami intime, je vous le jure! Piquillo, qui lui a sauvé la vie dans la sierra d'Oca et de Moncayo.

— Histoire qu'il nous a racontée tant de fois, dit le parfumeur en se rassurant un peu. Quoi! c'est vous, seigneur cavalier, vous en êtes bien sûr? Je vous avais pris pour un alguazil déguisé.

— Je ne pardonnerai pas à ma figure d'avoir pu vous donner une idée pareille, mais dites-moi seulement....

— Parlons bas, seigneur cavalier! Quoique j'aime beaucoup cet excellent Gongarello, qui était mon compère et mon cousin, — ou plutôt celui de ma femme, — j'aimerais mieux ne vous en rien dire...

— Eh bien! moi, je vous en parlerai, dit à voix basse la senora Cazoleta en s'avançant et en prenant part à la conversation.

— Silence, ma femme!

— Eh! ne craignez rien, personne ne peut nous entendre. Oui, seigneur cavalier, Gongarello est mon parent, je suis Maure comme lui..

— Maure baptisée! s'écria le mari, c'est comme qui dirait chrétienne de naissance.

— Eh! qu'importe?

— C'est important quand on est parfumeur de la cour! Sans cela, et si je n'avais pas peur de perdre ma place, je ne craindrais rien... j'aurais même parlé, réclamé en faveur de Gongarello.

— Que lui est-il donc arrivé?

— On n'en sait rien! Il était volontiers assez jovial, assez causeur; il était au fait de tout, et on l'aimait dans le quartier, parce qu'un barbier bavard c'est utile et économique : en se faisant faire la barbe, on apprend les nouvelles. Il commençait déjà une bonne maison, et sa nièce Juanita aurait pu devenir un assez bon parti, lorsqu'un soir, il y a de cela trois ans, les voisins virent entrer dans sa boutique, pour être rasé, un homme qui en avait bien besoin! une barbe

noire et épaisse !... un air effrayant dont Gongarello n'eut pas assez peur.

On ne sait pas ce qu'il lui raconta ou ce qui se dit entre eux; mais le lendemain de bon matin la boutique du barbier était fermée et n'a pas été ouverte depuis!

Lui et sa nièce avaient disparu, et jamais on n'en a entendu parler.

— Jamais! répéta le parfumeur à voix basse et en appuyant sur le mot.

— On a dit dans le quartier, continua sa femme, que la personne qui était venue ainsi le fairé causer était un membre du saint-office ou un alguazil déguisé.

— Voilà pourquoi j'ai si peur, dit Cazoleta.

— Quelques-uns même ont assuré que c'était Bernard y Royas de Sandoval lui-même, le grand inquisiteur.

— Tant il y a que, depuis ce temps, on n'a pas eu de ses nouvelles.

— Et personne n'ose en demander.

— Et voilà, seigneur cavalier, toutes celles que nous pouvons vous donner.

Piquillo soupira en pensant à Gongarello et surtout à Juanita, sa première protectrice ; il acheta quelques parfumeries au seigneur Cazoleta, et revint plusieurs fois causer avec Cazilda, sa femme, qui était bonne et obligeante ; et puis, il y avait du sang maure dans ses veines, et, par un instinct naturel aux opprimés, tous les Maures se comprenaient et se portaient entre eux consolation, secours et amitié !

Les huit jours s'écoulèrent ; Piquillo n'avait pas reçu de réponse du duc d'Uzède. Il raconta ses chagrins à Cazilda devenue sa confidente; celle-ci lui donna le conseil le plus raisonnable et le plus ennuyeux... celui d'attendre !

Huit jours se passèrent encore; aucune nouvelle de sa demande d'audience ; la patience de Piquillo était à bout, il se rendit à l'hôtel, décidé à entrer de vive force s'il le fallait.

Il demanda Son Excellence.

— Son Excellence? dit le suisse d'un air étonné.

— Oui, répondit avec colère Piquillo, monseigneur le duc d'Uzède; il faut absolument que je lui parle, pour une affaire de famille qui l'intéresse personnellement.

— Seigneur cavalier, répondit gravement le suisse, vous seul ignorez que Son Excellence est partie depuis quatre jours pour Valladolid, où se tient la cour en ce moment.

Pour le coup, Piquillo fut atterré. Quel parti prendre? Fernand d'Albayda n'était pas de retour; il ne pouvait demander conseil à personne, il courut chez Cazilda.

Lorsqu'il entra dans la boutique du parfumeur, le senor Cazoleta était occupé, avec ses principaux garçons, d'une commande très-pressée, d'une caisse qu'il fallait expédier au plus vite; de sorte que Piquillo put causer à son aise dans l'arrière-boutique avec la senora Cazilda.

— Le duc est parti, lui dit-il, parti pour Valladolid; je crains qu'on ne m'abuse encore et que ce ne soit pas vrai.

— Eh mon Dieu! nous venons de l'apprendre à l'instant, il n'y a pas à en douter.

— Il faut absolument que je voie le duc; il y va de mon bonheur, de mon avenir, de toute mon existence.

— Partez alors pour Valladolid.

— Quarante lieues encore!

— Qu'importe?

— Je n'hésiterais pas, si je devais être plus heureux; mais je trouverai à Valladolid les mêmes obstacles, les mêmes empêchements.

Comment arriver jusqu'à ce grand seigneur? Ce sera plus difficile encore à la cour qu'à Madrid, où il n'avait rien à faire; qui me donnera les moyens de pénétrer dans son appartement, de lui parler en particulier, en tête-à-tête?

C'est cependant ce que je désire, ce qu'il me faut; et quel ami assez puissant, quelle protection assez haute pourrait faire cela pour moi? Y en a-t-il?

— Peut-être! lui dit Cazilda.

— Et qui donc?

— Moi!

— Vous ! il serait possible ! vous auriez ce crédit ?

— Dès aujourd'hui si vous le voulez, si cela vous convient.

— Parlez, parlez, je suis prêt, tout me conviendra.

— Eh bien, nous sommes parfumeurs de la cour ; c'est chez nous que beaucoup de grands seigneurs, entre autres le duc d'Uzède, font leurs emplettes ordinaires. A l'instant même nous recevons de lui une commande.

La voici, lui dit-elle en lui montrant un papier. Il nous prescrit de lui envoyer le plus promptement possible à Valladolid, où il vient de se rendre, une caisse de parfums et de cosmétiques que l'on ne remet d'ordinaire qu'à lui-même, et nul doute qu'on ne fasse entrer, sur-le-champ, dans ses petits appartements, la personne chargée par nous de cet envoi... Comprenez-vous ?

— Ah ! s'écria Piquillo, qui répugnait à se présenter pour la première fois devant son père, à l'aide d'un pareil expédient, n'avez-vous pas d'autre moyen ?

— Aucun autre ! Celui-ci vous assure l'entretien particulier que vous désirez, car il y aura, dans cette caisse, certaine fiole que Son Excellence ne laisse voir à personne !

— Comment cela ?

— Le duc, lui dit-elle à voix basse, a de fort beaux cheveux... des cheveux très-noirs qui ne le sont pas toujours ! nous seuls en connaissons le secret, et il reçoit d'ordinaire, sans témoin, ceux qui viennent de notre part. Voyez, décidez-vous.

Piquillo hésita longtemps ; mais, comme l'avait dit Cazilda, il n'y avait pas d'autre moyen. D'ailleurs le tout était d'arriver près du haut et puissant seigneur, et dès que celui-ci saurait la vérité, pourrait-il ne pas pardonner une pareille ruse ?

— Merci, dit-il à Cazilda, merci du service que vous me rendez. Non-seulement vous ne vous en repentirez pas, mais si je réussis comme je l'espère, je ne vous oublierai jamais, et je me flatte même que le duc d'Uzède vous en saura gré.

Le lendemain le descendant des Royas de Sandoval et du duc de Lerma, obligé, pour entrer dans sa noble maison, d'avoir recours à la maison Cazoleta, partit de grand matin pour Valladolid, muni des instructions de Cazilda et de la précieuse cassette.





VIII

LA COUR A VALLADOLID.

Dans une pièce solitaire et retirée, dans un cabinet autour duquel régnait une riche bibliothèque dorée, assis dans un large fauteuil et devant un bureau de travail chargé de livres, de dossiers et de parchemins, un homme se faisait les ongles... c'était le duc d'Uzède.

La porte principale s'ouvrit, un valet de chambre parut.

— Le duc de Medina-Cœli demande à parler à Votre Excellence.

— Dites au duc que si j'avais été prévenu de sa visite, je me serais arrangé pour lui donner quelques instants... mais je ne le puis ce matin... je suis occupé.

— Le premier salon est encombré de solliciteurs, de personnes à qui Votre Excellence a donné audience.

— Répondez qu'il m'est impossible de recevoir... je suis occupé !

Le valet de chambre sortit, et le duc se remit à faire ses ongles.

Quelques instants après, il se leva, se promena en long dans son cabinet d'un air pensif, s'approcha d'une belle glace de Venise, et dit d'un air sombre : Mon teint ne se bonifie pas ! l'air de Valladolid ne me vaut rien !

Il se promena de nouveau, cette fois en large... puis se rapprocha de la glace ; il regarda ses dents, qui étaient fort belles, ses cheveux qui étaient moins noirs qu'à l'ordinaire et dont les racines commençaient à se teinter d'un rouge brun.

— Pourvu, s'écria-t-il avec inquiétude, que le message que j'attends ne tarde pas !

Il sonna si vivement qu'il manqua de briser la sonnette, et les pauvres solliciteurs, restés dans le premier salon, se regardaient et se disaient à demi-voix :

— Il paraît qu'il y a de grands événements, et qu'une importante affaire s'agite en ce moment.

Le valet de chambre rentra effrayé.

— Je n'y suis pas, dit le duc d'un ton grave, mais si l'on venait de Madrid... écoutez...

Et, quoi qu'ils fussent seuls, il lui parla bas à l'oreille et ajouta tout haut :

— Vous entendez ?

Le valet s'inclina et sortit.

Après s'être encore complu quelques instants à admirer sa taille, qui était haute et bien prise, après avoir contemplé sa jambe, qui était fine et élégante, et sa robe de chambre brochée en or, le duc, faisant un effort sur lui-même, et comme se reprochant le temps qu'il venait de perdre, se rapprocha vivement de son fauteuil, s'assit devant son bureau de travail, écarta les lettres et les papiers qui l'encombraient, prit trois ou quatre plumes, et s'amusa à les tailler.

Il était depuis quelques minutes absorbé dans cette occupation, plus ordinaire qu'on ne croit aux hommes d'État, lorsqu'on frappa légèrement à une petite porte à gauche de la cheminée, porte cachée dans la boiserie et de plus recouverte par une tapisserie. Le duc se leva avec l'impatience d'un homme qu'on arrache à un important travail, alla ouvrir, et s'écria d'un air galant :

— La comtesse d'Altamira !...

C'était une superbe personne, qui n'était plus jeune... ce n'était pas sa faute, mais qui était encore belle et qui avait juré de l'être, tant qu'elle le pourrait ! Elle avait tenu parole. Le temps avait beau faire, il était impossible d'opposer à ses attaques une résistance plus opiniâtre et plus habile.

La comtesse d'Altamira, que nos lecteurs se rappelleront

peut-être avoir entrevue à Valence dans les jardins du palais et plus tard avec la reine Marguerite, lors de sa visite au Maure d'Albérique, la comtesse d'Altamira était une des premières dames du palais et des plus haut placées, quoiqu'elle y fût à peu près mal avec tout le monde, position qui se rencontre parfois à la cour et dont voici, en cette circonstance, l'explication.

Don Juan d'Aguilar, actuellement vice-roi de Navarre, avait eu deux sœurs, beaucoup plus jeunes que lui.

Quoiqu'il n'eût pas de fortune à leur donner, toutes deux s'étaient fort bien établies.

La première, Isabelle d'Aguilar, bonne, douce et aimante, avait épousé Alonzo d'Albayda, un des premiers barons du royaume de Valence ; de ce mariage était né Fernand d'Albayda qui depuis longtemps avait perdu ses parents.

La seconde sœur, la cadette, Florinde d'Aguilar, d'une beauté éclatante, mais fière, hautaine, égoïste et n'aimant qu'elle, s'était fait adorer aisément du comte d'Altamira, un des premiers écuyers de Philippe II, car elle avait autant d'esprit que son mari en avait peu ; de plus, de l'ambition, de l'adresse, de l'audace, et l'amour de l'intrigue poussé jusqu'à la passion ! c'était sa vie !

Elle avait besoin de mouvement, de danger, d'émotion, et se disait, comme plus tard la duchesse de Longueville : Cela tourmente... mais cela occupe !

Sous Philippe II, qui n'aimait point ce genre d'occupation, la comtesse, qui était fort jeune alors, lança deux ou trois fois son mari dans des projets dont il ne se doutait même pas, et qui faillirent le perdre.

Heureusement pour lui, une fluxion de poitrine l'enleva aux complots qui l'auraient compromis.

Restée seule, la comtesse intrigua en chef et pour son compte, mais avec l'adresse et la modération qui étaient alors de rigueur.

Nous avons vu que Philippe II, qui redoutait pour son hé-

ritier l'esprit et le talent, avait pris tous les moyens possibles afin de l'en préserver.

Le succès avait, en grande partie, secondé ses efforts paternels.

Mais il n'avait pu, quoi qu'il fît, isoler complétement le jeune prince. Il avait laissé auprès de lui son ancienne gouvernante, la marquise de Vaglio, un gentilhomme de la chambre nommé Muriel, et Royas y Sandoval, marquis de Denia, depuis duc de Lerma.

La comtesse d'Altamira, voyant qu'il n'y avait rien à faire pour le présent, voulut au moins s'assurer l'avenir. Elle s'attacha à la marquise de Vaglio, et ce quatuor forma à peu près toute la camarilla du prince royal. Cette petite cour était peu occupée et ne songeait guère qu'à amuser l'infant d'Espagne.

Il n'est pas prouvé que la comtesse n'eût pas dès lors l'idée de le soumettre à sa domination et d'exercer, comme favorite, l'empire que le duc de Lerma exerça plus tard comme favori ; mais le moyen de tenter un pareil projet, avec Philippe II, qui voyait tout, avec le marquis de Denia, qui l'eût peut-être dénoncé, et surtout avec un jeune prince tellement soumis et craintif qu'il n'eût osé aimer sans en demander la permission au roi son père !

La comtesse se contenta donc de servir les desseins du marquis de Denia, au lieu de les traverser : c'était plus loyal, et d'ailleurs elle ne pouvait faire autrement.

La marquise de Vaglio, la comtesse, Muriel et le marquis s'entendirent franchement pour partager les bonnes grâces du prince royal, et pour exploiter sa puissance, quand il serait roi.

En attendant, ils avaient besoin d'appui et ne savaient où en trouver; personne à la cour n'aurait osé venir à eux. Le confesseur du roi était dominicain, et par conséquent toute l'Inquisition était dévouée à Philippe II.

Le père Jérôme, Florentin, de l'ordre des jésuites, qui avait un grand crédit par sa compagnie et surtout par son

talent comme prédicateur, fut le seul qui offrit secrètement au marquis de Denia son concours et celui de son ordre : d'abord, en haine des dominicains, leurs rivaux et leurs ennemis naturels; ensuite dans l'espérance d'arriver, après la mort de Philippe II, à diriger la conscience de son successeur, ce qui était l'objet de tous leurs vœux.

Le marquis de Denia promit donc que le confesseur du nouveau roi serait choisi dans l'ordre des jésuites, et l'ordre fournit au marquis, sur sa signature et sous sa responsabilité, toutes les sommes dont il avait besoin pour subvenir aux dépenses du jeune prince, à qui le roi son père ne donnait pas d'argent.

Ce fut là, au dire de tous les historiens, le moyen le plus puissant employé par Denia et ses alliés pour capter la faveur de leur jeune maître.

Mais quand Philippe II fut mort, quand son fils eut, dès les premiers jours de son règne, remis toute l'autorité royale entre les mains du duc de Lerma, celui-ci, maître absolu, vit venir tout le monde à lui.

Le patriarche d'Antioche, Ribeira, lui amena le clergé, Royas de Sandoval l'inquisition, et le duc se trouva fort embarrassé de ses anciens alliés, les jésuites, qui réclamèrent ses promesses et leur argent.

Le père Jérôme voulait être confesseur du roi; Sandoval et Ribeira, ennemis déclarés de l'ordre de Loyola, voulaient que ce confesseur fût un dominicain.

Le duc de Lerma n'était ni assez fort, ni assez habile, pour tenir la balance, d'une main ferme, entre deux puissances aussi redoutables. Afin de les opposer l'une à l'autre, et de les faire toutes les deux concourir à ses desseins, il eût fallu pour cela être Richelieu; mais Richelieu n'était pas encore venu, et plus tard le ministre espagnol eut à lutter contre lui sans pouvoir ni le vaincre ni l'imiter.

Le duc prit, comme tous les gens faibles, un terme moyen. N'osant satisfaire entièrement aucun des deux partis, il s'arrêta à une résolution qui les mécontenta l'un et l'autre.

Il ne choisit le confesseur du roi, ni parmi les jésuites ni parmi les dominicains, mais parmi les cordeliers. Il nomma à cette place un pauvre moine, nommé fray Gaspard de Cordova, homme d'un extérieur négligé, qui portait un bonnet et des souliers déchirés, n'avait ni goût ni talent pour l'administration de l'Etat, et était du reste incapable de s'en mêler.

De sorte que, grâce à cette nomination, la place resta toujours vacante, et les deux partis continuèrent à se la disputer.

Quant à la marquise de Vaglio et à Muriel, le duc n'en avait plus besoin et n'y pensa plus.

La comtesse cependant n'était pas femme à se laisser oublier; elle réclama avec aigreur; et, pour la calmer, on lui donna d'abord la place de première dame d'honneur de la reine; puis on la nomma gouvernante des infants d'Espagne. Mais c'était trop peu pour elle.

Ce qu'il lui fallait, c'était du pouvoir, c'était sa part dans le gouvernement, et ses prétentions devinrent si exagérées que le duc de Lerma se fit ce raisonnement tout naturel : Il est impossible de ne pas nous brouiller un jour; brouillons-nous tout de suite; j'y gagnerai ce que j'aurais été obligé de lui donner dans l'intervalle.

Cette pensée reçut promptement son exécution. Dès le jour même le cabinet du ministre fut fermé à la comtesse, et les anciens amis devinrent ennemis mortels.

La comtesse, la rage dans l'âme, jura de se venger, de renverser ce ministre ingrat qu'elle avait contribué à élever; et ce fut désormais la seule occupation de sa vie.

Elle aurait intrigué pour rien ; à plus forte raison pour une cause aussi juste.

Elle se tourna d'abord du côté de la reine, qu'elle supposait être fort mal disposée pour le favori. La reine reçut ses avances avec une dignité, une froideur et même un ton de mépris qu'elle ne put s'expliquer et qui l'éloignèrent pour toujours.

Marguerite n'avait point oublié la conversation qu'elle avait entendue, la veille de son mariage, dans les jardins de Valence ; Marguerite croyait à la franchise et à l'amitié : elle ne pouvait croire à la comtesse d'Altamira.

Celle-ci revint alors à ses anciens amis, le père Jérôme et les siens, furieux, comme elle, contre le ministre qui les avait joués. Ils mirent en commun leur vengeance, leur fortune et leur esprit.

Le père Jérôme et la comtesse en avaient beaucoup et ils s'adjoignirent quelqu'un qui en avait au moins autant qu'eux :

C'était le confesseur de la comtesse, un pauvre moine, bien célèbre depuis par ses ouvrages, mais inconnu encore, et qu'on nommait Antoine Escobar y Mendoza.

Il n'avait pas alors trente ans, et il était jésuite depuis l'âge de quinze ans. Son premier ouvrage avait été un poëme, en vers latins, consacré à la gloire de saint Ignace de Loyola, fondateur de la compagnie de Jésus. Grâce au père Jérôme, dont il était l'élève, il se distingua ensuite comme prédicateur.

Sa facilité d'élocution était si grande, que souvent il montait deux fois en chaire dans la même journée et discutait le pour et le contre avec une égale supériorité. Homme d'une habileté et d'une érudition profondes, il était passionné pour la gloire de son ordre, et de bonne foi dans son genre, comme Ribeira, l'archevêque de Tolède, l'était dans le sien.

Escobar eût brûlé la moitié de l'Espagne en l'honneur de Loyola ; Ribeira eût brûlé l'autre moitié en l'honneur de saint Dominique.

Mais comment renverser le duc de Lerma, ce favori tout-puissant, plus roi que le roi lui-même, protégé par l'inquisition et défendu par la faiblesse même de son maître ?

Tout lui était soumis et dévoué. Il ne voyait autour de lui que des flatteurs et des courtisans qu'il s'attachait en puisant dans les trésors de la monarchie.

Non content d'avoir partagé les principaux emplois entre tous les siens, il s'était appliqué à rendre la faveur royale

héréditaire dans sa famille; il élevait son fils, le duc d'Uzède, à remplir après lui la place de favori.

Comment attaquer un pareil homme, dans une grandeur si élevée et si bien fortifiée? Où lui découvrir un endroit vulnérable?

Eh bien, cet endroit faible, la comtesse l'avait trouvé.

Si l'histoire n'était pas là pour l'attester, si les événements ne l'avaient pas prouvé, le fait paraîtrait incroyable, impossible, absurde, et cependant c'est la vérité. Le duc de Lerma avait chez lui, dans son intérieur, quelqu'un qui aspirait à le renverser.

Cette personne, c'était son fils!

Entendons-nous : le duc d'Uzède n'avait pas eu d'abord tout à fait cette idée, mais peu à peu la comtesse avait fini par la lui donner.

Le duc d'Uzède n'était pas méchant, mais c'était un sot, le sot le plus beau, le plus radieux, le plus content de lui qui se soit jamais épanoui à la cour; et l'on ne sait pas jusqu'où peut aller un sot quand il est bien mené!

Celui-là était en bonnes mains. En lui parlant de l'ingratitude de son père envers elle, la comtesse s'était fait plaindre; en lui parlant de lui, duc d'Uzède, et toujours de lui, elle s'était fait aimer. Elle n'eut pas besoin d'autre coquetterie. Plus elle l'admirait, plus il l'adorait.

Dès ce moment, c'est sur le duc d'Uzède que reposèrent toutes les espérances du parti.

Le père Jérôme se chargea de son esprit, la comtesse de son cœur, et Escobar de sa conscience.

Comme nous l'avons dit, le duc de Lerma, en bon père, destinait son fils à lui succéder. Il avait essayé de le pousser dans l'intimité du roi; il avait tenté surtout de l'introduire dans les différents conseils. Il avait été obligé d'y renoncer; Sandoval le lui avait demandé en grâce. Il y avait trop de danger à lui confier le secret de l'État ou le maniement des affaires.

Le duc de Lerma et Sandoval, après s'être consultés en-

tre eux, avaient été forcés de s'avouer, en famille, l'un que son fils, l'autre que son neveu n'était qu'un sot.

Quoique cette délibération eût été secrète, les effets s'en manifestèrent bientôt. On lui retira peu à peu toute confiance, tout pouvoir, tout crédit ; mais, par tendresse ou par égard, on lui laissa l'apparence de ce qu'on lui ôtait, et depuis longtemps il n'était plus rien quand l'on croyait encore dans le monde qu'il était quelque chose.

Escobar et la comtesse étaient trop habiles pour ne pas voir, et ils virent; bien plus, ils eurent l'adresse et la cruauté de ne tromper le duc en rien, de lui montrer la vérité tout entière, de la lui faire toucher du doigt.

Ils lui prouvèrent facilement que son oncle et son père le regardaient comme incapable, et le traitaient comme tel.

Le duc d'Uzède fut indigné.

La comtesse feignit de l'être encore plus que lui.

Il devint furieux; et la fureur de la comtesse parut telle que lui-même fut obligé de la calmer.

Mais le coup l'avait frappé au cœur, ou plutôt dans son amour-propre, et la blessure était incurable.

Il devint jaloux des honneurs et de la puissance dont jouissait son père. On avait beau le flatter et l'honorer, lui, duc d'Uzède : c'était pour arriver à son père que l'on passait par lui; car, après tout, il le comprenait sans peine, il n'était rien, il ne faisait rien. De là, un sentiment tout naturel d'opposition qui le portait à dénigrer et à blâmer tout ce qu'on faisait ; de là, l'idée, si facile à faire germer dans son orgueil, que s'il était à la tête des affaires, tout irait autrement ; de là, le désir immodéré d'arriver au premier rang.

Mais ce premier rang était occupé... ce premier rang où tout le monde l'appelait, il fallait, pour s'en emparer et pour y briller, qu'il fût vacant... Donc, comme disait Escobar, qui était l'homme aux conséquences, donc il fallait... dans l'intérêt de l'Espagne, souhaiter que le duc de Lerma se retirât des affaires.

C'est ainsi que, de conséquence en conséquence, le duc

d'Uzède en était arrivé à désirer vivement la retraite de son père, et, de la désirer à y aider, il n'y avait qu'un pas.

Tel était l'état des choses, lorsque le duc, qui était à travailler dans son cabinet, vit entrer la belle comtesse d'Altamira, que depuis bien longtemps nous avons laissée sur le seuil de la porte, et à laquelle nous nous hâtons de revenir.

— Vous! comtesse! s'écria le duc enchanté, et de si bon matin !

— Je pars... un voyage... des affaires de famille ! J'y suis obligée... Je vous conterai cela.

— Vous partez ! et je vais rester seul à Valladolid, où je m'ennuie à périr !

— Pourquoi y êtes-vous venu ?

— Pour vous d'abord, comtesse; et puis le moyen de rester à Madrid quand toute la cour est à Valladolid ! on a l'air de ne servir à rien.

— On ne vous a donc pas enjoint d'y venir ?

— Du tout.

— La gazette de la cour l'avait dit.

— Par mon ordre.

— C'est bien ! je reconnais là votre tact, votre esprit.

— Pourquoi aussi transporter la cour à Valladolid ? quelle idée ! Et à quoi bon ?

— Vous ne le savez pas ?

— Eh ! non, vraiment... Est-ce qu'on me dit rien à présent !

— Ils vous craignent trop pour cela.

— Je le vois bien... mais patience ! Et vous dites, comtesse, que vous savez... vous...

— Oui, par la reine elle-même, ou plutôt par son mécontentement; car la reine ne dit rien non plus.

— C'est une cour muette !

— Et ennuyeuse !... quand vous n'êtes pas là; il n'y a que vous qui égayiez le roi par vos saillies.

— Ce pauvre roi est si nul !

— Il faut savoir se mettre à sa portée, ce que vous entendez à merveille ! lui plaire, l'amuser ; de là dépend pour nous le succès.

— Je le comprends bien... nous avons passé hier la soirée à découper de saintes images !... mais vous disiez donc que la reine...

— La reine est au plus mal avec le roi et avec le ministre, qui d'abord en avait peur et craignait qu'elle ne prît quelque empire sur son mari... mais elle ne s'occupe plus d'affaires, et ne se mêle de rien.

— Alors on doit être rassuré.

— On a peur de tout. Sa Majesté la reine, qui est Autrichienne, ne voyait dans son intimité, à Madrid, que la vieille impératrice, sœur de Philippe II.

— Elle existe donc encore ?

— Toujours, c'est la seule parente de la reine ; et, ce que vous ne croiriez jamais, c'est que le ministre, à qui leur amitié porte ombrage, et qui redoute quelque complot de leur part, leur a fait défendre par le roi de se parler seules ou en allemand.

— Ce n'est pas possible !

— C'est comme je vous le dis ! Et, vu que la reine ne tenait aucun compte de cet avis, et continuait son jargon germanique avec sa vieille parente, c'est, dit-on, pour les séparer, que le ministre a transporté la cour à Valladolid.*

— Ce n'est pas croyable !

— Tout cela est si mesquin, tout ce monde-là est si craintif, si méticuleux ! Point de portée ! point de grandes vues. Rien de ce que vous auriez, vous, monsieur le duc, si vous étiez là !

— Certainement ! dit le duc avec un air capable. Puis il ajouta avec un soupir : Mais il faut y être... il faut y arriver...

— Et nous en sommes peut-être plus près que vous ne croyez.

* Léopold Ranke, page 210.

— Comment cela ?

— Grâce à la reine, qui va nous servir sans le vouloir. Mais du silence !

Le duc alla, sur la pointe du pied, fermer les verrous de la porte principale, et revint s'asseoir mystérieusement près de la comtesse, qu'il écouta d'un air important et affairé.

— Il y a quelques années, dit la comtesse d'Altamira, six ou sept ans à peu près, lors du mariage de Sa Majesté, et quelques jours après le voyage de la reine dans le royaume de Valence, il s'est passé entre elle et le roi une aventure mystérieuse que je n'ai jamais pu savoir au juste.

— Et que je sais, moi ! dit le duc gravement ; car on me disait tout alors !

Et s'approchant de l'oreille de la comtesse, il lui dit à demi-voix :

— La reine avait usé de son pouvoir de jeune mariée pour obtenir de l'amour du roi la grâce d'une personne qui m'avait insulté, et que j'avais fait mettre dans la tour de Valladolid... car j'avais du crédit alors !

— Quelle était donc cette personne ? demanda la comtesse avec curiosité.

— Le jeune don Fernand d'Albayda !

— Mon neveu ! s'écria la comtesse en riant. Voilà ce que je ne savais pas. Mais cela ne m'étonne point : d'Albayda est un charmant garçon, un joli cavalier à qui beaucoup de grandes dames veulent du bien ; j'ignorais que la reine fût de ce nombre... Et moi qui négligeais ce pauvre Fernand... et ne le voyais jamais !... C'est mon neveu, après tout... mon plus proche parent... et je veux désormais...

— Eh ! non, comtesse, dit le duc avec impatience, vous êtes dans l'erreur : la reine ne le connaît pas et ne l'a jamais vu, pas plus que don Juan d'Aguilar, qu'elle a fait nommer à la même époque vice-roi de Navarre.

— Mon frère ! s'écria Florinde en riant de nouveau. Comment, c'est ainsi qu'il a obtenu ce titre qu'il croit bravement ne devoir qu'à ses anciens services ?... Ah çà ! il paraît que

toute ma famille, excepté moi, est protégée par la reine... qui est censée ne se mêler de rien. Et d'où cela vient-il? comment cela se fait-il?

— Je l'ignore !

— Vous qui saviez tout... dans ce temps-là.

— Tout ce que le ministre savait !... Mais personne, pas même lui, n'a pu découvrir d'où venait l'intérêt que la reine portait à don Juan d'Aguilar et à son neveu; et, le plus étonnant, c'est que don Juan ni son neveu n'en ont jamais rien su, pas plus que moi, je vous le jure.

Et, pour finir l'histoire, dont voici le plus curieux, continua le duc d'Uzède, mon oncle Sandoval, le grand inquisiteur, effrayé du crédit que pouvait prendre la reine dans certains moments, obtint du roi... au nom de l'inquisition et de la cour de Rome... mais vous n'allez pas me croire...

— Si, dit la comtesse en souriant, je crois tout de Sa Majesté.

— Il obtint du roi que, de sa vie, il ne parlerait plus d'affaires d'État à la reine... même dans le lit royal...

Florinde partit d'un éclat de rire qui se prolongea tellement que le duc eut toutes les peines du monde à l'arrêter.

— Comtesse !... comtesse !... lui disait-il, prenez garde ; si l'on vous entendait, cela me ferait du tort.

— Comment ! l'on ne peut pas rire?

— Dans le cabinet d'un homme d'État, impossible !... cela ne se fait pas.

— Eh bien ! eh bien ! reprit la comtesse en cherchant à modérer sa gaieté, eh bien ! notre digne roi a signifié à sa femme ses nouvelles intentions... conjugales ?

— Oui, mais la reine a répondu fièrement : « que la « dernière bourgeoise de son royaume avait le droit de pren- « dre intérêt à la fortune et aux affaires de son mari ; que, « sans cette confiance, il n'y avait point de mariage ; qu'elle « ne se regardait plus comme mariée ; qu'elle permettait « au roi de s'enfermer seul dans son cabinet, mais qu'elle « réclamait la même permission, pour elle, dans sa chambre « à coucher... »

Et cette permission, elle l'a prise !

— A merveille ! s'écria Florinde avec joie ! nous voici justement arrivés où je voulais en venir. Oui, la reine a tenu sa parole. J'étais certaine de ce fait, mais j'en ignorais la cause. Oui, sa chambre royale est fermée au roi, son mari.

— Je comprends alors !... Sa colère dure toujours !

— Nullement. Elle tient avec calme et sang-froid une résolution qui ne lui coûte rien ; au contraire, on dirait qu'elle a été charmée de l'occasion, et qu'elle s'est empressée de la saisir.

Quant à l'autorité qu'elle reprendrait encore... et qu'elle conserverait toujours, si elle le voulait, elle ne paraît pas s'en soucier le moins du monde ; elle voit autour d'elle chacun se disputer le pouvoir, sans qu'il lui vienne la fantaisie d'en réclamer la moindre part.

— C'est un cœur qui ne sent rien... tout lui est indifférent.

— Je n'en voudrais pas répondre... Plus j'observe... plus je l'examine... (et une dame d'honneur n'a que cela à faire)... elle n'est ni ambitieuse, ni méchante, ni jalouse, à peine dévote... et pas du tout coquette. Il faut que cette femme-là ait une passion...

— Allons donc !

— Tout le monde en a une !... même plus ! Pourquoi n'en aurait-elle pas ? Ce serait absurde, invraisemblable... Il faut absolument qu'elle en ait une.

— Et laquelle ?

— Si je la connaissais, ce ne serait plus elle qui serait la reine, ce serait moi !... Mais je la découvrirai peut-être ! En attendant, voici ce que j'ai cru voir : c'est que Sa Majesté le roi des Espagnes et des Indes supporte très impatiemment son veuvage, et que votre oncle Sandoval, le grand inquisiteur, qui a cru faire un coup de maître, a fait un pas de clerc en le séparant de sa femme ; mais l'inquisition n'entend rien à ces choses-là !... Sa femme, d'après ce que je

connais de son caractère, n'eût cherché à prendre sur lui aucun ascendant, tandis qu'une autre...

— Que dites-vous ?

— Oui, s'écria vivement la comtesse, dans la situation où est le roi, une femme jeune, jolie, séduisante, prendrait à l'instant sur lui un empire terrible, et contre lequel se briserait en une minute tout le pouvoir des favoris.

— C'est une idée... une idée admirable, dit le duc, d'un air aussi satisfait que si elle venait de lui.

— Oui, mais une idée dangereuse, qui peut tourner contre nous-mêmes si la favorite n'est pas dans nos intérêts, si elle ne nous doit pas sa faveur...

— C'est vrai ! dit le duc d'un air profond.

— Si elle n'est pas amenée, protégée, et surtout dirigée par nous, je veux dire par vous, monsieur le duc.

— C'est juste ! il me faudrait alors quelqu'un qui me fût dévoué, qui m'aimât...

Et sans le vouloir, son œil se leva sur la comtesse, dont il était épris et qu'il adorait. Mais pour quelqu'un que dévore l'ambition, toutes les autres passions, quelque ardentes qu'elles soient, ne viennent qu'en seconde ligne et ne sont que des moyens.

La comtesse avait compris son regard.

Elle aurait pu répondre : J'y pensais ! ou plutôt : J'y ai déjà pensé, et j'ai vu que je ne pourrais pas réussir !... mais trop habile pour être si franche, elle jeta sur le duc un regard de tendresse désespérante.

— Ingrat ! lui dit-elle avec un accent mêlé de reproche et de douleur.

Il y avait dans ce mot une expression sublime.

— Ingrat !... et vous !... que j'aime !...

Il fut impossible au duc de ne pas tomber à ses pieds.. c'était de rigueur.

— Écoutez-moi, reprit-elle, je rêverai à notre projet, je m'en occuperai. Quant à vous, mon cher duc, vous voyez le roi presque tous les soirs; on vous laisse sans défiance

causer avec lui des heures entières, parce qu'on est loin de se douter de la profondeur de vos desseins et de la finesse de votre esprit.

— Je n'en laisse rien paraître ! dit le duc d'un air mystérieux.

— Continuez toujours, et faites venir adroitement la conversation...

— Sur ce sujet ?

— Non, n'en dites rien ! mais amenez Sa Majesté à causer avec le père Jérôme, son prédicateur ordinaire. Le roi a des passions, mais il est dévot. Les dévots ont des passions comme tout le monde ; mais de plus ils ont des scrupules qui demandent à être levés. Après cela, ils vont plus loin que d'autres ; lestes et légers, rien ne les gêne sur la route, pas même leur conscience ! ils ne s'occupent plus des bagages ; ce sont leurs confesseurs que cela regarde. Ah ! si Escobar était là !... si au lieu de ce fray Gaspard de Cordova, il dirigeait le roi...

— Nous et la favorite nous l'emporterions dès demain !

— Dès ce soir ! Mais enfin le père Jérôme a du crédit, et du talent ; c'est lui qui doit prêcher le prochain carême, c'est un prétexte pour causer d'avance avec Sa Majesté. Quand il aura parlé, quand il aura écarté les premiers scrupules, commencez alors !... entretenez chaque soir le roi dans ses idées ; persuadez-lui que ce n'est pas sa faute, mais celle de la reine... en un mot, que c'est comme s'il était veuf.

— Et en cas de veuvage on peut se remarier.

— Prendre une autre femme ! les rois ont dans certaines occasions des .. priviléges.

— Ils en ont tous !

— Même les plus saints monarques !

— Témoin le roi Salomon, qui avait, dit-on, sept ou huit cents...

— Priviléges ? dit la comtesse en riant ; mais notre roi a des idées plus restreintes et plus modestes, et serait fort embarrassé, je crois, de priviléges aussi étendus. Qu'il voie le

père Jérôme, vous ensuite ; et moi, je vous seconderai à mon retour.

— Où allez-vous donc?

— A Madrid, et peut-être à Pampelune... si mon frère don Juan d'Aguilar va plus mal, car il est tombé subitement malade ; je viens d'en recevoir la nouvelle par sa fille Carmen, ma nièce, une charmante jeune fille, un ange de bonté et de douceur.

En ce moment, on frappa légèrement à la porte principale, dont le duc avait fermé les verrous.

Le duc alla ouvrir. C'était le valet de chambre. Il s'inclina respectueusement devant la comtesse, et dit à voix basse à son maître :

— La personne et la cassette qu'attend votre Excellence.

Le duc répondit avec embarras :

— C'est bien! dans un instant.

— Qu'est-ce? dit Florinde, en voyant le trouble du duc.

— Rien, je vous jure... une affaire particulière, une audience qu'on me demande.

La comtesse, défiante comme toutes les personnes qui sentent qu'on aurait le droit de l'être avec elles, fronça le sourcil et dit gravement :

— Monsieur le duc, il faut avant tout de la franchise. Nous n'avons point de secret pour vous, et si vous en avez pour nous...

— Aucun, je vous l'atteste.

— Quelle est donc cette personne que vous recevez quand votre porte est défendue? quelle est surtout cette mystérieuse cassette?

— J'aimerais mieux ne pas vous le dire...

— Et si je l'exigeais?

— Eh bien... dit le duc... c'est une caisse qui m'est apportée.

— Par qui?

— Par un garçon du senor Cazoleta!

— Le parfumeur! s'écria la comtesse en riant de nouveau ;

puis voyant l'air déconcerté du duc, elle s'arrêta d'elle-même, et ajouta : — C'est bien, c'est bien, je me retire... ce sont des mystères que je respecte. Adieu, duc, je vous laisse; bientôt je serai de retour.

Et elle disparut par la porte secrète pendant que le valet de chambre faisait entrer, par la porte principale, Piquillo Alliaga, portant une cassette sous le bras.

Le valet de chambre se retira, et le laissa seul avec le duc.





IX

LA VOIX DU SANG.

Quand on voit pour la première fois l'auteur d'un ouvrage que l'on connaît beaucoup, et auquel on s'est grandement intéressé, on ne peut se défendre d'un vif sentiment d'émotion et de curiosité ; à plus forte raison quand on voit pour la première fois l'auteur de ses jours, quand on se trouve face à face avec celui, qu'à tort ou à raison, on soupçonne d'être son père.

Piquillo fut si troublé qu'un nuage couvrit ses yeux, ses jambes chancelèrent.

— Prenez donc garde, lui dit vivement le duc en s'avançant pour le soutenir.

Piquillo fut sensible à cette première marque d'intérêt.

— Vous allez laisser tomber cette caisse et la briser !

Cette seconde réflexion l'empêcha de s'attendrir, il se contenta de poser la caisse sur le bureau.

— Bien, dit le duc, en se hâtant de l'ouvrir et d'en examiner le contenu avec la plus scrupuleuse attention.

Piquillo profita de ce temps pour examiner son père, et pour faire connaissance avec sa figure.

Le duc était grand, Piquillo était petit ; le duc avait un air de fatuité grave et noble, Piquillo l'air moins distingué, mais spirituel. Du reste beaucoup de leurs traits étaient les mêmes, et Piquillo trouva la ressemblance frappante.

— La senora Urraca, ma grand'mère, avait raison, se dit-il. C'est lui.

Le duc procédait toujours à l'inventaire de la caisse.

— La crême circassienne pour la peau... bien... L'eau du sérail pour donner aux ongles une teinte rosée... très-bien. La pâte de miel à l'amande de noisette pour les mains... c'est du nouveau... Est-ce de l'invention du senor Cazoleta?

— Probablement.

— Ah!... voici la fiole!... l'*élixir capillaire*... j'en avais mis la dernière fois quelques gouttes de trop, la nuance était trop dure et l'ébène trop accusé; vous me direz au juste la dose... ou plutôt vous serez là... demain... je ferai la mixtion devant vous... voilà pourquoi j'ai prié Cazoleta de m'envoyer quelqu'un.

— Je dois vous dire la vérité, monsieur le duc...

— Je comprends. Le prix est augmenté, c'est trop juste.

— Non, monsieur le duc.

— C'est encore mieux! Comment va la senora Cazoleta?

— Votre Excellence est bien bonne.

— Elle n'est pas mal, cette femme-là... très-bien conservée... c'est tout simple, quand on est à la source de l'eau de Jouvence... M'en a-t-elle mis quelques flacons?... Oui, voilà!...

— J'ai autre chose à vous dire, monsieur le duc, balbutia Piquillo avec émotion.

— Vraiment, mon garçon!... parle.

Et pour la première fois le duc jeta les yeux sur Piquillo, qu'il n'avait pas encore honoré d'un regard.

— Eh... eh... voici un garçon qui a une assez bonne tournure... pour un parfumeur!... la senora Cazoleta ne choisit pas mal. Tu as donc à me parler de sa part?

— Non, monseigneur, de la mienne... une demande à vous faire.

— Ah! ah!... se dit le duc à part lui, un solliciteur qui profite de l'occasion! et sa figure riante devint tout à coup dure et sévère.

Piquillo fut glacé de ce changement subit; mais il chercha à reprendre son courage, et tirant de sa poche la lettre de

la Giralda, il la présenta au duc d'une main tremblante.

— Votre Excellence connaît-elle cette écriture?

— Non, ma foi.

— C'est celle d'une personne qui me recommande à vous.

— Une lettre de recommandation... Bien... je la lirai.

Il la jeta sur la table à côté de beaucoup d'autres, et dit à Piquillo d'un air indifférent et ennuyé :

— Raconte-moi ton affaire... ce sera plus tôt fait! Qu'est-ce que tu veux? qu'est-ce que tu demandes? à quoi es-tu bon? va toujours, je t'écoute!

Et s'approchant de la glace, il étala sur ses lèvres une légère couche d'opiat au corail, le tout en tournant le dos à Piquillo.

Il était impossible de choisir une position plus désavantageuse pour une reconnaissance. Piquillo essuya la sueur qui coulait de son front, et dit en hésitant :

— Votre Excellence n'a pas sans doute oublié une femme... qu'autrefois... à Séville... elle a aimée...

— Laquelle? il y en a tant!

— La senora Alliaga.

— Alliaga! je ne connais pas ce nom-là.

— C'est juste, dit Piquillo, blessé au cœur, c'était un nom honorable; mais elle en avait un autre qui ne l'était pas, et que vous devez connaître... la Giralda!

— La Giralda?... oui, palsambleu!... Un beau talent! une femme superbe! Nous en avons tous raffolé à Séville... Mais finie, disparue... Est-ce qu'elle existe encore?

— C'est elle qui vous écrit, monseigneur.

— J'y suis... quelques secours... ou plutôt un engagement dans la troupe de Valladolid, mais elle ne peut plus jouer que les mères, à présent!

Piquillo tressaillit.

— Elle doit être bien vieille.

— Elle est plus jeune que Votre Excellence.

— En vérité! dit le duc d'un ton piqué; eh bien, alors,

mon cher, vous lui direz que je verrai à loisir... que je lirai sa lettre.

— Non, monseigneur, répondit Piquillo d'une voix ferme, vous la lirez à l'instant.

— Qu'est-ce à dire ! s'écria le duc en se retournant avec fierté.

— Vous la lirez, monseigneur, non pour la Giralda, mais pour vous, dans votre intérêt, car c'est vous que ce papier concerne.

Le duc regarda Piquillo d'un air étonné et un peu inquiet. Il reprit la lettre, qu'il avait jetée sur le bureau.

— Je ne sortirai pas d'ici que vous n'en ayez pris connaissance.

Et il s'assit, contemplant le duc en silence.

Celui-ci froissa vivement le cachet et ouvrit la lettre.

A mesure qu'il lisait, on le voyait rougir et pâlir. Un dépit et une colère concentrés éclataient dans tous ses traits; mais, faisant ses efforts pour rester maître de lui-même, il sourit avec dédain, jeta sur Piquillo un regard glacé, et lui dit avec ironie :

— C'est donc là, monsieur, le message dont vous avez eu l'honneur de vous charger ?

— Il n'y a là aucun honneur, ni pour vous, ni pour moi ! répondit froidement Alliaga, mais une dure nécessité ; car je vois que nous sommes tous les deux humiliés, et avec raison : vous, de m'avoir pour fils, et moi, monseigneur... de vous avoir pour père !

— Rassurez-vous, lui dit le duc en lui lançant un regard furieux ; grâce au ciel, nous n'en sommes pas là ! Quand on est dans ma position, on reçoit souvent des réclamations pareilles, c'est une spéculation comme une autre.

— Une spéculation ! s'écria Alliaga indigné.

— Convenez, monsieur, que si je n'étais un riche, un grand seigneur, vous ne seriez pas venu à moi, et que la Giralda, votre mère, aurait choisi quelque autre personne mieux placée pour l'honorer d'une paternité douteuse... que

je repousse et que je désavoue ! Trop de monde pourrait me la contester, et je n'aime pas les procès.

— Ah ! s'écria Alliaga hors de lui, réjouissez-vous de ce que, par malheur, ce doute existe encore pour moi ! sans cela, vous n'auriez pas achevé cette phrase, et dans ce moment, monsieur le duc, vous ne sortiriez pas vivant de mes mains !

Le duc, effrayé de l'exaspération de Piquillo et de la fureur qui étincelait dans ses yeux, s'élança sur sa sonnette, qu'il agita vivement.

— Oui, qu'il me soit prouvé que vous n'êtes rien pour moi, c'est ce que je veux, c'est ce que je désire, et je prendrai alors la vengeance qui m'est due ! et tout grand seigneur que vous êtes, il faudra bien que vous me rendiez raison de vos outrages.

— A l'instant même, je ne vous ferai pas attendre, dit le duc complétement rassuré, en voyant entrer quatre ou cinq domestiques de l'hôtel.

Il se tourna vers eux avec dignité, et leur montrant Piquillo du doigt, il laissa tomber ces paroles :

— Jetez-moi cet homme à la porte.

Piquillo fut saisi d'un transport de rage, et voulut s'élancer vers le duc ; mais déjà les domestiques le tenaient en respect.

— Et si jamais, continua le duc, il osait se représenter à l'hôtel, je vous permets de le châtier comme il le mérite !... emmenez-le !

— Monsieur le duc, s'écria Piquillo, vous êtes placé bien haut, et moi bien bas ; j'ignore quel destin nous attend l'un et l'autre ; mais vous vous rappellerez cette journée, vous vous rappellerez que vous m'avez fait chasser de votre hôtel... vous !...

Les domestiques qui l'entraînaient l'empêchèrent d'en dire davantage.

Le duc, resté seul, sentit un instant de malaise intérieur et de mécontentement qui ne lui semblait pas naturel et qu'il

avait peine à s'expliquer; mais il n'avait pas le temps de s'appesantir sur des idées pareilles; de graves occupations le réclamaient.

Il se mit à sa toilette, et alla le soir chez le roi, comme il l'avait promis à la marquise.



X

LE RETOUR A MADRID.

Piquillo avait été conduit jusqu'aux portes de l'hôtel, qui s'étaient refermées sur lui. Repoussé, outragé, la rage dans le cœur, rêvant des projets de vengeance que tout lui démontrait impossibles, il errait dans les rues de Valladolid et ne savait à quel parti s'arrêter.

Il voyait toutes ses espérances détruites, tous ses projets renversés, son avenir encore une fois anéanti.

Comment confier à Aïxa la honte de sa naissance et l'humiliation, plus profonde encore, qu'il venait de subir? Chassé par son père, comme un intrigant, comme un infâme, traîné dans la rue par des valets... Non, non... ni Aïxa, ni personne ne connaîtrait sa position, avant qu'il eût trouvé le moyen d'en sortir et de se relever aux yeux des autres comme aux siens.

Plongé dans ces réflexions et marchant au hasard, il vit passer à côté de lui un homme qu'il crut reconnaître pour l'intendant de Fernand d'Albayda.

— Ah! se dit-il... ingrat que j'étais, tout ne m'a pas abandonné... Fernand est ici, à Valladolid; je lui dirai tout, et il me donnera un conseil, ou plutôt, je le connais, il me tendra la main pour m'aider à sortir de l'abîme où je suis.

Heureux de cette idée, il courut après l'intendant, et lui demanda où était son maître.

— Hélas! senor Alliaga, lui répondit le vieux serviteur, notre jeune maître, que nous aimons tant, nous ne pouvons

pas en jouir, il n'est jamais avec nous. A peine arrivé à Madrid, il lui a fallu courir à Valladolid, et après quelques jours passés ici, à la cour, à attendre des ordres... il a reçu, avant-hier, celui de repartir sur-le-champ pour les Pays-Bas.

— Reparti ! s'écria Alliaga avec douleur, moi qui arrivais de Madrid !...

— Vous vous serez croisés en route... mais rassurez-vous : tout le monde assure ici que son absence ne sera pas longue ; qu'il retourne dans ces maudites provinces hollandaises, non pas pour se battre, mais pour porter au marquis de Spinola l'ordre de conclure une trêve de douze ans. C'est du moins ce que tout le monde disait hier au café de la Comédie, dont je suis un habitué... Parce que, vous comprenez, senor Alliaga, que l'Espagne n'a aucun intérêt à continuer une guerre qui nous épuise...

— Merci, merci ! se hâta de dire Piquillo, sans écouter la fin de la dissertation politique. Et il s'enfuit.

Décidément tout était conjuré contre lui, et cette dernière circonstance du départ de Fernand lui persuada qu'il y avait une fatalité qui le poursuivait, et que rien désormais ne pouvait lui réussir.

La tête en feu, la peau sèche et brûlante, il rentra à la mauvaise hôtellerie où il était descendu en arrivant à Valladolid. Il fit demander un muletier; il voulait repartir dès le lendemain, dès le soir même pour Madrid, et de là pour Pampelune... afin de revoir sa mère, et de lui dire tous ses affronts. C'était la seule personne à qui il pouvait les avouer ! la seule devant qui il lui fût permis de rougir et de pleurer !

Mais il lui fut impossible de se mettre en route. Tant d'émotions et de fatigues, et surtout les tourments qu'il avait fallu renfermer en lui-même, avaient épuisé son courage et ses forces. Une fièvre ardente se déclara.

Sans parents, sans amis, livré à des mains étrangères, le pauvre jeune homme fut, une douzaine de jours, entre la vie et la mort.

L'hôtelier et sa femme étaient, par hasard, de braves gens,

qui prirent grand soin de lui. Par un second hasard, le docteur auquel ils s'adressèrent était un médecin de talent, qui ne fit rien, laissa agir la nature, et grâce à ce régime et à sa jeunesse, Piquillo fut bientôt hors de danger.

Après quelques jours de convalescence, il se revit en pleine santé.

Il n'en pouvait pas dire autant de sa bourse, qui était en ce moment bien débile et bien faible; mais pendant le peu de jours qu'avaient duré ses rêves de fortune, le senor Alliaga n'avait pas eu le temps de s'habituer à être grand seigneur; il reprit le bâton de pèlerin, partit à pied de Valladolid, s'arrêtant chaque soir dans la plus humble posada et vivant à l'espagnole, c'est-à-dire avec une croûte de pain par jour, quelques légumes et l'eau de la fontaine.

Grâce à son économie et à sa sobriété, il avait encore quelques réaux dans sa poche, quand il arriva pédestrement dans cette belle ville de Madrid où, quelques semaines auparavant, il était entré avec Fernand dans une bonne chaise de poste, au bruit des mules qui agitaient leurs sonnettes, et des postillons qui faisaient retentir leurs fouets.

Ce n'était pas là ce que regrettait Piquillo, mais les espérances qu'il avait alors et qui toutes s'étaient dissipées.

Il ne craignit pas de se présenter à pied à l'hôtel de don Fernand d'Albayda, son premier asile.

Il fut reçu par les gens de la maison comme s'il arrivait en équipage... Les bons maîtres font les bons domestiques.

On lui apprit que deux ou trois fois déjà l'on était venu s'informer s'il était de retour, et que depuis dix jours un billet l'attendait.

Ce billet, on le lui remit; et quelle fut sa surprise! il ne pouvait s'y méprendre, l'adresse en était écrite de la main d'Aïxa. Il l'ouvrit en tremblant et lut ce peu de mots :

« Nous sommes à Madrid; dès que vous arriverez, accou-
« rez nous voir, car nous sommes bien malheureuses et nous
« avons besoin de nos amis... c'est pour cela que Carmen et

« moi avons d'abord pensé à vous. Nous vous attendons!

« AÏXA. »

Et au bas :

« Nous demeurons en ce moment dans la rue d'Alcala, à « l'hôtel de madame la comtesse d'Altamira. »

Piquillo fut saisi d'un serrement de cœur inexprimable; malgré la joie inespérée qu'il éprouvait de revoir Aïxa, un frisson soudain parcourut ses veines. Il comprenait que quelque grande douleur pesait sur toute cette famille. Aïxa et Carmen ne pouvaient pas être malheureuses, sans qu'il ne fût malheureux.

Il courut à l'instant même à l'hôtel d'Altamira.

On ne voulait pas le laisser entrer. Il se nomma; toutes les portes lui furent ouvertes.

Il franchit un vaste escalier de marbre blanc, traversa plusieurs pièces richement décorées, arriva à un petit appartement dont il ouvrit brusquement la porte, et vit les deux sœurs, pâles et les joues sillonnées par les pleurs, assises sur un canapé; elles se tenaient par la main.

A l'aspect de Piquillo, elles poussèrent un cri et se levèrent.

Toutes les deux étaient vêtues de noir.

— Vous à Madrid! s'écria Piquillo; puis regardant d'un œil inquiet autour de lui :

— Je ne vois pas votre père! où est-il?

Carmen cacha sa tête dans ses mains et se mit à sangloter.

— Où est-il donc?

— Mort! répondit Aïxa.

Piquillo poussa un cri de surprise et de désespoir, et resta quelque temps anéanti.

— Mon bienfaiteur n'est plus! s'écria-t-il, et je n'étais pas là pour le soigner et le servir, pour recueillir ses dernières volontés!

— Il vous a appelé et vous a béni! dit Carmen.

— Il vous a recommandé de veiller sur sa fille, dit Aïxa.

— Je vous obéirai, mon maître! s'écria Piquillo en levant les yeux au ciel. C'est vous qui avez recueilli l'orphelin et qui l'avez élevé; il était sans asile, et vous lui en avez donné un; il n'avait pas de quoi vivre, et vous l'avez fait asseoir à votre table. Bien plus encore, il n'avait que des vices, et vous lui avez donné vos vertus! Il eût été un méchant, et en vous regardant, mon maître, il est devenu bon! Aussi vous vivrez toujours pour lui, et il restera le serviteur de vos enfants comme il était le vôtre.

Les deux jeunes filles lui tendirent la main, et répondirent en peu de mots à toutes les questions dont il les accablait.

Quelques jours après son départ et celui de Fernand, le vieillard s'était tout à coup affaibli et ne pouvait presque plus marcher; mais, en pensant au prochain mariage de Fernand et de sa fille, il se sentait si heureux que le bonheur le soutenait. Il ne voulait pas mourir avant d'avoir été témoin de cette union, et pendant quelques jours on reprit espoir. Mais une attaque de goutte rendit le danger imminent.

On avait écrit à Fernand. Il n'était plus à Madrid et venait de repartir pour Ostende, où l'attendait le marquis de Spinola, son général.

On avait écrit à la comtesse d'Altamira, sœur de don Juan d'Aguilar. Elle accourut pour recevoir les derniers soupirs du général, qui ne pensait ni à lui ni à ses souffrances, mais seulement à sa fille et à la situation où il allait la laisser.

La comtesse lui promit qu'elle emmènerait Carmen, et que sa nièce resterait près d'elle, dans sa maison, jusqu'à son mariage avec don Fernand d'Albayda.

Le vieillard, qui pouvait à peine parler, approuva des yeux, tendit la main à Aïxa prosternée au pied de son lit... et murmura ces mots à l'oreille de la jeune fille :

— Tu leur diras... mon enfant... que jusqu'au dernier moment j'ai tenu ma promesse!...

Puis, il bénit sa fille bien-aimée, prononça le nom de Fernand, et l'âme du juste remonta vers les cieux.

La comtesse permit d'abord à sa nièce de se livrer à toute sa douleur. Au bout de quelques jours, et tout en l'accablant des plus vifs témoignages de sympathie et de tendresse, elle lui donna à entendre que des affaires importantes la réclamaient à Madrid, qu'elle était obligée d'y retourner ; et elle lui rappela les dernières volontés de son père.

Carmen ne voulait point se séparer d'Aïxa, et Aïxa, dans un pareil moment, ne pouvait abandonner sa sœur orpheline. La comtesse proposa alors d'emmener avec elle les deux jeunes filles, et toutes deux acceptèrent. Mais elle prit Carmen en particulier, et lui demanda ce qu'était Aïxa.

— C'est ma sœur, répondit naïvement Carmen.

— Mais quelle est-elle?

— Je n'en sais rien.

— Sa naissance, sa position?

— On ne m'en a jamais parlé, ni elle, ni mon père.

— Mais sa famille, ses parents?

— Elle n'en a pas besoin, puisqu'elle est ma sœur.

La comtesse ne put obtenir d'autres renseignements. Elle se tourna alors vers Aïxa, et avec son regard le plus séduisant et sa voix la plus douce, avec les marques du plus tendre intérêt :

— Qui êtes-vous? lui dit-elle.

— La sœur de Carmen, la fille adoptive de don Juan d'Aguilar.

— Et votre famille à vous?

— Don Juan seul la connaissait.

— Et vous, ma chère, que savez-vous d'elle?

— Je sais qu'elle m'aime.

— Et pourquoi?

— Parce qu'elle m'a confiée à don Juan d'Aguilar!

— Vous confiera-t-elle à moi?

— Je ne pense pas qu'elle veuille me séparer de Carmen; ses ordres en décideront.

— Vous les lui avez donc demandés?

— Non... mais elle me les enverra!

— Comment?

— Je l'ignore... mais je les recevrai.

— Qu'est-ce qui vous le fait croire?

— C'est qu'elle veille sur moi!

C'est tout ce que la comtesse découvrit sur Aïxa, et en attendant que son adresse ou le hasard lui en apprît davantage, elle emmena les deux jeunes filles à Madrid.

Aïxa et Carmen, qui vivaient très-retirées, n'avaient d'autre désir que de rester ensemble en tête-à-tête, et la comtesse, qui avait en ce moment beaucoup d'occupations, car la cour était revenue passer l'hiver à Madrid, la comtesse respectait leur solitude, et se permettait bien rarement de la troubler, attention dont les jeunes filles lui étaient très-reconnaissantes.

Aïxa avait appris par les lettres de Piquillo tous les détails de son voyage avec Fernand et de son arrivée à Madrid. Elle savait que Fernand lui avait offert un logement dans son hôtel. Elle y envoya sur-le-champ. Mais Piquillo était absent; il était parti pour Valladolid : sans doute, pensèrent les jeunes filles, pour rejoindre Fernand; aussi son retour fut un grand bonheur pour les deux orphelines.

C'était avec lui, avec lui seul, leur ami d'enfance, qu'elles pouvaient parler de don Juan d'Aguilar et des jours heureux qui s'étaient écoulés auprès de lui.

Tous ces détails de leurs plaisirs et de leurs jeux d'autrefois, tous ces retours vers le temps passé, tous leurs souvenirs enfin... seul reflet d'un bonheur qui n'est plus, il n'y avait que lui qui pouvait les comprendre. Et puis Piquillo, si doux, si aimable, si instruit, savait toujours deviner le sujet de conversation qui pouvait charmer ou distraire leur douleur.

Il leur parlait chaque jour de Fernand avec une amitié, un dévouement, un enthousiasme dont les yeux de Carmen le remerciaient.

Aïxa se contentait d'écouter.

Il avait été convenu que les deux sœurs demeureraient

chez la comtesse jusqu'au mariage de Carmen et de Fernand, qui maintenant ne pouvait avoir lieu que dans un an au plus tôt; que Piquillo continuerait de loger à l'hôtel d'Albayda, ainsi que son généreux propriétaire le lui avait proposé; mais que chaque jour il viendrait voir celles qu'il appelait les filles de son maître. C'était son devoir, et il aurait pu ajouter, son bonheur.

Aïxa lui avait dit un jour, en présence de Carmen : « Le général, qui pensait à tout le monde, ne vous a pas oublié dans son testament : il vous a légué deux cents pistoles; les voici. » Et elle les lui remit.

Piquillo, attendri jusqu'aux larmes, serra la main de Carmen et sortit pour cacher son émotion. Il ne voulait pas pleurer devant elle!

Quand il fut sorti, Carmen dit à voix basse à sa sœur :

— Tu as bien fait, et il faut bien lui laisser son erreur. Le testament de mon père ne parlait que de cent pistoles.

— Tu crois? dit Aïxa.

— J'en suis sûre.

— C'est donc ma faute, répondit-elle en souriant, et c'est à moi de payer mon étourderie.

— Non pas! Ce que tu as dit au nom de mon père est sacré! Cela me regarde.

— Les fautes sont personnelles, ma sœur, et les miennes... sont à moi!

— Je ne l'entends pas ainsi!

— Et moi, je le veux! dit Aïxa avec un air d'autorité qu'elle prenait rarement, mais contre lequel il n'y avait jamais à revenir.

C'est ainsi que le général se trouva avoir légué deux cents pistoles à son ancien page, qui lui en garda une éternelle reconnaissance.

Piquillo avait écrit à Pampelune à sa mère. Il lui avait appris l'événement qui le retenait à Madrid et l'empêchait d'aller la rejoindre; il lui racontait en même temps son

voyage à Valladolid, et l'accueil qu'il avait reçu du duc d'Uzède.

Il finissait sa lettre en l'engageant à quitter la Navarre, à venir le retrouver à Madrid, où il espérait, lorsque don Fernand d'Albayda, actuellement son protecteur, serait de retour, obtenir un emploi qui les ferait vivre honorablement, lui et sa mère, et même la senora Urraca, sa grand'-mère !

Il les prévenait qu'il avait retenu pour elles, dans un quartier retiré de la ville, un appartement à l'hôtel de *Vendas-Novas.*

Après avoir rempli ses devoirs de bon fils, après avoir écrit cette lettre et l'avoir mise à la poste, il revenait chez la comtesse d'Altamira et traversait la rue de Santo-Domingo, où était alors le palais de l'inquisition.

Une grande foule assemblée l'empêcha de passer. Les rangs étaient serrés, et un murmure sourd et prolongé circulait parmi les assistants.

— C'est une indignité ! c'est une horreur ! disaient les uns.

— On ne traite pas ainsi de bons catholiques et de vrais chrétiens ! disaient les autres.

— On doit avoir plus d'égards ! criait un groupe de femmes.

Piquillo demanda à son voisin dans la foule, pourquoi cet attroupement.

Et l'homme de la rue lui répondit d'un ton animé :

— Imaginez-vous, seigneur cavalier, qu'il doit y avoir dans trois jours un auto-da-fé dans la bonne ville de Madrid. Tous ceux qui doivent y figurer sont extraits des prisons de l'inquisition pour entrer en chapelle ; c'est à midi que le cortége et la procession devaient sortir...

— Eh bien ?...

— Eh bien... c'est une horreur... c'est une infamie...

— Oui, sans doute ! s'écria vivement Piquillo.

— Sans doute, répéta son interlocuteur avec un redoublement de colère ; voilà deux heures qu'on nous fait attendre

Deux heures viennent de sonner à la paroisse Saint-Dominique, et je suis ici depuis midi !

Piquillo resta stupéfait.

— Et moi donc ! cria un muletier, j'étais ici bien avant midi.

— Et moi depuis ce matin ! dit une marchande de fruits et de légumes, tant j'avais peur de ne pas trouver de place.

— On dit que la cérémonie sera belle, continua le muletier, et qu'ils seront douze.

— On m'a dit quinze, s'écria une cabaretière.

— Je suis sûre que c'est douze, reprit la marchande de fruits et de légumes. Mon compère, qui est un familier du saint-office, un homme très-bien... Vous le connaissez, ma voisine...

— Si je le connais! dit la cabaretière, il s'est grisé dernièrement chez nous !

— Mon compère m'a donné tous les détails, ils ne sont que douze : sept hérétiques purs et simples; mais en revanche, trois juifs et deux Maures !

— Ah ! ça sera intéressant !... dit la cabaretière.

— Il y en a là qui sont depuis cinq ans dans les cachots de l'inquisition, au pain, à l'eau, et chargés de fers dans la semaine.

— En vérité ! dit le muletier.

— Sans compter la question, le dimanche.

— Voyez-vous ça !

— Et rien n'a pu les toucher, rien n'a pu les convertir.

— Les endurcis, les enragés !

— Rien n'a pu leur faire aimer la religion catholique apostolique et romaine.

— Aussi on est trop bon !

— On n'en brûle pas assez.

— Voilà le premier auto-da-fé depuis le nouveau règne...

— Tandis que sous le dernier...

— Sous le saint roi Philippe II...

— Il n'y avait pas de semaines où il n'y eût pour nous

quelque chose à voir... quelles processions ! quels cortéges !

— Des spectacles magnifiques !

— Et jamais on ne nous faisait attendre.

— Ce n'était pas comme aujourd'hui.

— A l'heure dite, on commençait.

— Quelquefois avant !

— C'était juste... Il y en avait tant... il fallait s'y prendre de bonne heure.

— Moi qui vous parle, dit d'un air de jubilation un vieillard en cheveux blancs, j'en ai vu brûler quatre-vingt-dix en un jour...

Et la foule regarda le vieillard avec admiration.

— Ah ! dame... c'était beau, quatre-vingt-dix ! tous des Maures, et autant la veille... Les pauvres gens en étaient harassés... ils n'en pouvaient plus...

— Qui donc ?

— Les familiers du saint-office et les employés au bûcher ! mais le roi Philippe II, arrivé pour le premier et resté jusqu'au dernier, n'avait pas plus l'air fatigué que vous et moi.

— C'était un roi, celui-là, un défenseur de la foi !

— Mon Dieu ! l'inquisiteur actuel et l'archevêque de Valence Ribeira ne demanderaient pas mieux...

— C'est le duc de Lerma qui n'ose pas ?

— On dit même que l'auto-da-fé de mardi prochain a été obtenu malgré lui.

— Comment, c'est pour mardi prochain ?

— Comptez plutôt... ils vont sortir de prison aujourd'hui, vendredi... ils resteront, comme c'est l'usage, trois jours en chapelle... samedi, dimanche et lundi... Vous voyez bien que ça ne peut pas avoir lieu avant mardi.

— Et moi qui, ce jour-là, ai des voyageurs à conduire, dit le muletier, je ne pourrai pas y être.

— Ni moi non plus, dit le vieillard, j'ai de l'argent à toucher à Hénarès !

— Comme si on ne devrait pas choisir pour des cérémonies pareilles un jour où personne n'a rien à faire !

— Le dimanche, par exemple, après la messe.

— Ah ! ah ! enfin ! s'écria-t-on de toutes parts; et un murmure de satisfaction succéda aux cris d'impatience qui déjà se faisaient entendre.

Les portes du palais de l'inquisition venaient de s'ouvrir.

Depuis longtemps Piquillo aurait voulu sortir de la foule, mais elle s'était refermée et agglomérée derrière lui, et elle était devenue si compacte qu'il eût été aussi impossible de reculer que d'avancer.

Il avait donc été obligé d'entendre les conversations qui s'échangeaient autour de lui et d'assister au spectacle qu'on attendait avec tant d'impatience.

Quelques familiers du saint-office précédaient les condamnés, qui commencèrent à paraître, et à ces cris : Les voilà ! les voilà ! la foule qui s'ébranlait fut repoussée par un détachement d'alguazils et rejetée contre les murailles avec une telle force que Piquillo manqua d'être écrasé.

Par bonheur une borne assez élevée se trouvait derrière lui, et porté par le flot populaire, il y prit pied, y resta et domina ainsi sans danger cette mer tumultueuse et agitée.

Après les familiers du saint-office venaient les inquisiteurs, puis la bannière de Saint-Dominique; les condamnés s'avançaient lentement, deux par deux.

Piquillo avait beau faire, il ne pouvait s'empêcher de contempler tous les détails de cet horrible cortége. Posé sur un piédestal, juste en face de la porte du palais, lequel était élevé de quelques marches, il voyait tous ces malheureux descendre et défiler devant lui.

Aussi pâle, aussi tremblant qu'eux, il était prêt à se trouver mal. Il lui semblait être en proie à des vertiges, à une hallucination, surtout lorsqu'au milieu de ces visages inconnus, il crut voir des traits de femme, des traits bien changés sans doute, mais qui lui rappelaient ceux d'une jeune fille qui avait été autrefois sa bienfaitrice et son bon ange !... cette pauvre petite Juanita, que depuis cinq ou six ans il n'avait plus revue !

— Non, se disait-il, non, ce n'est pas possible ! un nuage couvre mes yeux, et cette apparition... ce fantôme qui lui ressemble... est un rêve !

Tout à coup il poussa un cri déchirant, qui heureusement ne fut pas entendu au milieu du tintement des cloches, du chant des prêtres et des acclamations de la multitude.

Ce n'était point un rêve, mais une horrible réalité ; car à côté de la jeune fille, il venait de voir la figure autrefois si joyeuse, à présent si pâle et si bouleversée, du pauvre barbier Aben-Abou dit Gongarello, et si Piquillo avait pu conserver le moindre doute, ce doute eût été dissipé par les cris de la foule, qui les désignait du doigt en criant :

— Les Maures !... les Maures !... ce sont ces deux-là !

Et dans la foule, on vit des femmes, des mères exhausser leurs enfants dans leurs bras en leur disant :

— Tiens ! les vois-tu ?

Tout le cortége défila... s'éloigna peu à peu, se dirigeant vers la chapelle où on allait les renfermer. En un instant la rue se trouva déserte ; la foule, fatiguée mais non assouvie, avait suivi la procession pour se rassasier plus longtemps encore du plaisir de voir des malheureux !

Les grilles de fer du palais de l'inquisition venaient de se refermer, et Piquillo se trouva seul sur sa borne.

Depuis quelques instants il ne voyait, il n'entendait plus rien. La fureur, l'indignation, l'effroi, s'étaient succédé en lui avec tant de rapidité, que toutes ses facultés étaient anéanties : c'était à devenir fou !

— Non, s'écria-t-il, ces gens-là ne sont point des hommes, mais des bêtes fauves, mais des démons ! Sortons de cet enfer !

Et il s'enfuit, courant vers son paradis à lui, vers ses anges, vers les deux jeunes filles, qui, en le voyant, furent effrayées de sa pâleur et du désordre de ses traits.

— Qu'avez-vous donc ? que vous est-il arrivé ?

Piquillo était tombé dans un fauteuil et ne pouvait articuler un mot.

— Parlez, de grâce ! parlez !

Il reprit enfin ses sens, rassembla ses idées et raconta tout ce qu'il venait d'entendre... surtout ce qu'il venait de voir, et le sort qui menaçait le pauvre Gongarello le barbier, et Juanita sa nièce, la première amie de Piquillo.

— Les infâmes ! s'écria Aïxa, brûler de pauvres gens parce qu'ils ont été élevés dans une autre croyance que la leur !

— Que dis-tu ? s'écria Carmen effrayée.

— Rien, dit Aïxa en s'efforçant de sourire, le récit de Piquillo m'avait indignée ! J'en suis encore toute tremblante !

— C'est vrai !... tes mains sont crispées... je peux à peine les ouvrir... serait-ce une attaque de nerfs?...

— Non... non, c'est passé... Mais toi, Piquillo, que dis-tu de cela ?

— Moi ! senora, je les sauverai, ou je me ferai mettre avec eux au bûcher !

— C'est absurde ! s'écria Carmen.

— Oui... absurde, répéta froidement Aïxa... mais c'est bien !

Et il y avait quelque chose dans son accent qui disait : J'en ferais autant... si je le pouvais !

— Mais comment les sauver ? demanda Piquillo.

— Fernand d'Albayda pourrait seul nous aider. Par malheur, il n'est pas ici, dit Carmen en soupirant.

— D'ailleurs, Fernand lui-même n'y pourrait rien... il n'y a pas en Espagne de pouvoir qui puisse lutter contre celui de l'inquisition.

— Si cependant le roi voulait, dit Carmen, le roi d'Espagne !

— Lequel ?... demanda Aïxa... Philippe ou le duc de Lerma ? Philippe ne le pourrait pas.

— Et le duc de Lerma n'oserait le tenter, dit Piquillo, se rappelant ce qu'il avait entendu dans la foule.

— Oui, continua Aïxa, on prétend qu'il n'est ni méchant ni cruel.

Cette assurance fit plaisir à Piquillo, toujours dans la supposition que le duc pouvait être son grand-père.

— Mais il tient à garder le pouvoir, et il craindrait de le compromettre en se brouillant avec l'inquisition.

— Attendez, dit Carmen, je vais en parler à ma tante, la comtesse d'Altamira ; elle connaît mieux que nous la cour et tout ce qui s'y passe. Elle est bonne et charitable et nous aidera, ne fût-ce que de ses conseils. Attendez-moi, je reviens dans l'instant.

Et elle sortit.

Resté seul avec Aïxa, qui marchait dans la chambre d'un air agité et sans prononcer une parole, Piquillo lui dit :

— Avez-vous quelque espérance en cette démarche ?

— Aucune.

— Ces pauvres gens vont donc périr?

— Ce ne sera pas du moins sans que j'aie tenté de les sauver ! s'écria Aïxa. Malheur à qui ne vient pas en aide à ses frères !

Et voyant que Piquillo la regardait avec étonnement en répétant ces mots : *Ses frères !*

— Oui, lui dit-elle à voix basse, ce sont les tiens, je le sais. Le sang maure coule dans tes veines.

— Qui vous l'a dit?

— Personne. Je le sais depuis longtemps, depuis le jour où pour la première fois nous t'avons vu, au carrefour de la forêt, lorsque tu tombas du ciel ou de ton arbre pour venir à notre secours.

— Et comment alors l'avez-vous deviné? s'écria Piquillo, dont la surprise redoublait.

— Bien aisément! répondit Aïxa en riant; à travers les manches de ton pourpoint déchiré il était facile d'apercevoir ces caractères arabes que portent les enfants du peuple dans votre tribu.

— Et jamais vous ne m'en avez parlé!

— A quoi bon ? il vaut mieux, dans ton intérêt, que ce soit un secret pour tout le monde, maintenant plus que

jamais. Tu vois, par ce pauvre barbier et par sa nièce, comme on traite les Maures.

— Que ferons-nous donc pour les sauver ?

— Si on le pouvait à prix d'argent... il y aurait quelque espoir... le crois-tu ?

— Impossible... il y aurait trop de monde à gagner, et nous n'avons devant nous que trois jours.

— Écoute, dit Aïxa à voix basse, je puis compter sur toi ?

— A la vie et à la mort !

— Écoute bien ! quand même nous réussirions, ce que je n'ose croire, tu ne diras jamais à personne, pas même à Carmen, pas même à ces pauvres gens, que j'ai été assez heureuse pour contribuer à leur délivrance.

Piquillo la regarda avec étonnement, mais il répondit :

— Je le jure !

— Attends-moi donc, dit la jeune fille.

Aïxa se mit à une table, écrivit rapidement une lettre... qu'elle déchira, en écrivit une seconde, qui eut le même sort ; enfin elle en composa une troisième, qui ne renfermait que quelques lignes.

Elle la relut, en eut l'air plus satisfait, la mit sous une enveloppe, la cacheta et écrivit l'adresse tout en parlant à Piquillo et en lui disant :

— Voilà tout ce que je peux faire. C'est à toi maintenant, et je ne saurais t'en indiquer les moyens, c'est à toi de t'arranger pour que ce billet parvienne promptement, et secrètement surtout, à la personne elle-même !

Elle appuya sur ces derniers mots :

— Maintenant, prends cette lettre.

Elle la lui remettait quand on entendit la porte s'ouvrir.

— Cache-la ! lui dit-elle vivement.

La lettre était déjà serrée dans la poche de Piquillo, lorsque Carmen rentra avec sa tante.

Celle-ci venait leur exprimer tous ses regrets et leur expliqua comment, malgré sa place de dame d'honneur au palais et de gouvernante des infants d'Espagne, elle était fort mal

avec la reine, et encore plus mal avec le premier ministre ; comment son crédit se bornaït maintenant à faire des vœux pour ses amis ; comment enfin le moment était des plus mal choisis pour solliciter en faveur des Maures.

Personne à la cour n'oserait s'y hasarder, attendu que l'on méditait contre eux quelques grands projets ; que la persécution recommençait ; qu'il y avait ordre exprès de baptiser, de gré ou de force, tous ceux qui auraient jusqu'à présent échappé au baptême ou qui tenteraient de s'y soustraire ; et que la sainte inquisition permettait même au besoin de se défaire des relaps ou des hérétiques obstinés.

Après avoir écouté ce discours, qui démontrait seulement la volonté bien avérée que la comtesse avait de ne rien faire, Piquillo salua respectueusement les trois dames et sortit.

A peine fut-il rentré à l'hôtel d'Albayda, et seul dans sa chambre, qu'il tira de sa poche le mystérieux papier, et crut s'être trompé en lisant la suscription. Il se frotta les yeux, regarda une seconde fois, et ne put revenir de sa surprise en voyant que la lettre était adressée à Sa Majesté la reine d'Espagne.

Il cherchait vainement à s'expliquer comment Aïxa, jeune orpheline, élevée au fond de la Navarre, qui depuis huit jours seulement était arrivée à Madrid et ne connaissait personne à la cour, comment Aïxa osait et pouvait écrire à la reine!

C'était un événement qui renversait toutes ses conjectures, changeait toutes ses idées, et le faisait entrer dans un ordre de choses où sa raison ne pouvait ni le servir ni le guider.

Cependant, il n'y avait pas d'explication à demander à Aïxa ; il fallait lui obéir et la seconder; et ce nouveau point était pour Piquillo plus embarrassant encore que le premier, attendu qu'il ne s'agissait plus de comprendre ou de deviner, mais d'agir soi-même et d'exécuter.

Or, comment pénétrer dans le palais? comment y être admis? comment parvenir jusqu'à la reine? toutes choses impossibles pour lui, qui n'avait de connaissance et de pa-

renté à la cour que celle du duc d'Uzède, parenté qu'il n'était plus tenté de réclamer.

Et quand même un bon hasard le jetterait sur le passage de la reine, comment, au milieu de ses courtisans et de ses gardes, oser remettre une lettre à Sa Majesté!

Il eut bien l'idée d'envelopper le billet dans un papier qui aurait la forme d'une pétition, et, dût-il être écrasé sous les pieds des chevaux ou sous les roues du carrosse royal, de la lancer par la portière; mais, d'après les règles de l'étiquette, cette pétition ne serait probablement pas lue d'abord par la reine... Elle ne pouvait pas les lire toutes. Remise par elle à une de ses dames d'honneur, à la camarera mayor, c'est celle-ci qui en prendrait connaissance, et Aïxa lui avait recommandé de remettre cette lettre secrètement et à la reine elle-même.

Piquillo cherchait, ne trouvait rien, et déjà la première journée était presque écoulée.

L'œil fixé sur la pendule, il voyait les minutes et les heures s'enfuir rapidement, et cette lettre était toujours entre ses mains; le barbier et sa nièce n'avaient plus que deux jours à vivre.

Dans son désespoir il sortit, il alla se promener autour du Buen-Retiro, où était alors la cour, revenue depuis quelques jours de Valladolid.

Il espérait que l'aspect des lieux lui inspirerait quelque moyen heureux, quelque idée subite. Il regardait toutes les voitures qui entraient dans les jardins ou qui en sortaient, car il y avait ce jour-là grande réception; il voyait toutes les fenêtres du palais richement illuminées. Il se disait : La reine est là... et sans penser à ce qu'il faisait, il s'avançait de quelques pas pour franchir la grille dorée qui fermait les jardins.

Plusieurs fois déjà il avait excité l'attention des sentinelles qui veillaient aux portes; enfin un soldat lui enjoignit de s'éloigner, et comme il résistait, plusieurs le couchèrent en joue de leur arquebuse.

— Ah ! se disait Piquillo, s'il ne s'agissait que de passer à travers les arquebusades pour parvenir jusqu'à la reine... je m'élancerais bien pour arriver ou être tué... mais si j'étais tué, qui remettrait cette lettre?... qui sauverait la pauvre Juanita?

Et il s'éloigna lentement. La nuit était venue; il rentrait à son hôtel par la rue d'Atocha, qui était fort sombre, excepté dans un seul endroit, d'où jaillissait une éclatante lumière. Cette vive clarté venait d'une boutique splendidement illuminée, et cette boutique était celle du senor Andrea Cazoleta, parfumeur de la cour.

— Ah ! s'écria Piquillo, je crois que le ciel me vient en aide.

Et il s'élança dans la boutique.

Il trouva la senora Casilda seule et rêveuse au milieu de ses pommades et de ses eaux de senteur.

Elle poussa un cri de joie en apercevant Piquillo. L'ingrat, depuis son retour à Madrid, n'avait pas été la voir. Sans trop se l'expliquer à lui-même, il se rappelait, non le service qu'elle lui avait rendu, mais l'affront et l'humiliation qu'elle lui avait involontairement procurés, et sa vue ne pouvait que lui être pénible.

Dans cette circonstance, c'était tout différent : il s'agissait non de son agrément à lui, mais du salut de ses amis.

— Vous voilà donc! s'écria-t-elle; que vous est-il arrivé? il faut que vous ayez bien mal rempli votre message. Le duc était furieux contre vous, et nous a fait dire qu'il nous retirerait sa pratique si l'on ne vous renvoyait de notre boutique, satisfaction qu'il nous a été facile de lui donner, et nous lui avons déclaré que, dès ce moment et pour lui complaire, vous ne faisiez plus partie de notre maison.

— Eh oui, vraiment, dit Piquillo en soupirant, j'ai été fort mal reçu, car j'allais lui parler en faveur d'une personne pour qui il n'est pas permis de demander grâce, et qui cependant en a grand besoin, pour Gongarello, votre parent.

— Vous savez donc ce qu'il est devenu?

— Il est depuis cinq ans dans les prisons de l'inquisition.

— J'en étais sûre! il ne pouvait pas s'empêcher de parler et de raconter des histoires ; et nous autres pauvres Maures, il faut nous taire! Je ne dis jamais rien à mes pratiques que le prix des marchandises; mais lui... quelques plaisanteries qui lui seront échappées dans sa boutique devant un inquisiteur auront suffi pour compromettre sa liberté.

— Et ses jours... et ceux de sa nièce.

— Jésus-Maria! que me dites-vous là?

Piquillo lui raconta alors, à voix basse, le spectacle dont il avait été témoin le matin.

La pauvre Casilda devint froide comme un marbre, et se mit à trembler de tous ses membres. Elle aimait Gongarello, son cousin, et surtout la petite Juanita, sa cousine; et puis, comme tous les Maures, alors sujets de l'Espagne, ces actes de persécution contre des coreligionnaires la remplissaient de compassion pour les pauvres victimes et de terreur pour elle-même.

— Et dans deux jours ils ne seront plus! s'écria la pauvre femme en pleurant.

— Peut-être, dit Piquillo, dépend-il de vous de les sauver.

— Comment cela? parlez! je ferai tout au monde, pourvu que mon mari n'en sache rien.

— C'est justement ce que j'allais vous recommander.

— Bien! bien! dit-elle. Alors, allez m'attendre dans l'arrière-boutique, car le voilà, je crois.

En effet, c'était le senor Cazoleta qui rentrait pour mettre de l'ordre dans ses comptes, et écrire la recette de la journée. Elle avait été bonne; une fête qui se préparait à la cour lui avait valu de toutes ses pratiques de nombreuses commandes.

Dès que sa femme le vit installé devant ses livres de doit et avoir, elle le laissa gardien du magasin, et sous prétexte de ne point le déranger dans ses calculs, elle se réfugia dans l'arrière-boutique, où Piquillo l'attendait.

— Parlez, maintenant... parlez! s'écria-t-elle.

Et Piquillo, le cœur plein d'espoir, lui dit à voix basse :

— Vous et votre mari, vous êtes parfumeurs de la cour?

— Certainement.

— Et de la reine?

— Cela va sans dire. Vous n'avez donc pas vu au-dessus de notre boutique les armes royales?...

— A merveille!... avez-vous entrée au palais?

— Tous les matins... quand Sa Majesté me fait appeler, ou quand j'ai quelque chose de nouveau à lui offrir ou à lui proposer.

Piquillo lui sauta au cou et l'embrassa.

— Prenez donc garde! s'écria Casilda, mon mari qui est dans la boutique!

— Ne craignez rien, il écrit.

Et il continua à voix basse :

— Pouvez-vous demain vous présenter chez Sa Majesté... avec des gants, des sachets, des parfumeries nouvelles?

— Oui sans doute.

— Eh bien, j'ai là une supplique, une demande en grâce, adressée par ce pauvre Gongarello à la reine...

— En vérité!

— Si cette pétition est lue par Sa Majesté... par elle-même! je vous réponds que Gongarello est sauvé.

— Vous croyez? dit Casilda toute tremblante de joie.

— Mais prenez garde... Il faut que cette pétition soit remise par vous sans qu'on la voie.

— Il y a d'ordinaire une ou deux dames d'honneur dans le cabinet de toilette de la reine... pas toujours, mais souvent.

— C'est là le terrible!

— On pourrait cependant... Attendez... Cette supplique tient-elle beaucoup de place?

— C'est une lettre ordinaire.

— Je la glisserai dans un sachet parfumé.

— Très-bien!

— Avec les jarretières de la reine... elle seule y touche.

— A merveille ! demain, de bon matin, avant d'aller au palais, passez à l'hôtel d'Albayda, je vous remettrai cette pétition.

Il se leva et traversa la boutique. Le parfumeur, en le voyant, fit la grimace et le salua d'un air de mauvaise humeur, tandis que Casilda le reconduisait jusqu'à la porte en lui adressant le plus gracieux sourire.





XI

LA REINE ET LE MINISTRE.

Le lendemain, après la messe de midi, il se passa au palais un événement qui mit toute la cour en émoi et ouvrit le plus vaste champ aux conjectures.

Les politiques de Madrid en causèrent pendant toute une semaine à la Puerta del Sol; les valeurs publiques et commerciales s'élevèrent considérablement, et les ambassadeurs écrivirent le jour même à leurs cours respectives.

La reine, qui depuis plusieurs années ne voyait pas le duc de Lerma, lui avait fait dire par la comtesse d'Altamira, sa première dame d'honneur, qu'elle désirait lui parler.

Le duc, étonné et presque effrayé d'une faveur dont il ne pouvait comprendre le motif, se hâta de se rendre auprès de sa souveraine, et quand ils furent seuls, quand les portes furent closes, la reine, avec sa voix douce et calme, lui dit

— Monsieur le duc, depuis plusieurs années, vous jouissez en Espagne du règne le plus paisible.

Le ministre, surpris d'une attaque aussi franche et aussi hardie, se levait pour s'incliner et réclamer. La reine lui fit signe de rester assis, et continua avec la même tranquillité :

— Je ne vous en fais pas de reproche; que la volonté de mon époux soit faite. Il vous a fait roi par sa grâce, comme il l'est lui-même par celle de Dieu, et vous exercez par intérim. On pouvait gouverner mieux, on pouvait gouverner plus mal; d'autres que moi vous demanderont compte de vos actes, ce soin-là ne me regarde pas.

Mais pendant que vous siégez au conseil, que vous administrez les finances, que vous décidez de la paix et de la guerre, moi, monsieur le duc, séparée de mon mari, reléguée dans mes appartements, éloignée de tout pouvoir, surveillée même par vous dans mes relations d'amitié ou de famille, j'ai l'air de céder comme tout le monde à votre ascendant, à votre empire, à votre habile politique. Détrompez-vous : ce que vous croyez devoir à votre adresse, vous ne le devez qu'à ma volonté ou à mon indifférence, parce que peu m'importe qu'il en soit ainsi.

Le duc voulut balbutier quelques mots; la reine ne lui en laissa pas le temps, et continua d'une voix forte et assurée :

— Vous vous croyez fort parce que je vous permets d'exploiter la faiblesse de votre maître. Vous vous croyez clairvoyant parce que je ferme les yeux, et puissant parce que je vous laisse faire; mais j'ai voulu vous dire ceci, monsieur le duc, et vous me croirez sans peine, car vous connaissez le roi aussi bien que moi : dès ce soir, si je le veux, si je dis un mot, la porte de cette chambre sera ouverte au roi, et demain la sienne vous sera fermée.

Le duc tressaillit.

— De toute cette semaine vous ne pourrez arriver jusqu'à lui, et la semaine prochaine vous serez renvoyé.

Le duc pâlit.

— Ce maître, qui vous adore et ne peut se passer de vous, ne vous donnera ni un regret ni un souvenir : votre présence seule vous rendait nécessaire, votre absence vous rendra inutile; qui est loin de ses yeux est bientôt loin de son cœur, et, dans quelques jours, il ne saura même pas si vous existez !

Une sueur froide couvrait le front du duc... et à chaque mot que disait la reine, il se répétait en lui-même : C'est vrai !... c'est vrai... elle ne le connaît que trop bien !

— Votre Majesté me permettra-t-elle de lui répondre? dit le duc en cherchant à cacher son émotion.

Le duc ne manquait pas d'adresse. Il avait d'un coup d'œil

compris, ou du moins cru comprendre sa position et deviner les intentions de la reine.

Avec une résolution dont on ne l'aurait peut-être pas cru capable, il prit sur-le-champ un parti, c'était d'offrir de lui-même ce qu'on allait lui demander ou lui prendre.

— Tout ce que dit Votre Majesté est vrai; mais en m'accusant, elle a pris, elle-même, soin de me défendre et de me justifier. Si le caractère du roi est tel que vous venez de le dépeindre, n'était-ce point alors le devoir de ses fidèles serviteurs d'aplanir pour lui le chemin et de le guider sur la route?

Je conviens avec vous, madame, que le guide qu'il a choisi pouvait être plus éclairé, plus fort, plus habile, et que le roi avait, sans sortir de son palais, et près de sa royale personne, un soutien, un appui préférable. Mais pourquoi cette intelligence supérieure s'est-elle jusqu'ici tenue à l'écart? pourquoi a-t-elle craint de se montrer, et ne s'est-elle révélée qu'aujourd'hui, à nous, ses fidèles sujets, qui aurions été heureux de concourir avec elle à la prospérité et à la gloire du royaume?

Si jusqu'à présent, et avec nos faibles lumières, nous avons pu marcher d'un pas assez ferme, que serait-ce si nous étions aidés et secondés par les siennes?...

— Je devine, monsieur le duc, dit la reine en l'interrompant, je devine où tend ce discours. Vous m'offrez de partager le pouvoir. Vous aimez mieux en céder une partie que de perdre le tout; ce qui serait encore un mauvais calcul : car si j'acceptais, c'est que je serais ambitieuse, et si j'étais ambitieuse, il me faudrait bientôt la puissance tout entière; mais rassurez-vous, reprit-elle en souriant, je ne veux rien.

Le duc respira plus librement.

La reine continua :

— Je ne désire point le pouvoir, je le craindrais au contraire. C'est un fardeau trop pesant et trop lourd, surtout pour une femme, et Dieu me préserve d'assumer jamais sur moi une pareille responsabilité! Je vous la laisse tout entière,

monsieur le duc, et peut-être sera-t-elle un jour terrible pour vous.

Mais en me retirant, en m'isolant du pouvoir, en vous laissant tous les droits de la couronne, il en est un cependant auquel je ne prétends pas renoncer entièrement, c'est celui de faire du bien... toujours! et d'empêcher le mal... toutes les fois du moins que je le pourrai.

— Votre Majesté, dit le duc de l'air le plus aimable et le plus gracieux, aurait-elle quelque infortuné à me recommander... ou plutôt quelques ordres à me donner?

— Oui, monsieur, dit la reine d'un ton sévère. Puisque aujourd'hui, ce qui nous arrive rarement, nous causons politique, je vais, pour la première et pour la dernière fois de ma vie, vous dire mon opinion sur une affaire d'État, c'est la seule dont je me mêlerai jamais. Il s'agit des Maures.

— Ah! s'écria le duc, toujours un peu déconcerté de la manière franche et brusque dont la reine abordait les questions... vous leur portez, madame, un bien grand intérêt!

— C'est votre faute. Quelques jours après mon mariage, j'ai traversé la province de Valence. J'ai reçu l'hospitalité la plus magnifique et la plus royale chez le Maure Delascar d'Albérique, et lorsque j'ai voulu, ainsi que je le lui avais promis, lui rendre à mon tour cette hospitalité en le recevant à l'Escurial ou à Aranjuez, vous vous y êtes opposé.

— Une pareille visite... une manifestation aussi éclatante, aussi publique, aurait contrarié des idées... des projets que le conseil du roi avait adoptés.

— Ces idées et ces projets, nous en parlerons tout à l'heure; mais il n'en est pas moins vrai que, vous et le conseil, avez empêché une reine d'Espagne de tenir sa promesse. Je suis donc restée débitrice envers le Maure Delascar d'Albérique et les siens. Voilà pourquoi, toutes les fois que l'occasion se présentera, je m'acquitterai envers eux, en les protégeant.

— Il me semble que Votre Majesté a déjà fait beaucoup,

lors de sa visite, elle a conféré la noblesse au Maure d'Albérique et à sa famille.

— C'était justice, après les services qu'ils ont rendus. Par eux, l'Espagne devient chaque jour plus riche et plus fertile.

— Mais ce qui se justifie difficilement, et ce qui annonce l'idée audacieuse de faire revivre les prétentions de leurs ancêtres, d'Albérique et son fils ont placé dans leurs nouvelles armes une fleur de grenade en champ d'azur.

— Ah ! une fleur de grenade !... dit la reine en rougissant ; je ne crois pas qu'en prenant cet emblème, fort innocent, du reste, ils aient pensé aux rois de Grenade leurs aïeux.

Et malgré elle, ses yeux se baissèrent sur une turquoise fort simple qu'elle avait fait monter en bague, et qu'elle portait toujours à son doigt ; puis, comme si la vue de cette bague lui eût donné un nouveau courage, elle reprit avec fermeté :

— Il paraît du reste, monsieur le duc, que ma protection est loin de leur porter bonheur, et qu'il suffit que la reine d'Espagne s'intéresse à eux pour qu'on les proscrive !

— Comment... que veut dire Votre Majesté ?

— Que depuis longtemps, dans l'ombre et le silence, on médite un édit qui serait la ruine de l'Espagne et la honte de notre règne... mais écoutez bien ce que je vais vous dire, monsieur le duc : les Maures resteront en Espagne, et vous ne les en chasserez point tant que je vivrai !

Le duc, hors de lui, voulut en vain cacher son trouble.

— Après cela, le mot que je viens de dire est bien hardi... je le sais !... et pourrait peut-être, continua-t-elle avec un sourire ironique, abréger mes jours.

— O ciel ! s'écria le ministre en pâlissant, Votre Majesté pourrait me croire capable d'une telle pensée, d'un tel crime !

— Non... non, ce n'est point un crime, cela ne s'appelle pas ainsi, mais un coup d'État.

Le duc de Lerma, quoi qu'on ait pu dire depuis, était par

ses mœurs et par son caractère, fort loin d'une pareille combinaison politique. Aussi la reine, le regardant d'un air plus doux, lui dit :

— Je ne vous soupçonne pas, vous, monsieur ; mais vous avez des amis qui sont si bien avec le ciel, que tout leur est permis sur terre ; n'importe !... je ne les crains point. Je vous autorise à dire à l'inquisition et à ses ministres ce que je viens de vous apprendre.

— Mais que votre Majesté daigne réfléchir... et elle comprendra comme moi...

— Que cela les gênera un peu et les forcera d'attendre ! Il n'y a pas de mal.

— Madame, daignez m'écouter pour vous, pour vous-même...

— Pour moi ! s'écria la courageuse reine, ne craignez-vous pas déjà, comme je vous le disais, le fer, le poison ou la flamme des bûchers?... Est-ce pour cela qu'on les rallume ? et l'auto-da-fé de mardi prochain n'est-il qu'un prélude ? On s'est abusé. Je déclare, monsieur le duc, je déclare, moi, la reine, qu'il n'aura pas lieu !

— Ce n'est pas possible ! il a été solennellement annoncé et promis... le peuple murmurerait.

— C'est au grand inquisiteur Sandoval y Royas, votre frère, à lui faire entendre raison. Celui qui sait soulever la multitude doit connaître les moyens de l'apaiser.

La cour de Rome n'est pas si avare de jubilés et d'indulgences, qu'on n'en puisse distribuer de manière à contenter tout le monde !

Du reste, monsieur le duc, c'est pour cela que j'ai désiré vous parler. Vous n'avez pas oublié le commencement de notre conversation.

— Je jure à Votre Majesté que si cela ne dépendait que de moi...

— Quoi ! le pouvoir que vous donne le roi est insuffisant ! Ministre tout-puissant, vous vous laissez mener et gouverner aussi ! Vous faites le roi... jusque-là !... Ah ! c'est trop fort !

Il y avait dans la voix de Marguerite un accent d'ironie et de mépris dont le duc fut accablé, et toutes ses craintes le reprirent quand la reine ajouta :

— Si vous n'osez braver votre frère Sandoval, et faire droit aux prières de votre reine, il faudra bien alors qu'elle se charge d'exécuter elle-même ce qu'elle aura ordonné.

Dès ce soir, je serai réconciliée avec Philippe ; dès demain je lui demande votre renvoi, et quant au grand inquisiteur, Sandoval, votre frère, nous verrons plus tard !

La reine s'exprimait d'une voix si décidée et si ferme, sa menace était si facile à réaliser, que toute autre à sa place n'eût pas parlé, mais à l'instant même eût agi.

Le ministre, peu habitué à rencontrer des volontés, redoutait ceux qui osaient en avoir. Accoutumé à voguer sans danger en pleine mer, un écueil aperçu même de loin suffisait pour l'effrayer. Il craignait de s'y heurter et d'y briser le vaisseau de sa fortune.

Il eut peur, s'inclina, promit de donner à la reine toute satisfaction, et celle-ci, à cette condition, promit désormais de ne plus se mêler des affaires d'État.

A cette parole, le duc de Lerma protesta de son dévouement, suppliant Sa Majesté de le mettre à l'épreuve.

— Soit, dit Marguerite en souriant, pour vous, monsieur le duc, et non pour moi, car je ne doute pas de votre sincérité. Et pour vous donner l'occasion que vous paraissez désirer de m'être agréable, je vous demanderai, puisque décidément l'auto-da-fé n'a plus lieu, de faire remettre à l'instant même en liberté un pauvre homme, un Maure nommé Gongarello, qui, je crois, est barbier de sa profession, et sa nièce Juanita, une jeune fille que l'on destinait au bûcher, et qui maintenant ne peuvent plus vous servir à rien !

— J'avoue, dit le ministre, que j'ignorais complétement ces détails.

— C'est un tort ! vous qui dirigez tout, vous devriez savoir. Moi qui ne me mêle de rien... je sais bien ! jugez si je m'en mêlais ! Je vous apprendrai donc que ce pauvre diable et sa

nièce ont été baptisés. Ainsi ils sont à l'abri de vos nouvelles ordonnances.

Le seul crime du barbier, c'est d'avoir parlé un peu haut, de s'être permis quelques plaisanteries sur votre frère Sandoval, sur vous peut-être... je vous dis cela parce que je vous sais généreux, et que maintenant, monsieur le duc, vous voilà engagé d'honneur à le protéger.

— Votre Majesté a raison! ses ordres seront dès aujourd'hui exécutés. Mais cet homme ne peut cependant, sans braver l'inquisition, revenir ouvertement et aux yeux de tous à Madrid, dans sa boutique.

— C'est juste ! il faudra qu'il s'établisse à quelques lieues de Madrid.

— Et quant à sa nièce...

— Une jeune fille! que l'on dit charmante : ne vous en inquiétez pas, monsieur le duc, je me chargerai de la placer.

Le duc prit congé de la reine, et courut encore tout effrayé chez son frère Sandoval.

Celui-ci voulait soutenir la lutte; il ne craignait rien; le ministre craignait tout. Le grand inquisiteur, qui, ainsi que nous l'avons dit, était le plus entêté des sots, ne voulait rien céder de ses droits et prérogatives.

Mais un de leurs affiliés, grand seigneur, car l'inquisition avait des affiliés partout, le comte de Lémos, beau-frère du duc, vint leur apprendre en grand secret, que la veille et l'avant-veille, le père Jérôme, de la société de Jésus, avait causé pendant une heure et plus avec Sa Majesté.

Le duc trembla ; l'inquisiteur pâlit.

La reine, prête à exécuter ses menaces, aurait-elle préparé un traité d'alliance avec leurs ennemis ?

Si le père Jérôme, le Florentin, prédicateur du roi et prédicateur renommé, venait à renverser fray Gaspard de Cordova, confesseur de Sa Majesté, homme nul et qui ne pouvait se défendre, c'en était fait de l'influence du duc et même de celle de Sandoval.

La société de Jésus, protégée par la reine, et une fois

maîtresse du roi et de sa conscience, ne lâcherait point sa proie! Les suites d'une pareille révolution devenaient incalculables pour l'Espagne, et surtout pour l'ordre de Saint-Dominique!

A l'instant même, le fier inquisiteur sentit se fondre son opiniâtreté ordinaire. Elle devint souple, malléable et flexible; Sandoval comprit sur-le-champ toute la justesse des raisonnements et la haute politique du duc de Lerma.

Le résultat de cette conférence fut qu'on ne se brouillerait point avec la reine; qu'on lui tiendrait parole cette fois, sans que cela tirât à conséquence, quitte, en attendant mieux, à redoubler, en secret, de persécutions contre les Maures.

L'auto-da-fé, retardé d'abord à cause du jubilé que venait de proclamer le pape, fut ajourné indéfiniment, et d'autres affaires plus importantes le firent, plus tard, tout à fait oublier.





XII

SCÈNES D'INTÉRIEUR.

Le soir même de ce jour mémorable, Piquillo était à l'hôtel d'Albayda, dans le cabinet de don Fernand, assis près d'une large cheminée et plongé dans ses réflexions, quand l'intendant de la maison vint lui dire mystérieusement qu'une dame demandait à lui parler.

Quoique occupant l'hôtel et la place d'un grand seigneur, Piquillo n'en était pas plus fier. Il fit entrer sans faire attendre... et la senora Casilda, la parfumeuse, les yeux rayonnants de joie, s'avança sur la pointe du pied, lui disant à demi-voix :

— Pouvez-vous les recevoir ?... ils sont en bas dans la rue...

— Qui donc ?

— Là, sous votre fenêtre !

— Mais qui donc ? s'écria Piquillo.

— Nos amis... ceux qui vous doivent tout ! Gongarello et sa nièce !

Piquillo poussa un cri et resta immobile de surprise; puis, revenant à lui.

— Qu'ils viennent !... qu'ils viennent !

La senora Casilda ouvrit la fenêtre, fit, dans la rue, un signe de la main, sortit en courant, et quelques minutes après, elle rentra avec le barbier et sa nièce.

Gongarello et Juanita étaient aux pieds de Piquillo, qui s'efforçait en vain de les relever, et qui ne pouvait se rassasier du plaisir de les voir et de les embrasser.

— Notre sauveur ! toujours notre sauveur ! s'écria Juanita.

— C'est magique ! c'est incompréhensible ! répétait le barbier, surtout cette pétition que, sans le savoir, je me trouve avoir écrite...

— Silence ! dit Piquillo.

— Et remise à ce brave jeune homme... sans l'avoir vu... Voilà qui est étonnant, voilà une histoire comme je n'en ai jamais lu ni raconté !..

— Et vous ne la conterez pas ! et vous n'en direz jamais rien à personne ! s'écria Piquillo, à moins que vous ne préfériez rentrer dans les prisons de l'inquisition.

— Je suis muet, muet, dit le barbier, je ne parlerai plus que par gestes !

— Et vous aussi, Casilda, le plus grand secret sur cette aventure !

— Ne craignez rien.

— Pour les vôtres et pour vous-même... pas un mot sur cette pétition.

— Ah ! je l'ai bien vu ! car ce matin, lorsque la reine était à sa toilette, j'ai saisi un instant où la comtesse d'Altamira et une autre dame étaient au fond de l'appartement ; j'ai placé respectueusement, et sans dire un mot, des gants et de nouveaux éventails devant Sa Majesté, et je tremblais tellement en lui présentant ses jarretières renfermées dans un sachet parfumé qu'elle a sur-le-champ entr'ouvert ce sachet et a vu la pétition...

— Que j'avais écrite, dit Gongarello.

— J'ai fait un geste de prière en joignant les mains, continua Casilda, rien de plus ! La reine a refermé vivement le sachet, et m'a fait des yeux un geste si rapide et si expressif que j'ai deviné tout de suite, sans rien comprendre cependant, qu'il fallait se taire ou que quelque grand danger me menaçait. Aussi, sans en rien dire à mon mari, toute cette journée je tremblais chez moi toute seule, lorsqu'à la nuit tombante... j'ai vu arriver...

— Moi... moi ! dit le barbier ravi ; moi et ma nièce, qui

nous croyions pour jamais rayés du nombre des vivants, et nous avions ma foi, déjà commencé, parce que cinq ans dans les prisons de l'inquisition, c'est un à-compte. Oui, mes amis, s'écria-t-il, c'est une horreur! c'est un enfer!... c'est un séjour...

Casilda et sa nièce firent un geste d'épouvante, et le barbier, qui déjà s'oubliait, reprit en regardant avec effroi autour de lui et à voix haute :

— C'est un séjour... fort agréable... pour un cachot! il n'y en a pas certainement de mieux disposé!

Puis il reprit à demi-voix :

— Vous préserve le ciel d'y entrer! Quant à moi, m'en voilà dehors. Il est vrai qu'on m'exile de Madrid. On m'envoie à cinq lieues d'ici, dans une jolie ville, à Alcala de Hénarès... Je trouverai toujours à exercer mon rasoir; il y a des barbes partout.

Et à propos de cela, notre ami et notre bienfaiteur, dit-il en regardant Piquillo... moi, qui, il y a quelques années, n'aurais pu faire la vôtre, même pour prouver ma reconnaissance, il semble qu'à présent je pourrais m'acquitter, car vous êtes devenu un homme. Vous voilà bien changé, mon garçon, de figure, s'entend.

— Oui, dit Juanita, car le cœur est toujours resté le même.

— Et votre nièce, la gentille Juanita, me paraît bien plus gentille encore.

— Non, monsieur, rien ne mûrit à l'ombre, dit tristement le barbier. Mais bast! tout s'efface, tout s'oublie, reprit-il gaiement, et dans quelque temps, quand elle viendra me voir à Hénarès, je retrouverai ses joues fraîches et rebondies et ses belles couleurs d'autrefois.

— Comment! dit Piquillo étonné, vous ne l'emmenez pas avec vous?

— Est-ce que c'est possible... est-ce que vous ne savez pas...

— Eh! non vraiment, je ne sais rien.

— J'ai cru que c'était encore à vous que nous devions ce bonheur-là !

— Et lequel ?

— Juanita a une place au palais.

— Ce n'est pas possible !

— C'est certain... femme de service auprès de la reine.

Piquillo poussa un cri de surprise.

— Oui, mon noble seigneur, la reine le veut. Dès demain ma nièce entre en fonctions, et quand on a une nièce placée au palais et près de la reine, ou se moque des méchants et des envieux, on ne craint plus rien !... Eh mais, qu'avez-vous donc, notre bienfaiteur? dit-il à Piquillo, vous voilà immobile et silencieux.

— Et vous, cousin, vous parlez trop, dit Casilda, et sous ce rapport-là, il est très-utile que vous quittiez Madrid au plus tôt.

— Oui... oui, continua Piquillo, tout cela ne vient pas de moi, mais d'un ange que j'ai promis de ne pas nommer... et que malheureusement vous ne connaîtrez pas, car moi, dit-il en souriant et en regardant le barbier, je suis discret, mais si un jour cela m'est permis, je vous apprendrai qui vous devez remercier.

— Et en attendant, nous prierons pour cette personne-là, dit Juanita, quelle qu'elle soit...

— Oui... oui, reprit le barbier les larmes aux yeux... nous prierons pour elle; mais c'est égal, j'aimerais mieux la connaître.

— A quoi bon, mon oncle ? on ne connaît pas le bon Dieu, et on le prie tout de même !

Le lendemain Piquillo était chez Aïxa, que par bonheur il trouva seule; Carmen était dans le cabinet de sa tante occupée à écrire des lettres sous sa dictée. Il lui rendit compte de tout ce qui était arrivé, du succès de sa lettre, de la liberté rendue à Gongarello et de la place obtenue par Juanita.

Aïxa leva les yeux avec reconnaissance, et s'écria :

— Que Dieu protége la reine ! que la reine soit heureuse!

Piquillo n'osait l'interroger, ni sur ces événements, qui à chaque instant redoublaient sa surprise, ni sur la part qu'il avait prise lui-même à ces mystérieuses aventures; il se hasarda seulement à lui dire d'une voix timide :

— Vous connaissez Sa Majesté ?

— Non, Piquillo.

— Vous l'avez vue quelquefois ?

— Jamais, répondit Aïxa.

— Mais du moins, dit le jeune homme qui sentait redoubler sa curiosité, pour que vous ayez autant de crédit, et que la reine vous aime à ce point-là, il faut, senora, que Sa Majesté vous ait vue quelquefois.

— Jamais ! répéta Aïxa, je n'ai pas été à la cour et ne pourrais y paraître, car je ne suis pas une grande dame, Piquillo, je ne suis qu'une pauvre fille.

Piquillo tressaillit de joie.

Aïxa lui tendit la main, et avec un accent enchanteur, elle s'écria :

— Si je ne vous dis pas quel est mon sort, à vous, mon ami le plus fidèle et le plus dévoué, c'est que ce secret n'est pas le mien, qu'il ne m'appartient pas... S'il ne devait compromettre que moi, vous le sauriez déjà.

— Je ne veux rien, dit Piquillo au comble du bonheur, rien que vous servir !

— Je ne vous ai déjà que trop exposé en vous mêlant à une affaire pareille. Grâce au ciel et à la bonté de la reine, la chance a bien tourné, mais il pouvait en être autrement.

Aussi, engagez vos amis à se taire, pour eux d'abord, et pour vous, qui risquez autant qu'eux si l'on venait à savoir qui vous êtes.

On prétend, continua-t-elle en baissant la voix, que les persécutions recommencent contre les Maures; persécutions d'autant plus rigoureuses et terribles, qu'elles sont secrètes, qu'on ne les avoue pas, que les victimes n'ont pas même l'avantage de souffrir au grand jour, et de réclamer pitié pour elles, et justice contre leurs bourreaux !

— Quel est le but de ces nouvelles cruautés ?

— De convertir les Maures à la foi catholique, et pour cela tous les moyens sont bons ! on emprisonne et on torture ceux qui ne peuvent pas prouver qu'ils ont été baptisés.

— Quelle horreur !

— Et vous, Piquillo... dit Aïxa après un instant d'hésitation et de crainte, avez-vous reçu le baptême ?

— Non pas que je sache !

— Le recevriez-vous ?

— Si mon cœur et ma raison me le conseillaient, peut-être ; si on voulait m'y contraindre... jamais !

— C'est bien !

— Plutôt braver alors les bourreaux et le bûcher ! je vous le jure !

Aïxa le regarda d'un œil où brillait le courage, et lui serra la main en répétant :

— C'est bien !

Piquillo ne pouvait trop se rendre compte de son bonheur, mais il se sentait heureux et joyeux.

Il courut chez Carmen, et sans lui faire connaître par quels moyens Juanita avait été sauvée, il lui apprit sa merveilleuse délivrance.

Depuis ce jour, Carmen désira vivement connaître la jeune fille, et elle lui fut amenée par la comtesse d'Altamira, qui la voyait quelquefois pendant son service auprès de la reine.

Carmen et Aïxa accueillirent la nièce du barbier avec un intérêt si vif et si tendre, que celle-ci se prit bien vite pour elles de reconnaissance et d'affection.

Mais quand Juanita eut appris que Piquillo n'avait pas lui-même d'autres protectrices, ni de meilleures amies que les deux sœurs, Juanita redoubla pour elles de zèle et de dévouement, et si au fond du cœur elle se sentait un sentiment de préférence en faveur d'Aïxa, elle se l'expliquait en disant : C'est la faute de Piquillo, qui a l'air de l'aimer davantage !

Quant à Piquillo, plusieurs fois le soir, en reconduisant Juanita au palais, il lui parlait de leur enfance, de leur première rencontre devant l'hôtellerie du Soleil-d'Or, du souper qu'elle lui avait servi par le soupirail de la cave.

A tous ces souvenirs Juanita riait et soupirait encore plus souvent, et Piquillo se hasarda un jour à lui dire :

— Et Pedralvi ?

Dans ce moment le barbier n'aurait pas pu dire que les couleurs de sa nièce n'étaient pas revenues, car la pauvre fille devint toute vermeille.

— Tu y penses donc toujours ?

— Eh ! que faire en prison ? s'écria-t-elle naïvement ; que faire pendant cinq ans dans les cachots de l'inquisition ?... C'est là ce qui soutenait mon courage ; mais lui, depuis ce temps, il m'aura crue morte, et pour se consoler, il se sera hâté d'en aimer, et peut-être d'en épouser une autre.

— Tu ne sais donc pas ce qu'il est devenu ?

— Impossible. Quand il est entré au service de l'hôtelier de Pampelune, Ginès Pérès, mon ancien maître, c'était pour m'aimer, pas pour autre chose ; et on le voyait bien à la manière dont il faisait son ouvrage. Il n'y pensait guère et ne s'occupait que du mien.

Aussi, Ginès Pérès se fâchait, le battait même. N'importe, il prétendait que ça ne lui faisait pas de mal, pourvu qu'il fût auprès de moi et me vît tous les jours.

Mais quand, par suite de la méchanceté et des dénonciations de ses confrères les barbiers de Pampelune, mon oncle a été obligé de quitter la ville, il fallait voir la désolation de ce pauvre Pedralvi ! Il se repentait bien alors de n'avoir rien amassé et rien appris... pas même un état. Aussi, il me jura qu'il allait devenir actif et laborieux ; qu'il était bien jeune encore, qu'il avait du temps devant lui, et que dès qu'il aurait fait une petite fortune, nous serions alors tous deux en âge de nous marier et qu'il viendrait me demander à mon oncle...

Il est venu peut-être ! s'écria la jeune fille en pleurant, et ne m'aura pas trouvée...

— Puisque tu étais en prison !

— Il n'en aura rien su !... et m'aura crue infidèle ! voilà ce qui me désespère, sans cela tout le reste me serait égal.

— Et tu ne sais pas où il est ?

— Qui me l'aurait dit ? Pedralvi ne savait ni lire ni écrire, et quand même il aurait eu ce talent-là, quand même il m'aurait adressé des lettres à Madrid, voyant qu'elles restaient sans réponse, il se serait découragé. Les hommes ! ça se décourage si vite !... ça n'est pas comme nous !

Et la pauvre Juanita se remettait à pleurer, et Piquillo faisait tous ses efforts pour la consoler.

Il lui promettait qu'au retour de Fernand d'Albayda il aurait par lui des renseignements, qu'on s'informerait de ce que Pedralvi était devenu, et qu'on finirait par le découvrir.

Alors Juanita, les yeux encore en pleurs, se mettait à sourire, à faire des projets, des rêves de bonheur, pour elle, pour tout le monde et surtout pour Piquillo, qui, grâce à Juanita, se trouvait en ce moment avoir pour amies et protectrices trois jeunes filles.

Mais l'amitié dont il était entouré, la douce vie qu'il menait alors, ne lui faisaient pas oublier sa mère, et il s'étonnait de n'en pas recevoir de nouvelles ; plusieurs fois il était passé à l'hôtellerie de Vendas-Novas qu'il avait fait préparer pour elle ; elle n'était pas encore arrivée, et aucune lettre ne venait lui expliquer la cause de ce retard.

Enfin un matin, on lui apporta un petit billet sans orthographe, dans lequel on le priait de se rendre à l'instant à l'hôtel de Vendas-Novas.

Piquillo y courut, et au lieu de la Giralda, qu'il s'attendait à embrasser, il ne vit que la senora Urraca.

— Ma mère ! s'écria-t-il avec émotion, ma mère !... où est-elle ? Pourquoi n'est-elle pas venue avec vous ?...

La vieille femme ne répondit pas, elle était pâle et chan-

gée. Alors seulement Piquillo s'aperçut qu'elle était en deuil.

— Ma mère est malade... morte !... peut-être ! morte !

La grand'mère se cacha la tête dans ses mains, et se mit à sangloter.

Le seul sentiment réel qu'eût éprouvé la vieille femme, c'était son amour pour sa fille, amour maternel, qu'elle entendait, comme nous l'avons dit, à sa manière ; c'est-à-dire qu'elle voulait donner à la Giralda le bien-être, l'aisance, la réputation, la fortune... n'importe à quel prix.

Le bonheur de sa fille entrait en première ligne dans sa vie ; le sien après ; et s'il s'y fût trouvé de la place pour les principes et pour la vertu, elle ne les eût certainement point repoussés, mais elle ne leur avait jamais fait aucune avance.

Les ennemis, les rivalités et les succès de la Giralda avaient été les siens ; elle avait vécu de sa vie de théâtre ; elle avait été reine de sa royauté, et se regardait comme déchue depuis que sa fille avait cessé de régner.

— Oui !... s'écria-t-elle ; oui, la Giralda est morte des chagrins dont on l'a abreuvée, et le jour de la justice est déjà arrivé pour elle ! Les ingrats qui l'ont abandonnée comprennent maintenant ce qu'ils ont perdu... Quelle âme !... quel feu ! et quelle voix !

— Ma mère n'est plus ! s'écria Piquillo, en se laissant tomber sur un fauteuil.

— Oui, vous avez raison de pleurer, mon enfant ! il n'y en aura jamais comme elle, il n'y en a plus pour jouer la Cléopâtre et la Didon abandonnée !... Si vous l'aviez entendue comme moi !... Quel enthousiasme ! quel frémissement dans la salle à son grand air final : *Tu pars, cruel !* Il y avait surtout une note dans le haut...

La grand'mère essaya de la faire... la voix lui manqua, et elle se remit à pleurer en s'écriant :

— Et quel cœur !... quelle piété filiale ! Ce n'est pas celle-là qui aurait abandonné sa mère !... Elle mettait tou-

jours pour première condition que nous ne nous quitterions pas!... Sans cela elle aurait refusé les propositions les plus belles, les plus riches et les plus honorables...

— Eh! senora!... s'écria Piquillo avec impatience, et cherchant vainement à la faire taire.

— Toutes les robes qu'elle ne mettait plus... c'était à moi qu'elle les donnait, continua la grand'mère, en sanglotant; elle était trop bonne et elle avait trop de talent pour être heureuse... les cabales l'ont tuée. Mais elle sera vengée!... Vous ne savez pas, dit-elle en s'interrompant et en essuyant ses larmes, j'ai vu Lazarilla à Burgos; elle est vieille, elle est affreuse, elle chante faux et elle joue les duègnes, mon cher! poursuivit-elle avec un éclat de rire... oui, les duègnes, et elle n'y est pas bonne... on l'a même sifflée... mais à quoi bon? reprit-elle en pleurant, ma fille n'était pas là pour voir cela et pour l'entendre! Ah! ma pauvre Giralda!... ma pauvre enfant!

Et ses sanglots recommencèrent. Tout ce que Piquillo put obtenir au milieu de ce déluge de larmes, de regrets, de retours sur le passé et de complaintes sur le présent, c'est que la Giralda, déjà bien malade, avait été frappée au cœur en recevant la lettre de son fils.

Elle espérait, pour lui, la protection du duc d'Uzède, elle le voyait déjà sur le chemin de la fortune et des honneurs, et en apprenant l'affront et l'humiliation qu'il venait de subir, et dont elle était la cause première, elle n'avait pu résister à cette dernière épreuve.

La pauvre Giralda avait du cœur. Sans sa mère, qui avait pris à tâche d'étouffer en elle tous les bons mouvements, elle eût été une honnête fille; si l'on eût développé et encouragé ses nobles instincts, elle eût été une femme supérieure. Presque toujours on nous donne nos vertus ou nos vices, et ceux qui ne doivent rien qu'à eux-mêmes sont, en bien comme en mal, d'une nature exceptionnelle.

La pauvre Giralda n'avait pas eu la force d'entreprendre le voyage de Madrid, quelque envie qu'elle eût de revoir et d'embrasser encore une fois son fils.

— Oui, mon enfant, s'écria Urraca, elle est morte la veille de notre départ, en me chargeant pour vous de sa bénédiction.

Piquillo ne vit que sa mère, et songeant à la bénédiction qu'elle lui envoyait, il oublia celle qu'elle en avait chargée.

— Je vous la donne pour elle! s'écria la vieille en étendant sa main décharnée sur le front de Piquillo... et de plus, voici deux lettres : l'une pour vous, et l'autre...

— Pour qui? demanda Piquillo.

— Pour qui... reprit la vieille en hésitant un peu, pour une personne qui doit vous tenir de très-près. Pardonnez-moi, continua-t-elle avec embarras, ce que je vous ai dit d'abord au sujet du duc d'Uzède... c'est le désir que j'en avais... Il me semblait que cette famille-là devait vous être plus avantageuse, et le bonheur de mes enfants avant tout... Moi, je suis comme cela! Mais s'il faut vous avouer la vérité, en mon âme et conscience, je crois que je m'abusais!

— Eh! qu'en savez-vous? s'écria Piquillo en retenant avec peine sa colère.

— Je n'en sais rien... c'est vrai! puisqu'il y a doute!... mais ce doute n'en est plus un pour moi. Oui, oui! quand je rappelle mes souvenirs, comme il y a quelqu'un que la Giralda a toujours aimé, comme, malgré mes avis et mes remontrances, ce fut sa première et seule inclination...

— Eh! qu'importe?

— Cela importe si bien qu'elle vous l'a dit elle-même!... Rappelez-vous ses dernières paroles : « Celui qui aura pour toi le cœur et l'amitié d'un père... c'est celui-là et non pas moi qu'il faut croire... » C'est ce qu'elle vous répète encore dans sa lettre. Lisez plutôt.

En effet, la Giralda à son lit de mort demandait encore grâce et pardon à son fils, et le suppliait, à mains jointes, de porter lui-même à son adresse la lettre qu'elle lui envoyait. L'idée que Piquillo serait reconnu et adopté pouvait seule adoucir ses derniers moments, et elle mourait persuadée

que son fils exécuterait ses ordres, et que Dieu exaucerait ses vœux.

Malgré la répugnance qu'il éprouvait à tenter de nouveau une démarche pareille, il ne voulut point que la prière de sa mère fût repoussée par lui; il jura d'obéir.

Il veilla d'abord à ce que la vieille Urraca ne manquât de rien. Grâce aux libéralités du vice-roi ou plutôt d'Aïxa, il lui fut facile de lui assurer pour ses derniers jours une existence modeste.

Sans inquiétude désormais de ce côté, il songea à remplir au plus vite le devoir qu'on lui imposait.

La lettre qui lui avait été remise portait pour suscription :

« *A Delascar d'Albérique, commerçant et manufacturier dans le royaume de Valence.* »



TABLE

PIQUILLO ALLIAGA OU LES MAURES SOUS PHILIPPE III

Première partie.

Deuxième partie.



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean Jacques-Rousseau (117., 7-4)


INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS